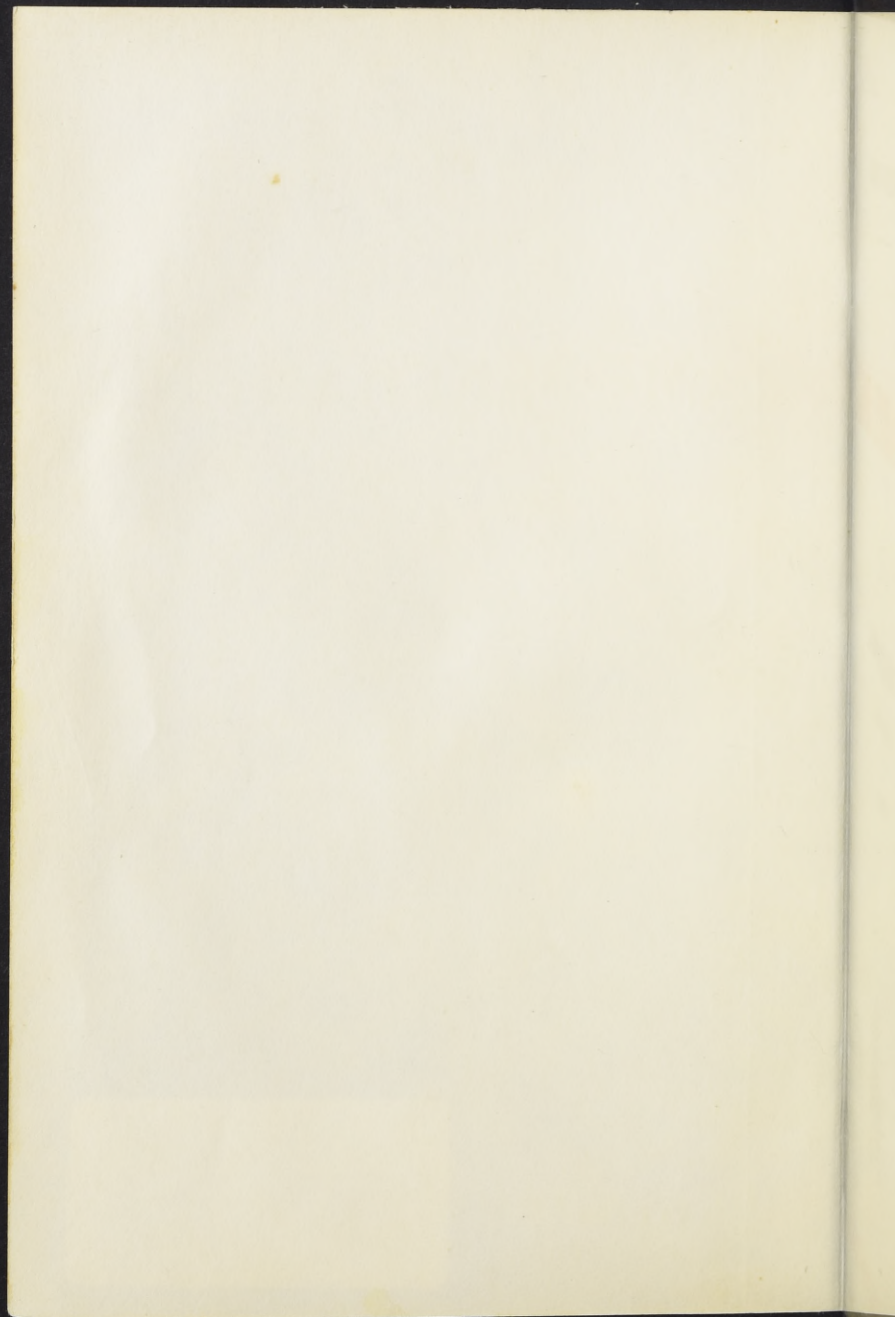


GE Biblioth. pub. et univ.



1061640226

ARC
9.8.04



Zs 273/4

3^e mille

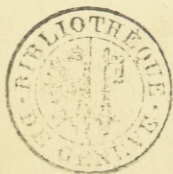
ROMAIN ROLLAND

L'ÂME ENCHANTÉE

IV

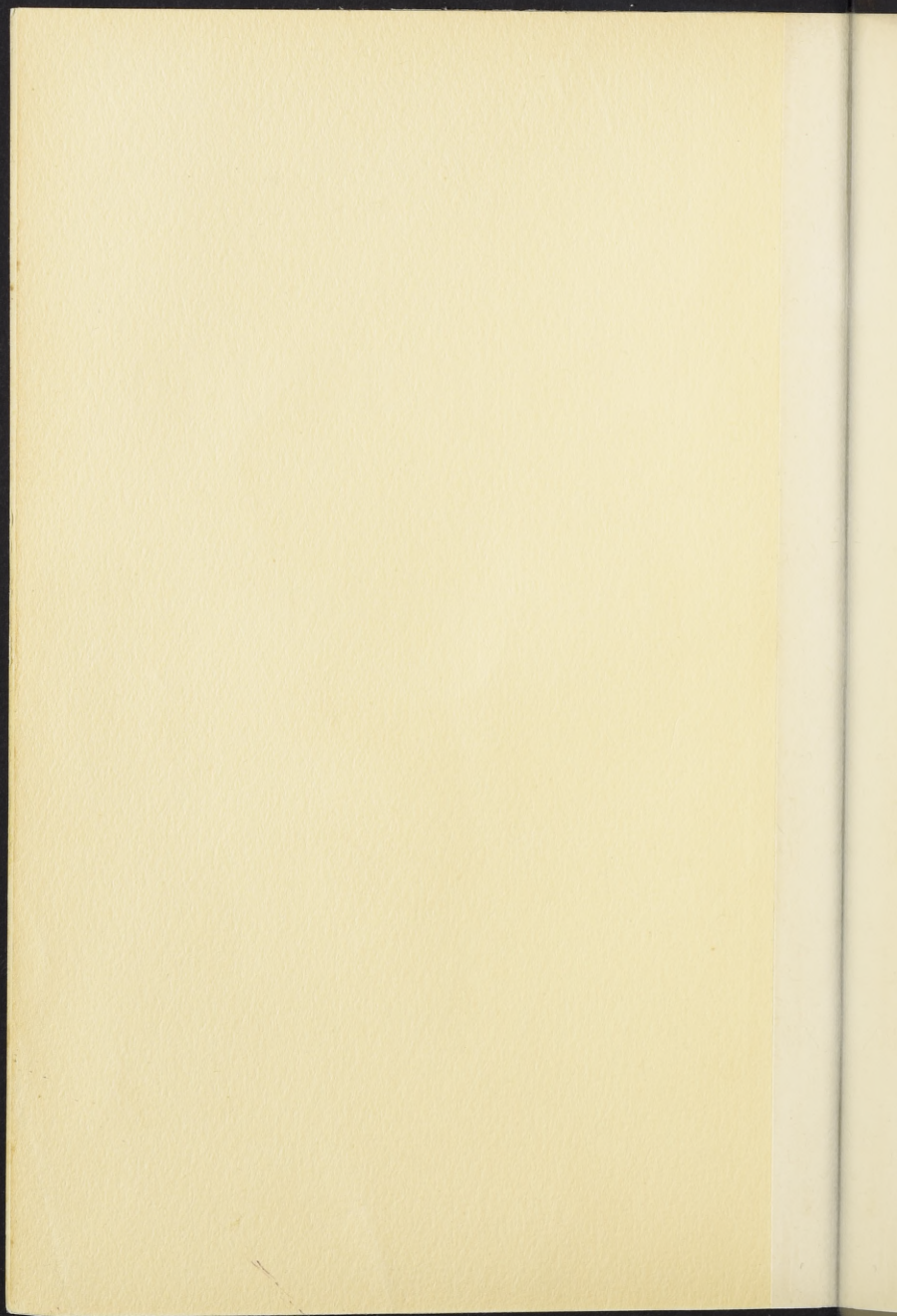
L'ANNONCIATRICE

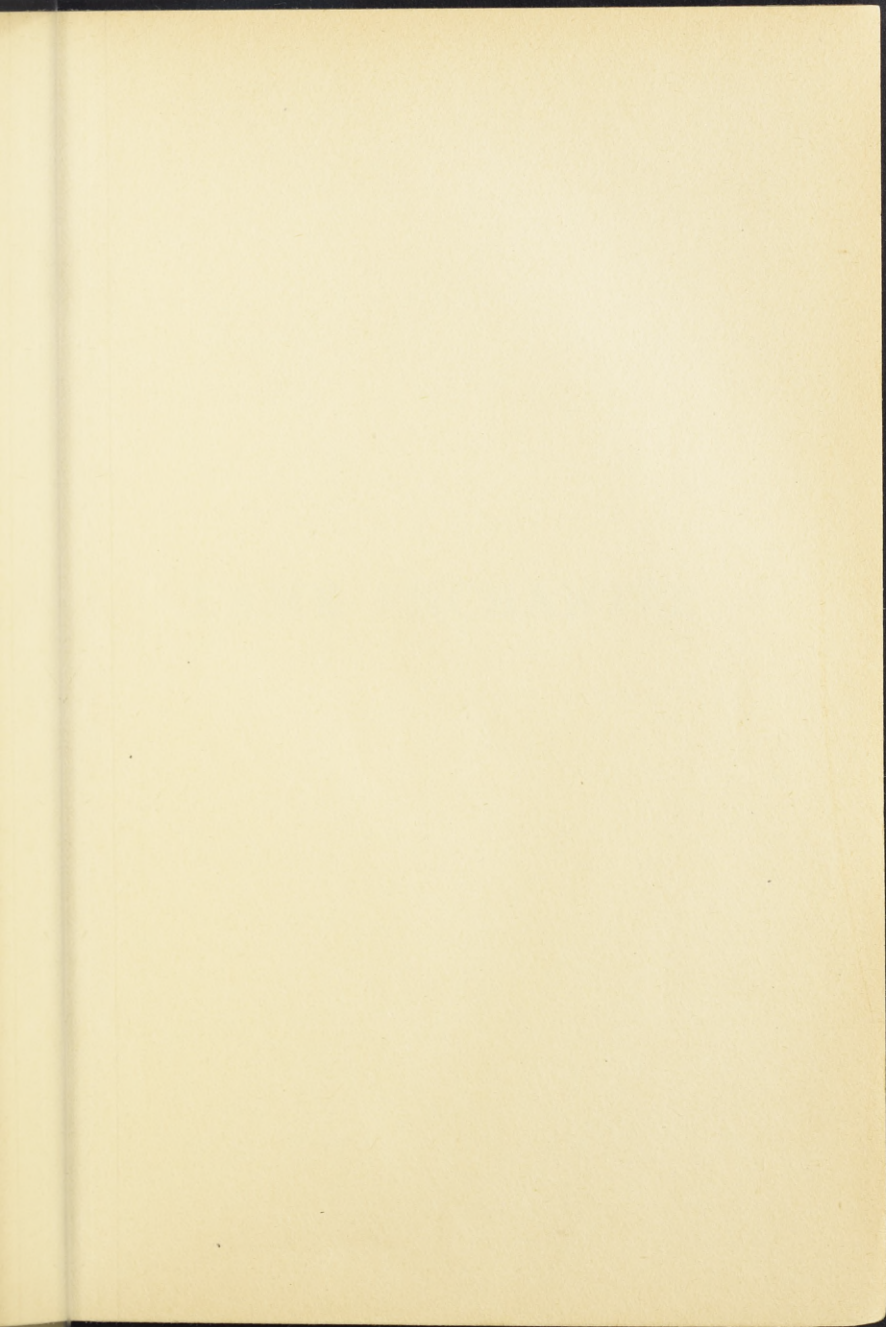
(*Anna Nuncia*)

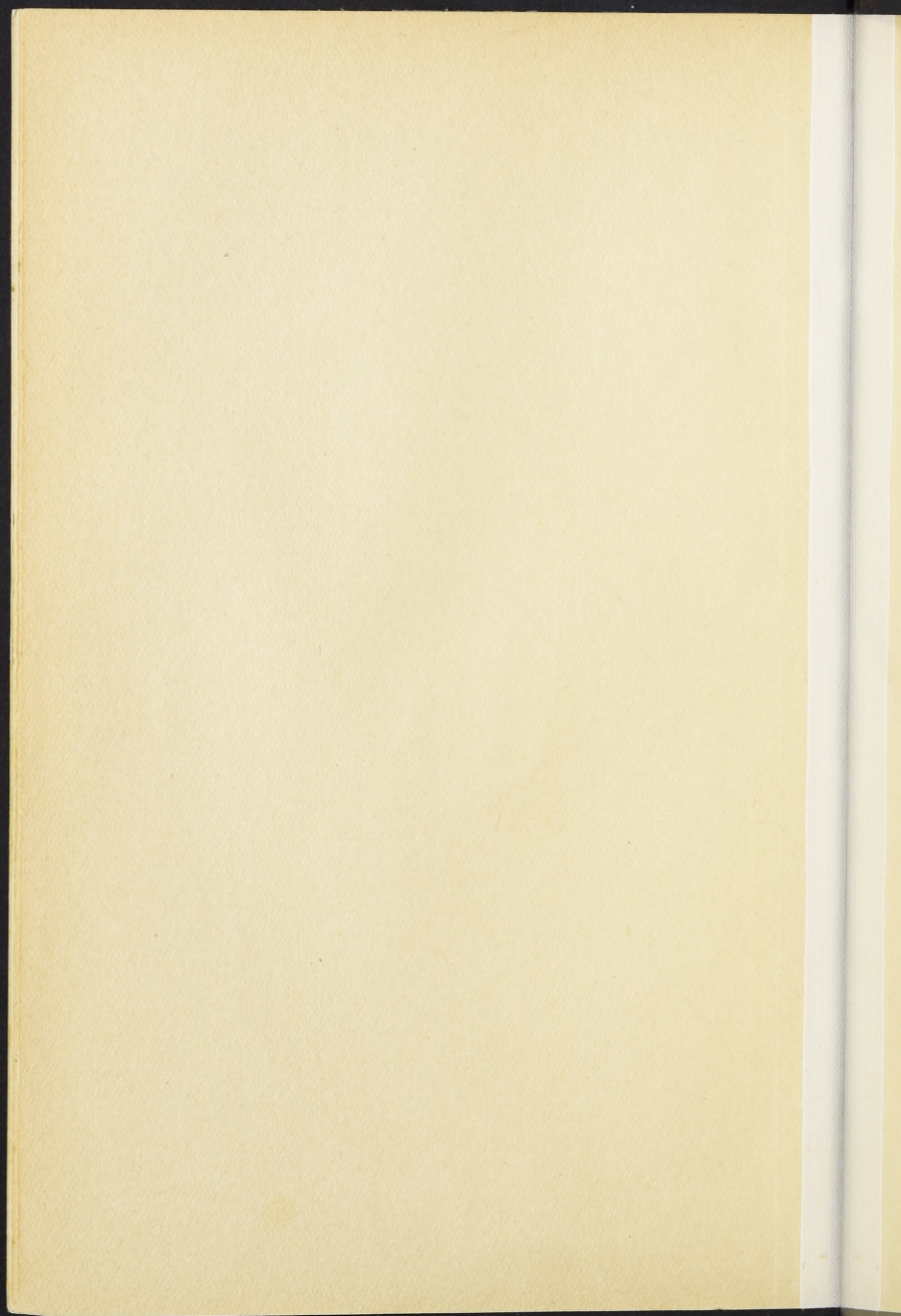


ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS







L'AME ENCHANTÉE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5 × 20).
Édition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20 × 26).
Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-8° (14 × 20).
Édition des Œuvres complètes sur alfa Monfourat.

COLAS BREUGNON, 1 vol.

COLAS BREUGNON, 1 vol. *Édition des Œuvres complètes* in-8° (14 × 20) sur alfa Monfourat.

L'ÂME ENCHANTÉE. I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'Été, 1 vol.

— III. Mère et Fils, 2 vol. — IV. L'Annonciatrice (Anna Nuncia), 3 vol.

PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 vol.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.

LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉÂTRE

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (Le 14 juillet, Danton, Les Loups), 1 vol.

LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aërt, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.

LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.

PAQUES-FLEURIES, 1 vol.

LES LÉONIDES, 1 vol.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOÏ).

MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — *Vies de Ramakrishna et de Vivekananda*, 3 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol. — PLON : *Michel-Ange*, 1 vol. — Claude AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol. — DE BOCARD (Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et Scarlatti*, 1 vol. — Edit. DU SABLIER : *Beethoven, les Grandes Époques créatrices*, 1 vol. — *Beethoven et Gæthe*, 1 vol. — *Empédocle d'Agrigente*, suivi de *L'Eclair de Spinoza*, 1 vol.

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8°.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.

PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

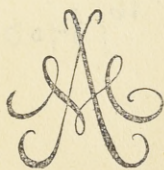
ROMAIN ROLLAND

L'ÂME ENCHANTÉE

IV

L'ANNONCIATRICE

(*Anna Nuncia*)



A ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

25 273/4

DE CETTE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ :
SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN ALFA

RÉIMPOSÉE IN-16 58×80
QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE I A 40
ET
DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS A A J

16/8400

*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1933 by Albin Michel.*

L'ANNONCIATRICE

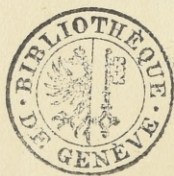
TOME II

L'ENFANTEMMENT

II

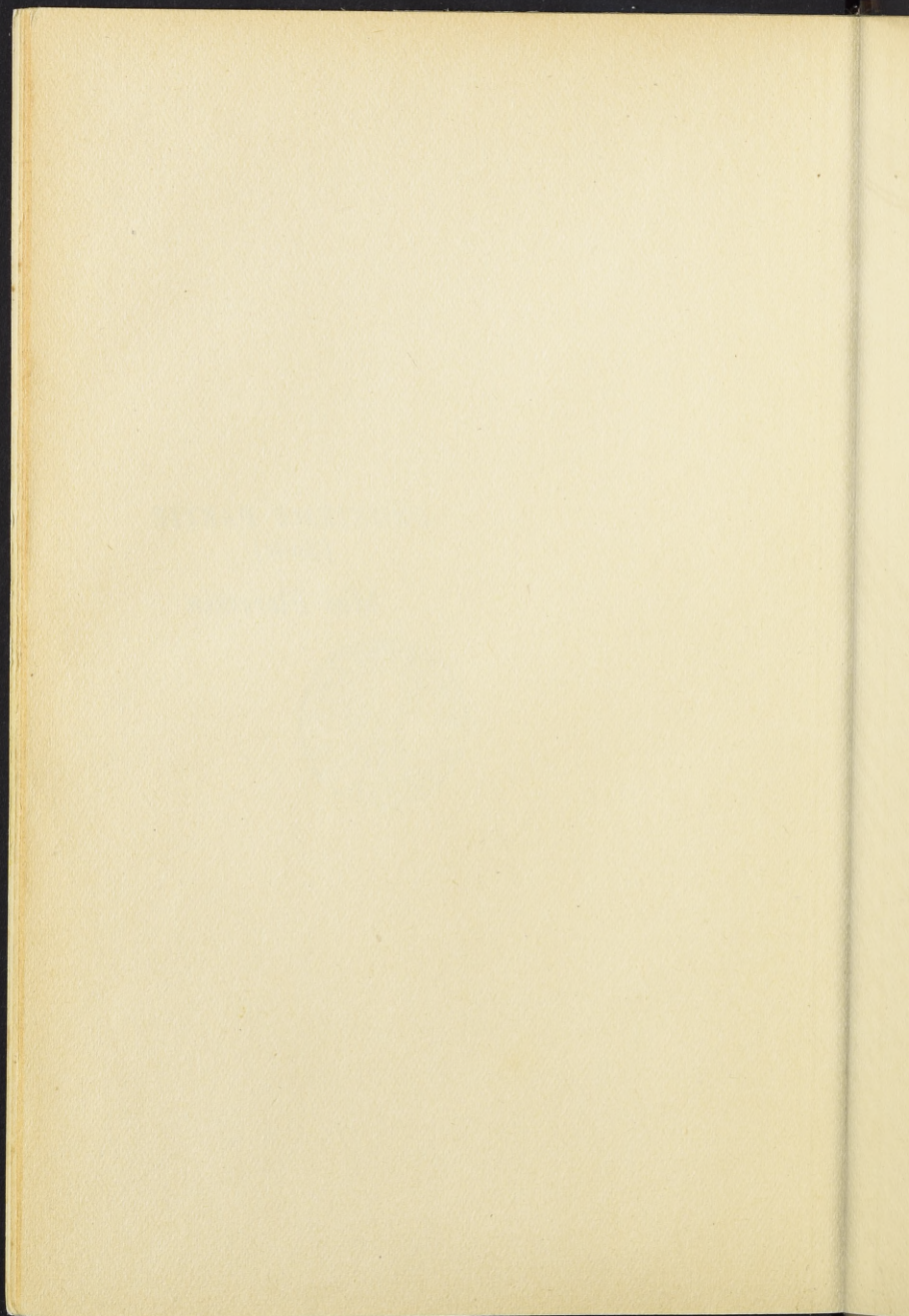
L'Annonciatrice comprend deux tomes :

- I. *La Mort d'un Monde.*
- II. *L'Enfancement* (2 volumes).



DEUXIÈME PARTIE
(Suite)

Mai Florentin



L'ANNONCIATRICE

Ils se revirent régulièrement. Les vieux amis avaient leurs heures d'entretiens, qui leur étaient strictement réservées. Bien que Julien eût fait la connaissance de Marc, de Vania et de Assia, et qu'en peu de temps il eût sa place dans la famille, il n'arriva jamais avec eux à se dégeler complètement; il se guindait; Assia l'intimidait, et même Vania : il ne savait pas parler avec un enfant. Seul, Marc lisait sous le front soucieux du savant, et il était avide d'y déchiffrer l'énigme de la pensée intrépide et sévère. Mais Julien craignait cette autre énigme : le regard inquisiteur de cette jeunesse, dont les préoccupations étrangères et l'âpreté et l'ironie lui échappaient, l'inquiétaient. Il se réfugiait auprès d'Annette, qui connaissait, aussi bien que lui, les faiblesses, et, mieux que lui, la grandeur de cette âme triste, de cette âme fière, sans qu'il eût besoin de l'expliquer. Même sans parler, il se libérait, à son approche, de sa charge d'âme accumulée, comme un fluide électrique. Annette n'en était point appesantie, mais équilibrée : cela complétait son chargement; la flottaison du bâtiment n'en était que mieux assurée. Ainsi s'accomplissait, en se retrouvant, une loi secrète de leur nature. L'âge de l'amour était passé; il s'agissait de plus (et de

moins) : d'un accord final des deux êtres, sur lequel s'achevait la courbe préétablie de chacune des deux destinées. Et, sans parler — le plus souvent, lorsque, la nuit, de l'une à l'autre maison, chacun des deux pensait, dans son lit, — ils se rendaient grâces l'un à l'autre; et ils voyaient que jamais ils n'avaient cessé d'habiter le cœur de l'ami.

Mais les deux habitations n'étaient pas également remplies; et dans celle d'Annette, Julien n'occupait qu'une chambre. La maison de Julien manquait de meubles et d'habitants; en dehors d'Annette et de sa fille, qui n'y logeait qu'en camp volant, elle n'était guère habitée que de ses livres et de ses idées : cette poussière avec des toiles d'araignées!... La maison d'Annette était pleine : pleine de passé, pleine de présent; et il y avait encore des chambres qui attendaient les visiteurs qui pourraient venir demain, — qui viendraient. Non, la partie n'était pas égale! Elle ne peut pas l'être. Il n'y aurait pas de jeu, il n'y aurait pas de vie, s'il n'y avait un gagnant et un perdant, un qui donne plus, un qui prend plus. Julien donnait plus, ayant plus à donner, plus d'affection en disponibilité. Annette ne pouvait disposer de la part qu'elle avait donnée aux autres, ou qu'elle donnerait : (car l'avenir retient sa part). La part de Julien était bonne. Il lui fallait s'en contenter. Si elle n'était point égale à sa faim, c'était sa faute : lorsque le cœur d'Annette était encore presque entier, il l'avait laissé échapper. Il devait être reconnaissant du morceau qu'elle lui avait gardé. Il l'était.

Mais non sans un regret, qu'il se reprochait, des autres parts qu'il n'avait point, surtout de celle qu'un nouveau venu, un ami nouveau, s'était, sans la demander, attribuée : le comte Bruno.

Cet heureux homme — cet homme heureux, malgré que tous les coups du sort l'eussent frappé — n'avait partout qu'à se présenter pour être aimé. « *Veni, vici...* » Il le trouvait tout naturel. Et chacun le trouvait naturel, comme lui. Tout était plaisir, des deux côtés. On n'avait pas à s'user les dents, comme chez Julien, pour mordre l'amande, à une dure écorce qui vous faisait les gencives amères. L'écorce était, autant que l'amande, bonne à manger. Sans aucun doute, sa légèreté était pour moitié dans son charme, l'autre moitié étant faite d'affectueuse bonté et de séduction naturelle. Il ne projetait point d'ombre sur ses pas. Toutes les peines de la vie se résorbaient dans la lumière de ses yeux bleus et caressants, qui ne pouvaient s'empêcher de se faire avec chacun un peu coquets innocemment. Ce vieux homme enfant, à la barbe douce et fleurie, qu'il flattait comme un dos de chat, de ses doigts fins, avait besoin d'être aimé de tous et d'aimer tous. Cela ne l'empêchait pas de les juger, avec une lucidité qui déroutait, qui pénétrait droit au fond et mettait le doigt sur le point sensible qu'on cachait, mais si doux, si juste, que l'attouchement paraissait une secrète volupté. Et il établissait entre le bienveillant opérateur et l'opéré complaisant des liens d'intimité mystérieuse, dont ils gardaient tous deux la clef.

De tous, la seule qui ne se prêtât point à ce jeu était la dure châtaigne avec des piquants : Assia. Elle n'aimait pas — « *de la douceur, de la douceur!...* » — les hommes trop doux, les barbes trop belles, les mains trop fines et trop soignées, et ce regard qui s'insinuait comme une caresse au fond du cœur. Elle savait bien qu'il était bon, qu'il était sage, qu'il voyait loin. Mais elle ne tenait pas à cette sagesse, à cette bonté, ni à voir loin... « Je vois de près, je vois mon Marc, bon ou

mauvais, je le prends tel quel, il me prend telle quelle, il va où je vais, et je sais où je vais. » Elle ne pouvait pas empêcher Bruno de lire en elle, derrière son volet. Mais elle en avait dépit et courroux. Et lui, bonnement, feignait de ne pas regarder; mais il ne pouvait pas s'en empêcher, et dans sa barbe parfumée, il riait du museau de chatte qui se fronçait.

Tous les autres étaient conquis : l'enfant et George, Marc et Annette. Tous ressentait, à la mesure de leurs besoins, le bienfait de cet optimisme, inatteint par les catastrophes de la vie et par la raison aux yeux bleus. Quelque irrationnel que pût être cet optimisme, qu'au fond de lui de tragiques expériences démentaient, il soulageait de *l'autre* clairvoyance de Julien, la voyance noire, le pessimisme qui tient bon, stoïque, indestructible, mais sans joie de vivre, sans élan. Il était, cet optimisme, lui seul efficace, car lui seul était vital : il répondait aux lois profondes de la « Nature naturante », qui veut vivre, sans se soucier du bien, du mal, de la souffrance, de l'inutilité des efforts; il voulait vivre et il vivait, en dépit des lois morales et rationnelles, qui sont celles de la « Nature naturée », de l'homme logique, qui n'a pas la sagesse de lâcher le fil de son fuseau, de l'homme qui pense jusqu'au bout — jusqu'à ne plus vivre. Bruno n'ignorait rien de la pensée; ses doigts habiles n'avaient point peine à en dévider l'écheveau; mais il savait écouter le chant du rouet, et, lui répondant de l'intérieur de la maison, le chant du rêve, la sirène. Il en avait été jadis la victime; mais maintenant, il l'avait prise dans ses filets, la sirène de Sicile; elle chantait pour son plaisir et celui de ses hôtes, comme un oiseau d'appartement; et pour tous ceux qui l'écoutaient, son chant était un allègement à la peine de vivre. L'oiseau ne cachait point ce qui fait peine. Il ne disait point :

— « Ce qui est, n'est point. »

Il disait :

— « Ce qui est, est : donc, il est beau. Car c'est beau, d'être ! »

Et sa belle voix de violoncelle, qui, peut-être, un peu s'écoutait, illuminait, beau ou laid, tout ce qui est, comme un rayon sur la mer bleue au pied de la roche de la mort : Scylla.

C'était ce rayon qui avait touché le front soucieux de Marc. Et sur ce jeune front le rayon s'était posé. Ils avaient été l'un par l'autre attirés. Du premier regard, le vieux et sage Sicilien avait été frappé par le désenchantement, pur et brûlant, de ce jeune visage : ce passionné était marqué pour la mort ; il avait déjà franchi le pas. Et Bruno était, aussi, touché par le grand effort qu'il lisait en cette nature tourmentée, pour se libérer de ses démons de violence et d'égoïsme de jeunesse. Il devinait ces combats silencieux, mieux que l'épouse, mieux que la mère ; et ce garçon irascible, dur, même cruel, orgueilleux, tyran, rapace, effréné, qui brisait les reins à ses instincts de petit jaguar, le séduisait par la vigueur même de ces instincts, et par celle de l'âme qui les avait domptés : il le voyait s'acheminant, par un rétablissement de jeune athlète, vers un état de renoncement, dont l'héroïque et fragile harmonie était émouvante, à ses yeux. Il en concevait pour cet enfant de vingt-cinq ans une vénération secrète et singulière, qui se marquait à la façon dont, par moments, il lui parlait, il lui cédait le pas — ce qu'il ne faisait pour aucun autre, même pour les femmes qu'en y mêlant une nuance de mondaine courtoisie, qui en diminuait le sens. On eût dit qu'il s'inclinait devant un mystérieux avenir. Peut-être lui-même n'eût pas su dire le sacrifice qu'il pressentait, et la vision de l'Isaac portant le bois de son

bûcher. Et Annette, voyant Bruno, était troublée; elle se disait :

— « Que voient ses yeux ? »

Et elle n'osait pas le lui demander.

Mais Marc n'y prenait pas garde. Il était trop occupé par le problème que lui posait sa destinée. Il jouait son rôle, il jouait sa pièce, scène par scène, sans s'inquiéter de savoir quel serait le dénouement de la tragédie. Mais il jouait mal, parce que, comme ces mauvais acteurs dont parle Diderot, il était *trop pris* par son rôle, il ne le dominait pas. Et il avait besoin, pour en sortir, plutôt du sourire de Bruno qui lui était une terre nouvelle, que de l'amère vision de Julien qui était trop proche de la sienne.

Le premier bienfait qu'il récolta de son contact avec le vieux Ulysse, fut l'apaisement que, sous ses doigts, l'âme inquiète sentit entrer, — et, goutte à goutte, la réconciliation avec soi-même. Il n'avait pas à confesser l'humiliation de ces combats qui se livraient en son corps et de ces intruses qui y campaient, cette tourbe de pensées indésirables, dont il n'était pas fier d'être le gîte. Les yeux à demi fermés de Bruno les avaient été chercher au nid et, sans avoir l'air d'y toucher, ils avaient pris les oiseaux effarouchés, au creux de son affectueuse ironie. Un jour que Marc se tourmentait, sans oser dire, de souvenirs ou de présences inavouables en sa pensée, Bruno, semblant n'avoir pas écouté radoter quelque vieux conte sans nul rapport avec l'homme anxieux à ses côtés, avait, souriant, dévidé une anecdote paradoxale de l'Inde. Il s'agissait d'un homme de bien qui était allé trouver un solitaire et l'avait prié de devenir son guide. Le *sannyasin*, après l'avoir scruté, lui demanda :

— « Mon fils, savez-vous mentir ? »

— « Que Dieu m'en garde ! » avait répondu le brave homme. « Mentir, je ne le saurai jamais. »

— « Allez donc l'apprendre », dit le sage. « Quand vous l'aurez appris, vous reviendrez. »

Car, ajoutait la sagesse du Thibet, « *incapacité est non vertu, mais impuissance...* »

— « Ah! sapristi! » s'écria Marc, « ce n'est point de cela que l'on pourra m'accuser! »

Et cette impudente Assia, qui avait attrapé au vol, en passant, et la sentence et la réplique, attesta :

— « Non, pour cela, rien à lui reprocher!... »

Les deux hommes avaient ri. Mais de nouveau seuls ensemble, Marc dit à Bruno :

— « Ce n'est pas tant que j'aie à compter avec le mensonge : ce serait le moindre des animaux qui aurait place parmi ma faune; et je suppose que vous ne tenez pas essentiellement à ce que je l'engraisse! J'aimerais mieux encore faire l'élevage des six autres péchés capitaux. Mais tous ces autres, et la racaille de ceux qui ne sont point dits capitaux — ce sont les pires! — cette vermine... »

— « Je n'irai point », dit Bruno, en caressant sa barbe soyeuse, « jusqu'à reprendre le dicton des comères de votre pays (celles du mien disent de même) : « *les poux sont gage de bonne santé* ». Mais, en ce qui concerne la vie profonde, la vraie sagesse est, peut-être, comme l'enseignent mes solitaires, non de détruire (ne rien détruire!) mais de transmuter la substance des énergies. Et celles du mal sont une fortune, comme celles du bien. Qui les a reçues dans son berceau est un mortel béni des Dieux. »

— « Je le suis donc », dit Marc. « Et maudits soient-ils! Je me serais passé de leurs cadeaux. »

— « Les jeunes gens sont des ingrats », dit Bruno.

Mais la parole paradoxale suivait sa route, et elle trouvait, en l'intelligence de Marc, un bon terrain pour être comprise et fructifier. Il savait bien de quelle

valeur vitale étaient pour lui ces énergies, et que, privé d'elles, il eût été plus faible et plus livré... Encore un des Mille-et-un-Contes du « Grand-Lama », comme l'irrévérencieuse Assia nommait Bruno : — la question du roi Milinda :

— « *Le roi Milinda demande à Nagasena : — « Quel est, des deux, le plus grand pécheur : celui qui pêche sans savoir, ou celui qui pêche en sachant ? » — « Celui qui pêche sans savoir. Car de ceux qui prennent dans leurs mains une barre de métal ardent, ... lequel est le plus brûlé ? Celui qui sait, ou celui qui ne sait pas ? Le plus brûlé est celui qui ne sait pas. »* »

Un vrai Français, un fils d'Annette, il sait discerner la barre ardente. C'est affaire à son intelligence de savoir la prendre et de savoir l'utiliser. Malheur aux « pauvres en esprit ! » Le royaume des cieux leur est promis. Mais, au nom des cieux, pour notre salut, que le royaume de la terre leur soit fermé ! « *Simplicité (alias, sottise) est pire que crime* », tranchait Assia. La sagesse slave, celle de l'Inde, celle de France, toutes les sagesse tombent d'accord : — « Ne sois pas un sot !... » Le bon sens des peuples, nulle part, n'est un sot.

Le long combat que Marc livrait, depuis des ans, contre ses monstres, dans le silence, sans en rendre compte aux plus intimes, se trouva facilité par la présence auprès de lui de l'aîné, qui les connaissait sans qu'on eût besoin d'en parler, et qui, leur flattant la crinière, les domptait sans cravache et sans bottes d'écuyer. L'accord du moi avec le monde — (ce n'est rien encore !) — l'accord du moi avec le moi, que le comte Bruno avait réalisé, agissait, comme par osmose, sur la nature tourmentée de Marc. Même il semblait que de ses tourments et de ses renoncements le sens

profond et allégeant lui fût révélé comme s'ils étaient le rachat convenu pour « libérer en soi la pure humanité. »

« *La pure humanité rachète
Tous les crimes de l'humanité... »*

C'était de la bouche de Bruno que Marc avait connu ces beaux vers et l'*Iphigénie* de Weimar, qui était, pour l'Oreste apaisé de Messine, une sœur préférée.

Et le problème de la violence, auquel Marc se heurtait, — cette violence inséparable du combat, et dont l'action, même la plus dépouillée de toute volonté de violence, comme le *Satyagraha* de Gandhi, n'arrive pas à se dégager : (car qu'est-ce autre chose que la violence, ce refus à toute coopération qui fait vivre, — cette machine pneumatique qui pompe la cloche et asphyxie ?) — cette cruauté que la nature inflige à chacun de nos gestes, à chacun de nos souffles, si nous voulons vivre, — était rendue plus respirable pour les poumons fiévreux de Marc par l'acceptation inattendue du vieux compagnon et par sa sereine ironie. Bruno évoquait, avec un sourire, qui n'était point dupe, les étranges idées de « *service et compassion du prochain* », qu'il avait cueillies parmi la poussière des neiges, sur les hauts plateaux d'Asie. La raison de l'homme, qui est en tous lieux le meilleur savon pour lui laver les mains, quand il s'y trouve des traces de boue, des traces de sang, avait su faire sa place au crime, dans la compassion que prêchaient ces pieux solitaires. Ils avaient cherché à se persuader que le meurtre, simple accident au cours des renaissances de l'homme assassiné, pouvait agir, en certains cas, à la façon d'un choc salutaire et l'aiguiller sur de meilleures voies. C'était donc une charité, qui évitait au

méchant de s'engouffrer davantage dans son enfer et lui offrait l'occasion de s'en racheter!...

Bien entendu, Marc se révolta : il fulmina contre ces « calotins ! » Bruno les défendit, avec une indulgence, qui était pire : car elle laissait entendre — (« A bon entendeur, salut ! ») — qu'entre ces crimes par compassion et ceux à la petite semaine, dont la vie des braves gens est ourlée, il n'y avait que la différence d'une pièce d'argent à sa monnaie. Dans la société telle que l'homme l'a fabriquée, il est bien difficile de vivre sans monnaie, — sans cette monnaie de crime qu'on nomme justice, et qui dispose de la vie de l'injuste, pour le salut de la communauté : — (les gens pieux ont ajouté, afin que leur satisfaction fût complète : « Pour le salut du châtié ! »)...

Bruno ne disait pas qu'il était sorti, lui, de cette société. Le « *Sentier* », que les directeurs de conscience lamaïques enseignaient, dépasse ce premier stade de « l'activité juste ou vertueuse » ; il a pour but l'hôtellerie à l'enseigne de « l'activité surmontée ». On y laisse à la porte « *agir* », et l'on y trouve l'« *être* » tout pur, comme le soleil. C'était le secret que Bruno ne livrait pas, et d'où lui venait ce reflet des cimes qui réconfortait d'autres yeux. Mais il se gardait d'en confier la clef à Marc : n'est pas venue pour un homme jeune l'heure de goûter à l'au-delà de l'action ! C'est un poison, avant que l'homme ait passé la ligne de partage des eaux, d'où il redescendra sur l'autre versant, vers le couchant... Monte, mon ami, monte et agis ! L'*être* est au bout. Mais d'abord, *faire* !

Il ne pensait point, comme Julien : — « A quoi bon faire ? A quoi bon être ? »...

Il y a deux sortes d'humanités, — (ainsi qu'on dit, en France, des magistratures) : — l'humanité « assise », et l'humanité « debout ». Julien appartenait trop,

comme sa caste d'intellectuels de bureau, à celle qui vit et meurt sur son cul. Et pourtant, il avait fait des efforts héroïques pour soulever sa pensée! Il l'avait projetée dans l'action, de ses maigres bras, comme un rocher. Mais elle avait beau ébranler les murailles de la vieille société, elle lui revenait par choc en retour, elle retombait sur l'homme qui l'avait lancée. Quand il se couchait, il ruminait, le front accablé :

— « Dieu! que c'est lourd, l'humanité! »

Oui, c'est la croix du Golgotha. C'est sous son poids qu'il est tombé, l'homme-dieu, bien plus que sous celui de sa misérable croix de bois. Julien était pénétré de la souffrance, de l'injustice, de la folie démoniaque de l'humanité, passée, présente et à venir. Cet homme d'une vaste culture l'avait imprégnée de la hantise perpétuelle de l'homme bourreau et victime. Et c'était terrible à porter seul. Car il était assez noble pour n'en vouloir partager le faix avec aucun autre. Annette seule pouvait, du regard, sonder sa peine et l'alléger. Il n'avait point la ressource, trop commode, de Bruno, qui se délestait de l'humanité dans le rêve illuminé d'un Cosmos océanique. Julien restait attaché au vieux champ où le troupeau des hommes est parqué : la terre; il partageait leurs destinées. Il ne savait s'en libérer que par le dépouillement de toutes les illusions qui les font vivre. Depuis le jour où ses yeux d'ancien croyant s'étaient dessillés, ils avaient creusé jusqu'au fond (il n'y a pas de fond!) de la négation. Il ne concevait même plus l'idée de l'immortalité chrétienne, dont une moitié de sa vie avait été envoûtée. Et comme il connaissait mieux que personne ces yeux chrétiens et leur vision, il en goûtait amèrement la puérole avidité, qui s'épuise à vouloir conserver dans l'éternité une substance et une forme éphémères. Il n'était pas davantage ensorcelé par les idoles de l'esprit et du

cœur : la science, l'art et l'amour. Il en voyait trop bien les limites et les fumées — les fumeries d'opium. Il cérait en lui un démon destructeur, dont lui seul connaissait les accès de lugubre bouffonnerie. Mais ils étaient refoulés par sa bonté native, qui craignait de meurtrir la foi et l'espérance des faibles, — et par un besoin affamé, inavoué, de tendresse, dont la vie l'avait sevré. Et il y avait enfin cette amitié qu'il avait tue, pendant plus de vingt ans, et où il venait de découvrir le sens nié de sa vie : — Annette. Il voyait bien que par cette porte rentraient en lui, à pas feutrés, la foi et l'espérance, et toutes ces illusions qui, par les autres portes, étaient sorties. Il savait bien... Mais il abdiquait, en pleine conscience. Il se faisait humble, afin d'avoir où croire, aimer et vénérer. Tant veut, pour vivre, l'âme prisonnière entre les barreaux de sa raison, que ses racines passent au travers, afin de puiser le sang de la terre.

Ce grand amour, qui se taisait, qui se murait, n'échappait point au regard intérieur d'Annette. Il eût été moins prenant, s'il eût parlé. Il s'en dégageait comme un soleil entre les murs. Le pauvre Julien gardait toujours son foyer de chaleur caché. Il ne laissait passer que la lumière, l'esprit qui éclaire sans réchauffer. Mais cette chaleur concentrée pénétrait les murs de briques, contre lesquels les mains d'Annette s'appuyaient; et elle sentait la tiédeur assourdie de ce vieux cœur frémissant. Que de tendresse en lui et que de tristesse! Comme il lui était livré!

Celui d'Annette était, en ces jours, partagé entre ses deux vieux amis. S'il eût suivi son seul penchant, c'était vers Bruno qu'il eût incliné. Bruno avait plus à lui donner. — Mais elle avait plus à donner à Julien. Et pour une femme de son espèce, donner est le besoin le plus fort.

Certes, il eût été doux de se laisser bercer par le grand rêve riche en lumière, par la sagesse riante et l'affection caressante du comte Chiarenza. Une âme de femme fatiguée par toute une vie de combats solitaires, blessée, meurtrie, eût trouvé bon de pouvoir s'abandonner à la tutelle de ce tranquille et ferme

compagnon. — Mais comment résister à l'appel muet — (elle seule pouvait l'entendre) — de cet autre, qui avait été l'ami de sa jeunesse, et dont le viril effort pour se libérer des chaînes d'un monde où il avait été engainé, l'avait, sans rien diminuer de son intrépide lucidité, laissé démuné de bonheur! Trop désabusé et trop seul pour y parvenir par ses propres moyens, trop fier et trop humble pour y prétendre par l'aide du seul être qui fût, pour lui, porteuse de joie et d'espérance, il se taisait, à ses côtés, mélancolique et reconnaissant qu'elle voulût bien le tolérer auprès d'elle, lui accorder une place, même modeste, parmi ses amitiés. Mais Annette discernait, au fond de ce cœur qui se repliait, l'imploration qu'il étouffait; et elle était prise par la gaucherie émouvante de ces bras d'homme qui avaient honte de se tendre vers elle.

Elle se trouvait alors dans un état de cœur qui la troublait, entre ces deux hommes également chers. Il ne pouvait plus entre eux être, à leur âge, question d'amour... (Pourquoi?)... et le nom d'amitié n'était pas un cadre suffisant : le sentiment le débordait. Annette voulait pourtant l'y maintenir. Elle ne s'accordait plus le droit d'en sortir. Elle se disait qu'elle était mère et grand'mère, que le cycle de sa vie était révolu, qu'elle appartenait à sa famille. Mais elle rougissait de convenir que sa vie poursuivait sa route, et que le cycle était loin d'être fermé. Cette famille ne l'enfermait point; et elle-même constituait un autre cycle indépendant. Si sincère que fût pour elle l'amour de ses enfants, ils formaient, en dehors d'elle, un petit monde à part. Elle en était l'hôte aimée; mais l'hôte vient et s'en va. Son foyer propre lui manquait. Elle s'interdisait d'y songer. Mais elle ne pouvait pas s'interdire d'en éprouver, aux heures de fatigue, une nos-

talgie, qu'elle condamnait ou châtiait par l'ironie. N'apprendrait-elle donc pas à vieillir ? La pire sottise, celle que les jeunes pardonnent le moins : sous les cheveux qui blanchissent, garder une cervelle de vingt ans!...

Elle s'efforçait de faire dériver cette énergie de rêve, inemployée, du fleuve du cœur vers celui de l'esprit — l'esprit qui agit. Elle y était bien audacieuse. Elle dépassait là ses deux amis.

Ces deux hommes, Julien et Bruno, si courageux et si lucides, n'allaient pas jusqu'au bout de leur action. Ils pouvaient bien être pris, pour une heure, par un élan d'imagination qui les jetait dans la révolte, dans le refus au despotisme ou au mensonge. Et ils restaient, dans leur conscience, des Résistants à l'injustice et au non-sens de l'état social. Mais leur résistance se cantonnait, le plus souvent, au seuil de leur conscience. Elle ne le passait qu'à moins d'être forcée dans ses retranchements. Et même alors, elle ne répondait pas à l'attaque par une contre-attaque; elle se bornait à y opposer son : « Non! » indestructible... « *Ich kann nicht anders...* ». Ils ne travaillaient pas, par tous les moyens, à imposer au monde leur « *Autrement!* » (« *anders* »).

Ils appartenaient à cette vieille grande génération d'intellectuels, dont l'activité était intoxiquée par la pensée. Même les plus généreux étaient portés à attribuer à leur pensée une situation privilégiée, qui était trop souvent de tout repos. Quand ils avaient pensé, tout était dit, le monde pouvait danser en rond : ils regardaient. Plus était vaste le champ de leur pensée, plus semblait infime ce petit rond; il ne valait pas la

peine d'y perdre son temps. Julien et Bruno, chez qui le cœur équilibrait l'intelligence, et qui, à la différence de la plupart de leurs grands confrères de l'esprit, n'arrivaient pas à se désintéresser des souffrances du monde et de ses efforts désordonnés, pouvaient bien se laisser prendre, pour un moment, dans la ronde; mais ils avaient vite fait d'en sortir. Ils retournaient à leur activité propre. Julien avait poussé son cri dans la mêlée, hors de la mêlée, et son sarcasme impitoyable continuait, de loin en loin, pour le soulager, de démontrer la fausseté des paralogismes sur quoi reposait la société. Mais il ne suivait pas les durs oiseaux de sa pensée dans leur envol; et cette pensée savait plutôt dénoncer et détruire les abus, que reconstruire. — Bruno, chez qui l'instinct était plus fort, avait pris part, à maintes reprises, à l'action de secours social; et, entraîné par son humour et son sang fier de vieux Normand, il avait jeté son défi aux oppresseurs. Mais c'était encore là, plutôt, une revanche de l'esprit contre la sottise triomphante. Il ne tenait pas tant à la victoire — (victoire, défaite, ce sont des épisodes passagers du long film qui se déroule!) — qu'à rire au nez des vainqueurs. Son rire n'eût jamais été plus clair que face aux fusils, devant le poteau d'exécution. Il eût été fâché de se laisser entraîner par leur violence à la violence. Il l'avait été par courts accès d'emportement; mais il s'en blâmait. — Julien n'avait même pas ce blâme à se faire; ses emportements ne faisaient de mal qu'à lui-même : il les refoulait.

Tous deux s'écartaient délibérément, pour leur compte propre, de la violence. C'était chez Bruno une sorte de dédain aristocratique. Son intelligence la comprenait, — mais chez les autres. Il n'était pas pressé de leur ressembler. Elle leur paraissait à tous les deux un attentat contre la liberté de l'esprit; ils ne

voulaient pas en être complices. Aussi, avaient-ils accueilli complaisamment les doctrines de Tolstoï et de l'Asie, qui prescrivait la Non-acceptation sans violence. Ce n'était pas que leur critique d'hommes d'Europe les convainquit de l'efficacité de cette tactique dans tous les cas. Mais le vrai combat étant, pour eux, sur le champ de l'esprit, l'important était, pour eux, que l'esprit fût sauvé... « *Salvavi animam meam...* »

Il y avait beau temps que ce n'était plus assez pour Marc! Même le salut de l'âme des autres ne suffisait plus, si l'on ne sauvait aussi leur corps. Ce misérable corps, cette guenille, cette vie d'un jour, dont parlent, du bout des lèvres, ces « *idéalistes* », qui n'ont pas trop à s'en inquiéter, car ils ne sont pas si mal pourvus!... — Non! Le corps, d'abord! Et nommons-le par son nom, son nom de gloire et de décri : le ventre... Belles âmes, méprisez-le!... Le ventre affamé, le ventre qui fait la vie, le ventre d'où sort l'arbre de Jessé, — la racine... Nourrissez-la!... Vaincre d'abord la faim, la pauvreté, la misère sociale... L'âme fleurira, s'il lui plaît, au bout de l'arbre. Je bêche la terre, au pied de l'arbre, et je la fume. C'est de ce fumier que naîtra le Dieu, ou l'homme-Dieu... — Ni Julien, ni Bruno n'y eussent contredit. Bruno connaissait la rude parole du tendre François d'Assise des Indes (1) : — « *Point de religion pour les ventres vides!* » — En fait, il y avait conformé sa vie, puisqu'il s'était dépouillé, pour les remplir, de presque tout ce qu'il possédait.

Mais à cela s'arrêtait sa part d'action sociale. Bruno ne prétendait pas obliger les autres à faire de même. Et si son jugement était assez clair pour voir que le système de compression capitaliste menait forcément à l'explosion, il ne faisait rien pour la hâter ou la retarder.

(1) Ramakrishna.

der. Il voyait trop le sang versé, et ses belles mains ne voulaient pas s'y tremper. (Elles avaient dû fouiller dans les décombres de la ville écroulée et dans les débris de chair empestée. L'odeur atroce lui en restait au bout des doigts...) Aussi bien savait-il qu'on ne pouvait plus rien empêcher! La fatalité sociale est aussi aveugle et inéluctable que les *terremoti*... Ce sens trop net du fatal, ce trop savoir, pèse sur l'action des intellectuels, même les plus libres et les plus braves. Ils sont comme des spectateurs qui ont lu d'avance la pièce qui se joue : elle se joue sans eux, et les acteurs n'en sont qu'au nœud, quand eux en sont déjà au dénouement.

Marc en était encore au nœud; et le vert de l'action le passionnait plus que le fruit. Il aimait mieux les mains de Assia, qui ne craignaient pas de s'y salir les ongles, que les mains trop blanches de Bruno. Tout ce qu'il voulait de ses grands aînés, c'était de savoir s'il se trouvait sur la bonne route — la route royale du grand Destin. Et cela justement, ils pouvaient le lui dire, ils le lui disaient : — « *Via Sacra*... » C'est la grand'route, droite et directe, des légions. Elle mène au but, par les combats. Et les deux hommes, Julien, Bruno, étaient d'accord pour ne pas ébranler la vigueur d'âme et de jarrets du jeune combattant. C'était sa voie. C'était sa loi.

La loi de Marc l'entraînait hors de son clan... — Pouvait-on dire qu'il fût d'un clan? Il en était! Il était un homme de l'Occident, il aimait sa France, sa France d'au nord de la Loire, son ciel bleu pâle un peu cendré, sa terre blonde et rose comme la chair de ses filles, ses horizons, bois et collines, ses rivières aux rossignols, son parler clair, et son sourire de fabliaux. En d'autres temps, il eût été (il le croyait) heureux, comme ces rivières de France, dans leur lit. Mais ces

rivières, les plus proches, celles où il reconnaissait son eau et son courant, — Annette, Ruhe, — elles-mêmes en étaient sorties... *Per non dormire...* On sommeillait trop bien dans ces vallons, où les pêcheurs à la ligne s'hypnotisent sur leur bouchon...

Et il faisait aussi partie, quoi qu'il en eût, de la caste des intellectuels; il en avait les besoins d'esprit, les manies de logique, l'orgueil d'élite, en vain cent fois ravalé. Mais toutes ses expériences des dernières années lui avaient démontré qu'on ne pouvait point compter sur eux! Ce n'était pas tant question d'intelligence que de mise en action. Il n'en manquait point parmi eux, qui voyaient la situation aussi nettement que lui! Ils voyaient même ce qu'il fallait faire. Mais quant à le faire, ils n'eussent pas remué le bout du petit doigt. Les uns, parce que leur prudence matoise et couarde de bons fonctionnaires français se méfiait de tout ce qui aurait pu troubler leur repos, leur course endormie (leur petit trot) aux honneurs et aux traitements : (ceux qui étaient montés le plus haut n'avaient plus aucun intérêt à bouger). Les autres, parce que, plus ou moins inconsciemment, ils avaient peur du bouleversement : leurs habitudes de bourgeois rangés auraient bien pu, à la rigueur, admettre un ordre différent de celui où ils étaient casés; mais elles ne supportaient pas l'idée du déménagement, qui bouculerait leurs meubles et leurs papiers. La Révolution ne leur plaisait que cent ans après, quand on est réinstallé. Et comment faire cependant, pour changer de maison, lorsqu'on sait la vieille baraque condamnée? Car beaucoup d'entre eux le savaient. Mais ils se disaient, pour écarter l'image pénible, l'inévitable envahissement de leur retraite par les gros pieds et les mains bourruées des déménageurs :

— « Bah! cela durera bien autant que nous!... »

L'éternel refrain timoré, même dans les partis qui préparaient, théoriquement, la Révolution, les socialistes, les réformistes bourgeois...

— « Demain! demain!... Demain, vous ferez la Révolution, quand nous, aînés, nous n'y serons plus... »

Et n'était-ce pas le dernier coup, la preuve par neuf de l'impuissance congénitale des intellectuels, que ces deux aînés, dont Marc aimait et respectait l'indépendance et le désintéressement, l'absolu mépris du danger, Julien et Bruno, ne fissent rien, ne voulussent rien faire pour se mêler à l'action nécessaire! Rien que penser. Quelquefois dire. Au besoin, écrire, si on leur demandait leur opinion. Ils l'exposaient alors clairement. Mais ils se fussent gardés de l'imposer, — quand il se fût agi de sauver ceux-là mêmes qu'ils eussent dû contraindre. L'action sociale était lourde de chaînes, qu'ils ne se souciaient pas plus de porter que de faire porter. Ces libres esprits avaient désappris les obligations élémentaires du travail de la terre. Pour faire pousser le blé, il faut bien d'abord défricher, dépierrer, brûler les fourrés, et puis après peser dur sur le soc, et tracer le sillon droit, long et profond. Il ne suffit pas du « *geste auguste du semeur!*... » Il faut forcer, forcer la terre qui résiste, forcer les bœufs qui peinent sous le joug, forcer ses muscles, forcer son cœur!...

Marc commença par passer au crible les beaux par-
lers de ses aînés, je dis des seuls qui lui en imposent,
par leur vie, une estime sûre de ne pas être trompé.

La première règle : — ne plus tenir compte des
grands principes, des « impératifs catégoriques »,
bons pour tout temps et pour tout lieu, des vérités
abstraites, augustes, indiscutées et éternelles. Elles
s'appliquent à tout. Elles ne s'appliquent à rien.
Dans un monde en perpétuel changement, une vérité
qui ne change pas est un mensonge, ou pis : — chez
les braves gens incapables de discerner le mensonge,
elle n'est *rien*.

Est vrai le réel; et la première loi d'honnêteté est
de l'observer exactement, et d'en induire ses règles
franches, viriles, et concrètes de juger et d'agir, —
non l'un sans l'autre! — Et non pas demain, ou dans
tous les temps, — mais dans ce temps, et sur-le-champ,
— ici, sur ce terrain, où l'un de mes pieds solidement
s'appuie, et où l'autre, levé, en marche, va trouver
un nouveau point d'appui.

« ...Je vois le terrain. Je vois l'aujourd'hui de l'hu-
manité, ce monde réel d'exploitation et de carnage,
livré aux grands rapaces par les ruminants à l'engrais

de la bourgeoisie qui pâture sur son vieux champ qui s'épuise. Je le vois livré par les bêtes de cirque de l'intelligence et par les chiens de la presse au cou pelé. Je vois cette rafle du monde si foudroyante et si démesurée, dans l'asservissement des années de guerre et dans le désarroi qui a suivi, que les indignes *conquistadores*, dont presque pas un ne dépasse le niveau de la malhonnête médiocrité, ont été pris de court par leur victoire, et n'ont pas été capables de l'organiser. En quelques années, ils n'ont su que bouleverser l'économie mondiale, dont la boussole est affolée, accumuler des montagnes d'or et de richesses en nature inutiles, — plus qu'inutiles, dévastatrices, — sur les deux continents ruinés. Je vois la guerre, partout les guerres, en préparation ou en action, sous le couvert de la sinistre bouffonnerie de Genève : la Société des Nations. Je vois, sous la farce honteuse du Désarmement, le monstrueux accroissement des budgets de guerre, même chez les nations saignées à blanc, qui ne consacrent pas le dixième des ressources qui leur restent à l'entretien de leur maison, aux travaux publics, au pain des chômeurs, à l'instruction. Tout ce qui fait vivre, tout le sang des autres, coule à la destruction : tout aux canons!... Je vois partout la destruction des valeurs vitales, — le blé brûlé dans des pays où des millions d'êtres meurent de faim... » (Et cette pensée, qui jette Marc dans une révolte exaspérée, effleure à peine l'indifférence ahurie des milliers de braves gens trop égoïstes et insensibles pour réagir contre ce qui n'écorche point leur précieuse peau.) « Je vois partout les fascismes utilisés ou tenus en réserve, comme protection de l'ordre injuste. Je vois l'épouvantable immoralité de l'état du monde, qui n'a d'égale que sa criminelle insanité. »

« Et cet état ne tient pas à quelques individus ou

à quelques groupes, à des fascismes du poing ou de la finance, qu'il serait relativement facile de juguler. Il est lié, d'une façon indissoluble, à tout le régime capitaliste de cette bourgeoisie dégénérée. S'incrusted en lui, comme vermine dans une toison, non seulement les crimes du présent, mais les crimes de demain, qui se commandent mutuellement. Les dirigeants, les profitants, sont en même temps les dépendants de leur système; les esclavagistes sont esclaves; ils ne peuvent plus arracher leur cou à la cangue des affaires. Tout est affaires, tout ce qui les tient; et tout ce qu'ils tiennent devient crime. Car quand les affaires ne vont plus, nulle autre issue pour les seigneurs et servants des affaires, que la destruction des valeurs de vie, des forces productives qui les gênent, et la contrainte des instruments humains, des masses du travail prolétarien, par les fascismes et par les guerres! Les guerres — la guerre : — de toutes les affaires, la plus énorme et la plus juteuse, juteuse d'or, juteuse de sang, pour les magnats, les fabricants, les trafiquants, des industries métallurgiques et chimiques, les monopoles et les trusts, du blé, du coton, des stocks de marchandises accumulées; — et elle est juteuse de dividendes et de coupons, pour la bourgeoisie et ses « actions », (les seules « actions » dont ils s'honorent, les fils des grands bourgeois de 89!) — Le reste du jus va aux gosiers des faméliques, des plumitifs et des idées vénales, toujours à vendre à qui les paie!...

*« Guerre, Commerce et Piraterie
Sont trois en un, consubstantiels. » (1)*

(1) *« Krieg, Handel und Piraterie
Dreieinig sind sie, nicht zu trennen. »*

(Gœthe : *Faust*)

La Trinité a nom : Capitalisme. Pas d'autre alternative que de la détruire, ou d'accepter ! Le pacifisme de Genève est un traître à la *paix réelle*. Son vrai objet et son effet est d'engourdir les peuples inertes, afin de les livrer. La *paix réelle* veut que soient d'abord éliminés les maîtres de la guerre. Ils ne le seront qu'après l'assaut à leurs Bastilles. Celles de Russie sont déjà tombées. A quand les nôtres ? Sommes-nous prêts ?

Par toute la terre, les masses ouvrières, mieux averties que le reste du Peuple, grondent et s'agitent ; mais leur menace est encore inorganisée. Trop d'éléments de désunion, dont leurs ennemis savent jouer, s'emploient à neutraliser leurs énergies : l'inimitié mortelle des partis qui se réclament des mêmes principes socialistes et, comme des disputeurs Talmudistes, s'opposent injurieusement leurs commentaires des textes et leurs divergences de tactique ; les chefs sournois, suspects, bornés, entretiennent ces divisions, qui leur permettent de prolonger leur rôle avantageux d'entrepreneurs de la Révolution, sans risques qu'elle s'effectue, leur vie durant. Les masses elles-mêmes des prolétaires ne sont pas difficiles à capter par les grands patrons de l'usine de mort et d'oppression capitaliste : il n'est que de leur ouvrir, dans les périodes de chômage où des millions de travailleurs, par toute l'Europe, sont licenciés, de nouvelles fabriques d'engins de guerre et de produits industriels et chimiques à deux fins. Les plus révolutionnaires s'y précipitent et, par une sauvage ironie, ils contribuent à forger la mort qui balaiera leurs frères des autres nations, ou qui leur reviendra par choc en retour, avec le souffle empoisonné des engins que leurs maîtres de forges vendent sans scrupules aux nations ennemies. Et c'est à peine si la bourgeoisie, avertie de ces marchés de haute trahison, s'en indigne. Quand ces marchés font rentrer

dans les coffres des millions d'or, on ne s'inquiète point des millions de sang qu'ils font sortir; et les maîtres de forges, aux noms allemands, qui président aux destinées de la France, les entrepreneurs d'assassinat du monde, sont devenus une gloire française!... *Noli les tangere!* Les ouvriers, au lieu de les étrangler, acceptent de leurs mains d'apaches honorés le pain pétri du sang des autres. Ils disent :

— « Qu'est-ce que vous voulez? Il faut manger. On n'est pas des héros!... »

— « On n'en est pas? Soit! Ni toi, ni moi. Mais on en devient, quand on le veut, — quand il le faut! Et il le faut. Le choix n'est plus qu'entre deux morts. Ou mourir asservis et souillés. Ou mourir libres et vengés! Mourir pour faire vivre ceux de demain, délivrés!... C'est l'exemple qu'ont donné les phalanges de la Révolution, sacrifiées dans les combats de l'U. R. S. S. Et cet exemple, puisqu'il ne faut pas compter pour le reprendre, sur les classes bourgeoises en Occident ni sur leurs illustres intellectuels, sur ceux d'hier, faisons appel à ceux de demain qui n'exciperont pas de leurs privilèges de l'intelligence pour échapper aux responsabilités et aux risques de l'action, à ceux qui ne renieront pas leur fraternité avec le prolétariat ouvrier! Comme le Tiers, en 89, le Quart-État, qui n'était rien, veut être tout. Et il le sera. Rien n'est possible sans les énergies organisées des classes ouvrières. C'est sur leurs épaules et sur leurs fronts — intelligence et puissance — c'est sur leur volonté de dévouement que repose la vie, le sort du monde. Et d'abord, que ces millions de poitrines sachent, d'une seule implacable décision, crier le : — « Non! » qui brise l'ordre de mort et qui rompe les genoux des pouvoirs meurtriers! Aux menaces des guerres impérialistes, que la grève réponde, et la révolte! Grève des forges. Grève des

fabriques. Grève des transports. Le Travail secoue la charge de ses épaules et il dit :

— « Non! Vous qui prétendez me commander, tâchez donc d'agir sans moi! Vous ne sauriez même pas, sans moi, exister. Comme ces espèces de fourmis exploiteuses, vous n'êtes capables de manger que ce que le Travail vous a dégorgé. Capitulez! Rentrez dans le rang! Et reconquérez, en travaillant, le droit à manger!... »

« Il n'y a qu'une cause, aujourd'hui, qui soit sacrée. C'est la seule cause du Travail. Tout le reste, foi et culture, raison pure, état social, — tout doit être refait, à pied d'œuvre, sur ces fondations inébranlables du Travail organisé. Mais une telle organisation, en plein combat, réclame des forces d'Hercule... On n'est pas Hercule, il s'en faut! » pense Marc, qui regarde avec pitié ses bras maigres. « Mais on fera ce qu'on pourra. On donnera tout ce qu'on a — ma vie — et plus qu'on a — ma mort, s'il faut, — toutes mes puissances de dévouement. Si seulement on était un millier — pas plus, dans le monde! — à en vouloir autant, il suffirait de ce noyau pour que la masse informe s'y agglutinât; et l'on serait la montagne qui marche.. »

Marc avait donc pris sa décision : se consacrer à la grande cause, se préparer à la lutte sociale, qui venait, en amassant toutes les forces qui lui étaient propres pour y servir, et en contribuant, dès maintenant, à l'organiser.

Ceci était, en fait, le plus difficile. Car un jeune intellectuel comme lui avait peine à trouver sa place juste dans les cadres d'un monde ouvrier, où il n'avait pas pris racine, et parmi de médiocres politiciens, dont la démagogie vociférante, qui avait désappris de parler, n'écou-
tait rien que son vacarme et ne se souciait point de raisonner. Il s'en fallait que l'Occident prolétarien eût été formé par la rude discipline d'un parti révolutionnaire, qui avait passé, comme celui de Russie, par un demi-siècle de proscriptions, de pendaisons, d'expériences sanglantes, cent fois manquées, renouvelées cent fois, et de méditations dans l'exil. La Commune de Paris n'avait été qu'un brasier. Il avait tout dévoré, pêle-mêle, sans rien laisser que sa tache rouge au ciel et ses fumées. Les ouvriers de France n'avaient pas acquis encore l'expérience de ces combats sociaux, où ils allaient s'engager. Ils ne l'acquerraient sans doute qu'au prix de plus d'un désastre, comme la

Russie Révolutionnaire d'avant 1905. Avec cette différence, essentielle, que maintenant existait l'U. R. S. S. comme exemple et comme appui. Il fallait se mettre à l'école des stratèges de Moscou, mais en connaissant les ressources propres du pays, ses besoins d'esprit, et les tenaces tentatives de ses vieux partis de Révolution, — de ses invalides des campagnes du passé et de ses jeunes syndicats. Marc désormais s'y appliqua. Il n'était encore qu'un écolier. Mais il tâchait de rattraper le temps perdu. Il lui fallait être prêt, pour le jour où les forces d'agir se compteraient.

Julien et Bruno le voyaient faire. Ils lisaient ses intentions. Et ils ne faisaient rien pour l'en détourner. Ils étaient assez libres pour les comprendre et les approuver, chez un jeune homme, affamé, comme lui, d'agir sans compromis. Mais ils n'avaient aucune envie de faire comme lui. C'était le vice incurable de cette génération des plus sincères intellectuels. Ils voyaient trop loin, pour bien voir près. L'un voyait, quels que fussent les acteurs, le dénouement aux yeux crevés, l'Œdipe sanglant de la tragédie. L'autre voyait le jeu : masque tragique ou comique, dessous le même visage du Dionysos aux yeux de panthère, du Rêve de la vie, couronné de pampres. Ils avaient beau se laisser prendre, par moments, au jeu : ils aimaient mieux s'asseoir et le regarder. Marc s'irritait en vain à essayer de les faire lever de leur siège. Il se brisait contre ces yeux qui l'approuvaient affectueusement, mais pour qui il était un spectacle vivant. S'il avait eu, du moins, à les combattre ! Mais point. Ils semblaient lui dire

— « Va, mon petit ! tu es dans ton chemin. Va ton chemin !... »

Mais ils restaient en dehors du chemin. Ils lui appor-

taient des arguments, pour qu'il agît selon sa loi propre et non la leur. Ils l'aidaient même à résoudre selon son sens, et non le leur, tel de ces problèmes qui l'arrêtaient, comme celui de la violence. Il y avait, pour le jeune homme, une sorte d'indulgence irritante dans cette façon de l'approuver, sans vouloir l'accompagner. Il dit à Bruno, avec dépit :

— « Je ne peux pas tolérer votre dédain de ce que je fais ou veux faire. »

Bruno dit :

— « Je n'ai pas de dédain, mon cher garçon. Je vous dis : Bravo! »

— « Pourquoi pas : *bis* ? Vous me le dites, comme à un acrobate, qui vient au cirque d'exécuter son numéro. »

Bruno rit, et lui dit :

— « J'ai exécuté le mien, mon ami. »

Marc, saisi, lui prit la main :

— « C'est vrai. Pardon ! Vous avez eu votre rude tâche. Mais si la mienne est juste, si vous l'approuvez, pourquoi ne pas en prendre votre part ? »

Bruno dit :

— « Je suis de la réserve, à présent, et vous de l'active. Chacun son tour ! »

— « Le combat », dit Marc, « a besoin de tous les combattants. »

— « Votre combat », dit Bruno, « n'est qu'un épisode de la grande bataille. Vous n'embrassez qu'un pan du champ. Ne vous occupez pas du reste de l'armée ! Chacun des corps a reçu ses ordres. Exécutez les vôtres. Avancez ! »

— « Et où est le chef ? » demanda Marc.

— « Le chef est devant », dit Bruno, « ainsi qu'au pont d'Arcole. Rattrapez-le ! »

— « Et vous nous laissez sur le pont branlant, sans nous suivre ? »

— « Qui sait ? » fit Bruno, avec son fin sourire, « peut-être [que vous nous trouverez, de l'autre côté ! »

Oui, c'était là le mystère : que tout en se refusant à prendre part aux campagnes de l'active, Bruno, comme Julien, ne restaient jamais cantonnés dans les fourgons de l'armée. Ces deux hommes si différents, le Démocrite et l'Héraclite de la légende, avaient ceci de commun que, s'étant tous les deux, par deux voies opposées, évadés de l'enceinte de l'action qui enserme et défend la Cité de l'homme, tous deux se retrouvaient de garde aux marches frontières, partout où se livraient les plus dangereux combats. Et de leurs observatoires, nullement à l'abri, sous les salves croisées des deux camps, ils n'étaient jamais las d'étudier l'être en mouvement ; leur curiosité, précise et avertie, savait déterminer la pente, et leur esprit frayait, d'avance, le lit au courant. Car telle est la nature de l'âme d'Occident, qui a beau avoir trouvé la porte de la fuite dans le rêve, ou bien dans le néant, — qui a beau douter de tout et de ses raisons d'agir, — qu'elle croie ou ne croie pas, l'âme d'Occident va, elle va... « *E pur si muove...* ». Elle ne s'accorde pas le trop facile recours de l'immobilité, dans la mélancolie ou dans la volupté du doute ou de la foi. Chevauchant son : « *Que sais-je ?* » aussi bien que ses « *Credo* », — ainsi que Rossinante, et l'âne

de Sancho, — l'âme de l'Occident chemine infatigablement. Et cette marche inlassable fait partie de la course des mondes, dans l'horlogerie éternelle. Marcher, c'est, qu'on le veuille ou non, avoir foi. Et c'est une foi qui vaut bien celle de la prière! La prière est la voie qui mène à l'Être. Mais la marche est la route que fraient les pieds de l'Être. C'est par le mouvement qu'il inscrit sa trajectoire sur le tableau noir de la nuit.

Et ce fut par cette foi invincible en la vie en mouvement que Bruno et Julien, sans être ou vouloir être d'aucun parti, durent nécessairement coopérer avec le parti de Marc. Ces deux hommes étaient experts à lire, comme aux rayons Roentgen, dans le grand corps de l'humanité, où est la vie, où est la mort. Et leur sens infaillible faisait son choix : là où était la vie, là était leur patrie. Ils la trouvaient chez tous ceux — individus et nations — qui, dans le tragique : « *Meurs et deviens!* » du vieux monde, participaient à la grande Mutation, — les pionniers de nouvelles sciences, de morales nouvelles, des nouvelles sociétés, — tous ceux qui brisent la ceinture des préjugés et des abus, (ou qui l'élargissent, d'un cran ou deux, disait ironiquement Bruno.)

L'enfant grandit, il lui faut une nouvelle peinture. Le monde enfant du siècle des guerres et des Révolutions universelles faisait sauter toutes les agrafes, toutes les gaines, les dieux, les lois et les frontières, qui avaient été jusqu'à cette heure à la mesure de ses membres. N'avait-il pas, en se relevant, heurté du front, crevé le plafond de son antique Univers solaire, passé la tête au travers des myriades de la Voie Lactée, et dragué de l'œil toute une brassée d'autres univers, comme des méduses au fond de la mer, les chevelures, les gouttes de sperme des grandes Nébuleuses Spirales ?

Comment l'esprit eût-il été intimidé par les ébranlements de la société, les coups de bélier qui, par toute la terre, sapaient les normes des vieilles cités? Même ce bourgeois qui avait été nourri des traditions de la France classique et catholique, même ce gentilhomme de Sicile qui avait sa barbe parfumée de la culture gréco-latine, ne cherchaient point dans l'avenir le passé, mais dans le passé l'avenir qui naît, le jeune Hercule qui, au berceau, déjà étouffe les serpents. Ils ne voyaient pas d'un mauvais œil Hercule adulte qui, de sa massue, nettoie les steppes de Scythie. Ils étaient curieux des Travaux de la Révolution russe, et les suivaient avec une sympathie qui n'excluait pas la critique; mais c'était celle d'amis vieux, qui regrettaient de ne pouvoir plus prendre leur part de ces peines et même de ces jeunes erreurs qui engendrent une Vérité, une Vie nouvelles. Et de humer leurs regrets, Marc éprouvait la joie d'être jeune et de pouvoir entrer dans cette Terre Promise, au seuil de laquelle ils restaient. C'était pour lui un sentiment nouveau. Il n'avait, jusqu'à ce temps, pas beaucoup apprécié sa chance : la Terre Promise et la jeunesse lui avaient paru une terre maudite. Quand un de ses aînés la lui vantait, quand ils lui disaient :

— « Vous êtes un veinard, d'avoir vingt ans! »

il avait envie de les souffleter; il y voyait une atroce plaisanterie... Ou quels idiots étaient-ils?... Mais ces deux hommes, qui avaient payé largement leur écot de peines à la vie, — qu'ils regrettassent de n'en avoir pas davantage à donner, ils avaient le droit de parler! Et lui, ne l'avait pas de boudier la table, au commencement du repas.

Son Assia ne la boudait pas; mais elle n'eût pas su dire pourquoi; ses bonnes dents eussent mastiqué

n'importe quoi, bon ou mauvais ; sa faim de vie et d'action ne se souciait pas de raisons. Mais Marc était bien aise qu'on lui en offrît : car l'intelligence était chez lui un moteur aussi puissant que l'instinct ; et ce moteur, il fallait le nourrir. Si affamé qu'il fût d'agir, si prêt qu'il fût à faire bon marché de sa vie, quelle force c'était pour l'action et quel bonheur de pouvoir se persuader que ce monde, que ce monde du temps présent, qui lui prendrait peut-être sa vie, valait ce don, qu'il était digne de ce sacrifice ! C'était là ce que Bruno, comme répondant à son désir secret, lui apportait, sans en avoir l'air, quand il causait avec Julien de la grande Époque : — « Laquelle ? » — « La nôtre, donc ! celle où nous peinons, celle qui nous fait et nous défait et que nous faisons, que nous bâtissons, humbles maçons du plan gigantesque. Dans la confusion du chantier et dans l'usure des millions de vies d'ouvriers sacrifiées, ainsi qu'aux temps des Pharaons, nous ne voyons pas monter la Pyramide, — les prodiges de l'esprit qui nous entourent, les miraculeuses découvertes et les conquêtes de la science, les reflammées de l'âme religieuse et révolutionnaire, les résurrections des vieilles races mises au tombeau, l'Inde et la Chine, et les grands chefs, qui incarnent en leur conscience les peuples héros : les Sun-Yat-Sen, les Gandhi et les Lénine.

De son commerce avec ses deux amis, Marc retirait un apaisement en profondeur, une tranquillité des assises. Bruno lui communiquait, par osmose, son intuition (que Marc n'avait pas le temps de vérifier par l'expérience) de l'être en mouvement, et il lui inspirait sa confiance en la marche du monde vers l'unité, à travers l'incessante mêlée. Il avait le sentiment qu'il existait, derrière le rideau du chaos, une éternelle harmonie, une lointaine musique des sphères, où se

résolvaient les antinomies. Il la percevait, par éclairs. C'était assez pour ne plus sombrer dans la nuit, quoi qu'il advînt. L'armée pouvait se lancer dans la bataille. Elle avait son arrière assuré.

Mais son avant ? Mais le front de bataille ? Il était clair que Marc n'avait pas le temps de résoudre dans la mêlée tous ses antagonismes de pensée. L'action n'avait pas le temps d'attendre. L'action prend. Une fois pris, plus possible de se dégager ! Plus rien de soi à réserver ! Chaque mouvement commande l'esprit. L'acte veut toutes les forces de la pensée, quand on est en face de l'ennemi. Qui en distrait une parcelle, risque la mort, risque bien plus, risque la ruine de son parti et de sa cause... Hâte-toi donc de penser avant que le clairon de la charge ait sonné ! — « *Es muss sein...* » Il faut qu'advienne ce que doit. Et il ne peut advenir que par nos bras. Le : « *Cela doit être* », c'est le : « *Je dois l'être* ». C'est nous, le Destin !

Or, le Destin ne peut s'accomplir aujourd'hui — (qui pense, le sait, sans possibilité d'échappatoire) — que par le déchaînement des forces élémentaires, une vague de fond, un ras de marée qui balaie tout. Il n'est pas permis à Marc de l'ignorer ; il prévoit, il voit, comme s'il y était déjà mêlé, la férocité des luttes sociales qui s'apprêtent, qui déjà se livrent dans une partie de l'Europe, et l'effroyable menace des nationalismes d'Asie, ivres de vengeance et dérégés, dont le

poing est suspendu sur l'Europe. Il touche déjà de sa main brûlante le poing, la griffe, l'ère terrible où le monde va entrer, quand s'ouvre l'écluse de la Révolution. Comment s'y résoudre sans angoisse ? — Bruno contemple avec sérénité ces cyclones, parce qu'il y voit une phase de la Nécessité qui mène les mondes, et que son esprit se contente de contempler. Mais Marc a pris sur lui, entière, la responsabilité de tout ce Destin, dès le moment qu'il a décidé d'y entrer. Et quoi qu'il arrive, il ne s'accorde plus le droit de s'y dérober. Les Thébaidés sont une lâcheté.

Il était résolu maintenant à servir, à tous les postes où sa consigne de combat le placerait, l'armée des opprimés qui doit briser le vieux ordre d'injustice sociale. Les injustices nouvelles et les souffrances, que causerait fatalement le combat, il les savait inévitables, — donc nécessaires : — donc nécessaire était qu'il y participât ; il n'avait pas le droit de s'en laver les mains et de dire aux autres :

— « Salissez les vôtres ! Je n'y suis pour rien. »

Plutôt prendre sur soi leurs crimes, que renouveler le geste de Pilate ! Il lui fallait accepter sa part dans ces souffrances, non seulement subies, mais causées. Et ce lui était intolérable. Il n'en parlait à personne, même aux plus chers. C'est inutile : nul ne pouvait trancher pour lui, ni détourner de lui le poids de son destin. Il l'acceptait. Il n'essayait plus de discuter l'ordre. Il voyait venir, avec un serrement de cœur, mais décidé, l'heure de l'action, chargée de toutes ses écrasantes nécessités. Mais dans son cœur, il adressait à ce destin — cette sombre force qui vous entraîne, comme, dans la nuit, la rotation d'un monde — une supplication passionnée :

— « Qu'en le servant, à son poste de combat, il n'eût à verser de sang que le sien, qu'il n'ajoutât

point à la souffrance, dont le faix monte, d'âge en âge,
que la sienne fût offerte, comme rançon! »

Il savait trop, il se cachait sa peur secrète, une fois
pris par la violence, d'y rouler, comme un Macbeth
halluciné...

Un incident brusque et brutal lui en fit laper le délire.

Son nom était sorti décidément de l'ombre. On ne pouvait plus l'ignorer. L'appui manifeste de Julien Davy, dont l'autorité morale (et, davantage, académique!) s'était établie dans le monde savant, — l'appui des Ligues, dont Julien et Bruno faisaient partie, — forçaient le public à l'écouter. Et l'expérience du jeune combattant, précocement mûri par celle que lui avaient communiquée ses grands aînés, dirigeait ses coups directs aux vrais endroits où le colosse capitaliste était vulnérable : droit aux corsaires irresponsables de la finance industrielle, qui forçaient la main aux gouvernements, et qui tenaient les leviers de commande, — aux hommes des forges et des canons, — droit aux trusteurs, qui raffaient la presse et asservissaient l'opinion ! Dès l'instant où le combat ne se dispersait plus dans des idéologies vagues, mais que l'attaque visait au front les vrais ennemis, les groupes, les hommes, en les désignant par leurs noms, les Marc Rivière devenaient un « danger public » ; et sur-le-champ, ils se trouvaient en danger.

L'implacabilité de leurs attaques leur attirait de périlleux alliés, dans les rangs mêmes de ceux qui ramaient sur la galère des proconsuls des hauts-fourneaux : les mécontents, les révoltés, — des ouvriers, des ingénieurs, — qui venaient dénoncer les secrets des honteux marchés, les criminelles livraisons d'engins de meurtre aux puissances étrangères, amies, ennemies, d'hier ou de demain : (« Qu'importe, pourvu qu'ils paient! ») C'étaient parfois des adversaires d'opinion de Marc, des nationalistes, des patriotes, mais indignés par l'internationalisme scélérat de leurs requins des Comités industriels : ils livraient à Marc les documents de trahison. — Mais il pouvait aussi se glisser, parmi ces révoltés, des provocateurs, qui trahissaient, des deux côtés. Le terrain brûlait sous les pas, et tous les risques étaient mortels. Les proconsuls attaqués, minés, prenaient les devants. Ils ne pouvaient plus s'illusionner sur la possibilité de réduire l'adversaire par les moyens habituels de ruse, d'argent, de flatteries et de profits. Il fallait, un jour ou l'autre, l'éliminer. Et les moyens ne manquaient pas. Les plus discrets étaient les meilleurs. Mais on n'en excluait aucun. Il y avait la prison, à termes renouvelés, où, pour une imprudence de langage, promue au grade de lèse-patrie, on enterre les Marty. Il y avait les guet-apens d'émeutes fabriquées par la police, où l'on s'arrange pour faire choir les agitateurs maladroits. Il y avait, au besoin, le mauvais coup, la balle égarée, la canne plombée, dans les meetings, ou à leur porte, ou même (mon Dieu! un malheur est si vite arrivé!...) dans une promenade solitaire, en quelque lieu retiré. Il n'était point nécessaire que l'« accident » eût lieu sur le terrain de chasse réservé, sur sol français : le regrettable hasard pouvait se produire ici ou là, en tout pays; la fatalité ne connaît pas de frontières, sur-

tout quand on s'entend à la diriger. Puisque la mode actuelle est aux Internationales, il n'en sera pas seulement des révoltés; les gens de l'ordre, les étrangleurs, auront la leur! Même quand ils ne s'entendent pas entre eux, ils s'entendront contre l'ennemi commun. Entre gens d'honneur, on ne se refuse pas ces petits services; c'est un prêté pour un rendu. Dans ces conditions, la chasse est un plaisir peu fatigant. Il suffit de s'asseoir à l'affût et d'attendre que l'on vous rabatte le gibier. — Dès cet instant, Marc Rivière fut marqué. On ne se pressa point, on l'observait. Il ne perdrait rien pour attendre!...

Ni lui, ni ceux qui l'entouraient ne connaissaient suffisamment le danger. Ils savaient bien que le danger existait. Mais ils ne le voyaient pas proche et précis. C'était pour eux une nuée vague, à l'horizon : on aurait le temps de se garer! La noblesse morale de Julien Davy et du comte Chiarenza gênait leur vue, pourtant avertie. Et quant à Assia, l'ardeur au jeu, l'emportement de l'action, lui faisaient oublier un peu trop les risques de son partenaire. Annette, hantée par la fin de Timon, était la seule à concevoir des inquiétudes; mais elles étaient intermittentes et confuses. Elle ne s'aventurait pas à en parler, sachant qu'on n'en tiendrait aucun compte et qu'on raillerait sa pusillanimité. Marc et Assia ne la tenaient d'ailleurs que très incomplètement au courant des démarches risquées, auxquelles leur campagne les amenait; elle n'en percevait qu'obscurément les menaces; et elle était plus préoccupée de la santé de Marc, qu'il ne ménageait point, brûlé de fatigues et de passions, que des dangers du dehors; elle eût voulu l'arracher à sa fiévreuse activité et l'obliger à quelques mois de repos. Mais ni lui ni Assia ne voulaient en entendre parler.

Ainsi, la nuée continuait de s'accumuler, jusqu'à ce qu'une décharge fortuite décelât l'extrême tension de l'atmosphère et fournit à Annette une aide imprévue pour y enlever Marc, au moins pour un temps limité.

Marc et Assia participaient à la campagne internationale organisée annuellement par le *Secours Rouge International*, autour de la journée de lutte du 18 mars. On y avait lié à la commémoration de la Commune de Paris l'action de solidarité prolétarienne avec tous les détenus révolutionnaires politiques, dans le monde entier; et l'on s'efforçait de mobiliser l'opinion publique pour la défense des peuples coloniaux opprimés par l'impérialisme des grands États. En ces années, sur tous les points de la terre, en Indo-Chine, en Chine, en Syrie et en Égypte, au Maroc, dans l'archipel Malais et au Congo, à Samoa, au Nicaragua, dans l'Amérique du Sud et à Cuba, la révolte s'allumait, sauvagement écrasée, mais toujours se rallumant sous la cendre, et menaçant de porter la flamme, d'un saut, par-dessus les océans et les déserts, comme un incendie de forêts. Marc avait plus d'une fois dénoncé le rôle prépondérant des grands Comités d'industries dans les guerres de conquête coloniale, et il avait publié des documents sur les envois secrets d'armes et de munitions par les maîtres de la mort qui rapporte, aux bourreaux d'Extrême-Orient, pour leurs féroces répressions et leurs rapaces expéditions militaires. Bien entendu, il était dénoncé à son tour, comme un ennemi de l'Europe et comme un traître à la civilisation. Il ne manquait pas de gens sincères et violents, que travaillaient les excitations des hommes des forges, dans la presse copieusement arrosée, et qui réclamaient son arrestation. Faute du pouvoir gouvernemental, dont ils insultaient la faiblesse, ils déclaraient qu'ils ferme-

raient la bouche au traître, avec leurs poings. Mais depuis longtemps, le diapason des luttes de gueule était si élevé qu'on n'attachait plus d'importance à ces menaces homériques d'apaches du Roi ou de la République.

Or, en ces dernières semaines où s'annonçait la saison nouvelle, le baromètre marqua, dans l'air, un changement de temps. Et ce soir-là du 18 mars, dès leur entrée au meeting où Marc devait parler, ses amis flairèrent la bourrasque. Julien Davy et Assia se trouvaient, avec Marc, sur l'estrade; (Annette et Bruno étaient restés à la maison : ils n'aimaient pas ces réunions). Une effervescence inaccoutumée remuait la salle, avant que la séance fût ouverte. D'après discussions s'engageaient. Aux premiers rangs, et sur la périphérie de la salle, s'étaient glissées des figures excitées et d'autres, suspectes, qui paraissaient obéir à des consignes d'attaque et de groupement. Marc et Julien furent l'objet, à leur arrivée, de cris hostiles, contre lesquels le reste de la salle réagit. Leurs partisans étaient plus nombreux, mais inorganisés. Le tumulte se calma pourtant, soudain, comme sur l'ordre d'un chef d'orchestre. Assia aux yeux aigus vit et comprit qu'ils se réservaient pour mieux attaquer, au coup de baguette. Elle-même était connue et repérée; elle attrapait au passage les regards de haine, qui prenaient sa mesure; elle les soutenait hardiment et les défiait.

Le discours de Julien fut accueilli par quelques insultes, vite réprimées; la froideur même de son débit les désarmait; et sa qualité officielle de grand Universitaire, de savant notoire, en imposait : aussi bien, c'était, chez lui, seulement le pacifiste, le « Boche », que l'on visait : et c'était déjà une autre histoire — un plat refroidi! Mais aussitôt que Marc se leva,

l'ouragan se déchaîna. Sifflets et huées, les hurlements de ses partisans, en s'y opposant, s'y ajoutaient. Marc attendait que se fit une trouée de silence; mais à peine rouvrait-il la bouche, que le tumulte redoublait. Volonté nette de l'empêcher de parler. Il cria. Et les notes aiguës de sa voix firent effraction dans les interstices du vacarme. Il s'enrageait, et peu maître de lui, impatient, il devint, à son tour, insultant. Certains de ses mots, durs et cinglants, allaient se plaquer, comme des soufflets, sur des faces qu'ici et là il visait. Les faces fouettées s'enfuriaient. Les gens se levaient, tendant les poings. Et brusquement, une poussée!... Comme une houle, remuant la foule, brisant toutes les contre-poussées, une bande se rua à l'assaut de l'estrade. C'étaient de jeunes messieurs d'Action Française, ou des équipes à Coty qu'on avait chauffés à blanc, et qu'attisaient des gueules brutales d'allumeurs, qui en donnaient pour leur argent. Du haut de l'estrade, Assia les regardait venir, plantée devant Marc, qu'un petit groupe d'amis voulaient défendre; et elle ne pouvait s'empêcher de lancer à ceux d'en bas des apostrophes provocantes, qu'accentuait une mimique trop expressive : avançant les lèvres, elle faisait mine, à la façon russe, de cracher dessus...

La vague humaine bondit. Poussés, portés par les rangs pressés derrière eux, cinq ou six des plus violents sautèrent sur l'estrade; et le plus leste, un jeune homme de l'âge de Marc, et qui lui ressemblait étrangement : maigre comme lui, et comme lui le visage fin d'un intellectuel, mais les yeux exorbités, fou de fureur et de haine, comme un intoxiqué d'alcool. Il vociférait, la canne levée, et se ruant sur Assia, il la lui asséna en plein visage. Elle eût été assommée, si Marc, sautant par-dessus la table, comme un chat sauvage, ne se

fût lancé à la gorge de l'assaillant. Le coup dévia, le bout de la canne seule cingla la joue et l'entama. Mais le jeune tigre, entraîné par son bond, entraîna l'autre, au cou de qui ses griffes s'enfonçaient, et dégringola, au bas de l'estrade. Le choc de la chute fut terrible pour l'homme qui se trouvait dessous. Il avait frappé le plancher de la nuque. Et dessus lui, cet enragé, fou à son tour, qui ne desserrait point ses griffes mortelles. Une brume de sang noyait ses yeux; et son cerveau et son esprit baignaient dans le sang. Il voulait le sang. Sa mâchoire claquait. Il eût lacéré, avec ses dents, l'ennemi. Et il ne s'apercevait pas que l'homme sous lui avait perdu connaissance. On eut de la peine à le dégrafer du corps inerte, qu'il broyait. Alors, seulement, il vit la face livide qui lui ressemblait. Et la bouche ouverte, il se figea. Mais ce ne fut qu'un instant. La frénésie du combat rugissait encore en lui; et autour de lui, la mêlée était sauvage. Le front baissé, comme pour s'élancer de nouveau, il suivit, d'un regard impitoyable, l'homme brisé qu'on emportait, et il pensait :

— « Le crever, une seconde fois!... »

Auprès de lui, étaient descendus Julien, qui tâchait de l'apaiser, et Assia, la joue en sang et tuméfiée. Il n'entendait pas ce qu'ils disaient. Et brusquement, ce fut la nuit; l'électricité s'éteignit; la salle fut une gueule d'ombre, aboyante; et, trouant le tas, trois ou quatre coups de revolver. Pris aux deux bras par deux mains fermes, Marc se laissa entraîner à l'aveuglette, hors de la salle; et à son oreille, riait nerveusement Assia. Avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, il était dehors, encadré par un groupe de ses partisans, et emballé dans un taxi, avec Julien et Assia...

Alors, vint la détente nerveuse, un frisson convulsif

le secoua. Julien lui tenait les mains, lui parlait; il avait été péniblement saisi de l'accès de folie meurtrière qui s'était abattu sur le jeune ami; mais il tâchait de ne pas le lui laisser sentir, afin de l'en libérer au plus vite; il disait des paroles calmes et cordiales, sans allusion à la scène qui venait de se passer. Mais Assia frottait sa joue sanglante contre la joue pâle de Marc. Il en frémit, quand, à l'arrivée, dans leur chambre, il vit à son visage ce sang, et dans le regard de Assia, bavarde, excitée, une lueur de triomphe. Assia ne songeait qu'à la bataille et aux dangers courus ensemble. Mais il lui prêtait la joie d'une victoire qu'elle avait remportée sur lui. Il avait été tel qu'elle voulait et qu'il ne voulait point. L'action avait eu raison de la pensée. Il avait été — il serait toujours — en dépit de ses engagements intérieurs, de son vœu pris, de sa volonté, balayé par le torrent de la violence; et il savait que celle-ci pourrait être, à tout instant, aujourd'hui, demain, qu'elle serait, — comme elle venait d'être — effrénée. Ses mains, son cœur et ses pensées n'étaient plus à lui, étaient à la force sauvage; elle en disposait, et elle en disposerait. Prostré, vaincu, mais ne supportant pas sa défaite, il était maintenant couché dans son lit, et Assia l'étreignait; mais abandonné dans ses bras sans un mouvement, il était comme le corps abattu du jeune ennemi qu'il avait brisé, et il le revoyait, la face livide, avec l'étrange ressemblance; il se disait :

— « C'est moi que j'ai tué! »

Et de nouveau, dans cette nuit, sous les baisers ardents de Assia, fiévreux comme elle, mais l'âme lointaine, il supplia ses destinées de le sauver. de *cela* qu'il voyait venir. Tandis que Assia, lâchant ce corps d'où l'esprit était parti, tombait enfin dans un sommeil lourd, secoué de soubresauts, Marc, solitaire, dans le

lit étroit où ils se touchaient, des pieds glacés aux flancs brûlants, pria, pria désespérément « que la fortune lui échût, dans les batailles qui allaient venir, d'être sacrifié, sans sacrifier la vie des autres, — pour diminuer la peine des hommes, pour la défense des opprimés!... »

Cette prière émouvante, que nulle oreille n'entendit, — il eut alors le choc halluciné qu'elle venait d'être enregistrée. Contrat conclu!... Son cœur se serra. Mais courageusement, il accepta. S'il eût été habitué aux pratiques de la dévotion, il eût dit : « Ainsi soit-il ! »

Il était trop libre de superstitions et trop acharné à son auto-critique, pour pouvoir croire à un Destin, à une Puissance inconnaissable, avec qui on s'entretient. Son intelligence rejetait dédaigneusement cette illusion. Mais la machine humaine n'obéit pas au seul levier de la raison. Marc avait pris depuis longtemps l'habitude (et en ces dernières années, l'habitude s'était développée dans l'épreuve) de ces plongées intérieures, où l'on se trouve seul en tête à tête avec les forces invisibles par qui la vie est commandée. Et la vie à son tour commande aux forces, elle leur dicte la réponse qu'elle attend d'elles, et elle les oriente sur la voie où elles doivent ensuite l'entraîner. C'est le même être qui fait la demande et la réplique, il fait son destin. Le destin vient à ceux qui vont au-devant de lui. Nul ne voyait — que Bruno peut-être — le destin au-devant de qui marchait le jeune somnambule.

Annette ne le sut qu'après qu'il fut venu; — alors, elle sut qu'avant, elle l'avait vu. Sur ses yeux larges de citerne, bien des reflets, aux autres yeux inaperçus, passaient dont sa conscience ne consentait pas à lui rendre compte.

Mais elle s'inquiéta de l'état de Marc, dans les jours qui suivirent la bagarre. Il était absent, soucieux, harassé. Le corps-à-corps tragique de la soirée, d'où l'adversaire ne s'était pas relevé, n'eut pas pour Marc les conséquences judiciaires qu'on pouvait craindre : car les témoignages établirent que la victime avait été l'agresseur, et que seul le désastreux hasard d'une chute avait provoqué la lésion fatale. La face blessée de Assia gardait gravée la brutalité de l'attaque, qui excusait celle de la défense. Et les poursuites furent abandonnées. Mais Marc n'abandonna point la plainte en justice, que dans son cœur il portait contre lui-même : car il était seul à bien savoir la volonté de meurtre qui avait rempli ce cœur. S'il n'en parlait à personne, il avait en soi prononcé l'arrêt. Il était las de lui et de ce qu'il faisait. Il n'avait plus goût au travail. Il se désintéressait des fureurs qui s'exprimaient contre lui, dans les journaux ennemis. Assia elle-même dut convenir avec Annette que leur garçon avait besoin d'être éloigné, pour quelques semaines, de son milieu de Paris, et qu'un voyage serait la meilleure cure aux préoccupations qui l'assiégeaient.

Les circonstances se prêtèrent à l'exécution du projet. Une somme d'argent assez rondelette, inattendue, revint à Marc, pour un scénario de film qu'il avait élaboré. Et Assia déclara que cet argent, il fallait le dépenser :

— « Capitaliser l'argent est immoral », disait la pince-sans-rire : « mes principes ne me le permettent pas. Mais ils m'autorisent à le manger, si je — si tu —

si nous l'avons gagné. Le manger est bon et utile à la communauté. »

— « Je n'ai pas grand'faim », dit Marc, « Mais si tu l'as, régale-toi, ma petite! Et peut-être qu'en te regardant manger, la faim me viendra. Fais ton menu! Tout m'est égal, pourvu qu'on mange dans la même assiette. »

Assia ne se le fit pas redire. Elle décréta qu'ils quitteraient Paris, pour trois mois. Depuis sept ou huit ans, elle y mourait desséchée entre les pavés; elle voulait de l'eau, de l'eau qui coule des neiges et des rochers, de l'eau pucelle, que n'a point encore souillée l'humanité!

— « Et tu veux lui apporter », dit Marc, « nos fièvres et nos impuretés? »

— « Non! Je m'agenouillerai devant », dit Assia; « je lui demanderai pardon, en y trempant mon doigt, pour faire le signe de croix sur ma bouche et sur mon front. »

Elle choisit les Alpes. La vie d'hôtel? — « Non. Une petite maison, que nous louerons, les trois, pour la saison. »

— « Les trois? Nous et l'enfant? »

— « L'enfant, ce n'est pas un, c'est le sou du franc. Les trois, c'est toi, c'est moi, et notre Annette. »

Marc fut reconnaissant que Assia songeât à emmener sa mère. Du coup, il ne fit plus au voyage aucune objection. Assia le remarqua et dit à Annette, qui se faisait prier, qu'elle était indispensable : Marc ne pouvait se passer d'elle, il était plus amoureux de sa mère que de sa femme.

— « Tu es jalouse? » dit Annette.

— « Non. Parce qu'il n'y a pas moyen de lutter. Ce bel oiseau, vous l'avez eu tout entier! Je n'en aurai jamais, quoi que je fasse, qu'un morceau... »

Nous ne répéterons pas ce que Annette répondit. A Gauloise d'adoption et tondue, Gauloise chevelue! Ce fut Marc qui rougit.

Ils faisaient leurs plans ensemble, lorsque George entra avec Vania. Aux premiers mots du projet, elle cria :

— « Emmenez-moi! Je serai la nurse. »

Assia dit :

— « Pourquoi pas?... »

George, pour garder l'enfant. Annette, pour veiller au ménage... Assia trouvait toujours moyen de mettre d'accord l'agréable et l'utile; emmener deux bonnes compagnes, et se décharger sur elles de tous les ennuis. Elle avait cela de rafraîchissant, qu'elle le leur disait tout franc. Marc, honteux, s'excusait :

— « Mais non, mon bête », lui dit Assia. « Je leur fais plaisir. George a été fourmi. Il lui faut sa larve à lécher. Et quant à mère Annette, elle a du lait encore dans ses seins : je lui rends son suçon : — toi. Et même, part à deux!... Moi. »

George avait bien envie de tirer les oreilles de l'effrontée. Mais elle était ravie, au fond. Annette riait. C'était vrai! Elle devenait « grande mère », — comme c'est l'instinct des saines femmes de son âge, d'où le sang ne s'écoule plus, et qui l'amassent avec un flot d'amour. Elle eût bien allaité quelques enfants de plus!

La décision prise, Marc, qui n'y tenait point, le jour d'avant, s'en trouva allégé. La joie commune le gagnait et (ses deux femmes avaient bien vu pour lui) il avait un soulagement d'échapper, pour un temps, à l'atmosphère de Paris, saturée de soucis. S'évader de soi! Il avait le droit, après tant de labeurs, de faire l'écolier en vacances. Tout oublier, trois ou quatre mois. Pas de risques que l'on ne retrouvât, au retour, tous les

soucis laissés, sans qu'aucun n'y manquât! D'ici là, jouir des jours, sans penser! Faire l'enfant... Il en avait eu si peu le temps, dans sa vie de peines précoces et harassantes! Vite, rattrapons le temps perdu!

Jean-Casimir qui, de passage, lui fit visite, la veille du départ, trouva un Marc heureux, comme il ne l'avait jamais vu. Quand il apprit le voyage, il manifesta son approbation, qu'on ne lui demandait pas, avec un contentement qui étonna. Marc et Assia lui en demandèrent les raisons. Il ne s'expliqua point; mais il dit :

— « Quelle bonne idée! C'est mieux pour toi, qu'on t'oublie. »

Assia le prit à part et l'interrogea :

— « Qu'est-ce que vous savez? Y avait-il donc pour lui quelque danger? »

— « Vous devez bien penser », dit Jean-Casimir, la fixant, « que le métier que vous lui faites faire, n'est pas de tout repos! »

Assia se rebiffa :

— « Que je lui fais faire? Il fait ce qu'il veut. Il fait ce qu'il doit. Et je fais ce que je dois. »

— « Si vous voulez! Je ne discute pas l'ordre des facteurs. Le résultat ne change pas. »

Assia, s'obligeant à ne pas poursuivre la passe d'armes, à laquelle elle était disposée, — (Dieu! que ce Casimir l'agaçait!) — pour savoir de lui ce qu'il savait, prit son sourire le plus enjôleur :

— « Alors, selon vous, pour Marc, Paris n'est pas très sûr, en ce moment? »

— « Pas seulement Paris. Faites attention! »

Il avait laissé son ironie. Assia la reprit, pour réagir.

— « Ils sont trop pleutres!... Quinze jours d'absence. On a vite oublié, à Paris. »

— « Les livres de comptes n'oublient pas. Doit et avoir. Tout est inscrit. »

— « Nous réglerons », dit Assia, « en rentrant. J'ai ma créance, moi aussi. »

Et elle montra sa cicatrice.

— « Elle est réglée », dit Jean-Casimir. « Et votre créance n'avait cours que sur la place de Paris. Mais vos dettes vous suivent, partout où vous allez. Vous ne connaissez pas bien le consortium international de vos créanciers. »

Assia haussa l'épaule. Ce poseur s'imaginait qu'il allait l'intimider!... Jean-Casimir n'insista pas. Qu'ils se débrouillent! Chacun pour soi!

Qu'ils étaient, tous les quatre, libres, légers, heureux, au départ de Paris! Il leur semblait y avoir laissé toute la charge des soucis et l'ombre du passé. La moins jeune de cœur n'était pas Annette. Elle jouissait du bonheur revenu chez ses enfants et de cette partie de vacances qu'ils s'accordaient ensemble. Si elle s'était fait scrupule de les accompagner, elle n'avait pu cacher sa joie que Assia lui fit violence pour accepter; elle l'avouait franchement, et son visage rayonnant amusait Assia. Annette surprit le regard moqueur :

— « Tu te fiches de moi ? »

— « Je vous admire!... »

— « C'est le même... »

— « Vous avez la mine de recommencer la vie. »

— « Je la recommence, chaque matin, avec vous, les commençants. »

— « Pas seulement avec nous. »

— « Quoi ? pas seulement ? »

— « Vous la recommencez bien, pour votre propre compte! »

— « J'ai, ma foi, peur que tu ne dises vrai... C'est honteux, hein ? à mon âge!... »

— « Oh! que non! Quand j'y serai, je voudrais

être sûre que j'en ferai autant. Mais je ne sais pas si je pourrai... J'envie vos yeux... Vous avez les yeux d'une nouvelle épousée. »

— « Tu n'es pas folle ? » dit Annette, honteuse et contente.

— « Non, c'est vous. »

— « C'est toutes les deux », dit Marc.

— « Et moi ! » réclama George.

Ils étaient fous, tous les quatre... *Beata stultitia...*
Les quatre innocents riaient...

Vers le matin, Annette veillait seule, assise dans un coin du compartiment. Les autres dormaient. Elle les couvrait. Quand blêmit l'aube, à la frange des hauts plateaux, elle pensa : — « Déjà!... » Elle eût voulu que la nuit ne finît jamais. Elle tenait tous ceux qu'elle aimait, sous ses ailes. A ses côtés, son fils, les yeux fermés, inclinait son visage vers l'épaule maternelle. Sur son jeune front, que le souci avait rayé de son ongle, Annette se pencha, étudiant le livre des jours meurtris. Il y avait bien des secrets écrits... Ah! si elle avait pu lui prendre ses blessures!... Elle avança l'épaule sous la tête du dormeur, qui s'y posa. Les yeux de Marc s'ouvrirent, et l'ombre du visage s'effaça. Il sourit à la bouche de la mère qui effleurait ses paupières. Sans bouger de l'appui de l'épaule, il dit tout bas :

— « Notre première nuit de voyage, ensemble... »

— « Il y en a eu d'autres », murmura Annette.

— « Quand ? »

— « Tu n'étais pas encore né. »

— « Où allions-nous ? »

— « J'allais te véler aux champs. Je fuyais... »

— « Comme la vache Io. »

— « Non, aucun taon ne me piquait. J'avais le bonheur dans mon ventre. »

— « C'était le bon temps! » dit Marc, avec une tendre ironie.

— « Il n'était pas mauvais pour toi. Tu dansais. »

— « J'en suis bien aise! Et toi, que faisais-tu? Tu chantais? »

— « Tu l'as dit!... Mon cantique de Jeanne d'Albret. »

— « Recommencerions-nous? »

— « Quoi? »

— « L'évangile de Marc? »

— « Sans en passer une ligne. »

— « Tous les chapitres n'étaient pas bons. Je t'ai fait saigner, plus d'une fois. »

— « C'est moi qui t'ai fait tes griffes. »

— « Quelle chance pour nous, dans la vie dure, de nous être rencontrés! »

— « Tu appelles cela une rencontre? Grain de mon champ! »

— « D'où vient le grain? »

— « Je n'en sais rien. Je t'ai fait mien. »

— « Et si le vent m'avait porté dans un autre champ? »

— « Tu n'aurais pas pu t'échapper. De n'importe quel grain, je t'aurais fait. »

— « Un peu de blé, beaucoup d'ivraie. »

— « Et des coquelicots, et des bleuets... Tout n'est pas bon à manger. Mais le tout m'est mon bouquet. »

— « Ma plus-que-mère, mon amie, il y a en nous deux — tu m'as donné — à la raison emmêlée la folie. »

— « C'est le meilleur. Aurions-nous vécu sans elle? Dans les années sans soleil, le coquelicot et le bleuet nous éclairaient. »

— « Et tu dis vrai. Si je n'ai pas tant de fois coulé au fond, tiré aux pieds par le désespoir et par la honte, c'est que dans ton ventre j'ai dansé. »

— « Tu danses encore, au rythme du wagon. Dansons nos peines, mon cher garçon, comme les moucheron^s dans le soleil! »

Le premier rayon frôla le givre de la vitre.

Marc se redressa, et de ses yeux clairs regarda sur la joue de sa mère le rayon, et dans la plaine le nouveau jour :

— « Pour les moucheron^s, un jour de vie! » dit-il.
« Dansons! »

George et Assia passaient les journées à courir dans la montagne. Entre deux passions tiraillée, — l'amour de l'enfant et le sport — George avait fini par céder l'enfant à Annette, qui s'offrait à l'en décharger. Elle avait un peu honte; mais tant pis! Ses jambes et sa poitrine et tout son corps de jeune pouliche criaient vers la course, vers les cimes et le soleil. Annette ne se plaignait pas de la corvée : elle avait d'abord voulu les suivre, avec une fougue trop confiante en ses prouesses d'alpinisme, aux jours d'hier; mais son cœur s'était chargé de lui rappeler qu'entre hier et aujourd'hui il s'était écoulé une vie. En plein élan d'une grimpe, elle avait dû s'arrêter, percée d'une flèche. Elle suffoquait; mais elle fit en sorte que les trois autres ne s'en aperçussent point :

— « Allez, jeunesse! Je vais à mon pas. »

Elle feignait de s'attarder à cueillir des fleurs. Les grimpeurs qui riaient s'éloignèrent. Elle resta seule, assise au-dessus de la vallée, mouillée de sueur, moins de la montée, que du brusque assaut à son cœur. Elle reprenait souffle, et sa main qui comprimait sous la gorge l'artère tâtait dans son champ l'ennemi. Elle était forcée de reconnaître ses limites; la

maladie, les gripes récentes, les lui avaient bien rappelées; mais elle se refusait à les admettre, elle se disait :

— « Bon pour un temps! Je me replie. Aussitôt guérie, je reconquerrai ma frontière du Rhin!... »

Elle devait aujourd'hui s'avouer qu'il lui fallait reculer ses frontières. Et jusqu'à où? Et jusqu'à quand les pourrait-elle garder?... Campagne de France... Au bout, les adieux de Fontainebleau... La pincure d'un sourire au coin de la bouche entr'ouverte, elle ironisait son Iliade. Au bout du compte, toutes elles se valent! Comme cette fourmi sur la pente, elle avait porté sa brindille... Où et pourquoi? La question ne se posait même pas. On a bien assez à penser de porter son poids sans trébucher!... Mais le curieux, c'est que quand on est sur le point d'en être déchargé, on se dit : — « Si tôt fini!... »

Elle redescendit à petits pas jusqu'à un tournant qui surplombait, de cent mètres au-dessus, le petit chalet au soleil. Sur l'herbe chaude elle s'assit, les genoux remontés, les mains nouées autour des chevilles. Elle écoutait, sur la toile de fond bruisante de la vallée, torrent et cloches, la voix toute proche de l'enfant, qui pourchassait de ses petites jambes des poulets piaillants. Et dans son cœur, au bout d'un instant, tout se confondit... Où en était-elle? Était-elle la grand'mère, la mère, ou l'enfant?... Ce qu'il y a de bon, quand on est au bout du chemin, c'est qu'on peut le refaire tout entier, on le connaît tout, on jouit de tout. On ne le peut pas, lorsqu'on est au commencement. Elle jouissait si bien de la route qu'elle s'attardait au milieu. Elle se voyait, trente ans avant. Le bout de ses seins la brûlait. C'était son enfant qui jouait, à ses pieds. Elle avait oublié le rappel de l'âge par la douleur, l'instant d'avant. Le temps avait beau

tirer la corde. Sa pente naturelle était vers la jeunesse. Son esprit n'en était pas dupe...

— « Je sais, je sais... Mais je ferme les yeux... Je m'évade... »

Elle ne cherchait pas trop à lire ce qu'elle rêvait, les yeux ouverts, dans le chant d'or des abeilles qui suçaient la gentiane et le genêt.

Mais un autre lut, sans demander la permission. Marc s'inquiétait de ce que sa mère était devenue. Il redescendit, laissant les autres poursuivre leur course. Elle ne l'entendit pas approcher. Il s'arrêta pour la regarder. Il la prenait au dépourvu. Elle lui livrait une Annette inattendue, — une femme que pourtant il reconnaissait, dans le halo du souvenir... Il l'avait vue avec ses yeux d'enfant, quand elle avait l'âge qu'il avait aujourd'hui... Ce ne fut que l'image d'un instant : la rêveuse fut avertie par ses antennes, tourna la tête, eut une surprise de joie confuse, et, d'un trait, comme l'hirondelle, redescendit dans l'aujourd'hui. Il retrouva la mère de Marc. Il s'assit près d'elle, et ils causèrent affectueusement. Mais il n'oubliait pas ce qu'il avait vu dans ces yeux clairs et sur cette bouche entr'ouverte : ce rêve naïf et ce désir de renouveau. Et Annette, confusément avertie qu'elle avait été vue, comme une baigneuse dans le ruisseau, ne protestait pas, tendre et honteuse : (le mal était fait!); elle avait l'air de s'excuser :

— « Vilain garçon, ne regarde plus!... Tu m'as vue... Pardon! »

Ils s'entretenaient de divers objets familiers, qui ne touchaient point au fond de leur pensée. Mais, à leur insu, entre les deux qui causaient, les rapports étaient intervertis. Elle était plus jeune, et lui plus âgé. Il se faisait comme un échange de leurs années, qui rétablissait la balance des comptes. Ils se sentaient

devenus égaux et compagnons. Elle ne s'étonnait pas de cette fraternité. Mais Marc, se taisant, semblait gêné ; et Annette le fut aussi : car elle sentit qu'il allait toucher à quelque secret. D'elle ou de lui ? Un léger tremblement intérieur l'avertit que c'était d'elle, quand le grand fils, lui posant la main sur la main, dit, hésitant d'abord, puis tranquille :

— « Maman, pourquoi ne l'épouses-tu pas ? »

Elle fut foudroyée. Elle ne se fût jamais attendue à ce secret dévoilé... Quoi ? Quel secret ? C'en était un, pour elle-même. Qu'une telle pensée, étouffée, qu'elle croyait morte, eût pu affleurer au bord de son regard, qu'on l'y ait lue, l'atterra. Elle baissa la tête, écrasée. Elle eût voulu se cacher la face dans ses mains. Mais elle ne pouvait faire un mouvement. Marc, la regardant, vit son désarroi. Il la prit tendrement dans ses bras. Elle s'y blottit, cachant ses yeux, incapable de répondre un mot ; et son silence était un aveu. Qu'elle était jeune, et que sa confusion était touchante ! Marc lui dit :

— « Pardonne-moi !... »

Elle dit, sans relever la tête :

— « J'ai honte qu'on puisse lire de pareilles choses en moi ! Mais tu te trompes. »

Il voulut lui relever le front avec ses mains :

— « Regarde-moi ! »

Elle dit : — « Non ! » et replongea dans sa cachette. Il sourit, et dit, lui caressant la tête :

— « N'aie pas honte ! Quelle honte y a-t-il ? Il t'aime. Tu l'aimes. Et nous l'aimons. Il est digne de toi. Il vaut mieux que nous. »

Annette releva la tête et, rougissante, mais raffermie, le regarda en face :

— « Qui veux-tu dire ?... Tu ne sais pas, mon cher

garçon... Tu ne peux savoir... C'est de Bruno que tu veux parler ? »

— « Et de qui d'autre ? »

— « Non, tu ne sais pas... Même si je songeais à me marier, ce n'est pas Bruno que j'épouserai. »

— « Ne l'aimes-tu pas ? »

— « Même si je l'aime. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Ne comprends pas ! Laisse-moi au moins ce coin de secret ! On ne vit pas sans un peu d'ombre. »

Marc se tut. Il avait compris. Annette vit qu'il allait encore parler. Elle lui ferma la bouche avec sa main :

— « Tais-toi, mon petit ! »

Il insistait :

— « Epouse l'autre ! »

— « Non, je ne veux pas. »

— « Pourquoi ? »

— « Je ne peux pas... Laissons cela ! C'est ridicule... Une vieille femme... »

— « Tu es aussi jeune — tu es beaucoup plus jeune que moi. »

— « J'ai été. Mon temps est passé. »

— « Ce n'est pas vrai. Il y a des cœurs qui sont usés, à vingt ans. Pour le tien, la vie est toujours nouvelle. Tu te remets en route, chaque matin. »

— « Oh non ! Oh non !... Je ne veux pas être la Juive-errante, qui marche toute l'éternité... Assez trimé ! Assez aimé ! »

— « Tu ne veux plus de nous ? »

— « Je ne veux plus que vous. Je n'ai plus droit qu'à mes enfants. »

— « Ce n'est pas assez. »

— « Ce n'est pas assez, mon Marc et son Marcassin ! »

— « Non, car les jeunes partent en chasse et laissent Annette, comme aujourd'hui, au bas de la côte. »

— « La pauvre Annette! Elle attendra... Courez, mes petits! Chacun son tour! »

Il lui mit sa main sur l'épaule.

— « Annette! » fit-il sans réfléchir; et aussitôt, confus : « Pardon! maman!... »

Mais elle riait :

— « Cela me plaît ainsi. Tu es devenu le père de famille. »

Il hésita, troublé. Puis :

— « Annette, soit!... Je ne trouve point juste que la vie s'arrête au seuil des enfants. Quand elle est encore pleine de sève comme la tienne, c'est un crime de l'étouffer. Je me fais l'effet d'un meurtrier. Dans la nature, quand les petits savent voler, les père et mère reprennent le cours de leur voyage. Tu n'es point faite pour être attachée au foyer d'un autre. Mon foyer est tien. Mais aie ton foyer! Et qu'il soit mien! Laisse-moi t'aider à te rebâtir ta vie indépendante! »

— « L'indépendance ne risque point de me manquer jamais. Mon cher garçon, je n'ai besoin de personne pour la prendre. J'ai bien plus besoin d'un être qui me la prenne. »

— « Je ne te l'ai pas fait dire! Tu aimes encore... »

— « Toi », dit Annette, détournant la tête.

— « O la menteuse! »

— « Je mens, moi? » fit Annette impétueusement, serrant entre ses deux mains les joues de son fils.

— « Mais oui, tu m'aimes, c'est entendu! Alors, pourquoi ne me confies-tu pas tout? »

— « Qu'ai-je à te confier ? Indiscret, tu entres partout. Tu sais tout. »

— « Puisque je sais, avoue ! »

— « C'est déjà fait. »

Ils se regardèrent dans les yeux. Marc, à mi-voix, demanda :

— « Qu'est-ce qui t'arrête ? Tu crains de faire tort à l'un des deux ?... »

Annette, de la main, lui intima le silence :

— « Assez, mon Marc ! N'en parlons plus !... Je t'en reparlerai peut-être, dans quelques mois. J'ai besoin d'y penser, seule. Tu me troubles... Mais j'aime mon trouble, puisqu'il me vient de toi. Merci de m'avoir forcée à voir clair en moi ! »

Ils restèrent l'un auprès de l'autre, sans parler, regardant à leurs pieds la vallée. Annette dit...

— « Mon grand fils ! »

— « Sais-tu ? » dit Marc. « Je me retiens pour ne pas te dire : ma petite cadette... »

— « Et je le suis », dit Annette. « On rapetisse, en vieillissant. Et tu as grandi. C'est toi, à présent, mon aîné ! »

— « Appuie-toi donc ! »

Annette s'appuya. Ils écoutèrent, dans la vallée, le grondement d'un train qui passait. Annette dit :

— « C'est beau, d'en être arrivé à ce degré où l'on n'est plus que deux frères ; et c'est la sœur qui dit au frère : — « Tu es le chef. Guide-moi, à ton tour ! »

Marc lui avait pris la main. Et à cet instant — l'angélus de midi sonnait d'en bas — ils eurent tous deux l'impression vive, non définie, qu'un cycle de leur vie était accompli. C'était la lumière profonde d'un beau jour... Mais il y avait, après, la nuit. Car, au delà de cet

instant, ils ne voyaient plus la suite des jours qui allaient venir...

Et cet arrêt de la vision les saisit au cœur, comme un danger qu'ils ne pouvaient comprendre. Mais ils ne s'en dirent rien. Et vers la maison, ils redescendirent.

Coulèrent les jours bienheureux, les plus confiants, les plus intimes. La mère et le fils avaient maintenant ouvert la porte du silence, les fausses barrières morales. Ils partageaient fraternellement les secrets communs, qu'ils évitaient jusqu'alors de se livrer. Et ils avaient la joie de retrouver, chacun dans l'autre, ses propres faiblesses et ses élans, les mystérieux courants de sa vie. Ainsi, bien des énigmes de leur destinée, qui les troublaient isolément et même que chacun à part se reprochait, s'éclaircissaient ou s'apaisaient, en étant portées par tous les deux. Ils souriaient de se confesser leurs imprudences et leurs erreurs, leur goût du feu, leur goût du risque, qui leur avait fait, plus d'une fois, à leurs dépens, chercher le danger et se brûler aux âmes « dangereuses ». Ils devaient convenir qu'ils préféraient leurs brûlures à la tiédeur tranquille de tant de « braves gens », qu'ils connaissaient. Ils se reprochaient leur froideur pour ces « braves gens »... Ils les estimaient... Ils les estimaient... Ces « braves gens!... » C'était la jument de Roland. Elle est sans défaut. Mais elle est morte... Il n'y a point d'espoir! Le ferment de vie, la révolte, leur manque. Cette brave terre, épuisée, ne produit plus. Il faudrait, pour la renouveler, l'engrais

et le soc, « l'âme dangereuse » et le labour de la révolte. Il faut retourner, jusqu'au fond, le morne champ de la stérile honnêteté, et y couler le jet de semence, le grain brûlant, qui donne la vie, en mourant! — Mais on ne le peut, qu'en étant soi-même, non seulement le soc, mais le grain... Donner son corps. Donner sa mort...

Marc n'était que trop sûr de la donner : c'était, chez lui, une certitude inavouée, où confluaient le désir et la crainte : — (l'esprit accepte, la jeune chair renâcle...) — Annette pressentait en son fils ces pensées; mais elle essayait de les écarter; elle voulait se persuader que ce sacrifice lui serait épargné, comme il l'avait été à elle, au cours d'une vie de risques et de combats. Elle commettait l'erreur ordinaire, en évaluant l'avenir d'après le passé; elle ne voyait pas que l'ère où était entrée la vie de Marc était celle des grands bouleversements de la terre, au seuil desquels sa vie à elle était restée... Est-il bien sûr qu'elle ne le vît pas?... Elle détournait son regard de ce côté... Plus tard! Plus tard!... On aura le temps d'y aviser. Ne troublons pas ces jours heureux! Un ruisseau de paix coule dans l'air...

Annette cheminait, à mi-côte, dans la forêt. Les arbres noirs étaient mêlés aux hêtres, à demi-dépouillés, qui commençaient à refaire leur plumage de printemps. Et tous ensemble, agrippés aux pentes raides de la montagne, semblaient une armée qui se lance à l'assaut. On entendait au loin, en haut, les coups de hache des bûcherons et le fracas d'arbres abattus. Le sentier, suspendu au flanc des monts, se déroulait en un long anneau, que çà et là coupaient un jeune torrent chevauché d'un pont de fortune, sans rampe, grossièrement taillé, hasardeux — et quelque « râpe », — un sillon abrupt et pierreux utilisé pour le dévalage des billes de bois coupé. Rien ne l'indiquait pour les étrangers qu'une pancarte en allemand, que le vent avait abattue et que l'insouciance du pays n'avait pas remise en place, tous les natifs étant avertis.

Annette l'était, par son expérience de la montagne. Mais devant elle, une famille de promeneurs ne l'était pas. Le père, la mère, assis à quelques pas de la râpe, qui formait à cet endroit un coude, paisiblement contemplaient leurs deux enfants et la gouvernante, qui cueillaient les premières violettes. La petite fille

— huit à neuf ans — s'aventurait au bord de la râpe, risquait une jambe sur la pente, pour attraper un nid de primevères. Aucun danger ne menaçait. La râpe semblait abandonnée. Mais il n'était pas prudent de s'y promener; et Annette voulait mettre en garde les parents, quand la fillette perdit pied sur le terrain friable de la pente, qui s'éboula, et elle glissa au creux de la râpe. L'enfant riait de l'aventure et ne se pressait pas de remonter. Juste à ce moment, des cris rauques annonçaient d'en haut le lancement d'une charge de bois. Avant que les parents de l'enfant eussent compris, Annette, penchée au bord de la râpe et tâchant en vain d'attraper la main tendue de la fillette, sautait en bas et l'entraînait dans le renfoncement d'un promontoire formé par les racines d'un vieux sapin incrusté à un rocher qui avançait, suspendu sur le couloir. L'avalanche de bois et de pierres passa en rafale, à côté d'elles, sans les toucher. La famille avait assisté éperdue à la scène prompte comme l'éclair, avant qu'aucun, glacé d'effroi, eût pris conscience d'une décision. Quand la sauveteuse eut hissé sur la rive l'enfant, qui commençait à avoir peur, elle fut reçue avec des transports. Le père manifestait une émotion presque hystérique : il embrassa Annette, en pleurant. Annette, passant de bras en bras, étourdie par le flux de paroles qui l'inondait avec les larmes, avait un amusement agacé à retrouver la volubilité de la langue italienne, qu'elle aimait.

Après que se fut calmée la première fureur du sentiment et que les embrassades furent dénouées, on se présenta. L'homme, très brun, aux joues bleu-noir, frais rasées, contre lesquelles les joues d'Annette s'étaient frottées, un long museau asymétrique, aux yeux de feu, intelligent, hypernerveux, mais (Annette eut vite fait de le saisir) jouant de ses nerfs, en bon

acteur que son rôle prend, mais qui se regarde jouer, — était un banquier du Veneto, en villégiature avec sa famille à l'hôtel voisin du chalet, où les Rivière étaient campés. Il les avait remarqués, au passage; et son attention toujours en éveil avait reconnu Annette, pour l'avoir vue, une seule fois, chez Timon, à son bureau, où le rude maître avait eu recours à la mémoire de la secrétaire pour des détails précis de correspondance et d'affaires. Le rôle joué par Annette auprès du *condottiere* n'avait pas été sans l'intriguer; il avait pris soin de se renseigner : ce qu'il en avait entendu, bien ou mal, l'avait intéressé à la dame. Il connaissait, lui aussi, les *condottieri*! Son regard trot-tant avait sans bruit pris les mesures de la mère, du fils, et de la bru : aucun des trois ne lui avait paru indifférent. Il les invita tous les trois, à souper, le soir. Il était difficile de se dérober, dans ce lieu où ils étaient presque les seuls voyageurs : (la saison commençait à peine, et l'hôtel n'était rouvert que depuis une huitaine). La gratitude des parents avait besoin de se manifester : le mieux était de s'y prêter, de bonne grâce. On eut donc quelques heures de cordial entretien, où la chaleur communicative des Italiens conquit la réserve, même de Marc et de Assia. Leur affectueuse expansivité n'était pas jouée; et la confiance témoignée par le banquier n'avait rien à gagner de ses obscurs partenaires d'un soir : elle valait d'eux quelque retour. Ils parlèrent en toute liberté.

Leone Zara était un Juif dalmate, d'une vieille famille installée à Venise, qui dirigeait une des banques les plus importantes d'après-guerre. Sa femme, judéo-américaine, appartenait aussi au monde de la finance. La Banque de l'Adige et de la Piave avait su, après la marche sur Rome, lier partie avec le régime, dont elle

était un des soutiens. Elle consacrait une grande partie de son actif et les dépôts de ses clients à des opérations intéressant le fascisme : une librairie du parti, et l'organisation dispendieuse de la propagande du livre italien à l'étranger. Elle faisait plus, — mais Leone Zara, pudique, effleura seulement le sujet : — elle subvenait largement des personnages, dont la fidélité au parti était de prix — (Zara clignait de l'œil, malicieux) : — on s'arrangeait pour donner à toute leur *gens* un travail généreusement rétribué : la susceptibilité chatouilleuse des personnages, ainsi, était sauvée. Zara s'étendit plus complaisamment sur des expéditions à la fois politiques, commerciales et scientifiques, en Asie centrale, que les fonds de sa banque entretenaient. Homme fin et instruit, de vieille race cultivée, de manières courtoises, — (Annette faisait la comparaison avec son rustre du Périgord), — il avait le goût de l'art et des choses de l'esprit. Il avait aussi celui de la collection psychologique, des types humains; et pour lui-même, il avait son musée secret des anomalies, des âmes anormales, que les troubles du temps avaient formées ou déformées, des superhommes ou de ceux qui sont au-dessous de la cote. Il était fier de ses « monstres » : le mot, pour lui, n'avait rien de désobligeant; c'était le jet brûlant de la nature, qui s'essaie, souvent en manquant son but, ou passant outre, à un type nouveau... peut-être, l'amorce d'une espèce. Il ne cachait pas qu'il en avait un spécimen de choix, dans la personne de celui-là même qui le tenait en laisse : le *Duce*... Ils se tenaient mutuellement : l'Argent, le Poing. Et tous les deux, de dures têtes, l'une de Rome, l'autre de Tyr et de Saint-Marc...

Il fit du maître un vif portrait. Il en parlait sans ménagements, avec attrait, comme dans sa loge un spec-

tateur, d'un tyran de théâtre. Et c'était ainsi qu'à l'en croire le *Duce* lui-même se fabriquait : comme on fabrique un scénario. Il le disait, cet *artifex*, pour qui le monde était une matière à pétrir! A ce degré du *commediante* (du *tragediante*... car il ne riait guère!...) tout était étoffe de théâtre : les peuples, l'État, le salut public. Il incorporait tout dans son rôle. Il empoignait, il violentait les masses humaines, il entrait dedans... Il restait dehors! Il restait seul, même dans la prise. Un fort désir, mais peu d'amour. Peu de sympathie, peu de respect pour l'humanité. Beaucoup plutôt une force de haine, et, recouvrant tout, une indifférence foncière pour tous ces hommes aplatis, qui se ruaient sous ses semelles. Le mot de « masses » avait vraiment pour lui le sens de masse de glaise pour les doigts violents du sculpteur. Et ce qui comptait, en fin de compte, ce qui remplissait son âme aride et brûlante, ce n'étaient ni les hommes ni les États, c'était son œuvre... Ce n'était pas rien! Chez un *artifex* de sa mesure, c'est beaucoup plus que l'*ego* ordinaire, aux dimensions de l'espèce moyenne, — plus que la vanité, plus que l'argent, même plus que la gloire... C'est la torche de l'action fumante, qui dans les espaces solitaires livre une sombre bataille — échec, victoire, qu'importe? — agir! Agir, combattre, la seule affirmation contre le néant...

Annette suivait sur les lèvres longues et mobiles du banquier, qui grimaçaient d'un plaisir passionné — (Et lui aussi était un *artifex*!) — le personnage qu'il évoquait; et elle voyait un aventurier de Shakespeare, qui bataillait contre le songe opaque de la vie, et qui taillait à coups d'épée, dans l'ombre épaisse et sanglante, la destinée... Zara, qui jouait aussi son rôle dans la pièce, disait :

— « Tant pis, tant mieux, pour ceux qui ont la

fortune (ou l'infortune) d'être un morceau de cette matière que le sculpteur écrase entre ses doigts, pour modeler l'œuvre! Dans cette époque de masses énormes en fusion, grosses d'énergies, que l'impuissance démocratique laisse s'user et s'entre-détruire, il n'y a que deux hauts-fourneaux qui sachent les utiliser : la Rome du *Duce* et l'U. R. S. S. Mais celle-ci détruit tout l'ordre de choses ancien, et elle prétend fonder un ordre nouveau. L'autre s'accommode des éléments du passé, qu'il renouvelle en changeant la forme plus que le fond; il n'a guère confiance au progrès, il maintient la vieille armature, le roi, l'église, le capital, la famille et la propriété; il y inocule les virus nouveaux, les syndicats, les fédérations de professions, les corporations, les organisations ouvrières, afin de les rendre inoffensifs... »

Zara trouvait naturellement son avantage à l'ordre ancien reconsolidé, aggloméré en ciment armé, avec ses vieilles injustices fondées en droit romain, ses hiérarchies, ses cloisons de castes et de métiers, ses privilégiés de la naissance et de l'aventure, et sa plèbe — *Populusque* — avec leur *Imperator*.

Ce n'était pas qu'il se fît des illusions sur les dangers qu'offrait une construction sociale, qui reposait sur le génie violent d'un seul homme. De cet homme il connaissait, mieux que quiconque, les tares morales et physiques, les faiblesses, les maladies, les brusques et brutales oscillations, ces inquiétants ressauts d'humeur et de volonté, cette *alea* qui secouait le sol, comme les tremblements de terre qui perpétuellement menacent la Rome éternelle. D'un jour à l'autre, tout l'édifice, plus en décor de Piranesi qu'en fondations, pouvait craquer. Miser sur lui, sur l'homme, sur l'œuvre, était hasardeux. Mais le banquier, comme

tous ceux qui ont affaire à la fortune, était joueur. Ou miser sur le Prince, ou miser contre le Prince... Il n'y avait pas à hésiter, — pour aujourd'hui. Pour demain, on verrait!... Il avait les doigts longs et prestes. Si le Prince avait lu Machiavel, le valet l'avait lu aussi. Il n'attachait point d'ailleurs un prix excessif à la fortune, qu'il savait passagère. Il était prêt à perdre comme à gagner, s'échauffant au jeu, mais par jeu, et gardant fraîche son ironie. Le terrible sérieux du *Duce* ne l'atteignait point, — bien qu'il sût se mettre au ton. Il était un Juif de l'Ecclésiaste : fiévreux, avide, et détaché.

Ses yeux lucides tâtaient, en parlant, ceux d'Annette. Il mettait trop de complaisance à lui prêter ses sentiments. En d'autres temps, à un autre âge, elle eût peut-être ressenti quelque curiosité pour le *condottiere*. Mais l'âge et l'expérience l'avaient blasée. Elle se désintéressait de l'aventure qu'était la vie pour les Cortez et les Pizarre, pour les *Duci* et les Timon. Elle n'était point, comme les badauds, impressionnée par ces grosses forces aux mâchoires crispées, dont la violence du regard asséné, comme un coup de trique, fait baisser les dos des masses, qui dans leur peau suent de peur et de plaisir — du plaisir d'être rossés. Aussi bien que Zara, elle savait que ces grosses forces ont leurs faiblesses, que ces gros murs ont leurs lézardes, et qu'ils s'écroulent tout d'un coup. A la différence de Zara, c'était peut-être par ce côté pitoyable, caché par eux comme une honte, qu'elle ressentait pour eux quelque intérêt. Ces individualités effrénées, qui bandaient leurs muscles pour s'élever au-dessus du troupeau, elle suivait leurs efforts convulsifs pour s'y arracher, pour le dominer. Elle savait d'avance qu'ils seraient vaincus... Et celui-ci comme les autres...

— « *Duce* noir!... Tu seras vaincu. Nous le sommes tous, nous le serons tous, au bout du compte. Et c'est ce dénouement pressenti, dès le début de la tragédie, qui nous intéresse à ces vainqueurs : les *Œdipe-Roi*, les *Coriolan* et les *Macbeth*!... Un de plus!... Torche fumante, tu t'éteindras. Songe vivant, agite-toi, et meurs!... »

Marc n'éprouvait pour la torche romaine ni cet attrait, ni cette pitié, (qui eût été d'ailleurs pour elle le plus sanglant des affronts) : il eût voulu l'écraser sous ses pieds... (La haine aussi est quelquefois une forme de l'attrait : un bouclier pour s'en défendre)... Ce que Marc voyait surtout dans la fresque, brossée par le *Fa presto* du ghetto vénitien, ce n'était pas l'homme à la mâchoire et à la trique, c'étaient ces dos, ces millions de dos courbés sous la trique, et qui se redressaient, après rossée, exaltés... Ces lâches jeunes hommes, (il n'en connaissait que trop, en France et autres lieux!) qui gémissent sur la faiblesse du temps, et soupirent après un *Duce*, ou un *Führer*, — un pied au cul! S'ils aiment tant la force, qu'ils montrent donc la leur! Compter sur celle d'un autre, lui déléguer par procuration la sienne, celle qu'on voudrait, celle qu'on ne peut pas, celle qu'on n'a point, — y a-t-il rien de plus abject? Chiens couchants! Chiens rampants! Qu'on les fouaille!... Ce petit mâle avait (Qui sait?) pour ces autres grands mâles qui règnent sur les troupeaux asservis, un sentiment de rivalité obscure et de révolte. Jamais il n'aurait pu se sacrifier pour un homme. C'était trop peu! Il en avait mesuré l'aune. Et il avait l'abomination des: « *Qualis artifex!*... » Il lui fallait un plus haut objet de sacrifice : plus qu'un homme, — les peuples, ces masses mêmes humiliées et asservies, l'ensemble des hommes... Mais il ne parvenait pas à l'équilibre entre ces deux termes : servir

les hommes, et agir sur eux, — agir par eux, agir contre eux, s'il faut, afin d'agir pour eux! Savoir commander et obéir : les deux pôles... (Il faut les deux pôles, pour faire le globe...)

Assia, non moins ennemie que lui des dos noirs, ne dissimulait pas son intérêt pour l'expérience fasciste. Chez elle, la violence du combat, même mortel, n'excluait pas un fond de sympathie pour l'adversaire qui était de taille. Elle n'avait de réelle aversion que pour ceux qui se dérobaient au combat, ceux qui se masquent, ceux qui s'enduisent d'un vernis d'huile pour échapper, pour les visqueux, les serpents d'eau qui vous glissent entre les mains, pour les eunuques, pour les impuissants, pour les amorphes. — Le fin Zara captait en elle l'attrait sous l'animosité. Il manœuvrait son miroir aux alouettes : cette flambée d'agir surexcitée dans les cerveaux de la jeunesse italienne par le soleil noir, que recouvraient en le répercutant les milliers d'ailes des avions, la couvée d'oiseaux rapaces de Balbo. Il engageait les deux jeunes gens à venir tâter le pouls accéléré de cette jeune Italie, que l'on connaît mal, à l'étranger, et dont le fascisme a fait l'élevage, non pour l'étable, mais pour l'arène, comme les taureaux. — Assia n'avait point de peine à apprécier cette flamme d'action entretenue, même sous une forme agressive, qui les groupait en une armée prête à la marche contre l'ennemi...

— « Mais qui, s'il vous plaît, était l'ennemi ? »

▣ Ses yeux d'acier ne se laissaient pas leurrer par le miroir à prendre les sots...

— « Ces va-t'en-guerre, contre qui vont-ils, et contre quoi? Et pour qui, pour quoi, vers quoi? Où allez-vous? Le savez-vous?... Je ne dis point vous, monsieur Zara, il est probable que vous le savez, je ne suis pas assez indiscrete pour m'informer; — mais

les autres, mais les vôtres, vos troupes, *ses troupes*, — mais même lui! Lui, l'homme qui les mène, lui, le metteur en scène! Sait-il seulement la fin de sa pièce? Que veut-il, au juste? A quoi croit-il? A-t-il fixé son scénario? Il en a changé dix fois, il en changera encore dix fois, — la guerre, la paix, le poing, les pactes — si le public a la patience de suivre le spectacle. A l'heure actuelle, votre idéal du fascisme italien (vous le masquez!) ne dépasse pas l'étape de la nation armée, bardée et barbelée. Pour vos bandes noires, prêtes à marcher, qui donc n'est pas l'ennemi? L'ennemi est l'au dehors, l'au-delà de l'enceinte, l'au-delà de l'Empire : Rome en face des barbares... Alors, c'est moi le barbare, c'est nous l'ennemi? Cartes sur table! Votre combat n'est pas pour nous. Votre combat est contre nous. Et êtes-vous bien sûr qu'il soit pour vous? A-t-il un but? S'en soucie-t-il? Au meilleur sens, au plus élevé, — le sens tragique des coqs de lettres qui claironnent le combat, ceux qui ne se battent pas, mais qui font battre les autres : les Nietzscheens, — votre fascisme souffle dans tous les peuples cet esprit de lutte et de primauté, d'impérialisme éternel, qui est, à en croire votre *Duce*, la formule même de la vie à tout jamais. C'est le combat pour le combat, sans fin, sans progrès, sans espoir... (« *Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre...* ») Musique connue! — Eh bien, moi, j'ai besoin d'espérer, et je veux savoir où je vais. Où allez-vous? »

La longue bouche de Zara se tordit. Il rit :

— « Nous allons. Que faut-il plus? Ce qu'il faut aux hommes, ce sont, de loin en loin, des *Animatori*, qui remontent l'horloge rouillée de la vie. Ne croyez-vous pas que votre France aurait besoin d'un *Animatore* comme le nôtre, qui secoue la sieste de votre inamovible démocratie? »

— « Rien pour moi ! » dit Assia. « Je viens d'ailleurs. Et je n'ai pas besoin d'« animateur ». Je suis une Scythe. Et le combat que nous livrons en U. R. S. S. n'est pas pour tailler la statue d'un « *M'as-tu vu ?* ». Nous combattons pour tous les hommes, pour un meilleur avenir. »

— « Et en attendant », dit Zara, « le présent est pire. »

— « Je ne l'échangerais contre aucun autre », dit Assia. « Il est comme quand j'avais mon petit dans mon ventre. Il porte l'avenir. »

— « A chacun donc son plaisir ! » fit le banquier, avec un sourire charmant. « A vous, madame, le bel enfant — l'avenir ! Je me contente du présent. »

Ils se quittèrent très bons amis, — puisque, Dieu merci ! l'occasion paraissait exclue qu'ils eussent à être ennemis. Chacun avait son champ séparé. Les petits jeunes gens paraissaient à Zara inoffensifs : (il ne connaissait de Marc aucun écrit). Une mutuelle courtoisie faisait passer sur les différends d'opinion, comme sur des thèmes d'entretiens de société. Le seul sérieux de la rencontre tenait, pour Zara, au geste sauveur de la femme qui avait arraché sa fillette à la mort. Le sentiment de la famille était, chez lui, l'unique passion qui échappât au scepticisme. Son vif regard, qui s'amusait aux discussions de ces interlocuteurs de rencontre, sans y prêter quelque importance, ne s'attachait vraiment qu'à la personne d'Annette, qu'il enveloppait de sa gratitude ; et la jeune couvée Rivière en bénéficiait. Ils les engagea à visiter l'Italie, et il les invita chez lui, à Rome. Il se mettait à leur disposition pour toute occasion où il pourrait leur servir. Il ne semblait point qu'ils eussent à user de sa complaisance. Leur plan de

voyage s'arrêtait en Suisse, et ils ne songeaient pas à dépasser Lugano. Le temps et la bourse étaient limités.

Le temps l'était plus encore qu'ils n'eussent pensé.

C'était, je crois, la veille de leur départ pour le Tessin, que je les vis. J'étais assis sur une prairie, au dessus du chemin accroché au flanc de la montagne. Ils ne me virent pas. Je reconnus Marc au bras de sa mère. Je remarquai les attentions que Marc montrait pour faire passer à sa compagne, qui semblait lasse, un petit ruisseau. L'enfant trottait, cueillant des fleurs, avec Assia qui s'attardait, grim pant sur le talus comme une chèvre. Elle vint près de moi, guigna au-dessus du banc où j'étais assis un nid de violettes, sans se soucier de moi les arracha, m'aspergeant de terre, et ressauta en bas. Elle avait d'une chèvre aussi les yeux d'or. Je regardais surtout Annette. Un grand bonheur baignait ses traits. A un moment, quand Marc se pencha, cherchant des pierres afin de lui faire franchir le petit ruisseau, je vis comme elle couvait de son regard la tête fine de son garçon. Ils disparurent au tournant. Je pensais les trouver, le soir, à l'hôtel. Ils n'y étaient point. Et quand, le lendemain, je m'informai de leur adresse, j'appris qu'ils étaient partis, par le premier train.

Le soleil avait fui de l'autre côté du Gothard. Ils l'y suivirent, à Lugano. Ils retrouvèrent, sous une treille en berceau qui enjambait un chemin creux, les bras levés vers les grappes inaccessibles, la bouche ouverte, comme pour les boire, George, qui riait. Elle se jeta dans leurs bras.

Elle avait rejoint son père, à un procès où il était cité comme témoin. Il s'agissait de cet aviateur italien *juoruscito*, qui avait semé sur Milan des sacs de pamphlets antifascistes, et qui, au retour, s'était brisé les ailes contre le Gothard. Blessé, soigné, mais arrêté par le gouvernement fédéral, il comparaisait devant la cour de Bellinzona, pour infraction à la neutralité du territoire suisse. Les témoins à décharge n'avaient pas manqué; il en était venu des principaux groupes de l'émigration, où il était connu et apprécié. Et l'on avait fait appel à Julien. Si chargé de tâches que fût celui-ci et, au fond du cœur, gémissant de toute heure de son temps arrachée à la science, il n'hésitait jamais, quand il fallait, à faire son devoir de citoyen du monde, et à apporter le poids de son autorité dans la balance où l'on pesait les opprimés, les révoltés contre les tyrans. « *In tyrannos!*... » le mot de Schiller, que ce

vieux libéral portait inscrit dans son cœur ! Son témoignage avait fait sensation au procès, où l'accusé avait fini par être l'accusateur. Les grands proscrits, venus de Londres et de Paris, avaient saisi l'occasion pour souffleter en place publique les proscripteurs. Et les magistrats démocratiques du canton suisse, qui cachaient mal leur sympathie pour les champions de la liberté, avaient conclu par l'acquiescement. Mais à Berne, le Conseil fédéral, inquiet de l'éclat d'un tel jugement et soucieux de ménager l'amour-propre convulsé du dangereux voisin, lui avait sucré la pilule, en condamnant pour la forme l'acquitte à un emprisonnement anodin.

Toutes ces nouvelles surexcitaient l'opinion ; et la bruyante nonchalance de Lugano en était fouettée. Sous les arcades, dans les cafés, c'était un bourdonnement de guêpes irritées. Les mouches à deux pieds ne manquaient pas. D'une rive à l'autre elles faisaient le va-et-vient. En ces temps heureux, Lugano avait ses murs tapissés, comme à la Fête-Dieu, de noires oreilles aux écoutes. Il en était de toute étoffe : pour indigènes et pour étrangers. Ni Annette, ni George, ni Marc n'en avaient cure. Mais l'expérience de Assia lui fit aussitôt dresser le nez. A peine entrée dans une assemblée, elle subodorait le brochet. Son regard toujours en mouvement, qui faisait la ronde des visages, infailliblement fichait sa pointe sur le poisson et d'un coup sec ferrait l'hameçon. L'autre sentait l'épingle, remuait sur sa chaise, le gosier râpé, tâchait de décrocher la ligne, en détournant l'attention, et finalement, vidait la place. Plus d'un de ces duels muets de regards se livra autour des trois autres compagnons, assis à la table d'une *confetteria*, sans qu'ils en eussent le soupçon. Aucun des trois ne se gênait pour dire tout haut sa pensée ; et Marc, qui s'amusait comme un gamin, pour

le plaisir de chatouiller le bon gros rire enfantin de George, à manier la latte d'Arlequin sur le dos des « négroïdes », comme il nommait les chemises noires, ouvrait des yeux étonnés, lorsque Assia, posant la main sur sa main, lui soufflait :

— « Pas si haut ! »

Il demandait :

— « Pourquoi ? »

Et Assia, réfléchissant, se disait :

— « Après tout ! Pourquoi pas ? Tant pis, tant mieux, pour les poissons aux aguets ! Je les vois verdigriser dans leur bouillon. Une poignée de sel, et faisons-les cuire ! »

Les espions en tournées à l'étranger ont l'habitude des affronts ; ils n'eussent pas tenu grand compte des insolences de quelques touristes de passage. Mais Marc ne tarda pas à être repéré, quand on vit son intimité avec Julien, dont le rôle au procès attirait l'attention. Julien figurait au premier rang de la liste noire, en qualité de président d'honneur de la Ligue Internationale Antifasciste ; et il était l'objet de surveillances spéciales, qu'il ne fuyait pas, qu'il dédaignait. Son jeune partenaire, à Lugano, en bénéficia.

Parmi ceux qui cherchaient à prendre part à leurs entretiens, était un jeune Italien, que Marc avait rencontré déjà dans les cercles antifascistes de Paris. Il avait une belle figure intelligente, que déparaient une tache de vin à la joue et certain tic, le clignotement nerveux d'une paupière. Il se nommait Buonamico, et il faisait montre d'une excitation hystérique contre le régime ; il allait et venait de Paris à Londres et à Bruxelles, par les diverses colonies d'émigrés, brûlant d'une sainte agitation, réchauffant les fois découragées, leur soumettant, à mots couverts, de vagues et violents projets, bombes et

complots, évoquant le souvenir des conjurés *carbonari*. Les vieux politiciens de l'émigration le regardaient comme un romantique, et s'en méfiaient. Les jeunes, plus portés à l'action, l'écoutaient volontiers, mais, avertis par l'expérience, n'accueillaient qu'avec réserve ses suggestions. Il était tenace et patient. Et il parlait, avec des larmes et une rage refoulées, de sa vieille mère et de son jeune frère, qui étaient retenus à Faenza, comme otages, et dont la vie était menacée. Son émotion était ressentie par ces proscrits, dont beaucoup souffraient des mêmes douleurs. Il avait accès chez tous, serviable, actif, point quémendeur; on lui connaissait seulement la manie de vouloir toujours laisser en dépôt chez l'un, chez l'autre, quelque valise ou des papiers : ce qui pouvait se justifier, car il était constamment en voyage; mais on n'était pas très flatté d'être choisi comme dépositaire : des désagréments encore récents avec la police de Paris avaient appris qu'il n'est pas bon pour un proscrit que sa main droite ignore ce que sa gauche a reçu. Généralement, on s'arrangeait pour repasser le dépôt à un autre. En fin de compte, Marc l'avait plus d'une fois reçu et gardé, — quoique sans plaisir : car il trouvait désobligeant d'esquiver l'offre; et il souffrait pour Buonamico de ces affronts. Mais il avait sans doute l'épiderme plus sensible que Buonamico, qui n'en témoignait nul dépit, même pas l'ombre d'un souvenir : car inlassablement il recommençait ses tentatives auprès de ceux qui les avaient deux ou trois fois écartées. Si honte il y avait, elle eût dû être plutôt pour les refuseurs, car rien n'était venu justifier leur méfiance.

Que Buonamico fût sans rancune, il n'était pas sans gratitude; et il favorisait Marc d'attentions spéciales. Deux ans avant, au temps où l'on travaillait à l'évasion de prisonniers aux îles Lipari, nombre de personnalités,

hommes et femmes, dans les milieux libéraux de France, d'Angleterre, de Belgique, s'en occupaient activement; et Marc, qui se passionnait pour ces tentatives, avait imprudemment laissé entendre qu'il en savait plus qu'il ne disait. Buonamico ne lui demanda point de le dire; spontanément, il lui confia, sous le sceau du secret, un autre plan d'évasion auquel il collaborait: car dans la fièvre de l'entreprise, on poursuivait parallèlement plusieurs projets. Marc, en échange, lui livra ce qu'il connaissait du sien. Il ne s'en était pas vanté à Assia, qui, du premier regard, avait jugé sans faveur Buonamico. Il eut une impression désagréable, lorsqu'il apprit, quelques semaines après, que les autorités de Lipari alertées avaient fait échouer son projet. Cherchant à contrôler des craintes sur lesquelles il n'aimait pas à s'expliquer avec lui-même, il hasarda, sans le nommer, quelques mots du plan de Buonamico à des personnalités bien informées, qui secouèrent la tête catégoriquement, en déclarant:

— « Rien de sérieux, là dedans! »

Il s'était demandé s'il n'avait pas fourni au larron de bon argent pour de la monnaie fausse. Mais il existait entre antifascistes, également sincères, tant de mutuel dénigrement que Marc ne trouvait pas de raisons suffisantes pour souscrire aux jugements des uns contre les autres; et rien ne l'autorisait à établir une liaison entre l'échec fortuit du projet et une indiscretion de Buonamico. Il évita, seulement, dès lors, de le rencontrer.

Depuis, plus d'une année avait passé, quand Buonamico, à Lugano, le retrouva. Il témoigna d'une joie trop vive. Marc y répondit mal. Buonamico ne s'en troubla pas. Il célébrait la témérité de l'aviateur aux ailes cassées; mais il disait très haut que c'était un acte enfantin de risquer sa vie pour répandre un peu de papier, et qu'à tant faire, il n'en coûtait pas davan-

tage d'aller verser une corbeille d'explosifs sur le palazzo Venezia. Marc ne lui donna pas la réponse. Julien, que Buonamico sonda, n'avait aucun effort à faire pour se taire : il gardait pour lui ses pensées. Assia prenait les fleurs que Buonamico lui offrait, elle le fixait avec un sourire sans douceur, flairait le bouquet, tournait le dos, et oubliait les fleurs sur un banc. La seule du groupe qui répondit aux avances était la bonne Annette, qui se laissait toucher par les récits que Buonamico lui faisait de sa pauvre mère; on les voyait souvent ensemble : Annette patiemment écoutait, consolait le fils en peine, qui essayait parfois une larme et, reconnaissant de la sympathie, avec « tante grazie », lui baisait la main avec respect. Mais Annette n'avait pas de secrets à livrer. Et Buonamico, discret, n'abusa point de la consolatrice; il se repliait à distance de la petite compagnie.

Il n'en fut pas moins instruit immédiatement de leurs projets de voyage en Italie. Marc et Assia en avaient causé, pour la première fois, la veille au soir, dans le hall de leur hôtel, presque désert. Il n'y avait là que Julien, Annette et, à quelques pas, un vieux gentleman très correct, qui lisait le *Times* devant sa tasse de café.

Depuis qu'il avait passé le mur des monts qui fait l'ombre sur la terre disgraciée du Nord, Marc était ivre de soleil; il couvait des yeux avec envie les belles rives d'Italie, qui s'épanouissaient là, près de sa main, comme une fleur, et dans le ciel par-dessus les collines capricieuses, le chaud mirage du lac de Côme. Annette et Assia connaissaient le pays enchanté : Annette, pour y avoir séjourné dans sa jeunesse, du vivant de son père; et depuis la guerre, elle l'avait traversé plusieurs fois, dans ses voyages à l'étranger. Assia l'avait aussi visité deux fois, aux temps de son enfance

fortunée et du noir exode. Les deux femmes avaient vu le double masque du visage : les *palazzi* couronnés de roses, et la fièvre, la faim, la crasse. Mais autour des deux, le cercle magique de la Circé, de la lumière, dont la sereine volupté baigne la richesse et la misère. Elles en parlaient l'une à l'autre, avec un sourire d'intelligence, comme d'une secrète jouissance qu'on n'évoque qu'entre initiés. Marc était seul à ignorer la saveur du fruit, et il brûlait d'y mettre ses dents; il n'avait que le bras à allonger pour le cueillir...

— « Si nous allions en Italie! »

Les deux femmes saisirent la balle au bond. Partager avec celui qu'on aime un plaisir qu'il ne connaît pas et que l'on connaît, c'est comme manger le fruit dans sa bouche. Julien avait bien émis certaines réserves; il ne trouvait point que ce voyage fût à propos; secrètement, il voyait les risques. Mais il se savait d'une prudence exagérée : pourquoi gâcher le plaisir de ses amis, en leur faisant part d'appréhensions, qu'en vérité rien de sérieux n'autorisait ? Julien n'était, d'ailleurs, pas très bien « à la page ». Comme la plupart des intellectuels libéraux, même d'extrême-gauche, il faisait, dans le conflit social, la place trop grande aux idées, et il était insuffisamment informé de « l'Économique ». Sa sollicitude pour Marc n'envisageait, en ce moment, dans les risques du jeune polémiste que ceux de l'antifascisme. Il ne faisait pas entrer en ligne de compte l'Internationale des intérêts, les féodaux de l'impérialisme industriel, que les campagnes de Marc inquiétaient. Il se contenta donc de l'engager à surveiller ses propos, la frontière une fois passée. Marc et Assia le prirent en riant : ils n'avaient rien à surveiller; ils ne songeaient qu'à jouir de quinze jours de bon temps. Point de politique Congé à toutes les affaires sérieuses!... On laisserait

Julien et George ramener l'enfant à Paris. Par discrétion, Annette offrit de rentrer aussi. Mais Assia lui dit :

— « Si l'on te prenait au mot, tu serais bien attrapée! »

Annette dit :

— « C'est vrai. Ne m'attrape pas! »

Rien n'était décidé cependant; et le lendemain, ils furent surpris, lorsque Buonamico, les abordant, le visage souriant, leur demanda :

— « Quand partez-vous? »

Marc, feignant de ne pas comprendre, éluda la question. Assia, renfrognée, inculpa le bavardage d'Annette. Mais Annette jura qu'elle n'avait point parlé. Dans l'après-midi, Assia, se promenant sous les ombrages exotiques du beau jardin au bord de l'eau, aperçut assis au détour d'une allée le vieux gentleman lecteur du *Times*, qui causait avec Buonamico. — Annette fut gênée, lorsque, le soir dans le hall de l'hôtel, Assia, voyant le noble vieillard s'installer à une table près de la leur, s'interrompit au milieu de l'entretien et, se levant, dit, à voix claire :

— « Allons causer ailleurs! »

Les explications qu'elle leur donna, à l'autre coin du hall, ne satisfirent point Marc. Ce n'était pas qu'il n'en fût frappé; mais il se montrait impatient des soupçons perpétuels de Assia; il affectait de n'en point tenir compte, comme d'une disposition d'esprit féminin, inquiète et agitée. Il la traitait de pusillanimité. Rien ne pouvait plus mortifier Assia.

C'est pourquoi il fit la bravade, les jours suivants, de ne pas éviter Buonamico, bien qu'il n'eût aucun plaisir à le voir; et même il le mit au courant de ses projets de voyage. Assia, froissée, le laissa faire. Buonamico encouragea Marc avec chaleur. Il lui traçait

l'itinéraire, lui recommandait des adresses d'hôtels. Et il s'affligeait de ne pouvoir l'accompagner. Il était dolent que l'entrée de la terre natale lui fût interdite.

L'attraction de cette terre l'entraîna avec Marc et Assia dans des promenades, à la frontière. Une fois, au delà de Gandria, il la passa, engageant ses compagnons à faire de même. Ils n'avaient pas leurs visas de passeports; mais Buonamico se vantait de connaître des sentiers, où ils ne rencontreraient personne. Assia se refusa à ce jeu d'écoliers qui, dans la compagnie d'un *fuoruscito* (de quelle couleur?) risquerait plus cher qu'il ne valait. Marc s'obstina, par défi : que pouvait-il craindre ? Buonamico risquait bien davantage; il le disait du moins, mais se faisait fort de mener Marc à une petite crique à l'abri des rochers, où ils trouveraient une barque qui les ramènerait sans être vus, longeant la côte qui surplombe, à Gandria. Il prétendait montrer à Marc comment l'émigration italienne avait des chemins secrets pour passer et faire passer sa propagande. Et tout se fit comme il avait dit. Marc et Assia (car celle-ci, que Marc dédaigneusement invitait à ne pas le suivre, l'avait suivi, bien entendu!) trouvèrent la barque au lieu indiqué, dissimulée sous un ruissellement d'arbres chevelus; et ils revinrent, sans incident, à Lugano. Mais Assia n'en prit pas plus de confiance en Buonamico : car elle pensa que, pour avoir risqué ce pion sur l'échiquier, il fallait qu'il fût bien sûr de le gagner. Elle garda pour elle ces réflexions; et elle garda aussi celles du lendemain, quand elle sut se faire avouer par Annette qu'en son absence Buonamico, très ému, leur avait remis confidentiellement une lettre pour sa pauvre mère; et comme la maison de celle-ci était surveillée, il avait eu la précaution, pour ne pas exposer les messagers, de mettre la lettre

sous un autre pli fermé, à l'adresse d'un ami de Milan, qui se chargerait de la faire passer.

Assia se tut. Discuter n'eût servi à rien : les deux benêts s'étaient engagés. Pour Annette, c'était affaire de cœur; pour Marc, affaire d'honneur. Honneur et cœur ne gênaient pas beaucoup Assia, quand ceux qu'elle aimait étaient en jeu. Elle ne s'embarrassait pas de scrupules inutiles. — La nuit d'avant leur départ de Lugano, Marc dormant, elle sortit du lit, alla fouiller dans le veston de Marc, prit dans la poche de côté le portefeuille où il avait mis la lettre, l'en extirpa et, la conscience satisfaite, glissant le butin sous l'oreiller et son corps de chatte entre les draps, elle lutina Marc, pour achever la plaisanterie. Marc, réveillé, sous le lutin, protestait, sans comprendre pourquoi la folle riait, riait...

Le jour suivant, elle prit son temps pour examiner l'enveloppe dérobée; elle la décacheta très proprement, lut et relut, le museau froncé, l'œil mauvais, soufflant du nez; elle s'immobilisa devant la lettre, l'étudia, se la récita du premier mot au dernier, puis la déchira par petits morceaux, cracha dessus, comme elle eût fait sur le sale museau de l'écrivain, et les brûla. Justice faite, mais non rassasiée, elle passa sa langue sur ses lèvres, et elle écrivit, la méditant, une autre lettre qu'elle glissa sous l'enveloppe intacte qu'elle recolla. Le tout reprit le chemin de la poche de Marc, où elle réussit, avant le départ, à faire rentrer son poulet.

Les premiers jours de flâneries, aux rives heureuses du lac d'opale d'où fleurissent les Borromées, furent, ainsi qu'elles, des îles des fées. Le roucoulement des colombes s'exhalait sous l'ombre chaude des jardins avec le souffle des orangers; et s'égrenaient avec le rire des trois écoliers en vacances, les chromatiques de leurs rames paresseuses. Ils étaient tous les trois sans soucis, sans poids, le corps heureux, l'âme allégée, pareils à ces duvets de pissenlits qui flottent au ras de la prairie. Annette n'était pas la moins jeune des trois. Elle grimpaît allègrement, malgré son cœur. Et elle redescendit à pied du Mottarone sur Baveno, par les glissants et durs sentiers pierreux; elle avait, le soir, les pieds meurtris, et le lendemain, les chevilles gonflées. Elle n'eut garde de l'avouer. Mais à Milan, à l'arrivée, il fallut rendre les armes. Quand elle voulut sortir de ses draps, elle cria, elle avait les reins courbaturés; elle dut abdiquer, pour vingt-quatre heures, et passer la journée au lit.

Les deux autres oiseaux n'en perdirent pas une becquée; elle-même les chassa de la chambre: — « Picorez dans les rues et les musées!... » On n'avait en tout que quinze jours pour la tournée en Italie. Il ne

s'agissait pas d'en gaspiller un seul. Et tant pis pour les éclopés!... Annette, riante, faisait contre fortune bon cœur. Et s'engourdisant dans ses draps, évitant de bouger pour ne pas réveiller la douleur, la fenêtre ouverte, les oreilles remplies par le gai bruit, elle s'entortillait le regard autour des blancs balustres, des astragales, des petites flèches de la forêt de marbre du *Duomo*, jaillissante au-dessus des toits dans la fine brume ensoleillée, que nimbait l'envol de pigeons blancs. Les heures passaient, sans qu'elle les comptât; et elle ne se trouvait pas abandonnée. Ils ne revinrent pas pour le déjeuner. Elle approuva leur égoïsme, et lut le Baedeker sur Milan, comme un *Ersatz*, pour remplacer le « giro » qu'elle aurait fait avec eux. Elle s'endormit, en le lisant...

Un bruit de pas dans le couloir, à la porte des coups impérieux... Elle sursauta... Il devait être quatre à cinq heures de l'après-midi. Elle dit :

— « Entrez! »

Entrèrent un, deux, trois personnages à lourdes joues et mandibules rasées, qui roulaient des yeux terribles et bonasses. A leur allure de Jagos d'opéra-bouffe, Annette reconnut des policiers, — qui encadraient Marc et Assia. Et derrière la porte refermée, on entendait dans le couloir le pas militaire d'un quatrième chien de garde. Marc était pâle, contracté, il protestait, d'une voix étranglée, qui s'efforçait à ne pas crier. Assia, très à son aise, échangea avec Annette, par-dessus l'épaule des gardiens, un bref clin d'œil malicieux. Sans autres explications, deux des trois hommes fouillèrent les malles et les effets. Le troisième, installé sans façons au bureau d'Annette, écrivait le procès-verbal. En un instant, la chambre et celle, voisine, du jeune couple, furent jonchées de vêtements. Les grosses pattes fourrageaient les chemises de Assia.

Marc, piétinant, mangeait sa rage. Assia, assise, les jambes croisées, avait allumé une cigarette, et narguait du regard les chasseurs; elle engageait le commissaire à prendre note de l'étiquette de ses pantalons. Le flegme d'Annette qui les toisait, et la nargue de l'impudente cigarettière, les piquaient au vif. Ils prétendirent fouiller aussi le lit de la malade. Marc se mit devant, jurant qu'il ne le permettrait pas. Annette l'écarta de la main, disant :

— « Allons, messieurs, faites mon lit! »

Et, s'appuyant sur sa belle-fille, les jambes raides, elle se dirigea tranquillement vers la table où le commissaire était assis, et fit le geste de prendre le téléphone. Il s'y opposa.

— « Fort bien », dit-elle, comme elle eût dit au portier d'hôtel. « Téléphonnez donc à la Banque de l'Adige et de la Piave que Mme Rivière voudrait causer avec le directeur Leone Zara! »

L'autre, surpris, demanda :

— Le *signore commendatore*? Et pourquoi faire? »

— « J'aimerais, » dit-elle, « qu'il assistât à la visite. »

— « Vous le connaissez? »

— « Demandez-le lui! »

Les policiers, interloqués, se regardaient; les deux qui avaient déjà empoigné le matelas, restaient sur place, et interrogeaient de l'œil leur chef. Le commissaire se décida, téléphona. Le visage confit qu'il étala, lorsqu'il ouït la voix d'or (c'est l'épithète appropriée) du *Commendatore* en personne, attestait l'importance qu'il attribuait au sire : chacun savait qu'il était un des piliers du régime ; si le génie, ou le poing, fait les « *Duci* », c'est l'Argent qui les maintient ; sans son appui, patatras! Mais le sourire de dévotion obséquieuse qui lui fondait la face, se figea en une expression cons-

ternée, quand, à l'énoncé du message, la voix, répétant le nom de Mme Rivière, s'exclama, puis s'indigna. Il y eut un colloque véhément, où le commissaire confusément expliquait les événements; l'autre, invisible, fulminait; le commissaire discutait, s'excusait, battait en retraite. Les deux femmes et Marc se taisaient, tâchant de suivre, happant les éclats de voix qui éructaient de l'appareil et les aveux maladroits de l'agent, qui laissaient voir que la police était tombée dans le panneau qu'elle-même avait apprêté, et qu'en voulant venger sa première gaffe, elle trébuchait dans une seconde trappe : car elle n'avait rien pu trouver qui légitimât l'arrestation. La mercuriale ne s'apaisait point. Le commissaire, écrasé, ne répliquait plus que par des protestations de dévouement. Annette lui prit des mains l'appareil — (il s'empressa de le lui passer), — et elle exprima au banquier ses excuses de l'avoir dérangé pour ce ridicule incident. Elle le remercia, accepta son invitation de l'aller voir à Rome, quand elle y passerait un jour prochain, et voulut bien hautainement couvrir la maladresse des policiers anxieux qui l'écoutaient, en déclarant que tout maintenant était arrangé. Le commissaire se hâta d'acquiescer et, le téléphone raccroché, il se confondit en excuses verbeuses; il s'offrait, avec ses hommes, à refaire les malles qu'ils avaient défaites; mais Assia jugea que c'était assez d'une fois qu'ils se fussent essuyé les pattes à son linge, et elle les en dispensa. L'alerte passée, et rassuré sur les conséquences de son faux pas, le commissaire avait retrouvé son assurance de *galantuomo*, et il tournait un lourd compliment à la jeune femme, se félicitant de l'avantage que ce malentendu lui avait procuré de passer une après-midi en aussi charmante compagnie.

— « Moi aussi », lui répliqua-t-elle, « je m'en teli-

cite, *signor cavaliere* : car vous m'avez procuré pour mon journal une copie impayable. »

Elle avait attendu au dernier moment, pour lui apprendre qu'elle était correspondante d'un journal américain. Il en faillit suffoquer d'émoi. Annette, d'un geste le calma, disant que l'incident était clos. Marc mit fin aux protestations de dévouement qui recommençaient, en montrant aux envahisseurs la porte, d'un geste raide, sans un mot. Après, il la leur claqua au dos, tandis que Assia riait d'un rire aigu, qu'elle forçait.

Annette, la faisant taire, leur reprocha de manquer de prudence et demanda qu'ils lui éclaircissent enfin l'affaire. Marc raconta. Assia le laissait aller, malignement, guettant ses mines et son récit furieux, confus, et elle pouffait, car il ne parvenait pas à comprendre ce qui s'était passé; il ne connaissait pas le mot de l'énigme. Finalement, elle le lui dévoila : — Il s'en était allé porter à son adresse la lettre de Buonamico. Bien entendu, comme Assia s'y attendait, les porteurs avaient été pincés dans la souricière par les agents postés à la porte. Mais quand la lettre avait été ouverte, en leur présence, le commissaire y avait lu, les yeux ronds :

— « *Si vous voulez attraper le poisson, changez la mouche! Le Buonamico est éventé.* »

Marc prit une physionomie hébétée.

— « Mais quoi ? Mais quoi ? » dit-il. « Et c'était lui qui m'avait remis la lettre!... »

Annette avait compris :

— « Brigande ! » dit-elle à Assia. « Et qu'y avait-il dans la vraie lettre ? »

Assia la récita par cœur. La lettre exposait, comme à un complice, un plan fantastique de conspiration contre le régime. On priait le pseudo-conjuré de faire

parvenir aux camarades (ici, plusieurs noms des plus marquants antifascistes émigrés) des renseignements précis et variés sur la défense anti-aérienne, les aéroports, le service de garde, les casernes de la milice, etc., etc. Buonamico n'avait pas signé.

Marc se taisait, abasourdi. Assia triomphait sans vergogne.

— « Qui avait raison ? Petit crétin ! Es-tu fixé maintenant sur ton bon ami ? »

Marc haussa l'épaule :

— « Il y a beau temps que je le suis ! Je m'en doutais. »

— « Mulet du pape, tu l'as fait exprès ? »

— « J'avais des doutes, et point de preuves. Et je pensais qu'on pouvait être un traître et avoir une mère, pour qui l'on reste l'enfant pitoyable et sans ruse. Je le méprisais, et je le plaignais... Mais je ne comprends pas. »

— « Qu'y a-t-il de plus à comprendre ? »

— « Pourquoi justement m'a-t-il choisi pour me livrer, moi qui l'ai défendu contre les autres — (et il le sait !) — moi sans qui il eût été exécuté, à Paris ? »

— « Il était enragé de ses succès. Il lui fallait à tout prix un exploit. Et toi, lui cachais-tu tes soupçons ? »

— « Non, » dit Marc, « je dédaignais. »

— « Oui, tu ne lui faisais même pas l'honneur de le craindre. Et tu t'étonnes qu'il se soit vengé ! »

— « Tu es, ma fille », dit Annette, « bien fine pour lire les erreurs des autres. Pourquoi donc en fais-tu autant ? Est-ce que tu n'aurais pas été plus sage, en nous évitant le traquenard, qu'en y faisant tomber les traqueurs et en t'égayant à leurs dépens ? »

— « J'ai péché », dit Assia. « Je pêche et je pêcherai. »

Je n'ai jamais pu résister au péché... *Et ne nos inducas!*... Il est si doux de se venger! »

— « Il s'est vengé. Tu t'es vengée. Et maintenant, à qui le tour ? »

Elle ne disait pas que quand elle avait, dans le téléphone, parlé au banquier de son intention d'aller le remercier à Rome, la voix de Zara avait pris une intonation un peu gênée, et qu'il n'avait pas relevé la proposition. — Même, le soir, il retéléphona à l'hôtel d'Annette. Mais elle était sortie avec ses enfants; et quand elle rentra, le portier oublia de l'en informer, il n'y songea que le lendemain matin, au moment où les trois voyageurs allaient prendre le train pour Bologne. C'était trop tard pour communiquer avec Rome. Annette ne sut jamais ce que Zara voulait lui dire. Et Zara, qui, depuis leur rencontre en Suisse, avait pris ses informations, après avoir balancé entre deux partis, l'un d'amitié, l'autre de prudence, s'arrêta définitivement au dernier, et garda le silence. Il était fataliste, dans la mesure où le fatalisme favorisait sa tranquillité : puisque la chance n'avait pas voulu qu'il trouvât Annette, au téléphone, la veille au soir, restons-en là! Il avait fait son devoir...

Annette eût jugé prudent de retourner. Ce début de voyage l'inquiétait. Mais il mettait en joie Assia, enchantée d'avoir crevé la toile d'araignée tendue aux portes. Son tempérament d'aventures y trouvait son

compte. Elle s'intéressait à l'Italie du présent, plus qu'aux musées.

Marc s'était hâté d'écarter le nuage de son ciel italien; mais l'événement avait en lui des répercussions, qu'il ne dépendait plus de lui d'arrêter : ce bref contact personnel avec l'appareil de défense et de provocation policière qui couvre les flancs de la tyrannie, lui avait rendu celle-ci plus intolérablement réelle que les récits lus dans les journaux. Il n'avait plus la même joie à goûter l'air, le soleil, les beaux visages, les mains dorées, la saine et fière *giovinezza*, les fleurs, les fruits, et les églises peinturlurées. Il reniflait une odeur fade de lagune aux doucereuses ceillades des saints gitons et des demi-vierges de Gaudenzio et de Luini, et aux sourires accrocheurs des androgynes de Vinci. Il n'en percevait pas la sereine amertume de l'esprit humilié qui, au temps du More comme du *Duce*, prend sa revanche par l'ironie et par le rêve, contre le tyran. Il les eût jugés, des ruses d'esclaves prostitués. Il voyait s'interposer devant le soleil l'ombre des ailes de l'oiseau de proie.

Elles couvraient les plaines de Lombardie. Les âmes peureuses se terraient, le cou sous l'aile, ou caquetaient, feignant d'oublier leur servitude et la menace suspendue. Les quelques amis d'Annette et du comte Chiarenza, qu'ils visitèrent à Milan et à Bologne, manifestaient une gêne pénible à les recevoir; ils jetaient des regards inquiets autour d'eux; ils semblaient craindre les mots qui pourraient sortir de la bouche de leurs visiteurs; ils se hâtaient de parler très fort, avec une animation disproportionnée, de la pluie et du beau temps. Certains, plus braves, s'enhardirent jusqu'à faire entrer leurs auditeurs, après avoir traversé deux ou trois pièces, jusqu'au fond de leur appartement; et là, toutes portes fermées, après avoir encore une fois

vérifié si personne n'écoutait dans la pièce à côté, ils montraient un visage décomposé. Ils avaient l'air de demander pardon. Ils murmuraient : — « On ne peut parler... » On les sentait écrasés de honte. Ils n'étaient même plus sûrs de leurs enfants, enrôlés dès l'âge de dix ans, et dressés à dépister, à dénoncer le gibier. Le pire était (ils l'avaient) la peur abjecte qui pesait sur une partie de l'Italie, et la contrainte de ne point dire ce qu'on pensait; le mensonge quotidien des mots, des gestes, des regards, s'infiltrait dans l'âme, comme une habitude dégradante; les plus purs en ressentaient avec douleur la flétrissure; et dans les minutes d'intimité, on les voyait frémissants et rongés. Une fureur inexpiable gisait au fond; mais elle avait les membres brisés. Par charité, on lui remplissait la bouche de terre :

— « Etouffe, et meurs!... »

Il ne manquait pas d'autres Italiens qui s'accommodaient allègrement de l'ordre nouveau, payé du prix de la liberté. Ce sont deux tempéraments différents. Même chez les peuples individualistes du Midi, deux qualités irréductibles d'individualisme sont perpétuellement en opposition : celui de la liberté, coûte que coûte; et celui de l'ordre Césarien, pourvu que l'orgueil individuel y trouve son compte. C'est le plus grand nombre : ceux qui, n'ayant pas assez de raisons d'être fiers de soi tout seul, tout nu, tout dépourvu de pensée propre et de moyens d'action, sont soulagés qu'un maître ou qu'un État pense pour eux, par eux agisse, et ragaillardis qu'il les associe à sa puissance et à ses promesses de gloire. Chaque parcelle s'enfle et devient masse, ou s'en leurre, comme la grenouille, à l'image du taureau; quand le taureau meugle, les meuglements gonflent de fierté les *brékékékex*. Ce qu'on n'est pas, ce qu'on ne peut être, ce qu'on rêve d'être, on se flatte

qu'on l'est devenu par procuration remise en blanc au dictateur ou à l'État. Et l'on baise les bottes du César vrai ou de carton, qui entretient la fiction du faisceau, où chacune des faiblesses liées ensemble croit totaliser la force... « L'État, c'est moi... » Les pauvres gens! Et cependant, l'État « *corporatif* » engloutissait les corporations, les associations, les citoyens en gros et au détail. Le faisceau était au poing. *Suum cuique...* Aux uns, avoir. Aux autres, qu'on les aie!... « On les a eus!... »

Ils en étaient fiers. Fiers de ce poing. — Et, malgré tout, et de partout, l'espérance jaillissait (n'importe laquelle! construire, détruire...) de cette race belle et féconde, que son inépuisable vitalité soulève au-dessus des désespoirs de la pensée, de ses champs de fièvre et de néant. Ces jeunes hommes, au corps castré de l'âme libre, semblaient ne s'en porter que mieux; ils débordaient de joie animale; et leur orgueil, surexcité, flambait. Le vent du *Duce* en *sciocco*, soufflait les flammes et les fumées. Sous le panache du volcan, en attendant la coulée de lave, elle vendange, la *giovinetta*! Mais elle sera peut-être la vendange. Qui la boira?...

La joie de Marc était gâtée. Son regard ne pouvait pas s'arrêter à ce décor de jeune Empire suggestionné, à l'allégresse enrégimentée de cette jeunesse, qui ne sentait plus le prix de la liberté, à cette façade de constructions sans arrière-corps de bâtiment, ces œuvres de parade que l'on étale aux étrangers. Il soupçonnait dessous le vide d'âme. Il sentait siennes les fièvres et la misère de ce monde. Cette chère Italie, il l'étreignait avec l'ardeur d'un jeune amant, il souffrait de la voir asservie et humiliée, — et pire encore, si elle en était tombée à ce point de ne plus sentir son humiliation!

Assia lui dit, lui caressant amoureusement le front, les yeux, la bouche, dans son lit :

— « Ce n'est pas ta faute, mon chéri! Ne te fais pas de mauvais sang! On dirait que tu lui en veux, presque comme à moi... »

Elle pensait : — « Quand je t'ai trompé. » Elle ne le dit pas. Mais Marc montra, par un sursaut, qu'il avait compris. Elle s'enroula.

— « Pardon », dit-elle à voix basse, « pardon pour elle et pour moi!... »

Marc l'enserra :

— « Je t'aime mieux qu'avant. Mais je suis triste, pour elle, pour toi, pour moi, de ce qui a été. »

— « Je ne le suis pas », dit Assia. « Si tu m'aimes mieux (et je t'aime mieux) qu'avant, je me réjouis de ce qui a été. »

— « Oses-tu bien! » dit Marc.

— « J'ose. Et ose! » dit Assia, lui mordant le cou. « Nous ne sommes pas des oies blanches, qui se lamentent d'avoir sali le bout de leurs ailes. Nous sommes des canards sauvages, qui n'en voleront que plus haut, pour avoir plongé dans le ruisseau. Aime ta canarde! Et aime cette autre (je te le permets), cette Italie qui, son long cou de cygne enfoncé dans la bourbe, montre au ciel son noir croupion, comme une tiare triomphale. Quand il aura bien mangé sa boue, le long cou remontera du fond, et le grand oiseau se remettra à l'endroit; il n'en voguera que mieux, après, sur sa mare — « *mare nostro* »... Il y a temps pour tout : pour le bain de boue, pour le bain de brise. L'Italie fera comme moi. Je suis décrottée. J'ai pris mon bain. Et je te tiens. Dis que je sens bon l'air marin! »

— « Tu es la sirène entortilleuse », dit Marc enlacé, l'enlaçant, — « même ta boue sent le varech. »

Elle lui rendait par son assurance joie et confiance

en la vie. Non, il n'était pas possible que cette Italie, que cette terre des dieux et des héros fût telle que la représentaient la presse aux ordres des *condottieri* et ce décor de théâtre, brossé pour le scénario du *Duce*. Sous ce silence des bouches bâillonnées, nous savons bien qu'il est des âmes les plus libres, comme notre comte Chiarenza. Nous en connaissons chez les vivants, que nous éviterons de nommer, pour ne parler que des immortels sacrifiés, des Amendola, des Matteotti, et des Lauro, frères d'Icare (1). Les noirs tyrans et les prêtres simoniaques, que Dante, aussi féroce qu'eux, mais dans la haine comme dans l'amour jetant les feux de son génie de diamant, a torturés dans son Enfer, furent engendrés de la même terre qu'ont jonchée les roses d'Assise et le sang de saint François. La plèbe abjecte qui déchirait, comme aux jeux du cirque, les nobles victimes des Bourbons, était la sœur des martyrs du *Risorgimento* et du peuple le plus humain du monde. Cette terre sacrée reste toujours pour notre amour celle de l'apôtre du droit des peuples : Mazzini. Il vit encore, notre Mazzini, dans les cœurs de tels de ces hommes opprimés, que ne pliera jamais l'oppressur. Il suffit à Marc d'en rencontrer un seul, un jeune ami du comte Bruno, son *alter ego*, dans l'œuvre mutilée du *Mezzogiorno*, qui lui rappela, avec un sourire triste et fier, la parole héroïque d'Euphorion :

— « *Une forteresse inexpugnable est la poitrine d'airain de l'homme...* » (2).

La certitude se fit en lui que tous les assauts de la tyrannie s'y briseraient. « *Credo... Je crois!... Je crois que l'Italie ressuscitera. Je crois en la vérité et la vie.* »

Assia disait :

(1) Lauro de Bosis.

(2) Gœthe : *Second Faust*.

— « Nous sommes sains. Le monde est sain. Le malsain meurt. Le sain vivra, le sain vaincra. Et nous l'y aiderons, mon ami! Nous sommes tous les deux enrôlés dans la grande équipe des balayeurs. Demain, branle-bas! On balaiera, chacun, devant sa porte. Et si ça pue devant leur porte, et qu'ils soient trop lents, ces *lazzaroni*, à la besogne, on balaiera devant leur porte! S'ils ne se délivrent, nous les ferons libres... En attendant, grand paresseux, dérouille tes membres! Et à plein corps, — (la joie est force) — prenons la joie! »

— « Je prends *ma* joie », dit Marc, la prenant.

La joie rentra. Et, de tout le reste du voyage, elle ne lui sortit plus du corps. Entre les deux ensorceleuses, Assia la chatte et la *Primavera* d'Italie, il n'y avait plus place pour le souci. Et de quel souci s'encombrer, du moment qu'on sait ce qu'on fera — c'est décidé! — et que demain, on agira? Il n'y a plus qu'à attendre demain. Demain viendra. Et la conscience en repos, allégés, piquons du bec et savourons les dernières heures d'aujourd'hui!

Ils les savouraient, à trois becs. Jamais étourneaux en vendanges ne montrèrent plus bel appétit. Il y avait si longtemps qu'ils étaient sevrés de ces fruits dorés! Marc ne les avait jamais connus. C'était la première fois qu'il sortait de la France du Nord. Il disait, les larmes aux yeux :

— « C'était donc vrai? La beauté existe réellement sur la terre! »

Assia riait :

— « Flatteur pour nous! »

Marc, confus, s'excusait :

— « Non, je ne dis pas : toi, je ne dis pas : vous. Vous, vous êtes moi, je ne vous vois plus. Je dis : tout ça, tout ça qui est autour... » (il montrait le ciel et la terre).

— « Ne t'excuse pas, va, mon loup! » disait Assia. « Je sais très bien que quand je serais dix fois plus laide encore que je ne suis, tu m'aimerais plus que la plus belle. Tu n'y peux rien! Car tu me tiens et je te tiens. Donne-t'en donc, plein les yeux! Ton Assia n'est pas jalouse. Et même, si ça t'en dit, baise la bouche d'une de ces filles aux yeux de braise, qui portent des paniers sur leur tête et qui s'avancent sur la route, comme des Victoires, dont la nef dresse à la proue le bouclier de leurs seins durs! Tu m'en rapporteras le goût d'orange... »

Elle ajouta :

— « Ou bien d'oignon... Ça ne fait rien! Je ne suis pas jalouse d'un fruit. Ta bouche est à moi. Réjouis ta bouche! Tout est à moi. »

Leur allégresse allait croissant, en avançant en Italie. Elle eut sa pleine lune, après la traversée de l'Apennin. Les deux femmes guettaient d'avance l'émoi de Marc, à ses premiers pas dans Florence. Elle dépassa leur attente. Marc perdit le souffle, quand il se vit enserré dans les rues étroites aux larges dalles, entre les parois implacables des hauts palais, et, se dressant, trouvant le ciel, l'épée nue de la tour de la Seigneurie. L'effroi, premier. Il ne le dit pas. Le coup de poignard. Ses jambes fléchirent, il s'adossa contre le mur. Puis, comme de la brèche le jet de sang, l'admiration jaillit en cris. Ses compagnes riaient : elles ne voyaient que la beauté. Du *Quattrocento* des massacres, de la mort embusquée à chaque détour, elles ne touchaient des yeux que la robe d'art et la cotte d'armes fine et fière, l'*Armeria*, dont les siècles, ces gardiens de musée, ont frotté les taches de sang. Mais Marc, bon chien, du premier coup flaira la rouille. Le sang est le sang. Il n'a pas d'âge. Était-ce celui de Matteotti?... Au coin de la place, Annette lui montrait où fut brûlé le bouc

de Dieu, Savonarole... Et là, aux crocs d'étal dans la façade du noir palais, où furent fichés les têtes et le quartiers des conjurés... Et sur les murs, dans les églises, ces *Duci*, les *condottieri*, les grands bouchers... Et ces femmes riaient, comme rient, dans les fresques et les peintures des musées, les filles blondes, maigres, aux pieds longs, ondulantes comme des joncs, la tête trop lourde pour la tige... Et Marc rit. Il rit aussi... La vie est belle. On lui pardonne d'être cruelle, quand le ciel pose sur son front, comme sur le faite des durs palais, sa couronne de violettes. Et sous ce front, quand fleurissent ces yeux brûlants comme des bouches. Et dans ces bouches, la musique du mélodieux parler toscan... Et pour achever la griserie du ciel, de l'art, et des beaux corps, un bon repas arrosé d'un frais et chaud *fiasco* de Chianti... Marc n'était point un abstinent. Ni ses compagnes, filles de Noé. Ils rendaient grâce à tout ce qui est bon...

Mais si, le soir, quand ils rentraient, las et heureux de leurs trotttes, leur tête dansait, c'étaient leurs yeux qui avaient bu, bien plus que leur gosier, le rayonnement de la journée. Et dans leurs chambres communi-quant, dont ils laissaient la porte ouverte, ils continuaient de babiller, d'un lit à l'autre, la mère poule et ses canards, jusqu'à ce que le sommeil les terrassât. Mais il arrivait qu'au milieu de la nuit, Annette se levât — (elle était vite rassasiée de sommeil); — et elle allait, sans bruit, pieds nus, boire à sa fenêtre le merveilleux ciel étoilé. Elle restait là, des heures, dans une extase engourdie, jusqu'à ce que l'aube et le froid la ramenassent frileuse dans son lit.

Une fois, son Marc la rejoignit. C'était la veille du départ. Ils devaient, le lendemain soir, s'acheminer vers Rome. Cinq jours de la Ville éternelle. Puis, le retour... Marc s'approcha, sans être vu. Il posa sa main

sur la main de sa mère. Elle tressaillit, et précipitamment elle s'excusa, comme une enfant prise en faute. Elle dit :

— « Ne me gronde pas ! Par de telles nuits, c'est un péché de dormir, quand on n'a plus que si peu à vivre !... »

Il ne protesta pas, comme l'on fait en pareil cas, par politesse. Il ne dit pas : — « Tu n'as pas si peu, tu as beaucoup... » Il dit :

— « C'est vrai. »

(Le lendemain soir, elle se le rappela...)

Mais il était allé chercher une pelisse, et tendrement il en enveloppa les épaules de sa mère. Alors, elle sentit la fraîcheur de la nuit ; et elle frissonna. Il lui prit la main, et ils restèrent, contemplant la nuit et leurs pensées. De la fenêtre au dernier étage, ils voyaient les toits de Florence et, émergeant, les campaniles et le Dôme trapu, arc-bouté sur ses tambours, comme un insecte monstrueux prêt à sauter. D'en bas montait le murmure des fontaines ; et, comme les coqs, les horloges qui se passaient, tous les quarts d'heure, le mot d'ordre, inlassablement rappelaient la fuite du temps. De rares pas faisaient sonner les dalles. Et de la chambre voisine (Annette et Marc souriaient) leur arrivait le petit ronflement décidé de Assia. Annette demanda à son fils :

— « Mon grand, maintenant, es-tu heureux ? »

Il dit :

— « Ma grande, merci ! »

— « De quoi merci ? »

— « De m'avoir fait vivre. »

Elle eut le cœur inondé de joie :

— « Alors, tout compte fait, tu ne regrettes pas l'aventure ? »

— « L'aventure d'être un homme ? » demanda-t-il.

« Non. Tout compte fait, misères et hontes et cruautés, et la mort au bout, cela valait la peine d'être vécu!...

Dimicandum... C'est beau, c'est bon... »

— « Avec la paix dans le cœur. »

— « Paix dans la guerre. Et de bons compagnons de combat comme ces deux-là... »

Il désignait celle qui dormait; et l'autre, il passa le bras autour. Annette dit :

— « Celui qui tombe, les deux autres le porteront au but. »

(C'était à elle qu'elle songeait.)

Marc dit :

— « Promis! Celui qui vaincra, c'est pour les trois. »

Annette, fièrement, dit :

— « C'est pour tous. »

Marc rit de joie. Et il embrassa fougueusement Annette, qui lui rendit son étreinte...

Un frôlement de pieds nus. Une voix moqueuse qui souffla :

— « Flagrant délit! »

Et deux pattes leur enfoncèrent leur pince dans le gras du dos. C'était la chatte. Assia dit :

— « Quelle honte! Maman Annette me débauche mon mari. Coureur! Veux-tu rentrer dans mon lit! »

Mais ils la prirent entre eux deux, enveloppés de la même pelisse de berger. Assia taquinait l'un, taquinait l'autre; et l'un et l'autre la chatouillaient... Mais ils s'immobilisèrent tous les trois, devant l'aube aux pieds rapides qui semblaient courir sur les toits. L'ombre fuyait dans les recoins. Et soudain flamba d'un rai d'or la dague d'une croix au faite d'un dôme. Le jour, d'assaut, était entré.

Ils sortirent de l'hôtel assez tard. Ils s'étaient promis de ne rien perdre de cette dernière journée. Mais ils se rendormirent dans leurs lits, et ils firent grasse matinée. Marc et Assia, se réveillant aux bras l'un de l'autre, sursautèrent en entendant sonner onze heures. Mais, « tout compte fait », ainsi que disait la maman, ils ne trouvèrent pas que ce fût du temps perdu.

Annette ne les avait pas attendus. Elle avait laissé un mot sur sa table, pour leur donner rendez-vous un peu avant midi, à l'intérieur du Dôme. Ils l'y cherchèrent et finirent par la découvrir, au plus obscur, dans l'ombre du maître-autel, au pied de la tragique *Déposition de Croix*. De Michel-Ange, c'était l'œuvre qu'un invincible attrait avait, entre toutes, désignée au cœur d'Annette; et elle était venue lui faire ses adieux. Ils l'entraînèrent. Assia avait peu de goût pour Michel-Ange, (elle en avait assez peu pour l'art); et elle avança dédaigneusement la lèvre, pour manifester son aversion contre ces larves de pierre, emmaillotées de demi-ténèbres, comme d'une toile d'araignée. Et l'araignée était là-haut, tapie, au fond du puits de la coupole, avec ses énormes tentacules.

— « Ouf! Sortons! » fit Assia, les emmenant, tambour battant. Elle ne se sentait jamais à l'aise, sous ce dieu crispé qui guette au fond du trou.

— « Le diable », dit Marc, « n'aime pas l'eau bénite. »

— « J'aime l'eau libre », dit Assia, « l'eau de la terre, au soleil. Boive qui veut l'eau sacrée des bains de pieds! »

— « Et tu aimes encore mieux l'eau des vignes? »

— « C'est le sang de Dieu », dit la diablesse, fanfaronnant. « Allons pinter! »

Ils s'acheminèrent gaîment à déjeuner. Ils avaient élu, près de l'Arno une *trattoria*. Chemin faisant, Assia plaisantait Annette sur son goût d'ombre et de dévotion. Elle disait que, si elle le lui avait connu plus tôt, elle ne l'eût pas épousée. Annette disait que l'ombre est nécessaire, pour mieux goûter la lumière.

— « Et la douleur pour savourer la joie... Je connais l'antienne », répliquait Assia. « *Durch Leiden Freude...* Merci! Je m'en tiens à la joie non trempée d'eau, comme le vin pur. Ma tête est de taille à la supporter. Je ne veux pas de larmes dans mon verre. Mon Marc tout pur... »

— « Ton Marc, ton Marc! Accapareuse! Part à deux! C'est de ma cuve qu'il est sorti. »

— « Et quel rôle est-ce que je joue dans tout cela? » protesta Marc. « C'est ridicule! Fermez vos becs, les deux commères! Je veux bien être bu et mangé, mais que ce soit au moins par le « grand gousier » de l'humanité. »

— « L'humanité, c'est moi », dit la gloute.

Mais elle ajouta :

— « On rit, mon loup, mais tu as raison. Et c'est pour cela que nous t'aimons. Je ne suis pas une accapareuse. Je veux que mon Marc soit, pour

tous. Qu'ils te mangent, ceux qui ont faim! Et que l'on soit, tous les trois, bus et mangés ensemble! »

Au Ponte Vecchio, les deux femmes s'attardèrent, pour acheter des souvenirs dans les boutiques. Des mosaïques, des reliures. Assia voulait des cornes de corail, pour mettre en fuite le mauvais œil. Bien qu'elle en rît, il n'était pas sûr qu'elle n'y crût, au fond de son âme emmêlée. De religion, plus une trace! Mais des superstitions, tant qu'on voudra! C'est un jeu. Et pour bien jouer, il faut se prendre à son jeu. — Tandis qu'elle furetait dans les boîtes, elle ne voyait pas autour d'elle le mauvais œil qui rôdait. Marc, qui n'avait point comme elle ses regards occupés par ses doigts, remarquait, à l'entrée du pont, des chemises noires, de jeunes hommes aux aguets, dont quelques-uns faisaient la ronde; et en passant derrière son dos, ils l'inspectaient. Il surprit entre deux d'entre eux des regards qui le désignaient. Il n'en dit rien à ses compagnes. À tout autre instant, Assia eût, avant lui, vu et peut-être reconnu : car ce n'était pas la première fois que de telles figures les croisaient. Mais les fétiches de corail, comme les dieux d'un autre clan, lui tenaient les yeux et la menaient au traquenard.

Émplettes faites, les deux femmes retournaient, avec Marc, vers l'entrée du pont; et ils venaient de croiser le groupe de guet, avec lequel Marc s'était toisé. — Assia, babillant de ses babioles, s'interrompt net et se retourna, une fois passée : elle avait cru voir (illusion!) passer en taxi le vieux « *oldman* » de Lugano, le confident de Buonamico; et elle suivait du regard le taxi qui s'arrêtait à quelques pas; elle guettait. Mais personne ne descendit; et tandis qu'elle regardait en arrière, la *jettatura*, encore la trompait, et le mauvais sort venait par devant...

Ils s'engageaient sur le quai du Lungarno Acciajoli,

quand déboucha d'un coin de rue un homme âgé, à barbe grise, un peu voûté, avec des traits nerveux et émaciés d'intellectuel et des yeux de myope derrière le lorgnon. Il jetait autour, en marchant, des regards troubles et inquiets. Un jeune garçon de quatorze à quinze ans le devançait; et ses yeux vifs saisirent les noirs oiseaux embusqués, l'instant d'avant qu'ils fondissent. Il se rejeta, avec un cri, vers son père, en tâchant de l'entraîner vers la porte d'une maison. Mais la bande entière, dans une clameur, s'était abattue. En un instant, l'enfant fut projeté à dix pas, et roula. Le vieux homme, cerné, giflé, le lorgnon cassé sur les yeux, un coup de pied au ventre, se plia en deux, fléchit, tituba, s'agrippa, hurla. Un des assaillants, vociférant, leva sa trique. Le jeune garçon, qui s'était relevé, se précipita devant son père, pour parer le coup reçut la trique sur le bras levé qui craqua, comme un baliveau, tomba, fut piétiné sauvagement et traîné par le cou, vers la berge, ainsi qu'un chien qu'on jette à l'eau.

Tout ce tourbillon de film sonore s'était déroulé, à l'accélééré, avant que Assia eût eu le temps de reporter son attention sur Marc. Quand elle y songea, Marc venait de s'élancer.

Leur groupe de trois était isolé sur la chaussée. Tous les passants peureusement avaient fui, ou de loin, cachés, regardaient. Un officier supérieur, âgé, décoré, passant en auto près des tueurs et de l'enfant criant à l'aide, détourna les yeux, et le chauffeur accéléra. Marc cria :

— « Lâches! »

Son cœur avait bondi, avant lui. Il se trouva, avant d'avoir su ce qu'il faisait, en pleine bande noire, qu'il enfonça, comme un boulet. Il arracha de leurs griffes l'enfant, dont l'avant-corps pendait déjà par-dessus le parapet. Mais ce ne fut pas long. Presque aussitôt,

il lâcha sur le trottoir la proie sauvée, et s'affaissa, portant les deux mains à son sein gauche. Un grand fasciste, qui le dépassait d'une demi-tête, (celui-là même qui sur le pont l'avait toisé), mâchoire féroce, lui avait entré à deux mains, de bas en haut, son couteau. Les deux femmes virent le coup. Annette chancela : elle l'avait reçu. Assia sauta, comme une panthère, sur son petit, pour le défendre ; et ses dix ongles labourèrent la face odieuse du boucher, trouèrent les yeux. Les spectateurs attendaient qu'elle fût tuée... Mais un coup de théâtre se produisit. Un homme qui surveillait la scène à distance et qui semblait la diriger, s'était élancé à son tour. Quelques mots suffirent. En un instant, la bande entière se dispersa. Le vide fut fait autour de Marc et de Assia. Ils étaient seuls sous le soleil... Et cette foule, maintenant amassée à trente pas, qui regardait!...

Marc était mort. Du premier coup. Ses deux mains jointes sur son cœur. Le flot de sang ruisselait entre ses doigts. Tête renversée sur le pavé, ses yeux ouverts ne voyaient plus, gardaient gravé, sous le rideau de sang, le ciel toscan...

Annette, seule, à quinze pas, paralysée, le regardait, les yeux béants, le souffle arrêté, tendant les bras. Le souffle revint, comme un soufflet usé qui halète. La foule, derrière, l'entendait. Mais pas un ne s'en détacha pour soutenir la mère. Elle s'était mise en marche vers le fils. Mais ses jambes étaient de pierre. Chaque pas lui coûtait un effort surhumain.

Elle arriva près de Assia penchée sur le bien-aimé, dans son sang. Elle l'écarta. Elle s'assit dans ce sang. Elle prit le fils mort à pleins bras, elle l'étreignit, elle l'étendit sur ses genoux. Et brusquement, — toute la vie, et avec la vie la douleur reflua, comme au dégel une rivière, — la face levée vers l'implacable, vers le

ciel vide, elle clama. Telle une « *vocifératrice* » Corse. La foule, muette, haletait d'émotion, à son tour. Mais pour la plupart, l'émotion était de théâtre. Assia, saisie, avait suspendu ses sanglots, pour écouter le *lamento*. La mère appelait le fils :

— « Reviens, reviens! Ne t'en va pas, mon petit!... »

Elle l'implorait, elle l'exigeait des autres *Mères*, des sources insondables de la Vie; elle eût été l'y chercher, comme Orphée. Elle le baisa, elle mit sa bouche sur le trou de sang, sur la fontaine de la poitrine. Et la déchirante mélodie se déroulait de la bouche sanglante. Mais pas un pleur ne sortait des yeux...

La police alors entra en scène. En quelques minutes, la foule fut balayée au delà du pont; aux quatre coins, la circulation fut arrêtée; et à toute vitesse, de la via Por S. Maria, un taxi déboucha, vint se ranger près des deux femmes et du corps. En sortit l'homme qui avait semblé le metteur en scène. La tête nue, l'air compassé et solennel, avec des condoléances officielles, il s'avança près d'Annette; et, à son geste, deux autres hommes se baissèrent pour prendre le corps... Alors, le *lamento* s'éteignit net. Annette, fixant l'« ennemi », l'écarta. Elle entendait rouler dans le lointain sa propre voix; et elle reconnut les abois sauvages de Sylvie, hurlante sur le pavé de Paris, où gisait sa fille tuée (1)... Un calme terrible rentra en elle. Plus un mot. Elle se leva. Son regard appela Assia. Avec son aide, elle souleva le fils, l'amant, l'aimé. Elle avait pris les épaules, Assia les jambes. Sans un regard pour les hommes qui lui offraient leur secours, les repoussant, elle porta le corps dans le taxi. Elle l'étendit. Assia monta. Près de monter à son tour, elle découvrit, derrière le mur des policiers, à quelque distance, le vieux et l'enfant assail-

(1) L'Été.

lis, pour qui son fils était mort. Ils la regardaient, avec des yeux de chiens battus, sanglants, fangeux, qui demandent pardon. Elle les salua gravement de la tête. Son calme tragique avait l'air de dire :

— « C'est bien. »

Le taxi partit.

A l'intérieur de l'hôtel, sur le parcours, sur l'escalier, pas un visage : la police avait nettoyé la place. Dans la chambre sous les toits, où elle avait vu avec son fils lever le jour, et que brûlait maintenant un soleil assassin, Annette lava le corps, elle le banda, elle l'habilla; elle n'admit sur la chair sacrée le contact d'aucune autre main. Seule, Assia... Mais Assia n'était d'aucun secours. Elle, pourtant habituée à la mort, elle succombait sous l'événement. Elle ne pouvait voir le corps du bien-aimé, sans s'écrouler dessus avec des sanglots ou des baisers furieux. Annette l'enferma dans la chambre à côté, pour achever la funèbre toilette. Et quand après elle rouvrit la porte, elle la trouva sur le seuil, prostrée. Elle la coucha tout habillée sur le lit. Assia, insensible, se laissait faire. Elle avait des accès alternants de torpeur et de fureur.

Autour des chambres, le silence. Tout avait été organisé pour l'interposer hermétiquement entre les deux femmes et le dehors. Aucune visite. On veillait sévèrement à ce que nul ne pût s'entretenir avec elles. Les deux rescapés de l'attentat, père et fils, tentèrent vainement de leur porter leur reconnaissance. Elles n'en surent rien. L'événement fut étouffé dans la presse. Le médecin légal vint pour la forme. Vers la fin de la journée, les autorités italiennes parurent aussi; elles présentèrent leurs condoléances. Annette les reçut, la tête haute, calme et sévère; elle eut la force de ne rien trahir de ses sentiments. Assia avait dû se cacher dans l'autre chambre, pour ne pas montrer

son emportement; jetée sur son lit, elle le mordait. — Le consulat français fit, à son tour, tardivement, acte de présence. Il enregistra les dépositions, se consulta avec Annette pour la mise en bière, la levée du corps et le départ. Elle eût voulu ne pas rester un jour de plus. Mais les formalités l'enchaînèrent jusqu'au lendemain soir.

Elle dut donc passer la nuit dans la ville tueuse, la ville de pierre, qui tant de siècles a lapé le sang des égorgés. (Et c'est de ce sang que la fleur de l'art a germé... En cet instant, Annette eût foulé aux pieds la fleur!...) Assia avait voulu veiller avec elle; agenouillée aux pieds du mort, qu'elle baisait, elle murmurait une incohérente mélodie, qui tantôt s'enflait, tantôt se brisait; elle finit par sombrer dans la nuit de la pensée, sans connaissance, la joue posée contre un pied nu de Marc. Annette, assise, le buste penché, de ses yeux secs fixait le gouffre. La nuit, partout : en haut, en bas ; la nuit, dehors; la nuit, dedans. Des ailes noires la tenaient planant au centre. Elle-même était la Nuit.

Le jour revint. Une nouvelle ère... *Post mortem*... Un soleil étranger, que ses yeux n'avaient pas connu. Annette appartenait maintenant à un autre siècle...

Mais il n'était pas temps de fermer les yeux et de s'étendre, comme lui, près de lui, les mains jointes au creux de la poitrine. Il y avait des devoirs à remplir. Elle fit sa toilette, se rhabilla; elle veilla à ce que Assia prit, malgré elle, la nourriture. Elle l'y força. Assia refusait, mangeait, pleurait, mangeait ses larmes et son repas. Et à la fin, elle eut un haut-le-cœur, elle rendit le repas. De très bonne heure, le double cercueil avait été apporté; et l'on scella la prison de plomb. Assia s'enfuit dans le couloir, comme une égarée; elle

se bouchait les oreilles avec ses mains. Annette refusa de s'éloigner : elle regardait murer son enfant. Elle lui disait, à bouche close :

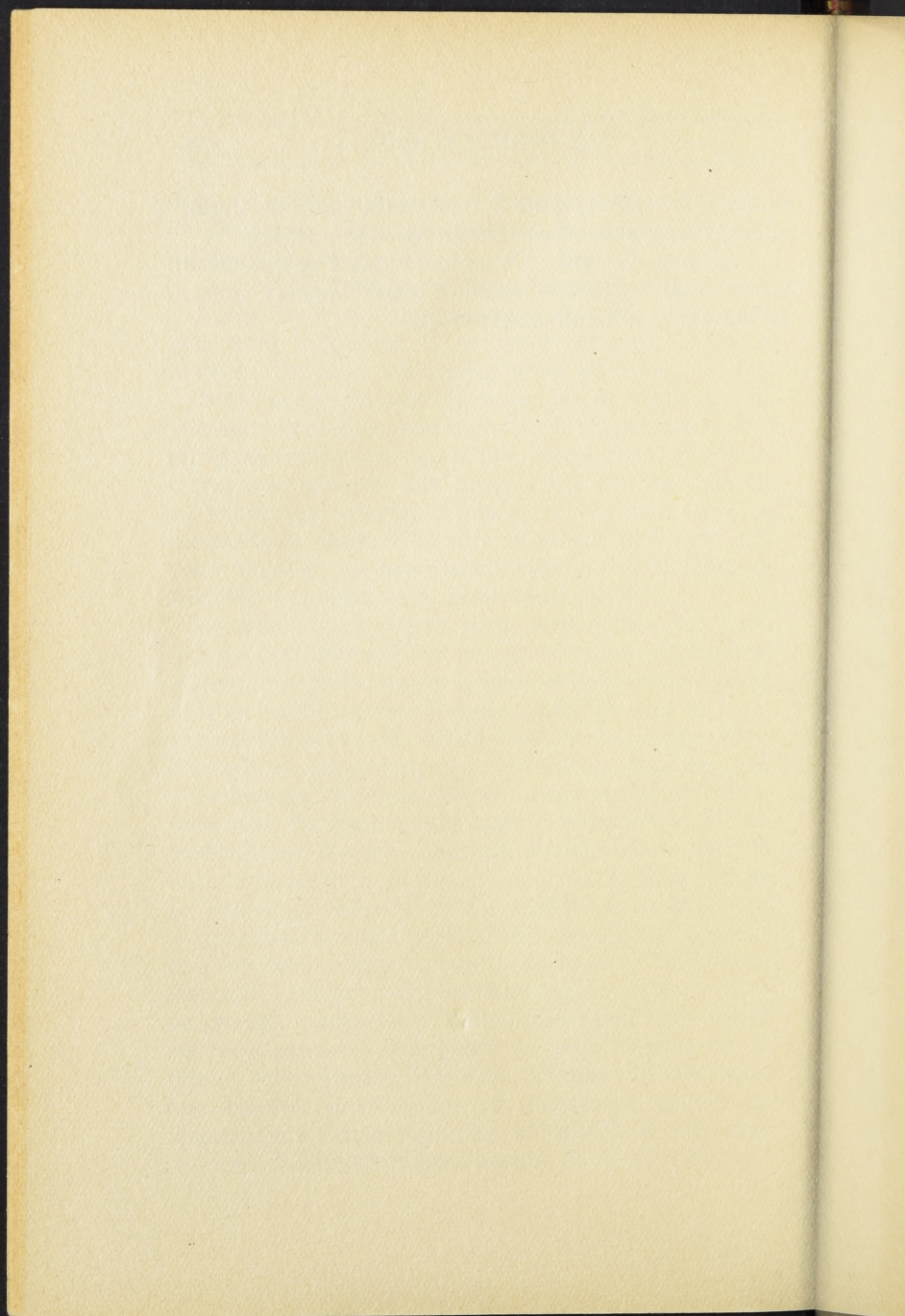
— « N'aie point peur ! Mon petit, je suis là... »

Après, ils restèrent seuls, tous les trois. Volets fermés, toute la journée. Ils ne bougèrent plus. Le fils, la mère et l'épouse. Ils étaient tous les trois étendus. Annette avait pris près d'elle, sur son lit, Assia, qui ne pouvait rester seule ; elle lui tenait la main, côte à côte, allongées toutes deux sur le dos. Assia, abrutie de douleur, s'engourdissait aux bruits de la rue, ou s'agitait au ronflement sinistre d'une grosse mouche dans la chambre ; la main d'Annette la serrait plus fort. Les yeux ouverts, qui regardaient sans le voir le plafond, Annette remontait avec Marc toute sa vie.

Le train partait, le soir, après onze heures. Les deux femmes retrouvèrent sur le quai le consul de France, qui les avait prises sous son égide et ne les quitta point qu'il ne les eût vues embarquées. Elles avaient un compartiment réservé. En se penchant par la portière pour dire adieu, Annette aperçut encore une fois, au delà d'un barrage, le jeune garçon au bras cassé, que l'intervention de Marc avait sauvé. Il avait réussi à s'introduire sur le quai ; mais on le maintenait loin du wagon. Annette lui fit signe de la main, et elle exprima au consul sa volonté de lui parler. A contre-cœur, le commissaire laissa passer l'adolescent, qui se précipita sur le marchepied, baisant la main d'Annette en pleurant. Il disait avec volubilité des mots que Annette ne pouvait comprendre ; mais ils n'avaient pas besoin des mots. Annette, dégageant sa main, la posa sur la tête du jeune garçon, et elle dit, à haute voix, de façon que chacun des témoins pût l'entendre, qu'elle le recommandait aux soins des autorités ; et elle pria le consul de l'informer, par la suite, de ce qu'il devien-

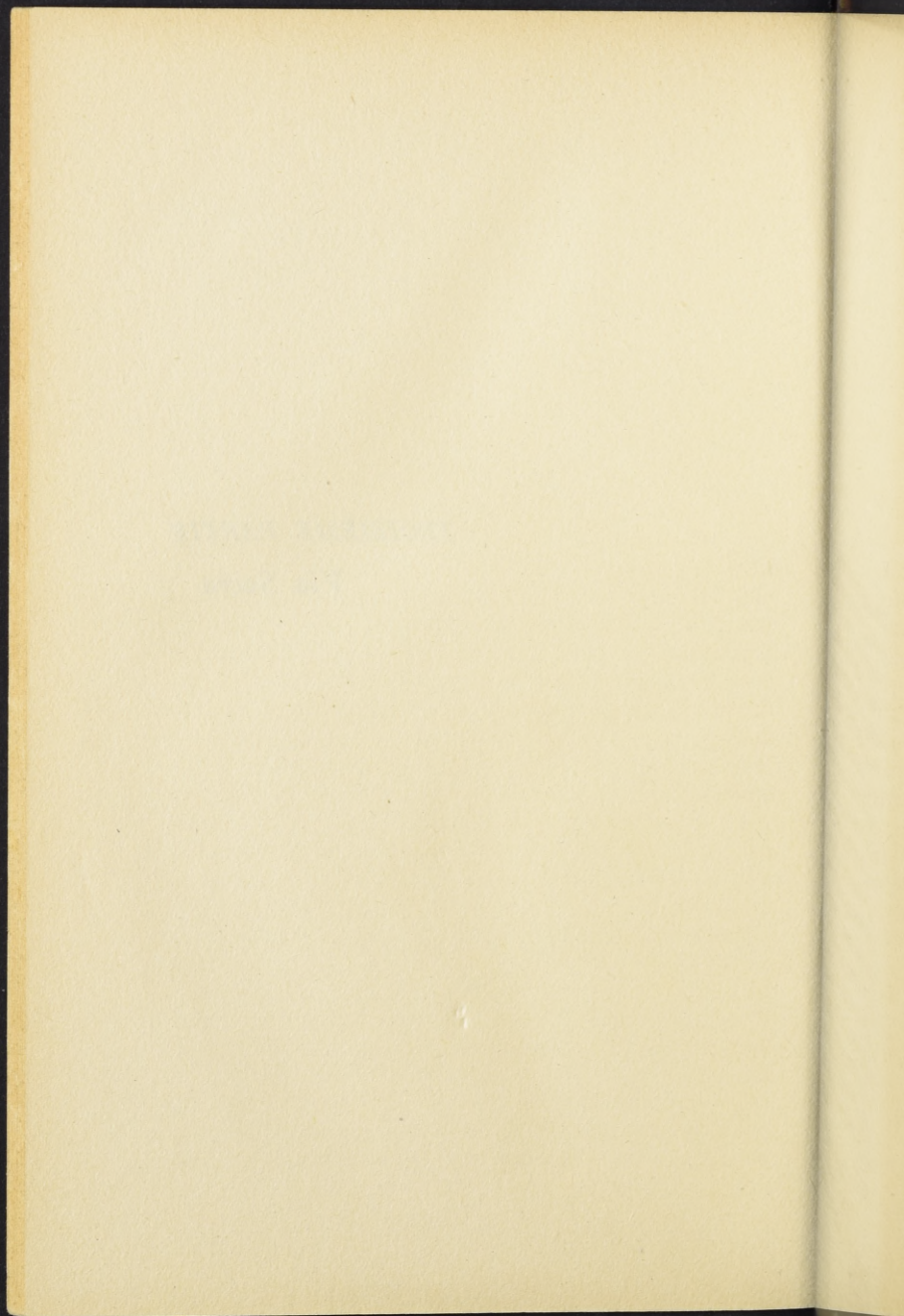
drait. Elle voulait, dans la mesure du possible, empêcher les vengeances de s'exercer, après son départ.

La locomotive siffla. On ne tenait pas à ce que cette scène se prolongeât. Annette se rassit dans ses voiles. Et dans la nuit le convoi s'enfonça.



TROISIÈME PARTIE

Via Sacra



Sylvie n'était pas très bien portante, ces jours-là. Elle ne l'était plus, depuis longtemps. Mais ce matin, elle fut prostrée. Un accablement pesait sur ses membres. Elle avait peine à se lever. Où était-il, son vif-argent des aubes d'antan, lorsque, les paupières à peine entre-bâillées, l'esprit bondissait hors du sommeil, et, du même coup, lançant les draps, les jambes nues hors du lit, et sur le tapis les durs petits pieds dressant leurs orteils?... Elle se levait aujourd'hui, pour s'asseoir molle et sans souffle, sans même l'ombre d'énergie pour passer un pyjama, mouillée de sueur et frissonnante. Il lui fallut un grand effort pour faire sa toilette, en s'y reprenant à plusieurs fois. Ce n'était pas tant la force physique qui lui manquait, que la volonté. Car chacun de ces mouvements qui naguère s'accomplissaient mécaniquement, l'un déclenchant l'autre, sans qu'elle eût la peine d'y penser, réclamait d'elle aujourd'hui une volonté. Le bras levé vers les cheveux retombait, ou restait figé sur place, si on ne lui disait, à tout instant :

— « Allons, avance!... »

C'était lassant. Et tout de suite, au moindre effort, ce manque de souffle... Elle regardait dans le miroir

son teint jaunâtre et, dans son peigne, les cheveux emmêlés : (comme ils tombaient!...). Ils grisonnaient, sur les tempes. Elle avait un sourire de pitié méprisante. Son énergie se retrouvait dans le dur jugement qu'elle portait sur cette guenille de corps, cette piètre étoffe usagée. Elle en examinait crûment les mailles relâchées. Et comme sa main palpait son ventre, elle eut une douleur aiguë, tel un couteau qui s'enfonçait. Elle s'affaissa, nue, assise sur le rebord de la baignoire, ployée en deux, et les deux mains pressant la blessure. La douleur disparut, en s'enfonçant. Mais Sylvie s'éternisait dans sa position, suivant le trait au fond de son corps. Elle se redressa enfin, promena sa main sur sa cuisse gauche un peu enflée, autour du genou : la peau très blanche était lisse et tendue; et toute la jambe était pesante comme une pierre. C'était de là que lui venait sans doute cette lassitude. Mais la lassitude n'eût été rien sans le désarroi qui la poignait, à ce moment. Elle ne pouvait se l'expliquer. Aucune raison. Les choses allaient comme elles devaient aller. Elle vieillissait. Sa vigueur, sa santé, sa vie, fichaient le camp. Elle savait pourquoi! Quand on sait pourquoi, et que si on est usée, on s'est usée par volonté, en trop jouissant, on ne se plaint point, on en a eu pour son argent. Sylvie ne marchande pas ce qui vaut le prix, pas plus qu'elle ne se laisse marchander en affaires. Bonne payeuse!... Alors, pourquoi cet abattement ?

Elle ne bougea pas de chez elle, toute la journée. L'appartement était désert. Bernadette et son mari avaient profité des congés de la Pentecôte, pour faire une course de plusieurs jours en leur auto, jusqu'à Bayonne. Sylvie, engourdie devant un tiroir ouvert, rangeait, laissait tomber de vieilles lettres, s'oubliait à songer sur une ligne. Le front lui faisait mal, entre

les sourcils. Ce mal lui était une compagnie. La longue journée vide passa. Sylvie se retrouva, déjà, au bord de la nuit. Elle avait dû somnoler par instants. Elle eut un regret inquiet que le temps eût fui si vite. Elle eût voulu le retenir.

On lui monta les journaux du soir. Elle les ouvrit sans hâte, dans son lit. Ses yeux indifférents effleuraient les faits-divers. Aux dernières nouvelles, cinq lignes brèves :

« *Un Français à Florence, victime d'un attentat...* »

Elle ne lut point (elle crut qu'elle n'avait point lu) au delà de cette première ligne. Elle ne s'y arrêta point. Elle éteignit : — si lasse qu'elle laissait le journal ouvert sur le lit... Sommeil. La fosse à l'informe... Ou cet informe n'est-il que l'oubli instantané des formes qui se succèdent, harcelantes et sans trêve ? On est comme dans un sac, ligotée et lancée dans le vide, sans air et sans lumière ; on est sans mains, sans souffle et sans yeux... Elle fut emportée ainsi, pendant toute une nuit. Elle s'y arrachait, faisant craquer les liens du sac, et retombait épuisée, pour des heures...

Quand elle réussit enfin à s'en évader, elle alluma, et vit que minuit n'était pas sonné : elle avait sommeillé moins d'une heure. Une angoisse intolérable lui tenait la gorge. Elle prit un livre et tâcha de lire. Son regard s'en allait vers le journal sur le lit. Elle le reprit, retrouva, sans avoir conscience de la chercher, la ligne sur « *le Français à Florence* », lut plus loin : — « *Rivière...* », eut une piqûre au cœur... (Elle se rendit compte alors qu'elle avait dû lire déjà ce nom, la première fois)... resta, le journal en main, épelant chaque lettre... Il y avait bien « *Rivière... tué, au bord de l'Arno, dans une dispute avec des chemises noires.* »... Elle haussa les épaules, rejeta le journal, réteignit, tâcha de faire

aussi la nuit dans son esprit. Qu'est-ce qu'elle avait pu croire?...

— « Imbécile!... Tu ne sais qu'inventer... »

Il y avait bien un « b »... Elle se retourna sur l'oreiller... Tout de même, c'était rassurant de savoir que son neveu et sa sœur étaient en Suisse... Grâce à Dieu! Elle eut besoin de se le répéter, plus d'une fois, cette nuit. La raison était convaincue. L'instinct ne l'était point. Et elle ne s'avouait pas qu'elle s'arrêtait de respirer, chaque fois qu'elle entendait un pas qui montait l'escalier.

Le matin reparut, sans qu'elle eût dormi. Mais elle respirait mieux. Aucun télégramme n'était venu. Les mauvaises nouvelles vont toujours vite.

Ce ne fut pas un télégramme. Ce fut une carte. Elle était bonne. Il y a de bonnes nouvelles qui sont plus terribles que les pires. Le timbre de la poste marquait : « Florence »; et c'était Marc qui lui écrivait!... Une vague de sang passa devant les yeux de Sylvie. Elle ne vit plus. Et la douleur au ventre une seconde fois la poignarda... Elle se débattait dans le brouillard. Elle voulait lire. Il fallut attendre que la vague retombât. Ses mains tremblaient...

Marc écrivait. Il vivait donc. A quelle date?... Avant-hier. Marc était gai, tendre, et malicieux. Il plaisantait familièrement la vieille amie. Il lui envoyait une carte illustrée, qui représentait *la Madone à la Chandelle* de Crivelli, au Musée Brera. La belle personne, fraîche et saine, aux traits nets, fins, un peu secs, qui fait une moue décidée, trône somptueuse et rustique, sous un baldaquin enguirlandé de fruits; et sa belle main robuste, aux doigts longs, tend à l'enfant une poire.

Et le gamin (celui de Paris) écrivait :

— « Tu te reconnais ? »

(Et c'était vrai, elle lui ressemblait : celle d'autrefois! Il la voyait donc encore ainsi?)

Et il ajoutait :

— « Et autour de ton trône, toutes tes victoires. Sont-elles juteuses, toutes ces poires!... Et la petite chandelle à tes pieds, — c'est moi. »

(Le cher polisson! Il lui écrivait sur une carte ouverte...)

Et il disait encore :

— « Non! ne fais pas ton menton fâché! Pardon! Je suis fou! Ce soleil doré me grise. Et tout ce qu'on voit, ces vieilles pierres, ces jeunes fleurs, ces belles filles d'autrefois et d'aujourd'hui. Ah! que c'est beau! Qu'il fait bon vivre! Ma chère vieille, pourquoi n'es-tu pas avec nous? Que tu me manques! Quand je t'ai vue dans ce tableau, j'ai failli embrasser la Madone. Mais je ne l'ai pas dit à Assia... Tends ton menton!... »

Oui, il devait avoir bu, le fou, un coup de soleil de trop. Qu'il était jeune! Qu'on se retrouvait jeune, en l'entendant!... Sylvie, riant, tendait son menton; et elle baisa les lignes sur la carte...

Puis, de nouveau, l'ombre et l'angoisse... Elle compara le jour et l'heure de la carte avec ceux du fait-divers...

— « Non! impossible!... D'y penser seulement, c'est un crime!... Est-ce que je n'aurais pas été prévenue vingt fois, depuis hier matin? Vieille folle!... »

Mais, la minute d'après, elle était sortie du lit, et précipitamment elle s'habillait, de ses doigts fiévreux, qui, pour la première fois, se trompaient en mettant les agrafes. Et sans prendre le temps d'absorber son café (c'était un rite du lever), elle sortit, enfouissant dans son sein, contre sa peau, la carte de Florence... « Folle », elle l'était. Car, malgré la menace de sa jambe gonflée, (elle était experte en maladies, elle savait de quoi il retournait), elle voulut monter à pied jusqu'au haut de la colline de Montmartre, pour prier dans la Basilique. C'était un vœu. Elle gravit, serrant les dents, tirant après elle ce boulet attaché, à la fin portant d'une marche à l'autre sa jambe avec ses mains, elle gravit l'escalier de deux-cent-vingt-cinq marches. Elle l'eût bien monté sur les genoux, si elle n'avait craint de ne pouvoir se relever. Elle arriva exténuée. Elle s'affala, devant une statue de la Vierge, sur un prie-Dieu. Elle pria, pria. Mais elle n'arrivait pas à dévider ses prières. Elle brisait le fil. Il lui sortait de la bouche, au milieu, une affirmation monotone, insistante, impérieuse :

— « Il vit, il vit, il vit... Je veux qu'il vive!... »

Elle voulait imposer son ordre à la divinité. Elle le répéta, jusqu'à épuisement. Et puis, elle dut s'inter-

rompre une minute, pour souffler. Et elle se trouva, le cerveau vide, le cœur à sec. Elle leva les yeux vers la Madone penchée au-dessus d'elle, et elle se rappela l'autre, celle qui était son portrait. Elle ne pensa pas un instant à l'impiété du rapprochement. Elle lui parla, d'égale à égale, comme à son image dans le miroir. Elle lui dit :

— « *Je veux. Je veux.* »

comme si elle était à la place de l'autre, sur le piédestal. Mais l'autre restait triste et résignée, les mains ouvertes... Elle *ne voulait pas*... Sylvie, en bas, grondait, et la rage lui montait. Elle reprit son marmonnement précipité; elle le martelait :

— « Il vit. Il vit... »

Elle essaya de corrompre Dieu. Elle lui offrit une somme d'argent, — et puis, des choses insensées : des obligations de piété, ou sans piété, des corvées physiques et morales, qui ne rimaient à rien, des pensums et des tourments incongrus... Qu'est-ce que Dieu pouvait bien en faire?... Elle en eut l'impression, et elle dit :

— « Mais est-ce que je sais? Dis, toi! Je ferai tout ce que tu voudras. »

Et elle s'enfonça dans un abîme d'humilité commandée. Mais elle touchait le sol, d'une seule tombée; et l'abîme n'allait pas bien loin. Elle se retrouvait devant son âme sèche, son moi brûlant qui ne savait pas s'oublier; et elle les grattait, avec ses ongles, pour en faire jaillir un flot de foi, qui atteignît au visage Celui qui dort, Celui qui peut et qui ne veut pas, — et que le flot le forçât à vouloir selon *sa* volonté. Rien ne jaillit. Et Celui qui dormait, dormit...

Il ne dormait pas... Sylvie sentit qu'il la guettait entre ses paupières... Et brusquement, elle reçut un coup de tonnerre...

— « *C'est accompli !... »*

Oh ! pas par lui, le pétrifié, l'impuissant, le muet ! Il n'y avait qu'à regarder la pâle intercédante, celle qui avait reçu la demande et rapportait la réponse, — son air vaincu, ses mains de défaite :

— « *Je n'y peux rien !... »*

— « *Alors, pourquoi est-ce qu'on te prie ? »*

Sylvie repoussa violemment son prie-Dieu ; et dans le mouvement qu'elle fit pour se relever, le prie-Dieu tomba. Mais elle n'entendit pas le bruit de la chute qui se répercutait. Elle entendait, dans le tonnerre de son crâne, la piteuse excuse :

— « *Je n'y peux rien. C'est le Destin... »*

— « *Et tu te dis Dieu !... menteur ! menteur !... Chien du destin ! Chien !... »*

Elle parlait tout haut. Par bonheur, peu de dévots à l'entour. On n'entendait qu'un grondement, sans distinguer... Le bedeau, attiré de loin par les éclats, arriva pour voir une femme furieuse, qui sortait, bousculant les chaises sur son passage.

Sylvie se retrouva sous le ciel mort, au-dessus du cercle de la ville morte. Et elle redescendit, en titubant, l'âpre escalier des Sept Douleurs. Il y en avait une de plus, à cette heure !... Elle se crispait à la rampe, pour ne pas rouler... Elle arriverait bien assez vite, en bas ! Elle savait ce qui l'attendait. Etrangement, elle n'avait plus un doute. En fait, pourtant, elle ne savait rien de plus que quand elle était montée... Elle savait tout ! Il eût été inutile d'en discuter avec elle... A mesure qu'elle descendait, sa rancune contre ceux d'en haut tombait. Ils ne pouvaient rien, ils étaient des vaincus, comme elle, — comme tous ces pauvres idiots, qu'elle voyait monter, à leur tour, ainsi qu'elle était montée, une heure avant. Elle avait seulement envie de leur crier :

— « N'y allez pas! Ceux de là-haut ne sont pas capables de s'aider. Comment est-ce qu'ils pourraient vous aider? Vous voyez bien qu'il est mort aussi, le Fils de la Femme, leur Fils de là-haut!... »

Mais à mesure qu'elle descendait, avec sa colère, le dernier reste de ses forces tombait. Elle se traînait.

Avec une peine inouïe, elle atteignit son logis. Malgré son orgueil obstiné à ne jamais demander secours à d'autres, elle dut dire à la concierge qui flânait sur le pas de la porte :

— « Madame Boireau, voulez-vous m'aider à monter? »

Elle n'entendit rien de ce que la brave femme lui disait. Mais sur le palier du second, elle trouva George, qui l'attendait. Elle en était sûre.

George était en noir, et pleurait. Sylvie ne pleura pas. Elle dit :

— « C'est toi, George? »

Elle congédia Mme Boireau, qui n'eût pas été fâchée de rester. Elle dit :

— « Attends que je trouve mes clefs! »

ouvrit, entra, referma. ...Et quand elles furent toutes les deux seules dans sa chambre, et que George, ne retenant plus ses sanglots, tendant les bras, balbutiait :

— « Sylvie... Sylvie... »

Sylvie lui dit :

— « Oui, oui, je sais... »

Elle se laissa tomber dans son fauteuil, blême, épuisée, les yeux fermés, presque morte.

Et alors, elle dit :

— « Maintenant, raconte! »

George avait reçu en Suisse un télégramme d'Annette, avec mission de préparer Sylvie à la nouvelle. Elle était rentrée, avec l'enfant, par le train de nuit. A peine arrivée, elle courut chez Sylvie. Mais à sa stupeur, elle trouva une Sylvie qui était déjà préparée, une Sylvie sans un sursaut, sans un cri, sans une larme. Ce ne fut qu'après avoir déversé tout son gros chagrin de jeunesse, qui se soulage en s'épanchant à flots et avec bruit, qu'elle s'aperçut de la lividité de la femme aux yeux fermés. Et elle s'épouvanta. Elle lui prit les mains glacées, lui toucha le front, lui tâta le cœur, la serra dans ses bras. Sylvie continuait de se taire. Mais elle rouvrit les yeux. Ce n'était point George qu'elle regardait.

George, robuste, la souleva et la traîna sur le lit. Elle la déshabilla. Elle vit l'enflure du bas du corps, et elle jugea exactement du danger. En attendant d'autres soins, elle fit un bandage et disposa le corps étendu dans le lit. Sylvie se laissait faire, sans bouger. George cherchait vainement à obtenir d'elle un mot. Elle s'assit à son chevet, pour la veiller. Elle ne savait comment faire, entre l'enfant qu'elle avait laissé au logis, et cette femme qu'elle n'eût point voulu quitter.

Sylvie perçut son embarras. Elle fit effort pour la regarder, et dit :

— « Le petit t'attend. Va le retrouver! »

— « Mais je ne peux pas vous laisser seule! »

— « J'ai l'habitude. »

— « Mais que ferez-vous, si vous avez besoin de quelque secours? »

— « Ce que j'ai toujours fait : je m'en passerai. »

— « Mais il ne faut pas que vous bougiez. »

— « Je ne bougerai pas. Je ferai comme *lui*. »

George tressaillit, et ses jeunes larmes rejallirent. Elle frotta aux joues de Sylvie ses joues mouillées, et Sylvie eut le goût du sel au coin des lèvres. Elle dit :

— « Tu es bien heureuse de pleurer!... Allons, va-t'en! J'ai besoin de rester seule. Je ne remuerai pas jusqu'au soir. Au soir, reviens! Je sortirai. »

George, relevée, les yeux séchés, se récria...

— « Je sortirai. »

George dit non. Elle fit défense. Elle se fâcha...

— « Je sortirai. »

George avait dit que Annette annonçait son retour, le soir. Et sur-le-champ Sylvie avait décidé d'aller l'attendre, à la gare. Il était inutile de discuter.

— « Mais c'est la mort que vous risquez! »

— « Et quand ça serait! »

George protestait. Sylvie fit :

— « Assez! Tu viendras, pour m'aider. Ou j'irai seule. »

George se tut, et sortit.

Sylvie resta seule, étendue; et elle ne fit pas un mouvement, de toute l'après-midi. Son corps était mort. Sa pensée était dans le train qui, en ce moment, revenait, grondant, à travers la Suisse et la France, Elle était toute avec Annette. Le vieil amour des deux sœurs les avait rejetées l'une contre l'autre. Et pour

toutes deux, ce fut une diversion salutaire à la douleur. Chacune pensait :

— « La pauvre femme!... »

(Annette : — « Comment, sans moi, recevra-t-elle la nouvelle? »)

(Sylvie : — « Comment a-t-elle, sans moi, reçu le coup? »)

Et dans leur deuil, toutes deux cherchaient comment l'alléger à l'autre. Car elles avaient eu beau être longtemps séparées de fait, séparées de cœur, — elles étaient sûres que ce deuil était à l'une autant qu'à l'autre. Cet enfant, elles l'avaient comme fait ensemble, nourri, élevé, partagé; elles ne pensaient plus à se le disputer. Elles mouraient ensemble de sa mort. Que l'une de l'autre elles étaient proches, dans son tombeau!

— « Viens, couchons-nous, ma pauvre Annette! »

Et Sylvie revit leurs deux jeunes têtes qui se touchaient, penchées sur le berceau...

Vers la tombée de la nuit, elle se leva malgré la défense, examina dans ses armoires ses détroques, prit une aiguille et des ciseaux, réajusta une de ses robes. George revint, vers huit heures. Puisqu'elle ne pouvait rien empêcher, elle devait au moins tout faire pour que les risques fussent moins graves. Elle renouvela le pansement et le bandage, elle aida Sylvie à s'habiller. Sylvie prit, du tiroir près de son lit, un petit miroir et son fard; elle ne voulait pas que son aspect pût inquiéter Annette. George, la soutenant dans ses bras de jeune athlète, descendit avec elle l'escalier. Un taxi les emmena à la gare.

Le train du Simplon fut exact, comme les rois (dit-on) et le malheur. Peu après dix heures, les deux femmes qui attendaient virent, dans le flot des arrivants, venir les voiles noirs des deux femmes. La plus

jeune cachait sous le sien son visage; Annette, la face nue, droite, sans se hâter, avait passé son bras sous celui de sa belle-fille; mais l'œil aigu de Sylvie, du premier coup, vit bien que ce n'était pas pour s'appuyer: la plus jeune était la moins ferme. De loin, Annette reconnut Sylvie; et sans que sa marche en fût pressée, dès cet instant, son regard ne quitta plus celui de sa sœur. Sylvie voyait ces yeux se rapprocher: ils étaient terriblement calmes, comme la grande bouche, farouche, fermée. Annette voyait nettement le visage dévasté de Sylvie; et elle n'était pas dupe des expédients; elle détaillait, sous le rouge emprunté, la bouffissure et la blêmeur. Lorsque les sœurs s'embrassèrent, il n'y eut pas un mot échangé; mais dans l'étreinte, elles sentaient la déchirure d'un seul corps. George et Assia mêlaient leurs larmes. Quand elles changèrent de partenaire, dans le court moment où Annette tint George dans ses bras, elle s'informa de la santé de Sylvie. George hâtivement lui murmura à l'oreille. Annette reprit Sylvie, passa le bras autour de sa taille; et la soutenant, sans le lui montrer — car Sylvie, voulant cacher son état, se raidissait — elle perçut sous ses doigts les frémissements de cette chair meurtrie qui trébuchait. Elle emmena sa sœur dans son logis.

La première chose qu'elle fit fut d'aller embrasser l'enfant qui dormait. Elle resta seule, quelques minutes avec lui, dans la chambre non éclairée, où filtrait une lueur par la porte entre-bâillée. Le petit, encore endormi, dit :

— « Bonsoir, papa... »

Puis, s'éveillant à demi :

— « Tiens, ce n'est pas lui, c'est maman Annette. »

— « C'est encore lui! Dors, bien-aimé! »

Il se rendormit.

Annette, revenue près des autres, écarta d'un geste tout entretien. Elle dit à Sylvie :

— « Tu vas coucher avec moi. C'est mieux que tu ne rentres pas seule. Et ça me fera du bien. Mais on ne se parlera pas. C'est promis ? »

Elle la quitta, pour s'occuper de sa belle-fille; elle la força à manger un peu. Assia ne voulait pas, et pleurait. Annette la confia à George, qui l'emmena; et George reçut aussi les instructions pour le lendemain, les formalités à remplir pour les obsèques. En s'en allant, les deux jeunes femmes, qui n'arrivaient pas à tarir l'eau de leurs yeux, se disaient :

— « Comment fait-elle, comment font-elles toutes les deux, pour ne pas pleurer ? »

Et elles en étaient presque révoltées. Mais elles en étaient aussi terrifiées. George dit tout haut ce que pensait Assia :

— « Mon Dieu, mon Dieu, ce doit être l'enfer, de ne pas pleurer!... »

Les deux sœurs étaient assises sur le lit, elles se regardaient avec une tendresse infinie. Annette aida Sylvie à se déshabiller, et elle s'étendit près d'elle, dans la nuit. Elles s'entourèrent de leurs bras. Et leur énergie se brisa. La cadette se serrait contre l'aînée; et l'aînée étreignait la cadette. Sylvie, la première, gémit :

— « Notre pauvre petit ! »

Alors, alors, le torrent du cœur... La digue sauta. Et les larmes les inondèrent... Nul ne pouvait voir. Même pas elles. Chacune buvait sur le visage de l'autre les deux ruisseaux brûlants qui se mélangeaient en une rivière... Triste rivière! C'était leur nom et leur sort. Elle était faite de fièvre, d'amour et de douleur. Mais elle était pure, elle était sainte, en ce moment. Son flot était sans souillure. Elle emportait dans son

courant les derniers restes d'égoïsme. Aucune des deux ne pensait à soi, mais à l'autre — « au pauvre petit » — et à la peine de la sœur. Quand le gros du torrent eut passé, les laissant pleines d'une pitié passionnée, elles se baisèrent mutuellement les yeux et les narines. Avec leurs mains, elles essuyèrent, elles caressèrent leurs joues et leurs bouches...

Puis, Annette, se dégageant des bras de sa sœur, toutes deux étendues sur le lit, côte à côte, se tenant par la main, comme marchant à travers la nuit, — l'aînée raconta à la cadette. Elle dit, en termes brefs et dépouillés, le dernier jour, l'heure fatale. Sa voix était basse, sans timbre, lente, elle s'arrêtait de place en place pour refaire son plein d'énergie, ou quand sa main sentait, dans la main de la sœur, que l'âme de la sœur demandait grâce. Elles arrivèrent toutes les deux jusqu'au bout du récit. Le silence se fit et se prolongea. Sylvie délia sa main, elle se pencha sur la poitrine de sa sœur et mit sa bouche sur la place du cœur. Sa rage du matin était oubliée. Des bribes de paroles religieuses émergeaient de son souvenir :

— « *Stabat mater dolorosa...* »

Annette, immobile, la laissait faire. Oui, elle se tenait — *stabat* — debout dans la nuit. Elle caressa maternellement la tête de sa sœur. Puis, elle dit :

— « Maintenant, reposons-nous ! La journée sera lourde, demain. »

Elles se tournèrent le dos, appuyées l'une contre l'autre. Le même flot coulait en elles. Ni l'une ni l'autre ne dormit. Après un long temps, loin dans la nuit, Sylvie demanda, angoissée :

— « Où est-ce qu'il est ? Où est-ce qu'il est ? »

La voix d'Annette répondit :

— « Où est-ce que nous sommes ?... »

Les deux corps adossés frémirent... Fut-ce une minute après, ou bien une heure ? Sylvie reprit :

— « Je ne comprends pas, je ne comprends pas... »

Annette, sans parler, pressa ses épaules contre celles de sa sœur. Sylvie, comme un enfant qui a peur, demanda :

— « Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? »

Annette dit :

— « La même. »

Annette avait décidé, avec Assia, que Marc reposerait, non à Paris, mais dans le cimetière d'un petit village près de l'Yvette où le jeune couple avait passé des jours sacrés, après le retour des deux enfants prodigues au foyer... Bien peu de jours! moins d'une huitaine... (on ne pouvait s'accorder de congé!...) mais hors du temps!... — Marc en avait exprimé le vœu, devant Assia et devant sa mère, sans bien songer à la réalisation. Mais Annette et Assia s'étaient trouvées d'accord, pour donner à leur chéri cette dernière satisfaction : (c'étaient à elles qu'elles la donnaient).

Cela n'allait point sans de nombreuses formalités. Mais George, avertie, et son père firent rapidement le nécessaire. Annette et George allèrent retirer le corps au dépôt de la gare et l'embarquer pour son ultime destination... Mais pour l'escorter, Annette resta seule.

Elle avait, le matin, examiné soigneusement sa sœur, et décidé que Sylvie ne sortirait plus de son lit, jusqu'à ce que son état fût amélioré. Sylvie avait voulu se révolter. Mais, plus que la volonté d'Annette, la fit plier l'affection qu'elle lisait en elle et la prière instante que ses yeux lui adressaient. Non, elle n'avait pas le

droit de lui rien refuser, en de telles heures, ni de risquer sa vie, quand cette vie pouvait encore être de quelque prix (elle le voyait) à sa grande. Elle pensa :

— « Je ne veux pas mourir. Elle a besoin de moi ! »

Quant à Assia, elle avait eu, dans la nuit, une forte fièvre, et le médecin appelé, réservait son diagnostic; il interdisait toute fatigue. Il eût été imprudent qu'elle s'exposât à de nouvelles émotions. Elle s'en désolait et protestait qu'elle voulait accompagner Annette. Mais son subconscient se cabrait :

— « Non, non, je n'irai pas!... »

Elle avait peur du cimetière. Peur de la vue même de cette bière. Peur, cette femme, qui avait traversé tant de champs de mort et de la guerre et de la révolution!... Justement! Elle les avait traversés. Et c'est après, que leur trace avait lentement, lentement rongé l'acier. Son énergie nerveuse était à vif; et le dernier coup l'avait brisée. Elle ne pouvait plus supporter le tête-à-tête d'une journée avec le mort. Il avait beau être invisible! Si elle l'eût vu, c'eût été moins terrible... « Ce que je vois est hors de moi. Ce que je ne vois pas et qui est là, m'assiège et entre... »

Annette se garda d'insister. Qu'elle fût seule était son vœu : elle n'eût pas osé le formuler. Elle écarta l'aide de George, qui aurait voulu s'accrocher à elle, mais elle ne put refuser celle de Julien Davy.

Un petit cimetière de campagne. Par-dessus le mur de pierres inégales, non cimentées, entre lesquelles il y avait des jours, se renflaient les collines de terre rouge, fraîchement remuées par la charrue. On entendait au loin tinter le soc contre les pierres et, parlant aux chevaux, le laboureur. Les églantines fleurissaient aux haies. L'air tiède et pur était comme une jeune bouche. Et tout le reste était silence, — où s'éboulait la terre sèche sur le cercueil. Annette était là, penchée, et elle écouta, et elle vit tout, jusqu'à la fin. Elle lui disait :

— « Je suis là. Dors ! »

Il lui semblait qu'elle bordait dans son lit son enfant. Elle renvoya Julien. Elle resta seule, elle passa l'après-midi, assise au bord. Elle pensait :

— « Mon fils, mon fils!... Comme tu es loin, déjà ! Tu as pris de l'avance. Pourrai-je te rattraper ? »

Car une sorte d'illumination lui faisait voir le mort, comme un vivant qui s'éloignait, à grands pas. Et ses yeux suivaient, par-dessus le mur du cimetière, une silhouette d'homme qui s'en allait à travers champs. Il gravissait la colline ; et quand il fut arrivé au faite, la silhouette se mit à décroître, s'enfonça de l'autre côté. Annette lui tendit les bras :

— « Attends-moi ! »

L'image s'engloutit dans la terre. Annette, frémissante, s'était dressée. Mais son regard s'abaissa sur la fosse, et dans ses membres la paix rentra. Elle se rassit... Il était là!... Il avait beau s'enfoncer derrière la faite de la colline. Le fond de la terre était proche. La mère saurait bien rejoindre son fils...

— « Mon grand, mon grand!... »

Ah! qu'il avait grandi, depuis le temps où elle le couvait dans son ventre!

— « Maintenant, tu me dépasses... Hier, mon fruit. Aujourd'hui, mon arbre... »

Et elle regardait, au dehors, au coude du chemin qui montait, un beau hêtre aux rameaux étendus comme des ailes; au pied, une vieille femme chargée d'une hotte s'arrêtait pour souffler, près d'une croix. Elle répéta tendrement :

— « Mon grand!... Soutiens-moi! Je suis si faible! J'ai tant de peine!... Je sais, je sais, je ne dois pas, tu me le défends... Oui, mon vaillant, il faut maintenant que je sois digne de toi... Je le serai, si tu es là. Ne me quitte pas! Tiens-moi la main... Tu verras que ta maman te fera honneur. Elle tiendra, si tu la tiens. C'est toi, désormais, qui es le père. Et moi, l'enfant... Allons, mon grand!... »

Elle se leva. Une petite pluie de mai tombait, la transperçait. Elle tombait aussi sur la fosse. Elle unissait le fils et la mère. C'était comme si chaque goutte qui mouillait son cou et ses épaules désaltérait la soif du mort :

— « Tout est à toi, qui est à moi : l'eau et la terre. Nous partageons. Tu me donnes ta mort, et moi ma vie. Je ne m'en vais pas. Je reste couchée auprès de toi. Je ne m'en vais pas. C'est toi qui vas. Et je te suis. Tu me devances... Courage, Annette! Reprends ta

marche! Où va mon Marc, je suis bien sûre d'arriver. Marche, mon Marc! Ta vieille mère ne te laissera pas en chemin. Nous fûmes un. Nous serons un... »

Et comme elle se penchait, pour caresser la terre mouillée avec ses mains, elle entendit sur le gravier un pas léger qui se hâtait; et, se retournant, elle vit, venant, à longues enjambées, une femme jeune, grande, élancée, vêtue de deuil, qui s'approcha et qui lui dit :

— « Je suis venue... Pardonnez-moi!... Mon train a eu deux heures de retard... »

Annette la regardait, son visage long et ses yeux gris, qui se plissaient, comme pour sourire; et brusquement deux larmes rondes en jaillirent. Elle se taisait, attendant : car elle ne l'avait, avant, jamais vue. L'autre dit :

— « Ruche (1). Il m'a connue. »

Annette dit (son visage triste s'éclaira) :

— « Je me ressouviens de votre nom. Vous avez été la bonne hôtesse de mon pauvre petit frelon. »

Ruche s'inclina, d'un brusque élan (elle avait gardé sa souple échine de lévrier), et, avant que Annette pût l'empêcher, elle avait enfoui dans les mains mouillées, engluées de terre, son museau long. Quand, après, elle se redressa, elle avait aux joues les marques funèbres. Ses yeux de Chinoise de la Loire clignaient, pour refermer le couvercle sur son émotion. Mais Annette avait lu au fond. Et ouvrant les bras, elle baisa sur ces joues la trace qu'y avaient laissée ses mains, — la trace du fils. Ruche, la serrant, sentit le dos que la pluie avait transpercé; elle s'alarma, filialement. Elle dit :

(1) Voir *l'Annonciatrice*, tome I.

— « Mère, il ne faut plus rester ici. Vous prendrez froid. Rentrons ensemble. »

Et elle lui jeta son plaid sur les épaules. Annette, souriant tristement, dit :

— « J'ai bien des filles, à présent. »

Ruche dit :

— « Vous n'en avez pas qui ait pour vous plus de respect et d'amour. »

Annette, lui prenant le bras, s'en retournait à petits pas, comme à regret, du cimetière; elle demanda :

— « Pourquoi ne me l'avez-vous jamais dit, avant ? »

Ruche répondit :

— « J'étais de trop. Vous en aviez d'autres. »

— « Depuis quand n'avez-vous plus revu mon fils ? »

— « Depuis sept ans, que nous nous sommes quittés à Paris. »

— « Pourquoi, si vous étiez restés amis ? »

— « Il s'est marié, et je me suis mariée. »

Elle ajouta précipitamment :

— « Mais ne croyez pas qu'il y ait eu entre nous un lien secret! Je n'ai même pas été sa maîtresse. »

Il y avait dans ce mot : « même », un regret. L'oreille d'Annette le perçut. Et Ruche, à qui le mot avait échappé, voulut le reprendre :

— « Je ne voudrais pas que vous pussiez le croire. »

Annette la regarda, tout en marchant :

— « Si je le croyais, qu'est-ce que cela ferait ? »

Ruche rougit :

— « Oui, j'ai mal dit. Eh bien alors, je dis : si vous le croyiez, je voudrais que ce fût vrai. »

Annette serra contre son aisselle la main nerveuse qui la serrait.

— « Ma fille franche, vous n'en seriez pas plus proche de moi que ce seul aveu vient de le faire. »

— « Ni moi de lui, si ç'eût été vrai... Je ne veux rien vous cacher... Et puis, maintenant, cela vous revient : c'était à lui, c'est à vous, je vous le dois... Si c'eût été vrai, je mentirais en ne disant pas que j'en aurais moins de regret. Mais je mentirais aussi (me croirez-vous ?) si je ne vous disais que tel que c'est (que ce n'est pas), ce m'est encore plus beau et plus cher... »

Les deux femmes rentrèrent, sous la pluie, au petit hôtel du village, en attendant le train qui devait ramener Annette à Paris. Ruche veillait sur elle. Annette avait encore à remplir quelques funèbres formalités, à voir le fleuriste et le marbrier pour les soins à donner à la tombe, et elle voulut y retourner. Ruche l'accompagna partout, l'aidant de son esprit pratique.

La pluie avait cessé. Les deux femmes, après une longue station auprès de la fosse, firent ensemble, avant de retourner à la gare, quelques pas autour du petit tertre et elles s'assirent un peu au-dessous, dans la campagne. Ruche racontait ce que Marc avait été pour elle, les jours passés, aussi les nuits. Elle parlait avec sa franchise nue, exacte, sans voile, sans trouble, sans embarras, qui était comme un dessin net, d'un trait sûr, sans repentirs. Absence totale de sentimentalité et, dans sa précision réaliste, rien de vulgaire et d'appuyé. La mémoire de la narratrice était un miroir infallible, mais de style. Annette, penchée sur lui, se taisait ; dans son chagrin, un sourire pâle, comme le soleil au travers de ce jour pluvieux de mai, passait en évoquant les deux enfants à la dérive qui, dans la nuit fiévreuse de Paris, s'entretenaient sur le même lit, en tenant chacun les pieds de l'autre dans ses mains. Ruche disait :

— « Il m'a sauvée. J'allais au fond. Si je suis encore, et tout ce que je suis, c'est à cette nuit que je le dois, aux quelques jours passés ensemble, à cette sagesse,

à cette bonté inattendue, que j'ai trouvées en votre garçon. Jamais à lui je ne l'ai dit. On n'aimait pas à s'attendrir. Ce qu'on avait de plus intime, la reconnaissance et l'affection, on avait bien soin de l'enfouir, — que l'autre ne les vît! C'eût paru sot. (On voyait, tout de même!...) Mais ce qu'on enfouit dans la bonne terre n'en pousse que mieux. La petite plante de cette nuit-là a fait un arbre, dans ma poitrine. Je l'ai ici, » — (elle touchait son sein plat) — « le souvenir sacré de ces instants, et contre ma joue les pieds de votre Marc. Je baise ses pieds... »

Et Annette se souvint... Une autre, un jour, dans la nuit des temps, avait dit cela (1)... Elle appuya son front de vieille femme fatiguée sur la ferme paume de la jeune femme, dont le long corps avait servi d'oreiller à son fils.

Ruche racontait maintenant sa vie. Rentrée en province il y a sept ans, elle avait épousé un jeune avocat de talent, Renaud Cordier. Elle avait de lui, déjà, trois enfants. En reprenant pied dans la vie bourgeoise, elle entendait bien ne pas abdiquer. Elle se piquait d'honneur que sa maison fût bien tenue; mais elle ne s'enfermait pas dans sa maison. Elle avait mis son intelligence au service de son mari, et son mari au service de causes sociales, de coopératives et de syndicats. Elle s'était faite son secrétaire; elle collaborait avec lui; et on était sûr (elle ne le disait pas) qu'elle l'inspirait, elle lui avait ouvert de plus larges horizons. Cet homme d'esprit noble (elle le disait bien meilleur qu'elle) avait accepté, dès le début, la condition qu'elle avait posée à leur union : respect mutuel de la vie propre de chacun, confiance mutuelle, une fois pour toutes. Il avait tenu loyalement son engage-

(1) Le chant d'Annette à la fin de *L'Été*.

ment. Il la laissait, quand elle voulait, comme elle voulait, aller et venir, voyager et voir qui lui plaisait, sans lui demander compte de ses actes. C'était, avec une femme comme Ruche, le meilleur. Elle n'eût pas fait tort d'une ligne à qui lui faisait crédit plénier. Et à qui ne lui demandait pas ses comptes, elle les rendait exactement. Il n'ignorait rien de ses pensées. Et il savait ce que Marc avait été pour elle. C'était lui-même qui avait dit :

— « Vas-y, ma grande! J'irais aussi, mais je te gênerais. »

Annette songeait à la vie qu'elle avait manquée avec Roger. Ce qu'elle eût voulu et ce que Roger lui avait refusé, ces deux jeunes gens, trente ans après, le réalisaient. Elle était si bien reprise par le souvenir qu'elle mêlait avec le présent le passé, et qu'elle dit :

— « Vous remerciez pour moi votre Roger. »
Ruche, sans comprendre, reprit :

— « Renaud. Erreur de nom de chevalier!... »

Elle raccompagna Annette jusqu'à Paris. Il était tard. Elle la laissa à la porte de sa maison. Elle refusa de passer la nuit chez elle. Elle prétextait qu'il lui fallait rentrer sur-le-champ, à Lyon; et elle reprit le train, dans la nuit. En fait, rien ne la pressait de rentrer. Mais elle ne tenait pas à rencontrer celle que Marc avait épousée. On a beau se savoir sans droits et se prétendre sans jalousie, une femme n'est jamais volontiers l'amie de l'amie de l'homme qu'elle a tenu dans son lit. Elle écrivit, de Lyon, à Annette; et fidèlement, la correspondance se poursuivit. Mais il fallut, pour la revoir, qu'Annette, plus tard, l'allât chercher dans son logis.

Le plus dur n'était point passé. Dans ces terribles jours, la mère était portée par une flamme d'héroïsme passionné, que la présence toute proche du fils lui avait communiquée. Tant que son corps était là, il restait son compagnon, même de souffrance et de mort : il lui parlait.

Mais rentrée chez elle, elle se retrouva seule. La flamme tomba, avec la tension surhumaine des derniers jours. Elle était épuisée, sans force pour réalimenter, avec elle seule, l'illusion passionnée. Et elle vit que c'était illusion. Alors, seulement, la mort commença.

Elle fut irrespirable pour Annette. Jamais cette nature, toute vie, n'avait pu réaliser, (qui l'a jamais réalisé?) jamais elle n'avait pu tolérer les approches du néant. Quand elle remontait dans ses souvenirs, à ceux qu'elle avait le plus aimés, son père, Germain, elle se retrouvait suspendue au-dessus du gouffre et elle en ressentait l'horreur. Mais son *tout*, alors, n'y était pas engagé; elle pouvait s'en évader.

Ici, son *tout* avait été joué et perdu. Elle en reçut soudain la commotion. Elle savait bien (quelle mère ne sait?) que son fils lui était plus que sa vie. Mais ce

sont là des cris de passion. Ils n'attestent rien que l'amour, prêt à se jeter dans le feu, pour y soustraire l'aimé. Ils ne rendent pas compte de la place réelle de celui qu'on aime, dans la réalité de notre existence, et de ce qui resterait de celle-ci, si celui qu'on aime en était extirpé. Or, il apparaissait soudainement à Annette qu'il ne restait plus rien. Le fils aimé était tout.

Même au plus fort de sa passion maternelle, elle ne s'en était pas doutée. La flamme perpétuellement nourrie de sa vie ardente et agitée semblait se passer de lui, et avait bien des fois rongé d'autres aliments. Mais à aucun moment, il n'était absent d'elle. A son insu ou non, elle savait qu'il était toujours là, et qu'elle tenait à lui, comme la flamme à l'huile de la lampe. La flamme peut s'étendre aux rideaux du lit, et à toute la maison. Mais le foyer est dans la lampe. Le fils était le noyau du feu. Le reste était flambées qui passent.

Quand elle faisait maintenant le compte de tout ce qu'il avait été pour elle, elle ne trouvait plus rien de sa vie dont il n'eût été le cœur. Trente ans de vie ensemble, d'où il n'avait pas été absent un seul jour. Et avant qu'il fût né, elle le trouvait encore au fond de sa chair, comme son élan éternel, son objet et son but, son essence, sa raison d'exister... « *Amour, je t'ai, je suis toi, tu es moi, nous sommes un...* » Toutes les déceptions de la vie n'avaient pu effacer cette foi. Il était son double, son vrai moi, son meilleur. Qu'il le voulût ou non, qu'il l'aimât ou non, que ce fût vrai ou non, c'était son acte de foi secrète, constante, inexprimée. — Elle s'exprimait maintenant, par la mortelle constatation que, le fils parti, *il ne restait plus rien.*

Tout le reste était la frondaison touffue d'une

pariétaire, à laquelle son support est brusquement retiré. Tout croule et revient à la poussière.

Quoi! pas un autre support? N'était-elle donc rien par elle-même? Elle avait projeté tout le meilleur de sa force, de ses espoirs, dans ce second moi. Il ne lui en restait plus pour le premier. — A tort? Peut-être. Mais qu'y faire, quand on est née mère, et qu'une vie entière vous a indissolublement entrelacée au fils? Quels autres peuvent vous aider à en rajuster les lambeaux? — Même Sylvie n'avait jamais, qu'à des moments très courts, partagé les secrets de cette vie, dont seul Marc avait mangé avec Annette le pain quotidien. Et tous les autres étaient des nouveaux-venus. L'affection d'une George s'adressait à l'Annette des trois ou quatre dernières années : toute la vie antérieure lui était un monde inconnu. Et dans ce monde, Annette ne rencontrait plus un être vivant. Ce monde était devenu un désert.

L'enfant Vania était sans doute un recommencement du fils. Mais recommencer cette vie, au commencement, on n'a plus le courage et la force physique! Et quand on sait à quoi vient de se briser toute cette montée, comment retrouver souffle à la remonter, une deuxième fois?

Reste la consolation illusoire de se dire : — « Mon mort aimé n'est point mort. Il est toujours avec moi... » Annette se l'était dit, aux premières heures de griserie de la douleur. Mais la griserie est passagère. Et ce qui reste est le mensonge. On a beau se répéter : — « Il est ici, avec moi... » On sait bien qu'il n'y est pas! L'illusion idéaliste est trop peu pour une forte nature, aussi charnelle qu'une Annette. A moins de sombrer dans l'hallucination. Et cela, elle ne le veut point. Elle est trop saine et trop loyale. Elle a horreur de se livrer à la folie qui rôde toujours au seuil, —

même (et encore plus) si cette folie lui souffle : — « Viens! Je te consolerais. » — Elle entend : — « Je mentirai! Nous mentirons ensemble... » — Jamais! Ce serait pour elle salir son deuil et son mort. Elle lui doit d'être vraie, comme il fut. Elle reste donc seule en face de lui et de son gouffre.

Et il ne lui reste plus qu'à mourir avec lui. Elle meurt...

Elle eut des jours et des nuits d'agonie intérieure, dont nul ne connut rien. Elle avait fermé sa porte. Aucun ami ne pouvait intervenir. Elle devait livrer ses combats, seule. D'affreux combats. Lorsque plus tard elle en sortit, elle avait brisé la passion la plus vitale qui la retint encore « enchantée ». Ce n'était pas seulement son fils, que les forces inconnues lui avaient donné, puis retiré. C'était elle-même, la mère, la femme, qu'elle avait laissée sur l'autre rive. Sa vie s'allongeait derrière elle, comme une ombre, au coucher du soleil. Sa vie la suivait encore. Mais c'était une ombre, près de se fondre dans la grande Ombre qui s'étendait sur la plaine. Que lui restait-il? Qu'était-elle encore? Elle était, sous l'immense paupière de cette Ombre, le regard intérieur de l'Être qui l'aspire.

Un matin, elle s'éveilla, comme du tombeau. Un esprit sans corps. Sa vie lui paraissait détachée d'elle. L'ombre lui tenait à peine encore aux talons...

Ce matin-là, le vieil ami italien, rentrant d'un voyage lointain, vint chez elle. Il ne l'avait point vue, depuis la mort de Marc. — Elle était, quand il entra, assise dans sa chambre. Pas un seul jour, elle n'avait consenti à s'aliter. Elle ne voulait pas subir les soins des siens et leur pitié. Ils ne remarquaient pas trop l'ébranlement de sa santé. Elle avait un apparent embonpoint,

et son visage était coloré. Mais cet éclat était trompeur. Elle portait dans ses veines le poison de fièvres grippales quasi-chroniques; et le cœur commençait à être atteint.

Bruno fut frappé du changement. Il vit la révolution qui s'était faite. Annette l'accueillit, de ses yeux affectueux. Mais ces yeux, las, étaient distraits de la présence de l'ami. Tout ce que Bruno venait dire, apparut à Bruno inutile et déplacé. Il ne parla point de ce qui les occupait. Rien de la mort, et rien du mort. Il se fit entre eux un grand espace de silence. Bruno se retrouvait lui-même, reporté à trente ans en arrière, dans ces silences sous le soleil de la Maremme, où dans la fièvre il avait mûri son deuil. Il revivait, sous la lumière aveuglante et torpide, « *la Grande Ténèbre* » : — « *rien dans le cœur, pas un mouvement ...* » L'âme dépouillée, « *qui s'est faite le non-amour* », prend son premier contact avec l'Un... C'est l'hôtellerie de la première nuit sur l'âpre route, qui mène à la délivrance et à la paix. On ne peut épargner le pèlerinage à ceux qu'on aime. Il faut seulement qu'ils soient capables d'aller jusqu'au bout. Annette le serait. Le regard de Bruno scrutait la face gonflée de l'amie absente, ce rouge-brique du sang figé sous les joues, qui dort, comme dormait la fièvre sous les joncs des marais fleuris, au soleil... « Réveille-toi! Rouvrez-vous, pleurs! Sang, recommence à couler!... »

Dans le silence, à mi-voix, Bruno rêvant tout haut, conta une mystérieuse histoire, — la parabole de Narada :

— « *Un jour, Narada dit à Krishna : — « Seigneur, dévoilez-moi Maya! » — Quelque temps passa. Krishna emmena Narada dans un désert, ils marchèrent ensemble plusieurs jours. Krishna dit :*

— « *Narada, j'ai soif; va me chercher de l'eau!* »

Narada partit pour chercher de l'eau. Il arriva à un village. Il frappa à une porte. Une très belle fille lui ouvrit. Dès qu'il la vit, il oublia tout, il la regardait. Enivré d'amour, il demanda à l'épouser. Ils se marièrent, elle lui enfanta deux enfants, ils vécurent ensemble douze années. Il était heureux, avec sa femme, ses enfants, ses troupeaux et ses champs. Une nuit, la rivière monta. Elle submergea tout le village. Les maisons s'écroulèrent, hommes et bêtes furent emportés. Narada nageait, luttant contre le courant, et il portait sa femme et ses enfants. L'un des enfants lui échappa. En essayant de le sauver, il lâcha l'autre, sa femme fut arrachée à son étreinte par la violence du torrent. Il fut rejeté seul, sur le rivage, et il sanglotait amèrement...

Alors, derrière lui, une douce voix demanda :

— « *Mon enfant, où est l'eau? Tu es allé chercher un verre d'eau, et je t'attends. Voici une demi-heure que tu es parti.* »

— « *Une demi-heure!* » s'écria *Narada...*

Douze années avaient passé. Douze années de joies et de douleur... Avaient passé les yeux de Maya. »

Annette écoutait, émue; et aux derniers mots, elle eut un frémissement, elle dit :

— « *Et le verre d'eau, je ne le rapporte même pas!...* »

Bruno répondit :

— « *Vous êtes arrivée à la fontaine. Vous n'avez plus qu'à y puiser.* »

Annette mit son visage dans ses mains, et pleura. Quand elle releva son visage, elle vit aussi aux yeux de Bruno des larmes; mais son expression était calme. Elle lui prit la main :

— « Mon cher ami, vous la connaissez aussi, la fontaine! Vous y êtes arrivé avant moi. »

— « Nous sommes une foule. »

— « Quel silence! »

— « Ecoutez bien!... »

— « Je n'entends rien. »

— « Prêtez l'oreille. »

A ce moment, passait au loin, dans une rue, un flûteau de chevrier des Pyrénées. Annette tressaillit. Et Bruno dit :

— « La flûte de Krishna. »

Ils se turent. Annette avait les yeux éclairés d'une lumière. Elle se disait :

— « Ai-je rêvé? Tout est-il Rêve? »

Mais la nuit d'après, la femme étendue, les membres liés, enveloppée, comme d'un linceul, d'une torpeur, se redressa, rejeta ses draps, et elle dit :

— « Non, je ne veux pas du chevrier!... Et pourquoi le verre d'eau serait-il plus vrai que mon pauvre Marc englouti ? Ou ma douleur est illusion, ainsi que l'Un ; et tout n'est rien. Ou tout est vrai, tout est réel, le mal et le bien, la mort et l'Un. — Et puis-je trancher entre les deux ? Seuls, mon désir et ma peur font pencher l'un des plateaux de la balance. Je ne sais rien. Que j'aie le courage de ne rien savoir, et de faire face au : « Quoi que tu sois, — ou Rien, ou Tout, — j'irai jusqu'au bout de mon destin ! Car cela seul, cela au moins m'appartient : ma volonté. Ne pas céder. Voir sans ciller. Mourir en marche... »

Il ne suffit pas d'un de ces spasmes de vérité et de vaillance, pour conquérir d'assaut le : — « *Que sais-je ?* » héroïque, et y planter son drapeau. Quand on est près d'y atteindre, le terrain s'éboule sous vos pas, on se retrouve au bas de la côte, et l'on piétine dans la cendre, comme dans celle du Vésuve; et là, près de vous, ces raccrocheurs, qui guettent votre épuisement, pour vous offrir, pour vous imposer un appui... La flûte de Krishna... Elle modula bien des fois, à l'oreille d'Annette, à bout de souffle. Et plus d'une fois, sa lassitude l'accueillit, et son espoir inextinguible... Et pourquoi donc la rejeter? Au tribunal du : « — *Que sais-je ?* » la foi, l'espoir, gardent leurs droits, comme l'autre face du possible, — tous les possibles. — Mais les possibles n'ont pas le droit de prendre le pas sur le réel. Ils ne peuvent faire que ce qui est ne soit pas...

— « Je suis. Je suis une femme qui ai porté un fils, — qui espérais survivre en lui. Mon fils est mort. Je lui survivs. Et mon seul recours et son recours est qu'il survive en moi. Je le lui ai promis. Celui qui tombe, l'autre le portera jusqu'au bout. Je n'ai pas le droit de rester couchée, dans mes souvenirs, dans ma dou-

leur, dans mon espoir. Debout ! ce n'est pas moi, c'est lui qui marche. Je lui donne mon corps. Mais dans mon corps, il marchera, mort, plus loin que, vivant, il n'a été. »

Annette vécut dès lors la vie de son fils. Elle avait transposé l'air de la flûte du chevrier. Le verre d'eau, c'était pour Marc, qui lui avait donné l'ordre d'aller le puiser. Agir pour lui ! C'était la plus certaine réalité. Et tout le reste était le Rêve, où l'âme se couche entre la tâche des deux journées, pour se reposer. A mesure que ses jambes se faisaient plus lourdes, et qu'elle devait s'asseoir pour souffler, elle s'enveloppait du Rêve, comme d'un châle sur ses épaules moites de sueur, — assise au bord de la route. — Mais elle se relevait et elle marchait, sans s'écarter jamais de la route.

Elle eut encore bien des déserts à traverser. Les plus desséchés étaient devant, à mesure que ses pas l'éloignaient des sables roux, sous lesquels sourd le jet sanglant. Une autodéfense de l'organisme fait qu'il réagit, dans l'exaltation de la douleur qui l'enivre, à la façon d'un alcool. Mais l'ivresse tombée, l'organisme se retrouve plus faible et plus prostré. Il y eut des mois de désespoir gris, morne et sans souffle. Non pas des mois, ni des semaines, ni même des jours ininterrompus. On ne pourrait pas vivre. La torturante bienfaisance de la nature veut que l'âme reprenne souffle, pour le reperdre, selon un rythme désordonné, qui lentement retourne à l'équilibre. Périodiquement, la vague se creuse et se gonfle. Annette sombrait et reparaisait à la surface. Mais cette grande houle se déroulait loin des rivages. Elle n'admettait aucun regard, et les regards la fuyaient. La désolation de ces espaces océaniques est comme la joie qui passe les bornes : elle ne tolère point le partage. On y est seul, et on veut l'être.

Annette l'était. Assia l'était. Chacune, à part. Chacune s'enfermait avec son mort. Il était deux, pour les deux femmes, qui l'avaient aimé et possédé, —

celle dont le ventre l'avait enfanté, — celle dont le ventre, par lui, avait enfanté : ses deux logeuses.

Annette restait à la maison, entourée des souvenirs matériels de son garçon, de ses vêtements, de ses papiers qu'elle classait; elle revivait toute une vie de lui qu'elle ne connaissait qu'en partie : car si intime qu'il eût été avec les deux femmes, il avait gardé pour lui la plus grande part des démarches de son esprit. Fierté de l'homme. Celle de la femme n'est pas moindre. Chacun la sienne. On n'est tenu de partager de l'arbre que les fruits. Les canaux secrets par où la sève se fraie son chemin, sont miens.

Elle lut ses lettres et ses brouillons, les feuilles éparses d'un journal où il notait irrégulièrement des jours, des heures, — quand il avait le temps. Elle épousa ses émotions, ses dettes de cœur et de pensée. Et, pour mieux se rapprocher de lui, elle entreprit de faire le tour de ceux qui avaient été en relations d'amitié avec lui. Plusieurs étaient morts ou disparus...

Mais, une fin d'après-midi, je vis entrer dans ma petite maison près du Léman, une femme âgée aux doux yeux myopes, qui avait aux joues amaigries ce creux des Vierges-mères de Vinci et ce sourire émouvant au coin des lèvres, où la tendresse et la tristesse se mêlent à l'« A quoi bon ? »... Du premier coup, je la reconnus, et je la revis passant le ruisseau sur les pierres, en s'appuyant sur son garçon. Elle m'aborda, avec cette fière aisance, qui lui était naturelle, de matrone romaine. Mais j'y lus — (à peine nous commençâmes à parler) — d'autant plus touchante une timidité, qui cherchait ses mots pour s'excuser. Elle dit :

— « Je n'avais pas le droit de venir vous troubler. Pardonnez-moi. Je n'ai pas eu la force de résister. Je suis la mère d'un de ceux que vous avez aidés. »

Je répondis :

— « Il y a quelques minutes, je ne savais pas que vous viendriez. Mais à présent que vous êtes venue, il me semble que je vous attendais. »

Dans son visage calme, où l'esprit ne laissait point affleurer l'émotion, les prunelles myopes s'élargirent, et elle dit :

— « Vous ne savez pas qui je suis. »

— « Je le sais », dis-je. « Vous êtes Marc Rivière. »

Ses joues ocrées par les longs jours de tête-à-tête avec son deuil, où le sang avait reflué à l'intérieur, se colorèrent brusquement de deux taches brunes; et je vis la violence de ce sang passionné.

— « Comment, comment », dit-elle, « avez-vous pu?... Je ne lui ressemble pas... »

— « Il vous habite. La maison, c'est vrai, n'a rien peut-être qui lui ressemble. Mais il est là. Il me regarde, par la fenêtre. »

Et c'était vrai. Je le voyais, par les vitres de ces yeux... Un mimétisme inconscient fait que le visage se modèle, sans savoir, à l'image de l'aimé qui le hante.

Elle me dit :

— « Ah! quel bonheur que vous me le disiez! Il est donc là? » (Elle pressait ses mains contre son sein). « J'ai donc réussi à le garder!... »

Nous demeurâmes sans parler. Elle était trop oppressée. Pour ne point la gêner, j'avais détourné les yeux. Sa main, après avoir hésité, vint toucher ma main. Elle dit :

— « Merci. »

Je lui dis :

— « Ce n'est pas la première fois que je vous vois. »

Elle demanda :

— « Où donc? »

Je lui racontai. Elle dit :

— « Ainsi, vos yeux ont été les témoins de mon bonheur. Conservez-le moi ! Quand je serai trop accablée, je saurai qu'il est sous votre garde ; et peut-être vous me permettrez de revenir m'assurer qu'il est encore vivant. »

Puis, elle dit :

— « Moi aussi, je vous avais vu. Non pas, ce jour. Non pas vos traits. Mais votre bonté pour mon petit, et votre reflet dans son esprit. »

— « J'ai fait bien peu. »

— « Ce peu a été, quand il errait perdu, la main qui montre le chemin. »

— « A mon tour, de vous demander comment vous l'avez su ! »

— « Il l'a écrit. Voulez-vous le lire ? Je vous l'ai transcrit. Et je vous rapporte aussi vos lettres. Pardonnez-moi ! Je les ai lues. »

— « Elles sont à vous. Quant à ce chemin que, dites-vous, je lui ai montré, ne m'en veuillez point des précipices où il a conduit ! »

— « Vous ne pouviez point les prévoir. »

— « Je ne prévoyais point celui de l'Arno. Mais, de toute façon, son chemin en était bordé. »

— « Et, le sachant, vous lui avez dit : Va ! » ?

— « Je l'ai dit. Je ne pouvais pas autrement. »

Elle baissa le front, puis le releva :

— « Je l'aurais dit, aussi. C'était sa voie. Quand je l'ai fait, que je l'ai fait naître, que je l'ai vu grandir, je savais bien que sa voie serait dangereuse. Elle ne peut pas ne pas l'être aujourd'hui — que pour les lâches. Plus d'une nuit, j'ai, par avance, pleuré sa mort. Mais j'espérais qu'elle attendrait au moins la mienne. Ce qui me déchire, c'est qu'elle n'ait même pas attendu qu'il ait vécu. Elle l'a pris, aux premiers pas de sa vie d'homme, quand la lumière se

faisait en lui, avant qu'il ait pu en rien répandre au dehors. »

— « Il a répandu son sang. Et ce sang pur est une lumière. »

— Celle qui l'aimait, sa jeune femme, en a frotté ses yeux. Et moi, la mère, j'y ai mis ma bouche. »

Et je vis les deux femmes couchées sur le mort, et le sang du mort autour de la bouche et des yeux d'or...

— « Laissez-moi, » dis-je, « mettre la mienne sur vos mains. Elles l'ont touché. »

Je baisai la paume de ses mains. Elle se leva. Je demandai :

— « Vous voulez partir ? Déjà ? »

— « Plus, je ne puis pour aujourd'hui. Nous avons communiqué en lui. »

Sur le pas de la porte que rougissait le soleil couchant, je lui demandai :

— « Je vous reverrai ? »

— « Je vous reverrai. »

Elle partit.

Elle m'écrivit, deux ou trois fois, — une fois l'an, aux approches de l'anniversaire, — de brèves lettres, qui s'arrêtaient aux premières lignes. Elle ne revint plus. Et je ne la revis que rarement. On n'avait pas besoin des mots, on communiquait, comme elle avait dit, en son fils.

I
qps
en
ne
OY
na
NA
ulq
reç
sta
téb
em
coo

Elle se pénétra de la vie, de la mort de Marc. Elle apprit à comprendre sa mission, mieux que lui-même ne l'avait connue. Il était tombé avant la bataille, en parlementaire de l'armée. Son fanion blanc de la Non-violence, teint de son sang, était rouge maintenant, comme l'étendard des millions de sacrifiés. Annette n'hésita pas. Elle le ramassa. On ne pouvait plus rester en dehors du combat. L'art et la foi, la pensée pure, et la nature, sont comme l'ombre d'un grand bois et la fontaine, où l'âme lasse vient se détendre et s'abreuver. Mais nul n'a droit de s'y enfermer. La vie est où est la peine des hommes et leur combat, sous le soleil et les rafales.

Assia avait, aussi, porté seule la lourde charge de sa douleur. On ne peut point la partager. Le deuil ne rapproche pas, il isole. Il n'est personne à qui l'on puisse parler de *son* mort... « *Mon* mort... A moi!... Comme *ma* peine... C'est tout ce qui me reste. » On s'accroupit dessus, comme le dragon sur son trésor, et on le garde entre ses griffes, contre son ventre, et on se laboure la chair avec ses souvenirs. On n'en veut rien prêter à d'autres...

Pourtant, elle n'avait pu, les premiers temps, demeurer seule dans l'appartement où elle avait vécu avec Marc. C'était terrible. A tout instant, elle le retrouvait, qui n'était plus. C'était comme si elle eût, à chaque mouvement, trébuché au bord du vide. Il n'y avait plus moyen de respirer. Ou bien tomber, ou s'en aller... Elle alla loger dans une chambre d'hôtel. Elle avait refusé péremptoirement, sans explication, la chambre que lui offrait chez elle Annette. Et Annette n'insista point. Elle comprenait. Elle ne renouvela même pas la question qu'elle lui avait faite, pour connaître au moins l'adresse du logement de Assia. Il leur fallait à toutes deux le temps de caver le gros de leur peine... Assia vécut, comme Annette, ces premières semaines, dans un tombeau vivant.

Mais elle était encore trop jeune pour y pouvoir rester longtemps. Elle réapparut, une nuit, chez Annette, hâve, efflanquée, grelottante, comme égarée, venant chercher un refuge contre ses pensées. Annette lui installa un lit de camp près de son lit. Ce ne fut pas encore assez. La nuit, les doigts de Assia vinrent se crispier autour de ses doigts. Elles ne parlèrent point. Elles se tenaient, comme ceux qui cheminent dans les montagnes, au bord du gouffre, liés par une corde.

Le matin venu, Assia retourna dans son hôtel. Mais elle reparut, plus d'une fois, la nuit tombée. Puis, elle se décida à rentrer dans l'appartement du mort. Mais elle revenait, le soir, prendre le repas avec Annette; et les soirs où son esprit était trop ébranlé, elle passait la nuit sur le divan. — Enfin, elle se réinstalla tout à fait. Il avait été convenu que l'enfant resterait, provisoirement, chez la grand'mère, où Assia le revoyait chaque jour. Le provisoire devint définitif, sans qu'on eût jamais rien dit, à cet égard. Les bonnes raisons ne manquaient point : le bien que la présence du petit faisait à Annette; et, de toute évidence, le petit était mieux chez la grand'mère que chez la mère. Assia s'accusait volontiers d'inaptitude à l'éducation; et Annette, après avoir discrètement tenté, pour le bien de Assia, de l'attacher plus étroitement à l'enfant, n'insista pas : son propre égoïsme cherchait à le garder.

Mais à quoi se passaient les journées de Assia ? Elle était trop active pour pouvoir indéfiniment mâcher et remâcher ses souvenirs. Après avoir commencé de les ranger — toutes ces reliques, tous ces papiers, dans son appartement, — elle n'avait plus eu goût à continuer; elle avait tout laissé, à moitié, — ordre et désordre — le pire désordre, il n'y a plus moyen d'y rien retrouver!... Elle avait beau faire : le présent

d'hier reculait, chaque jour, dans le passé; et elle, elle continuait d'avancer. Elle ne pouvait emporter que ce qui, du passé, se prêtait à avancer avec elle.

Et il y avait, d'abord, cette rancune de l'attentat, cette soif de vengeance contre ceux qui lui avaient arraché son Marc. Mais où et comment les saisir? Les « bien-informés » l'étaient peut-être moins qu'ils ne le semblaient; et l'eussent-ils été, ils ne tenaient pas à ce qu'on les sût dans « le secret des dieux ». Jean-Casimir, sur qui ce fut malaisé de mettre la main, affirmait maintenant qu'il n'avait pas prévu la catastrophe; il essayait plutôt de diminuer la portée des avertissements qu'il avait donnés, à la veille du départ: c'étaient, assurait-il, de simples conseils de « prudence générale », que lui inspirait une « expérience générale ». Mais quand Assia, narines froncées, le poussant dans ses retranchements, voulait savoir quelle était donc cette « expérience générale », il éludait les questions, il évitait toute précision, il parlait seulement des risques qui s'attachent à ceux qui menacent de tout-puissants intérêts.

— « Vous les connaissez aussi bien que moi... »

Et tout de suite, il ajoutait :

— « Mais dans le cas de Marc, cela n'a rien à voir avec le désastreux hasard, dont il a été victime... »

Il y a des époques où le hasard est épidémique. Il avait aussi frappé Timon... Et d'autres assassinés par erreur, ou par accident... Inutile d'espérer de Zara qu'il mît sur la piste de l'accident! Il avait envoyé ses condoléances, comme s'il s'était agi d'une catastrophe de chemin de fer... — Bien des années après, Assia le rencontrant en Amérique, Zara, pressé par elle, esquivant le sujet, laissait entendre que le coup venait de plus loin, de plus haut que « le maître ».

— « Et d'où ? Qui est, chez vous, plus maître que « le maître » ? »

Zara haussa l'épaule :

— « Il ne l'est même pas de sa police!... »

Pour le moment, on ne saurait rien. Ceux qui savaient sans avoir fait, ceux qui avaient fait, peut-être sans savoir, ne diraient rien... Assia, de rage, serrait les dents... Mais qu'avait-elle besoin d'en savoir plus ? Elle savait. Elle savait le : « *Is fecit cui prodest.* » Elle savait, sinon *qui*, elle savait *où* était l'ennemi. Et elle savait où étaient les armes pour le frapper. Elle était pressée de rejoindre son camp, — celui de la Révolution. Celui de la grande Union prolétarienne. Et elle se persuadait qu'en le faisant, ce serait la volonté de Marc qu'elle accomplirait, elle exécuterait son testament : ce qu'il n'avait pu faire, elle le ferait. Ainsi, comme dans les vieilles croyances, l'âme du mort serait non seulement vengée, mais alimentée, avec l'action qui est la vie et qu'on lui avait retranchée. Assia lui verserait la libation, le sang, son sang qui brûlait de se répandre, — et, par surcroît, si l'on pouvait — (et l'on pourrait!) — le sang de l'ennemi.

Mais la vengeance et la faim de l'action ne remplissaient pas l'âme troublée de Assia, l'âme qui avait perdu son axe, et qui devait s'en refaire un pour agir. Ses jours, ses nuits, cherchaient le compagnon à ses côtés. Il avait beau être Marc, son ombre, son souffle, ses membres chauds dans la nuit : ce n'était pas lui, l'étreinte fiévreuse se refermait sur le vide. Elle restait irrassasiée. Et avec le flot impitoyable de la vie qui de jour en jour remontait, battait l'écluse, Assia, sauvage et révoltée, crispait les poings contre sa poitrine, que rongeaient la faim, la faim de Marc, du compagnon. Et, de jour en jour, les poings crispés et la révolte se

détendaient. Le compagnon devait venir. Il fallait vivre!... Elle se disait :

— « Vivre pour Marc!... »

Quand elle l'eut dit, elle eut un sursaut, et devant son miroir, dans son miroir, elle se cracha à la face.

Mais la nuit d'après, elle recommença :

— Vivre ou mourir... Mon cher petit, que te servirait-il que je meure inutile? Tu veux que je vive pour toi. Aide-moi! Si tu ne peux m'aider, il faut que je m'aide. Je ne le puis seule. Trouve-moi un compagnon! »

Il le lui trouva. Si ce n'eût été celui-là, c'eût été un autre. Si elle ne le trouve, une Assia se le crée, elle se refait son axe de direction.

Elle n'y arriva pas sans un long et tumultueux combat. Assia n'est jamais dupe, même des illusions nécessaires qu'elle construit. Mais quand est nécessaire l'illusion pour qu'on reprenne pied dans l'agissante réalité, c'est donc que l'illusion est un morceau aussi de la réalité; et elle a droit à se réaliser... Le droit, la force... Il faut qu'elle conquière son droit.

Elle le conquiert durement, orageusement... Assia disparut, pendant des semaines. On ne la vit plus chez Annette. Puis, Sylvie vint rapporter, l'œil mauvais, qu'on avait vu la belle-fille, dans des soirées, très entourée, et qu'on parlait d'un flirt qu'elle avait avec un Américain. Annette accueillait les nouvelles, sans manifester ses sentiments; et elle ne se départit pas de son affection pour Assia.

Mais quand, après l'éclipse de plusieurs semaines, elle vit Assia revenir, elle eut un trouble, qu'elle tâcha de cacher. Elle le cachait maladroitement. Assia n'était pas plus adroite. Les deux femmes sentaient bien qu'elles avaient quelque chose de grave à se révéler. Mais aucune des deux ne se décidait à parler. Assia,

maintenant, reparaisait presque chaque jour chez Annette. Mais elle ne restait pas. A peine entrée, elle regardait la fenêtre et la porte, comme si elle cherchait à s'évader. Tantôt elle était très affectueuse, elle embrassait sans fin Annette. Tantôt elle était irritable et répondait avec impatience. Ou elle entrait, ne s'asseyait pas, tapotait de ses doigts agacés contre un meuble, venait à Annette qui avait les yeux baissés sur un travail, semblait sur le point de lui parler, ne parlait pas, parlait d'un rien; ou bien elle s'asseyait dans l'autre chambre, ne bougeait plus pendant un quart d'heure, et brusquement partait, ouvrant à peine la bouche pour dire adieu.

Un jour qu'elle était là, plus taciturne encore qu'à l'ordinaire, debout à côté d'Annette assise et paraissant regarder l'ouvrage sur lequel Annette était penchée, — (les yeux d'Annette voyaient de côté, à leur niveau, les mains de Assia qui frémissaient), — Annette leva les yeux de l'ouvrage et, bien en face, elle regarda Assia, qui la regardait. Assia détourna les yeux, et son menton se mit à trembler. Elle dit, irritée :

— « Qu'est-ce que vous avez à me regarder ? »

— « C'est défendu ? »

Assia, butée, continua :

— « Qu'est-ce que vous avez tous l'air de me reprocher ? »

— « Moi, ma chérie ? »

— « Vous voulez me lier ! Est-ce que je ne suis pas libre de ma vie ? »

Annette laissa tomber son ouvrage, prit les deux mains de Assia aux poignets, elle l'attira, elle la serra autour des reins, elle appuya sa joue contre le flanc, le regard levé vers la bouche mauvaise qui se crispait, comme si elle avait mal et voulait en faire. Et tendrement, elle murmura :

— « Ma pauvre petite!... »

Assia s'éroula à genoux, cachant sa face dans les genoux d'Annette. Annette lui caressait les cheveux :

— « Bien sûr que tu es libre de ta vie! Est-ce que tu ne sais pas que je serais là pour défendre ta liberté, si quelqu'un voulait te la contester? »

Assia releva brusquement la tête. Ses joues étaient enflammées. Elle saisit les mains d'Annette :

— « Vous me défendriez, vous? »

— « Ne l'ai-je pas toujours fait? »

Assia baisa les mains avec emportement, et de nouveau s'enfouit le visage dans le giron d'Annette. Annette attendit un moment :

— « Allons, raconte!... »

— « Je n'ose pas... »

— « Ose, mon petit... Ce qu'on ose faire, il faut oser le dire. Et je le sais. »

Elle remontra peureusement ses yeux :

— « Vous savez quoi?... »

Annette lui prit les joues entre ses mains :

— « Est-ce que ce visage a pour moi rien de caché? »

— « Ah! que vous devez me mépriser! »

— « Mais non, mon petit : je t' plains et je t'envie d'être encore une fois prise par la vie. Je l'ai été assez de fois, pour savoir ce que c'est. Grâce à Dieu, pour moi maintenant, c'est fini. Mais ce ne l'est pas, pour toi, grâce à Dieu! Chère jeunesse, je vois encore dans tes yeux (ne les détourne pas!) beaucoup de joies, beaucoup de peines. Prends-les, ma fille! Tu y as droit. »

Elle lui baisa les paupières.

Assia pleura :

— « Ah! c'est affreux!... Je ne le voulais pas!... »

Annette la souleva du sol, tendrement ; elle l'assit sur ses genoux, elle lui essuya les yeux avec son mouchoir,

elle la moucha comme un enfant. Assia lui avait passé les bras autour du cou, et, la bouche appuyée au creux de l'épaule d'Annette, elle avait les yeux embués qui regardaient d'un autre côté. Annette pressa ses lèvres contre l'oreille, et tout bas :

— « Dis maintenant. Qui aimes-tu ? »

Assia, d'une voix basse et oppressée, mais qui peu à peu s'animait, raconta.

Annette se montra surtout attentive à ce que Assia dit de celui avec qui elle s'était engagée.

C'était un jeune ingénieur américain, qui avait travaillé quelques années en U. R. S. S. et qui, venu pour le travail, avait fini par être pris par les travailleurs. Howard Drake était arrivé en Russie, imbu de son orgueil de technocrate américain, pour qui les masses sont, comme le monde de la matière, un instrument aux mains expertes des maîtres techniciens. Il avait la loyauté d'avouer que s'il avait appris aux masses de là-bas à mettre l'homme au service de la machine, elles lui avaient appris en retour à mettre la machine au service de l'homme. C'était une vieille vérité, que l'individualisme américain croyait sienne, et qu'il avait, sans s'en apercevoir, oubliée. Il n'était pas trop tard pour la réapprendre, à l'école de ses élèves du vieux monde rajeuni. Drake apportait même un plaisir paradoxal à représenter ces matérialistes de Russie, ces tueurs de Dieu, contre qui l'idéalisme d'Europe et d'Amérique faisait croisade, comme les vrais idéalistes sans le le savoir, contre le matérialisme masqué, musqué, des faux-dévots et des bien-pensants d'Occident.

Annette, qui demanda à le connaître, vit un grand garçon, au poil roux, aux yeux candides et rians, en qui s'alliait, comme en bien d'autres de sa race, un esprit d'entreprise âpre et retors à une solidité de sentiment, d'une fraîcheur reposante. Il s'était épris sincèrement de Assia; il ne voyait aucunement les différences des deux natures et des deux races : par réaction contre les préjugés de la sienne, il voulait croire que toutes les races étaient semblables, et il mettait à l'affirmer le même entêtement borné que ceux des siens qui se jugeaient de la race élue et refusaient aux autres l'égalité. Il n'était pourtant pas sans connaître les risques d'une compagne qui lui apportait un jeune passé déjà chargé : (on pouvait être sûr que Assia ne lui en avait rien caché ! Elle était loyale, jusqu'au vice). Mais Drake en acceptait les risques.

Il avait cette absurde et vigoureuse confiance de l'homme amoureux, et de l'Américain qui croit en sa force : c'est, après tout, la meilleure façon pour que les autres y croient ! Et (ce qui est mieux) il possédait ce respect américain pour la femme et pour les privilèges que les mâles Anglo-Saxons volontairement attribuent à leurs femelles, afin d'en rehausser, à leurs yeux, le prix.

Annette dit affectueusement à Assia qu'elle avait plus de chance qu'elle n'en méritait ; et après en avoir discuté avec elle, elle approuva son choix. Elle fut, en toutes ces circonstances, vraiment la mère de Assia. Elle ne tenait en considération que les intérêts de sa fille.

De son fils mort, il n'était pas question. Ce fut Assia qui en parla ; se taire sur ce qu'on a de profond et qui vous poigne était une vertu qu'elle ne connaissait point. Elle dit :

— « Mon Dieu, mon Dieu!... Mon pauvre Marc! Comme il souffrirait, s'il savait!... »

Annette eut une petite crispation, au coin de la bouche, mais elle l'effaça aussitôt... Cette malheureuse Assia! Elle était forte pour torturer elle et les autres, avec des pensées, sans rien faire pour éviter les actes, dont les pensées la torturaient... Annette dit :

— « Marc t'aimait trop pour ne pas aimer ton bonheur. »

Assia insistait :

— « Je suis infidèle... »

— « Là où il est, ces mots n'ont plus cours; il n'est plus question de réclamer ses droits de propriétaire. »

— « Mais là où je suis, je me trahis. »

— « La trahison, c'est la vie. Apaise-toi! »

— « Je ne m'apaise pas. Je l'ai aimé. Je me suis donnée. Je me suis liée. »

— « Je te délie... Tu ne seras pas libre longtemps. »

— « Je ne puis pas l'être! Et si je ne le suis pas, je souffre. Comment faites-vous? »

— « J'use mes liens. »

— « Ah! j'y userai plutôt ma peau. Ils sont incrustés dans ma chair. Ils me font mal; et il me les faut. Je ne les arracherai qu'avec ma vie. »

— « Vis avec eux! Aime ton mal! Tu es faite pour lui. Voudrais-tu d'une vie qui fût sans liens et sans révoltes contre tes liens? O cher tourment! »

— « O cher tourment!... Oui, je le suis. Je le suis, pour moi et pour tous ceux que j'aime... Et je vous aime... Mais je ne comprends pas comment vous, vous pouvez m'aimer! »

— « Qu'est-ce que tu veux? » dit Annette, avec un

rire tendre. « Je suis comme toi. J'aime mon cher tourment. » (Elle l'attira contre sa poitrine.) « Il me fait jeune. Reste-le longtemps!... »

Les deux femmes s'embrassèrent. La moins jeune n'était pas celle aux cheveux blancs.

Quand le mariage fut annoncé, Sylvie suffoqua d'indignation. George fut atterrée. Sans raisonner ses sentiments, elle ne pouvait plus rencontrer Assia; elle l'évitait maladroitement : quand elle entendait dans l'antichambre la voix de la jeune femme qui entrait, elle sortait précipitamment par une porte de côté ; elle n'aurait pu lui dissimuler son air glacé. — L'air de Sylvie n'était point de glace ; et elle ne cherchait point à le dissimuler. Elle était dure et méprisante. On eût dit que Assia lui eût fait une offense personnelle ; et en vérité, elle n'était pas loin de penser que Marc lui avait laissé ses intérêts à garder, et que l'offense à lui était à elle. — Annette eut beaucoup à faire de s'interposer entre ces gardiens du mort, qui ne leur avait point demandé de le garder, et l'ombrageuse Assia, qui se hérissait comme un chat sauvage contre ces faces hostiles et leur blâme étalé.

Quand Sylvie sut que Annette acquiesçait, elle retourna contre elle sa colère.

Annette dit :

— « Voyons, voyons, laisse vivre ! »

— « Alors, ça ne te fait rien, à toi?... »

— « Ce que ça me fait à moi, ne regarde que moi. Ce que ça te fait à toi, ne regarde que toi. Il s'agit d'elle. Elle a le droit. »

— « Le droit, le droit d'abandonner notre petit, et moins d'un an après qu'elle était dans son lit ! »

— « Cette enfant a sa vie devant elle. Nous, la nôtre est par derrière, avec ceux qui sont tombés. Nous suffisons à les veiller. Que ces jeunes gens poursuivent leur route! Sylvie, c'est bon de marcher droit devant soi, sans se retourner, quand on n'a même pas atteint encore les trente années! »

— « Je ne tolère pas qu'elle oublie! »

— « Et toi, t'en es-tu privée? »

— « De quoi? D'oublier? Jamais! Rien de ce que j'aime. Rien de ce que je hais. »

— « Ne te vante point! Tu ne me trompes point. Ni toi ni moi n'aurions pu vivre, sans l'oubli. L'oubli féroce et pitoyable, qui fait qu'on meurt et ressuscite Sylvie, Sylvie, combien de fois nous sommes mortes et nous avons ressuscité, laissant derrière nous nos mortes!... »

— « Nos mortes? Qui? »

— « Nous. Où est-ce qu'elles sont, les Annettes et les Sylvies d'antan? »

— « Je les vois toujours, les Annettes, toutes les Annettes », dit Sylvie, lui prenant les mains, les yeux brusquement adoucis, avec un éclair de tendresse. « Je retrouve toutes les pierres du Petit Poucet, que tu as semées sur le chemin. »

— « Eh bien, retrouves-y aussi le petit caillou dur et brûlant qu'était la Sylvie, à l'âge de cette enfant! Et que cela t'incite à l'indulgence! »

— « Je ne le suis point pour moi. Pourquoi le serais-je envers cette autre chienne? »

— « Ne fais point l'embigotée, à présent! Je t'aime

encore mieux chienne que bigote. Les chiens, du moins, ont de bons yeux. Fais tes bons yeux! »

— « Mire-les! Pour toi, à toi. — Mais pour elle, à elle, non, non et non! »

— « Tu as tort. Pardonne et donne! »

— « J'ai tort... Peut-être... Mais il me plaît d'avoir tort... Je ne lui pardonnerai jamais... Au reste, qu'elle épouse qui la chausse! Et que son chat botté nous en balaye le plancher! Bon voyage! Je gratterai avec mes ongles jusqu'à sa trace! »

Annette haussa les épaules et se tut. Quand Sylvie était enragée, le bon Dieu même aurait dû baisser pavillon.

Annette et Assia s'arrangèrent pour passer seules ensemble les dernières journées. L'hostilité des autres, ou leur désapprobation polie, que Assia lisait même dans les compliments de Julien et de Bruno, la pointe secrète d'un remords qui la vrillait, lui faisaient mieux apprécier la compréhension d'Annette. Elle en avait besoin, vis-à-vis de soi, pour s'affirmer son droit. Elle était sûre de son droit : il n'eût pas fait bon y toucher! Mais elle était de celles qu'aucun scrupule n'empêche de vaincre, et qui, la victoire faite, s'en retournent chercher les scrupules laissés à la porte. Il faut que le monde, dont elles n'ont pas tenu compte pour passer outre, les aide maintenant à balayer la poussière faite par leurs pas. Le monde ne bouge! Nul ne balaye devant la porte de son voisin; on serait plutôt enclin à envoyer de son côté la crotte. Annette devait s'ingénier à faire reluire le seuil de Assia, sa conscience troublée. Et comme l'âme jeune est avide, après un deuil, de happer le bonheur qui s'offre, Assia ne demandait qu'à se laisser convaincre : elle rayonnait. Il en demeurerait, chez Annette, quoi qu'elle en eût, quand elle se retrouvait seule au logis, une poignante mélancolie. On ne peut

pas contenter tout le monde, tous ceux qu'on aime, tous ceux qu'on a dans son cœur, les vivants et les morts; chacun soupire : — « *Ma joie, ma peine...* »; et ce qui fait la joie de l'un fait de l'autre la peine. C'est aux plus âgés à céder leur part. Seule enfermée avec son grand fils, son aîné, — (les morts sont toujours les aînés des vivants) — Annette l'entendait dire :

— « Donne ma part! Qu'en pourrais-je faire? Qu'elle en profite! Qu'elle soit heureuse, notre enfant! Qu'elle aime encore! Soyons heureux de la voir revivre! »

Jamais Assia ne se montra plus filiale et plus tendre qu'en ces derniers jours avec Annette. Elle lui livra les plus lointains secrets de sa vie passée, de son âme présente, — certains qu'elle n'avait confiés à personne, même pas à Marc sur l'oreiller, (et Dieu sait qu'elle lui en avait fait goûter, dont il se serait bien passé!) — Ils n'étaient pas souvent flatteurs pour elle; mais il lui semblait qu'elle n'avait pas de meilleures marques de sa reconnaissance à donner que ces aveux qui la dépouillaient de tout prestige; elle se remettait, sans voile et sans défense, aux mains d'Annette. Elle savait bien que ces mains accepteraient tout, ne rejetteraient rien. Et c'est un tel soulagement! Une fois, une unique fois dans sa vie, pouvoir se montrer comme on est, comme on ose à peine se regarder dans le miroir, — et s'entendre dire, après : — « Ma fille... » — Même avec Annette, ce n'était possible que parce qu'on allait se quitter...

Oui, Annette accueillait, comprenait. Elle comprenait la valeur de présent qu'avait dans l'esprit de Assia cette confession sans retenue. Elle ne laissait pas d'en ressentir un frémissement au bout des doigts. Tout ce fond d'âme, qu'on ne remue pas habi-

tuellement... Elle en avait pourtant beaucoup vu et connu, en sa vie! Mais cette jeune femme lui en révélait encore certains aspects inattendus. Ces monstres du cœur et de la pensée!... Son pauvre Marc avait couché, auprès. S'en était-il douté?... Il en avait d'autres!...

— « Et j'ai les miens... Toute cette jungle!... On est tout de même plus tranquille, là où il est... »

Mais elle serra dans ses bras la chère fille au tendre corps, qui recéléait cette fièvre et ces ténèbres cruelles — et, dans l'élan de sa confiance sauvage, qui venait lui en faire don.

Assia lui fit un plus beau don, plus pur, et qui lui coûta davantage. Elle remit à la grand'mère la garde de l'enfant. Il faut avouer qu'il l'eût gênée. Quand on recommence une lune de miel, on ne se charge pas sans embarras d'un quartier de la lune effacée. Il rappelle trop les nuits éteintes. Mais ce n'en était pas moins un sacrifice. On pouvait reprocher à Assia d'aimer mal tout ce qu'elle aimait, — sauf son amant. Elle aimait désordonnément. Mais on ne pouvait lui reprocher de manquer d'amour pour son enfant. Elle l'aimait avec emportement, d'une possession animale... « Mien! Je l'ai fait. Je le tiens encore au nombril. Il m'appartient... » Mais elle n'entendait pas lui appartenir. L'instinct de Assia ne se souciait pas de justice, au marché. Elle l'oubliait, le reprenait. Elle ne pouvait pas y fixer sa vie et sa passion. Et comme son intelligence était juste, capable au moins de voir le juste, elle se rendait compte qu'elle faisait tort à l'enfant, et qu'elle lui en ferait bien davantage, dans l'avenir : car voir son tort ne l'eût point fait changer, d'une ligne. Le plus grand effort de volonté qu'elle pût consentir était de renoncer à cette possession, puisqu'aux devoirs de cette possession elle reconnaissait ne point

satisfaire. Mais elle ne se dépouillait point sans déchirement. Et elle voulait que Annette apprécîât le sacrifice qu'elle lui faisait. Elle ne l'eût fait à aucune autre. Annette savait et appréciait. Ce sacrifice, elle, elle ne l'eût fait à personne. Pas même (elle se l'avouait en ce moment), si le bien de l'enfant l'eût exigé. Elles étaient bien faites pour se comprendre à demi-mot, les deux passionnées!

La veille au soir du départ, la dernière nuit, Assia, reprise d'un violent accès de désespoir, cria qu'elle ne voulait plus du nouveau mariage, qu'elle ne voulait plus quitter son Marc, qu'elle voulait rester, avec Annette, à le garder... Annette lui dit :

— « Va, ma fille! Va te battre! C'est pour Marc. Combats pour lui, pour ce qu'il a voulu, pour ce qu'il n'a pas pu! Pour notre cause! »

Assia tressaillit. Elle saisit les deux bras d'Annette :

— « Pour notre cause? Vous en êtes donc? »

Annette inclina la tête :

— « Je suis avec notre Marc. Marc est en moi. Les lois du monde sont renversées. Je l'ai enfanté. Et c'est lui qui m'enfante à son tour... »

Assia l'étreignit :

— « Mère de mon Marc! Fille de mon Marc!... Tout ce qui me reste de mon foyer!... »

— « Et n'oublie pas ta petite flamme, — ton Vania! »

— « Gardez-la moi entre vos mains! »

— « Je la garde, et je te garde... Va, ma fille, quoi qu'on devienne toutes les deux, tu trouveras toujours en moi la gardienne du foyer, pour t'accueillir et te défendre, s'il le fallait, contre le monde entier. »

— « Le monde n'est rien, et je m'en charge », dit Assia. « Défendez-moi contre moi-même. Je serai votre bras. Soyez mon cœur! »

Assia partit avec son mari. Annette resta avec son Marc. Elle devait maintenant lui remplacer celle qui était partie.

Et il était là, assis près d'elle, dans la chambre, — le regard vivant, les bras, les jambes paralysés, l'esprit brûlant; il lui disait :

— « Marche, pour moi! Agis, pour moi! Pour moi, combats! »

L'ère des batailles était rouverte. Depuis vingt ans, elle n'avait jamais été fermée. Mais la grande guerre de 1914 n'en était que la porte d'entrée. Et par la porte avait passé la Révolution.

Elle n'était pas seulement une explosion sociale, qui soulevait le sol, dans l'un ou l'autre pays. Elle minait, dans ses profondeurs, toutes les formes de l'esprit. Toutes les conceptions morales et sociales en étaient sourdement modifiées. La raison pure, qu'avait atteinte la connaissance de l'universelle Relativité, avait été, selon son droit d'aïnesse — (on la prétend la dernière-née, je crois le contraire; mais si c'était même, le droit d'aïnesse, comme Jacob, elle l'a volé) — la raison pure avait été, la première, le théâtre de la Révolution nécessaire. Sans qu'on s'en doutât, elle exerçait son véritable rôle d' « *excitatrice souveraine du mouvement humain.* » Comme le disait Schopenhauer, « *oui, si la vie n'est pas un contre-sens et une déchéance, la Révolution est tout, enveloppe tout, et elle devient une grande métaphysique* » (1).

(1) Entretiens de Schopenhauer avec Frédéric Morin, en 1858. (*Revue de Paris*, 1864.)

Seulement, ajoutait l'âpre bouddhiste de Francfort, « *défiiez-vous des métaphysiques douceâtres ! N'oubliez pas que le grand problème n'est pas celui du bien, c'est celui du mal. Une philosophie où l'on n'entend pas bruire à travers les pages les pleurs, les gémissements, les grincements de dents, le formidable pandaemonium du meurtre universel, n'est pas une philosophie.* »

Le bruissement de cette mer remplissait le monde. Il fallait être sourd, comme voulait l'être une égoïste bourgeoise qui se claquemurait dans les derniers restes, menacés, de son confort, pour ne pas entendre ce flux montant de souffrance et de révolte. Les oreilles d'Annette n'en perdaient rien. Grâce à Julien Davy, qui recevait quotidiennement de tous les pays martyrisés, principalement de l'Est de l'Europe, une masse de lettres, de documents, de cris d'appel, elle restait en communion avec cette Passion de l'humanité. Elle n'en était pas accablée, comme Julien, sur qui pesait la monotonie de ce *lamento* et le sentiment de son impuissance à secourir les victimes. Elle avait payé son dû, son plus grand amour, son fils sacrifié à la peine des hommes; ce qu'elle avait de plus cher, elle l'avait donné; elle n'était pas, dans la tragédie, une spectatrice, que déprime la honte inavouée d'être épargnée; elle avait droit de prendre rang parmi les masses des opprimés; et, n'ayant plus rien à perdre, elle en voyait plus hardiment le chemin par où les peuples devaient passer.

Le chemin se trouvait, pour l'heure présente, bloqué. La Révolution, en Europe, avait laissé prendre à la Réaction l'initiative de l'offensive. Privée de l'appui effectif de l'U. R. S. S., qu'accaparait la nécessité de son énorme construction, — cette Russie pareille à un animal géant qui mue et doit, pendant le temps où sa nouvelle peau est encore tendre, se tenir à l'écart

des combats, — l'Europe révolutionnaire n'avait pas su s'organiser. Une incroyable timidité paralysait ces partis socialistes, que le parlementarisme avait, en deux générations, vidés de foi et d'énergie. Ils demeuraient ligotés dans un absurde souci de légalité, dont leurs adversaires, les grands bourgeois fascistes, plus évolués, ne s'inquiétaient guère pour les écraser. Par le plus dérisoire des paradoxes, ceux qui auraient dû, par tous les moyens et à tout prix, frayer la voie à l'ordre nouveau, se faisaient les soutiens peureux de l'ordre ancien et de ses principes mangés des vers, auxquels les chefs cyniques et lucides de la Réaction ne croyaient plus : (ils s'en servaient, quand les principes les servaient, et les violaient, quand les principes les gênaient.) Ces socialistes légalistes, que leurs rancunes fratricides contre les communistes rejetaient, de jour en jour, vers le passé, craignaient le combat, non seulement par crainte du combat, mais par crainte du résultat. Ils avaient peur de la défaite. Ils eussent eu peur de la victoire. Ils avaient perdu confiance en soi. Le sang de l'action se retirait d'eux... Et ceux chez qui ce sang coulait, les communistes, ne savaient pas où l'employer, le dépensaient en vaines querelles et en menaces, en poings levés, en chants de parade, en rodomontades, qui dispensaient des silencieuses et tenaces disciplines préparatoires à l'action réelle organisée, et qui éveillaient l'ennemi, qui l'incitaient à s'armer.

L'ennemi avait pris les devants. Ses chefs avaient su exploiter la panique imméritée, que ces bavards de la Révolution, par leurs menaces imprudentes, inspièrent aux troupeaux inquiets. Par toute l'Europe, le fascisme se posait en défenseur de l'ordre moral et social, du bas de laine, du coffre-tort, de la famille, de la patrie, de « *la mère malade* », et du Père Dieu. Les

grands bourgeois, à juste titre peu confiants en leur propre énergie, avaient été assez sagaces pour remettre la trique à des *Duci* et des *Führer*, sortis du peuple, dont l'énergie était intacte, et qui de loups se faisaient chiens de garde. A la dictature du prolétariat on opposait la dictature de prolétaires traitres à leur classe et investis, temporairement, pour la river au banc de chiourme, de pouvoirs illimités. D'un pays à l'autre, la peste, ou noire, ou brune, du fascisme, se propageait; sa virulence croissait, avec le succès. Même la France et l'Angleterre, dernières banques de dépôts où l'on gardait dans des coffres les libertés démocratiques, désapprenaient d'en faire usage et les retiraient de la circulation.

Le temps n'était plus à tergiverser. Ou pour, ou contre! Les discussions académiques sur la violence ou la non-violence n'étaient plus de saison. Il s'agissait de faire bloc de toutes les forces, et de violence, et de non-violence, contre le bloc de toutes les forces de la réaction. Tout devait avoir place dans l'armée : le grand Refus organisé de Gandhi, et les troupes d'assaut de Lénine. L'objection de conscience, les grèves d'usines et de transports, l'insurrection, tout était arme, pour le combat, que l'esprit d'Annette maintenant acceptait. Il reconnaissait le combat nécessaire. Et loin de se retirer dans le rêve de l'Un, que lui avait ouvert la flûte du chevrier, elle en puisait, par ses racines, du fond de la terre, les énergies; et elle les transfusait dans l'action. Que serait l'Un, si le sang de l'action n'y circulait point? L'Un est en acte. L'Un est en marche. S'il s'arrêtait, un seul moment, tout croulerait.

Tout croulerait, pour une Annette et pour ses frères et sœurs d'Occident. Car la pensée prend le visage de la volonté vivante, où elle se coule comme un métal

brûlant dans un creuset. La même pensée qui, dans les veines de Gautama, est le sourire du Nirvâna, — dans celles d'une fille d'Europe est le sourire éginétique d'Athéna dans le combat. Lorsque le comte Bruno Chiarenza redit le mot des sages des neiges du Thibet :

— « *Faire*, n'est rien. *Défaire*, est tout... » (défaire l'écran, défaire le moi qui s'interpose entre l'esprit et le soleil),...

Annette l'entend (et il n'est pas sûr que Bruno ne l'entende aussi) comme un appel à la Révolution. Défaire le réseau serré des illusions et des préjugés, le filet étouffant du vieux monde. Briser les liens du Prisonnier de Michel-Ange. Faire sauter sous la poussée de la vie nouvelle, les écluses de la vie morte, du passé... Quand elle se reconnaît dans cette rivière, aux moires enchevêtrées, où son Saint-Bruno de l'Himalaya lui montre l'image du moi aux myriades d'individualités, — quand elle y voit, parmi les autres, passer sa moire, et toute la ronde qui s'achemine, en tournoyant, vers l'Océan, ainsi que le cortège de Bacchus indien, — il n'y a point de risque que cette sagesse, ce délire sacré de l'Asie, qui réveille dans l'âme d'Europe de profonds échos (car elles sont filles de la même mère), lui fasse perdre sa dévorante activité. Elle ne se perd dans cette masse en mouvement que pour s'y retrouver multipliée. Dans cette farandole de l'esprit-Gange, qui s'achemine à gros bouillons vers l'Océan, ce n'est point l'Océan qui l'attire, c'est le fleuve. Elle l'épouse. Elle entend battre dans ses artères le pas de la Grande Armée.

On ne tarda pas à connaître, dans les assemblées populaires, la femme en deuil, sa figure calme, un peu lourde, aux yeux bovins, qui paraissait, au repos, s'assoupir, distraite, lointaine, effacée, — mais qui, lorsqu'elle se levait et qu'elle parlait, s'illuminait instantanément d'un flot de jeunesse, et qui, sans hâte, sans hausser le ton, d'une voix posée, n'hésitant jamais, plantait dans l'esprit de la foule sa parole ferme, menant toujours à l'action précise.

Julien Davy avait été bien étonné, quand Annette lui avait demandé à l'accompagner dans un de ces meetings de lutte contre le fascisme, qu'il présidait. Annette ne le fut pas moins, lorsqu'elle fut amenée à y demander, un soir, la parole.

Elle n'avait, jusqu'à ces temps, jamais été attirée par les discussions publiques. Quand elle y assistait, du fond de la salle, elle voyait les discuteurs sur l'estrade. A présent qu'elle était assise sur l'estrade, face à la foule, elle recevait au visage le souffle de ces masses; en elle entraient leur attente passionnée. Cette attente était rarement repue par les discoureurs sur l'estrade, qui suivaient le fil de leur verbe. Ils se dépensaient trop en débats de partis, dont les querelles

étaient indifférentes aux écouteurs; et ils ne percevaient pas l'appel muet et pressant qui leur était fait :

— « Montre-nous le chemin, le chemin droit où marcher!... »

Annette l'entendit, comme si cet appel, c'était elle-même qui le jetait; et puisque personne n'y répondait, elle se leva, elle fut forcée, il lui fallait le redire tout haut et y répondre, — ainsi que fait, dans le drame antique, la coryphée.

Le son de sa voix, aux premiers mots, l'étonna; la voix lui revenait, comme d'une autre qui la dépassait, d'un autre moi grossi des flots de l'assemblée. Mais presque aussitôt, elle réalisa cette fusion de celui qui parle avec la foule, qui fait la force de l'orateur-né. Elle n'avait pourtant rien dans sa façon qui eût affaire à l'éloquence. Elle agissait par son absolue simplicité et par son calme, qui prêtait un relief à la hardiesse de la raison. Ce calme inspirait aux auditeurs une confiance exaltante en eux et en la cause qu'ils défendaient. Elle devint promptement populaire. Elle sentait, dans ces assemblées, que son fils était auprès d'elle. Et il l'était, aux yeux de beaucoup de ceux qui l'écoutaient : car on sut vite l'histoire de Marc; et elle devint légendaire. On voyait ensemble le fils et la mère.

Elle contribua, par sa netteté, par son esprit de femme, simplificateur et pratique, à opérer un reclassement, nécessaire, des partis. Indifférente aux étiquettes et au formalisme bureaucratique, elle obligeait ceux des deux Internationales, sœurs et ennemies, à se compter sur le terrain de l'action. On discuterait plus tard la théorie! La véritable ligne de démarcation entre les partis est entre ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas agir. Tous les prétextes idéologiques pour ne pas agir, sont des masques. La main de la femme les

arrachait, sans égards, à l'irritation des politiciens de partis, dont elle troublait le jeu équivoque. Mais la foule est femme : elle approuvait. Elle a besoin de situations nettes. Annette veillait à ce que les débats ne se perdissent point en un confusionisme oratoire; elle excellait à les ramasser, à la fin, en une motion claire et pratique. — Elle se dépensa beaucoup en participation active aux divers organismes d'aide et d'action internationale, aux Secours Rouge et Ouvrier, aux Ligues contre l'Impérialisme, contre le Fascisme, et contre l'Oppression coloniale. Une fois le bras dans l'engrenage, tout y passait. Elle dépensait plus qu'il ne lui restait dans son sac. Ce fameux calme, qu'on admirait, lui coûtait une surtension de la volonté contre la pression intérieure. Sous l'apparence de flegme d'une femme grande, robuste, assez corpulente, que l'âge un peu appesantit, sans entamer son énergie, le cœur surmené commençait à trahir.

Les médecins, selon leur habitude, lui faisaient mystère de son vrai mal. Ils tablent toujours sur l'amour anxieux de la vie. Ils ne peuvent pas imaginer que, pour tous les hommes, perdre la vie ne soit pas le malheur suprême et la terreur inavouée. Comme si le fruit mûri de la fin d'automne n'avait pas une volupté à se détacher!... Annette souriait de leurs explications enveloppées. Elle en savait assez, par son expérience d'infirmière et par l'intimité d'hommes du métier, comme Philippe Villard, son ancien amant (1).

Elle l'avait revu récemment. Il était maintenant un vieux homme au front ravagé, les yeux toujours brûlants d'un feu inassouvi, la bouche lourde et dégoûtée, chargé d'honneurs et n'en ayant jamais assez, comme cet autre, Berthelot le Grand (celui de l'autre

(1) Voir *L'Été*.

siècle), dont on disait que son sépulcre au Panthéon était la seule place dont il n'eût pas été avide de prendre possession : (s'il n'en était pas avide, c'est qu'il était sûr qu'il l'aurait : ce dont on est sûr n'a plus d'intérêt). Philippe, repu, irrassasié, cherchait sans trêve, comme le loup « *quem devoret* »; et la misère du butin — le monde rongé jusqu'à la moelle — l'enrageait. Annette et lui n'avaient jamais cherché à se revoir, — sans s'être jamais perdus de vue. Mais après la mort de Marc, qui avait remué quelques échos dans la presse de Paris, Philippe croisa dans une rue la mère en deuil, qui marchait droite et fière, le front haut, ainsi que ces femmes d'Italie qui portent sur leurs têtes leurs lourds fardeaux. Et, saisi d'admiration, il l'aborda.

Ils n'avaient presque plus une idée commune. En politique, Villard était partisan des dictatures; il traitait les masses humaines en troupeaux ennemis qu'il fallait broyer et dompter, comme l'homme — (l'homme digne de ce nom : le maître) — a su faire des autres animaux. Les mouvements de masses appartenaient, selon son dur esprit, aux forces aveugles de la nature, — comme les épidémies. Entre Julien Davy et lui, il y avait une antipathie foncière, qui, par égard pour Annette ne s'exprimait point, — mais implacable.

Et pourtant, Philippe Villard et Annette, quand ils étaient seuls ensemble, ne se heurtaient point à leur barrière. Il existait toujours entre eux — qui les liait — l'étreinte ancienne, ces profondes racines de la chair : (chair est esprit). Ils se connaissaient dans l'amour et dans le combat; ils connaissaient leurs forces et leurs faiblesses; celles de l'un appartenaient un peu à l'autre : chacun des deux y avait mordu. — Et il y avait encore ceci, secret, qui les rapprochait : qu'ils se savaient tous les deux, condamnés.

Aux premières questions que Annette lui posa sur son mal, il avait été droit au but : (il ne mâchait jamais ses mots). Il lui avait, de lui-même, décrit les symptômes qu'elle ressentait, cette douleur qui la poignait dans la poitrine et s'irradiait sous l'aisselle gauche, le long du bras jusqu'aux ongles. Il discernait, au-dessous des paupières, l'enflure bleuâtre de la face, et cette pâleur de la main... Langage connu ! Il le lisait, à première vue. Ce corps était celui de la femme qu'il avait possédée. Mais bien qu'elle et lui se souvinsent, il le scrutait, en ce moment, du regard froid du médecin ; et elle le voyait, comme lui, du dehors ; elle se sentait étrangère à ce corps. Elle dit :

— « C'est l'angine de poitrine ? »

Il dit :

— « L'angine classique. »

— « En cela, du moins », plaisanta-t-elle, « vous ne direz pas que je suis une romantique. »

— « Vous avez toujours été, au fond, une classique sans le savoir. »

Il la regardait se rhabiller.

— « Mais où en suis-je ? » demanda-t-elle.

— « Plus au début. »

— « Ça, je le sais. »

— « Il y a déjà un bon bout de chemin de fait. »

— « Et qu'est-ce qu'il en reste ? »

— « C'est selon. Il s'agit de ménager vos pas. »

— « Je ne marche plus guère. »

— « Même ne bougeant plus, vous trouveriez toujours moyen de courir comme une dératée ! »

— « Et savez-vous le moyen de l'empêcher ? »

— « Je ne le sais pas ; et si je le savais, je ne le dirais probablement pas : il y a des remèdes qui tuent plus sûrement que le mal. »

— « Mourir du mal, ou du médecin!... Va pour le mal! »

Il l'approuvait. Il se savait lui-même condamné par une affection des reins qui ne pardonne pas. Mais il n'en parlait à personne, et continuait de poursuivre sa chasse, comme s'il devait vivre éternellement. Il eût donc laissé Annette poursuivre la sienne, s'en remettant à son expérience de gouverner son bâtiment. Mais il mit pourtant le holà à son activité dans les meetings et les comités. Ici, sa consigne de médecin était d'accord avec son antipathie pour l'action sociale d'Annette : bonne occasion, pour la boucler! Son antidémocratism se doublait d'une aversion particulière pour la toquade des femmes qui s'immiscent dans la politique. Annette ne s'y trompa point; naturellement, elle s'obstina. Mais le mal se chargea de la rappeler à la raison. Elle avait trop de bon sens pour persister. Elle détela. Philippe eut le triomphe immodeste.

— « Ne vous hâtez point », lui dit-elle, « de chanter victoire! J'ai plus d'une corde à mon arc. »

— « Mais vous n'avez, l'amazone, que vos deux bras pour le bander! »

— « Vous vous trompez. Je m'en suis fait d'autres. »

Elle avait, là-bas, sa fille Assia. Et ici, près d'elle, ce petit, le fils de son fils. Elle se retrouvait, comme trente ans avant, avec un enfant à couvrir.

Mais rien ne recommence. Ce n'était plus le même enfant. Elle n'était plus la même femme. Quand on a parcouru trente ans de route avec un fils, et qu'on reprend au commencement, on n'a plus la même fièvre d'attente. On sait où mène le chemin et, comme sur la carte au jeu de l'Oie, les puits, les prisons et les joies qu'on retrouvera échelonnés : il y a toujours le risque des coups de dés ; mais la contrée n'offre plus le trouble de l'inconnu : on l'a battue. — Bien entendu, l'on se trompe ! Car, dans l'intervalle, le paysage a été modifié par le passage d'une génération. D'autres fondrières se sont ouvertes, et des anciennes ont été comblées. On risque d'être, plus d'une fois, égaré par la fidélité même des souvenirs.

Et puis, il y a ce petit être nouveau, qui a beau être fait avec des morceaux de l'ancien, il est un autre — un autre monde — un autre temps. C'est, en vérité, déconcertant. Il a les mêmes yeux, les mêmes traits. Il vous regarde... Avant même qu'il ait parlé, on sent, on sait qu'un hôte nouveau, une nouvelle ère, sont

entrés dans la maison. Et ce petit être qui vient d'arriver, à qui vous apprenez à marcher, va se trouver, du premier coup, d'aplomb sur un terrain qu'avant d'avoir exploré il connaît déjà beaucoup mieux que vous. Il est de plain-pied avec l'aujourd'hui. Ils sont d'entente. Et vous, vous restez à la porte...

II
Il dépend de vous, de passer le seuil. Osez entrer dans l'avenir! C'est bien facile, pour qui se décharge du passé! Mais Annette ne voulait pas, ne pouvait pas; elle entendait ne sacrifier aucun des deux. Pour arriver à faire entre eux l'harmonie, il lui fallut plus d'un jour. Les premiers temps, Annette se borna à observer maternellement le petit Jean. Elle avait autant à apprendre de lui, que lui d'elle. Et ils avaient George comme truchement.

La plus étrange, la plus charmante association s'était formée entre la jeune fille et l'enfant. Quinze années d'âge les séparaient, les unissaient. Le garçonnet de moins de huit ans, la grande fille de plus de vingt-trois, s'étaient, d'un secret accord, décrétés roi et sujet l'un de l'autre... — « Tu m'appartiens. Tu es mon bien... » On n'avait pas eu besoin de poser des conditions. Sans conditions! — « Je suis ton bien. Je t'appartiens. » Traité signé!... « Ce n'est pas ta volonté. C'est mon plaisir. Et mon plaisir est ton plaisir... »

Quel peut bien être le terrain commun entre ce petit et cette grande? — Tous les terrains. Et tous les liens qui peuvent rattacher l'un à l'autre deux êtres humains, — hors celui qui noue ensemble les deux sexes. Ils étaient juste, l'un et l'autre, à la ligne de partage des eaux où l'on peut boire à toutes les sources. Il y avait la source fraternelle : la grande sœur et le Benjamin.

Il y avait la source maternelle : quand le petit se blotissait, avec un chagrin ou un bonheur trop lourd pour ses petits bras, dans les forts bras de la femme ; elle en avait un bondissement de chaude joie dans les entrailles, comme si les petits pieds y dansaient. Il y avait... il y avait la source même de l'amour — le seul, le vrai — (il n'est qu'un seul pour tous les êtres), celui qui dort ou veille, rêve, chuchote, ou parle haut, aux cœurs des mâles et des femelles : (que ces beaux noms brutalisés soient rétablis dans leur dignité!) l'amour qui les fait éternellement flamber du désir que se rejoignent les deux moitiés de l'être unique... L'amour sacré qui, dans le mystère de sa retraite, ne connaît aucune barrière, enjambe les âges, et, bien que ses racines soient enfoncées dans la chair, n'en tient pas compte dans son élan illimité, unit les êtres, par-dessus les mers, à travers les étendues et de l'espace et des années...

D'où était-il venu, ce besoin d'adoption mutuelle, qui se satisfaisait sans gêne et sans trouble ? — Pour le petit, des premiers jours où sa mémoire tenait serré le fil des jours, sans le lâcher. Depuis trois ans, (il lui semblait que c'était toujours), il voyait rire au-dessus de ses yeux les belles dents de la grande amie ; et, ces nuits d'été où dans les prairies, sous la fenêtre, criaient les crécelles des criquets et grondait au loin la lamentation du torrent — (c'était en Suisse, en ces semaines où son père allait au-devant du couteau florentin) — il écoutait le souffle calme de ce grand corps étendu (elle l'avait pris dans son lit), et dans le creux de son bras chaud il appuyait sa joue et son nez... Bonheur et paix... Rien n'avait pu ébranler cette impression fondamentale. Même les jours de deuil qui avaient suivi ; et bien des troubles inexplicables dans la maison... Mais elle et lui, quand ils étaient les deux ensemble, les deux sans trois, ils n'avaient jamais

troubles ni deuil... *Gioia. Pace...* On ne peut pas vous l'expliquer, si vous ne connaissez pas cet état. C'est une chance de fabrique. Une fois sur mille, la nature réussit le coup — réussit le couple.

✻ Pour la grande fille, il eût semblé que la volonté aurait dû jouer dans l'adoption un plus grand rôle que pour l'enfant : car il avait bien fallu que le petit compagnon s'introduisît, un jour précis, dans sa vie, qui avant ne le connaissait pas. Mais voilà bien le plus étrange ! Quand elle y pensait à présent, il lui paraissait impossible que sa vie d'avant ne le connût pas. Autrement, comment l'eût-elle si parfaitement reconnu, quand il était venu ? Elle se souvenait : un jour, Annette lui avait mis l'enfant nu dans les mains ; et (la mère avait dû sortir un instant) elle était restée seule avec l'enfant ; troublée du doux contact sur ses doigts de ce petit corps d'oiseau sans plumes, elle s'était penchée sur l'oiseau, et le *bambino* avait souri : — un coup de joie l'avait frappée, l'inonda, de la gorge aux genoux, et ses seins s'étaient faits durs. Elle découvrait sa maternité. Jamais avant, dans sa vie de grand garçon bruyant, actif, sportif, elle n'en avait, une seconde, conçu le frémissement. Et maintenant qu'il lui était révélé, d'un jet de foudre, elle ne voulait même plus admettre la possibilité qu'elle eût vécu sans lui. Elle avait vécu pour lui, dans l'attente... Tout ce temps d'avant, elle s'était étourdie de mouvement et de jeux ; tout ce temps d'avant, elle avait tenu caché, formé, nourri, bercé, ce petit, *son* petit !... Tout ce petit corps lui était nouveau, et tout lui en était connu, jusqu'aux petits ongles de ses pieds, (elle riait de tendresse, en les regardant), jusqu'à son odeur de pain chaud.

Naturellement, elle n'avait pas osé le dire tout haut, devant les autres. Il y avait cette autre qui se disait la mère : (George, jalouse, lui savait gré de l'être

moins qu'elle). — Il y avait Annette... (Annette souriait en regardant George et l'enfant; on ne pouvait savoir si elle ne lisait point dans George; mais on n'osait pas s'en assurer.) — Et tous ces autres, Sylvie, son père, qui était si incapable de comprendre... On ne pouvait pas livrer son secret... Mais ce dont elle aurait juré, c'est que lui, le petit, avait compris! C'était leur secret à tous deux. — Et elle pensait vrai. Sauf que l'enfant le trouvait tout naturel, et qu'il ne songeait pas à en faire un secret. Annette avait dû, sans avoir l'air d'y toucher, veiller à ce que la susceptibilité de Assia n'en fût pas offensée. Mais Assia, dans les semaines d'avant son remariage, était trop prise par ses passions et par ses troubles, pour bien observer l'enfant. Quand au milieu de son tourbillon, elle se ressouvenait de lui, elle entraînait en coup de vent, l'arrachant à ce qui l'occupait, à ses jeux, à ses entretiens avec l'amie, l'accapant, l'emprisonnant entre ses bras, lui plongeant ses yeux dans les yeux, l'accablant de ses questions emportées qui n'attendaient point de réponses, et de ses étreintes sans se soucier s'il y avait plaisir ou non. Et rassasiée, elle le laissait et retournait à sa chasse aux peines et aux espoirs.

Annette était la seule à suivre, d'un regard de côté, les réactions morales de l'enfant. Encore n'en voyait-elle pas la moitié. Il se faisait en ce petit homme un travail secret, dont les grands ne se doutaient pas. Vania — (il était riche en noms dans les deux langues : Jean, Ivan, Jeannot, Vanneau, Vania, Vanioucha), — avait très vite compris qu'il était inutile, et même peut-être préjudiciable, d'opposer une résistance aux passages de l'ouragan...

— « Qu'est-ce qu'elle a à me secouer ? Mais il paraît qu'elle a le droit. Elle est ma mère... »

Le mieux était d'attendre que l'ouragan eût passé,

en lui offrant le moins de prise. Alors, il abandonnait son corps, passivement. Rien de son esprit. Il était bon observateur. Il avait remarqué qu'en ces derniers temps d'avant le remariage sa mère s'était faite plus jolie et plus soignée. Elle sentait bon. Son nez de petit chien ne flairait pas seulement la peau, mais les pensées qui passaient dessous. Il percevait, avec une curiosité non dénuée d'ironie, tout ce remueménage intérieur et cette parole volubile, brusque et chantante, qui l'amusait, qui le fatiguait, et dont il ne perdait pas un mot indiscret. Il avait à lui sa vie de pensée; et il se faisait, sur le remariage, ses réflexions. Mais il n'en faisait part à personne. Et du sujet, on évitait de lui parler. Raison de plus, pour qu'il y pensât! (Les grands ne savent pas que les sujets que l'on évite trop, on les désigne à l'attention de l'enfant). Sa mère était, pour Vania, un curieux problème vivant. Curiosité passait tendresse. Mais c'est tout de même un attrait. Qu'est-ce qu'il y avait dedans? Il ne se le demandait point pour George. Quelle des deux avait le meilleur lot?

Pour le moment, il attendait que l'envahisseuse qui le violentait le lâchât. Il avait déjà remarqué que tous les ennuis ont une fin. Assia partit. Il la vit s'en aller au loin, sans grands regrets. Il l'apprécia plus, quand elle fut partie. Il lui parut qu'il manquait quelque chose sous son ciel... Pas l'affection maternelle! De la maternité, il en avait autour de lui, tant qu'il voulait. Mais parmi ses mères, il établissait secrètement des rangs. Celle d'Amérique, qui l'avait laissé, ne fut peut-être pas, pour son abandon même, celle à laquelle il tint le moins. Les blâmes contre elle, qu'il avait saisis ou qu'il devinait, dans son entourage, agissaient dans un autre sens que les blâmeurs n'eussent soupçonné. Même s'il ne comprenait pas les raisons que sa

mère avait d'agir, et s'il se jugeait lésé par elle, il n'en était pas moins intéressé. Il l'était plus. Il n'était pas un de ces enfants malingres et blessés, qui refoulent peureusement leurs offenses secrètes et leurs rancunes, ou leurs désirs défendus. Il était assez abondamment pourvu d'affections, (celles qu'on reçoit et celles qu'on donne), pour qu'une qui semblait s'éloigner de lui ne lui causât point d'amertume; il était sûr, s'il y tenait, de la rattraper; et si elle ne revenait pas... mon Dieu! il s'en passerait! Ce petit bonhomme avait une confiance imperturbable en soi et en la vie; s'il avait su l'exprimer, il eût bien étonné les femmes d'où il était sorti : Assia, Annette. Ce n'était pas un leurre d'optimisme. Il en avait, tout petit, assez vu autour de lui, pour savoir que la vie n'était pas faite en beaux sourires, tendres ou onctueux, de bonnes mamans ou de bons dieux fardés, peignés, barbés, en devanture de magasins rue Saint-Sulpice. Il s'était frotté, de très bonne heure, dès la première, au poil des loups, à commencer par sa mère, et à finir (à ne pas finir!) par ceux qui lui avaient tué son père. Va pour les loups! Il était de la bande. L'essentiel n'était pas que la vie fût affable. C'était qu'elle fût vivante. Plus il y a de vie, plus d'aliment. Le petit bonhomme avait de l'appétit et de bonnes dents. Et chez les gens, bons ou mauvais, (ils sont toujours un aliment!) il aimait d'abord qu'ils fussent intéressants. Cette mère bourrasque, qui avait passé par dessus l'Atlantique, l'intéressait, ce gamin! Il ne comprenait pas, mais il humait en elle cet air marin (ou ce vent des steppes?...) Qu'en savait-il, sinon que ça soufflait! Beaucoup d'amour, beaucoup de haine, et ces tempêtes (il avait cueilli au vol ses paroles emportées) contre la société... La « société », qu'est-ce que c'était? *Cela* où l'on est?... « On verra

ça! Nous saurons bien juger nous-mêmes... » En attendant, Vania gardait en réserve, contre « *cela*, où l'on est », ces orages qui secouent l'atmosphère.

Assia était la mère d'exception, la mère des grands jours.

Et l'autre, la George, était la mère de tous les jours. Il le lui dit, tout simple et franc : « Une pour les fêtes (fête ou tempête), l'autre pour l'usage courant ». Et George rit aux éclats. Elle acceptait ce partage. A elle la part de tous les jours! Elle laissait à Assia le reste. Elle comprenait que Vania la réservât pour les jours de fête. Elle était elle-même trop sensible à l'attrait orageux de Assia, pour ne pas faire la généreuse. Elle n'était pas comme Sylvie, dont la rancune ne désarma jamais. Si devant elle on attaquait Assia, elle la défendait; elle s'interdisait de lui reprocher quoi que ce fût. Le pire qu'on eût à lui reprocher n'était-il pas d'avoir fait à George le don de son fils ?

— « Notre garçon. Le mien! Mon pain. Merci à la boulangère!... »

La vie à deux s'organisa. Au début, George accourait chaque matin chez Annette; mais elle devait rentrer chez son père, pour le repas de midi, revenait passer l'après-midi avec l'enfant et le quittait à regret, pour le souper. Julien habitait maintenant à Passy, Annette au Luxembourg. George devait toujours courir; et personne n'était satisfait. Julien se plaignait de ne plus voir jamais sa fille, et qu'elle arrivât aux repas, toujours en retard : (il était de ces bourgeois français, qui ne peuvent supporter l'inexactitude, et qu'elle rend insupportables). Le petit ne voulait jamais laisser partir George. A chaque fois, c'étaient des adieux et des rappels et des ré-adiieux d'amoureux. Annette, amusée et touchée, suggéra à son vieil ami de laisser George prendre chez elle le repas de midi. Julien consentit : il souffrait moins encore de l'absence de sa fille que de ses retards. Puis, il fut touché, lui aussi. Après avoir été long à comprendre que George abandonnât tout, sa maison, ses travaux, ses intérêts, pour une marotte, il vit — (Annette lui prêta ses yeux, qu'il aimait) — la beauté de cette mystérieuse flamme maternelle, qui s'était allumée dans le cœur vierge de sa fille. Et il alla au-devant de ses désirs. Il était homme à se sacri-

fier tout simplement. Ce fut lui-même qui proposa à Annette de prendre George en pension. Il prétextait, pour enlever à celle-ci tout remords, qu'il projetait depuis longtemps un voyage d'études en Amérique, et que probablement il y passerait une année : il serait bien aise de savoir sa fille sous le toit d'Annette. Annette n'en fut point dupe; mais George ne demandait qu'à l'être; et avec l'égoïsme de la jeunesse, elle en poussa des cris de joie; elle embrassa furieusement son père, Annette et l'enfant. Annette, seule avec Julien, le regarda, sourit, et lui dit :

— « Mon cher Julien... A mon tour! »

Elle l'embrassa. Julien ému, embarrassé, dit, toutsotant, cherchant ses mots :

— « Au fond, ma George... vous le savez bien... vous appartient...

Annette lui posa sa main sur la main :

— « J'ai compris... Elle est à nous deux... Mon cher ami!... »

Ils détournèrent l'entretien. A leur âge, on n'a plus besoin de dire. On sait.

L'installation fut bientôt faite. Et ce fut une joie des deux enfants. George prit l'ancienne chambre qu'occupait Assia; le petit lit de Vania était dans une étroite pièce à côté, dont la porte restait entr'ouverte. Annette les entendait, à travers la paroi qui touchait contre son oreiller, chuchoter et rire, le matin, comme les moineaux, et les pieds nus qui clapotaient sur le parquet, pour se rendre visite, d'une pièce à l'autre. Puis, on décida, puisqu'aucune obligation ne retenait plus à Paris, de s'installer dans la banlieue; et l'on prit, à la lisière des bois de Meudon, une maison simple et claire, avec quelques arbres et un jardin; on s'y sentait plus au large. Il y avait même une chambre pour Sylvie, si elle voulait. Mais Sylvie

se faisait tirer l'oreille. Le meilleur moyen pour qu'elle vînt, était qu'on ne parût point tenir à elle. Non qu'elle n'eût faim d'être aimée, tout en affectant de ne pas croire à l'affection. Mais elle était encore plus affamée d'indépendance; et avec l'âge, elle devenait plus ombreuse, elle se tenait toujours sous les armes contre ce qui lui semblait pouvoir y porter atteinte.

— « Eh bien, renferme-toi dans ton beffroi! Tu en descendras, quand tu voudras. On sera contents, si tu viens. Si tu ne viens pas, on se contentera... »

Le petit univers à trois était complet, comme un accord : Anne, la vierge, et l'enfant. Et comme dans les retables florentins, Sainte-Annette, au sourire léonardesque, fait d'ironie et de tendresse, tenait entre ses genoux la grande fille, qui tenait sur ses genoux le bambin. Mais si elle les couvait tous les deux, tous les deux ne voyaient qu'eux. Annette tarda longtemps à envoyer le garçon à l'école. Elle avait reconnu le génie d'éducation, que cette maternité d'élection avait fait surgir de la vierge-mère; et elle abandonna, pour commencer, la souple pâte du petit corps aux mains habiles et robustes de la modéleuse.

Il passait une partie de l'année, à moitié nu, au jardin, ou dans les bois, vêtu d'une braie de petit Gaulois. L'instinct de George lui dictait, comme premier enseignement, d'habituer son garçon à l'endurance — et, bien entendu, non pas stoïque (c'est la ressource des mauvaises dents), mais l'endurance qui a joie. Le principe de la joie a été justement revendiqué par les Ecoles nouvelles en Occident, depuis un quart de siècle. Mais, sans avoir eu vent de pédagogie, George ajoutait à cette notion du plaisir qui est le fruit du libre jeu spontané de l'enfant, la notion virile de l'effort, qui inclut la nécessité de la peine dans la joie pleine. Elle disait à son loutveau :

— « Si tu fais ce que tu peux, c'est trop peu! Il faut faire, à chaque fois, un peu plus que tu ne peux. Le plaisir est bon à téter — je ne dis pas! — mais c'est à la portée de chaque veau. Le meilleur, le vrai bon, c'est quand on commence à mâcher sa peine. Rien ne vaut ce goût sur la langue. Lèche ta sueur!... Un peu de trop. Mais pas trop! Le trop du trop serait d'un sot. Ni sot, ni veau... Allons! vas-y!... Encore! encore!... Stop!... Veille à la casse!... On ira plus loin, demain... »

A ce jeu-là, les quatre pattes et la cage du petit gars se bronzèrent. — L'esprit n'y perdait rien. George lui enseignait la même gymnastique de l'effort. La fille de Julien dextrement maniait l'arc de l'intelligence. Les problèmes abstraits de la science, sous ses doigts agiles, si simplement se dénouaient que les doigts prestes du petit singe refaisaient, de point en point, les mêmes mouvements, sans se douter de la difficulté. Les doigts de l'esprit devançaient la pensée; l'instinct résolvait le problème, avant d'avoir raisonné « comment ». C'est le bon chemin, la ligne droite : le « comment » viendra après, — après qu'on sera arrivé. Si on attendait, pour partir, qu'il fût prêt, le jour — la vie — y passerait! Marche toujours! « Comment » finira bien par nous rattraper... George communiquait à Jean son intuition de l'esprit et de la main. La raisonner était ensuite une belle charade, qu'on s'amusait à résoudre, au repos, le soir. Mais dans le jour, voir et agir! Voir pour agir. Les deux mouvements n'en font qu'un, si l'on est sain. Nous aurons le temps de comprendre!... Comprendre? Comme si le regard et la main, du premier coup, n'avaient point compris! Il n'est pas besoin de mots pour penser. Mais quand l'heure était venue pour les mots, ni George, ni Jean n'en étaient pauvres. Ils n'avaient point la langue

paralysée. Ah! qu'ils aimaient donc à discuter!... Annette riait, en les écoutant. Même en pensant, en discutant, ils avaient l'air de faire assaut avec leurs membres, en jouant.

On peut croire que les problèmes de l'existence, dont les tourments avaient fait saigner la génération d'avant, ne les gênaient guère dans leurs souliers! (Et d'abord, ils allaient pieds nus dans des sandales.) Le premier de tout : ils étaient, fille et garçon, très bien portants. Ils ne savaient pas ce que c'était que la maladie. Ils ne connaissaient pas par eux-mêmes — (pas assez! c'est un gros manque!) — la misère, la cruauté du combat pour l'existence. S'ils les eussent connues, il était probable qu'ils eussent été prêts à en affronter les assauts : pour une George, la vie entière est un stade. Mais ce serait trop beau, si c'était vrai! Le stade même est un luxe. Il ne fallait point se dissimuler que la vie de George et de l'enfant, si simple et saine qu'elle fût, était un luxe. Le plus grand luxe : non pas l'argent, mais le cloisonnement. Cette éducation individualiste était en marge des destinées communes. Annette en avait la gêne sourde. Et plus clairement qu'elle, Sylvie aurait eu son mot à dire là-dessus. Mais elle le disait rarement, n'ayant que de lointaines occasions de se mêler de ce qui se passait dans la maison. Et Annette, qu'une grande fatigue et un besoin invincible de solitude engourdisaient, dans les premiers temps de convalescence de sa blessure, abandonnait à George la direction. Pour mettre sa conscience en repos, elle se disait qu'elle interviendrait un peu plus tard, et qu'il n'y avait point de temps perdu.

Il ne l'était pas, en effet. George battait le fer sur l'enclume, avant de le tremper dans la cuve. Le petit Jean serait en solide acier. Elle n'y laisserait aucune paille. Point de ces troubles ou de ces fuites devant

les ombres et devant les monstres, qui rongent souvent, sans qu'on y songe, l'esprit inquiet des enfants. La vie toute claire, sans obsession de l'inconnu. Malgré le choc qu'aurait pu être pour Vania la tragique disparition du père, il ne paraissait aucunement se préoccuper du sombre but qui attend le coureur au bout de la course. George ne s'en souciait pas plus que lui. Leur tranquille assurance à l'égard de cet : — « *Après...* » — était pour Annette un soulagement, qui n'allait point sans émerveillement : elle avait peine à comprendre. Il lui avait fallu tant de peines et d'efforts pour arriver à l'acceptation, après des échecs réitérés ! Eux, d'emblée, y semblaient installés. George avait habitué Vania à considérer la mort simplement, comme un acte naturel, qui était normal, aisé, pas effrayant. L'esprit solide et ordonné de la grande fille, pareil à une maison bien distribuée, avait su faire l'équilibre de l'implacable étude de la médecine avec la vigueur du sport et l'allégresse d'un corps sans défaut. Elle était douée d'une calme gaîté d'intelligence, précise et claire, qui s'intéresse à tout ce qui est ; et elle avait le secret de parler naturellement à Vania de toutes les questions naturelles : mort, maladies, questions du sexe. Elle n'avait jamais avec lui une réticence, une fausse honte, ou, à l'inverse, une impudeur, une licence : elle lui disait ce qui est. Ce qui est, est comme il est. Quand il est bon, il n'y a qu'à en jouir. Quand il est mauvais, il faut tâcher de le rendre bon. Dans les deux cas, on n'a point à se cacher les yeux. On voit, c'est toujours intéressant à regarder. Même si le spectacle se déroule en soi. Surtout, en soi ! On est alors le spectateur et le spectacle.

— « Regarde ta pièce ! Ne t'effare point ! L'acteur s'agite. Mais le spectateur est assis en bonne place, et il est libre d'applaudir ou de siffler, ou de bâiller.

Même, si le spectacle nous ennuie, nous le serons de dire : « Assez! »...

Vania assista sans trouble à l'éveil naïf et effronté de sa puberté. Il était content d'être un garçon. Le monde lui paraissait une riche invention. Comme tout cela était donc ingénieux! Les mécanismes de la vie obéissaient à des lois claires. Pas question d'une révolte contre les lois! Toute machine obéit à ses lois. Il faut apprendre à manier la machine. Mon corps, ma vie, c'est mon auto...

— « Pas, George? »

— « Oui, Vanneau, conduis-la bien! Et n'écrase pas les passants!... »

Que c'est donc amusant de vivre! Qu'on a de joie à partir, au frais matin, sur la route blanche, avec l'auto neuve et brillante, sans un grain de poussière encore dans ses beaux rouages fins, et qui s'envole comme un oiseau, obéissant à la plus légère pression de la main, — et près de moi, la camarade qui déjà vient de faire une partie du chemin, et qui le refait, pour en jouir plus complètement, à deux! Et moi, je jouis et de ce qu'elle a vu et de ce que je vois et de ce qu'elle voit avec mes yeux...

Il leur semblait que leur vie n'était complète qu'ensemble. Chacun des deux seul, il lui manquait un morceau. Ce passé proche dont on est le fruit, — son père, sa mère, et les autres, — comment Vania arriverait-il à le comprendre, sans George qui en avait été le témoin? C'est comme s'il l'avait envoyée en sergent-fourrier, pour lui éclairer le chemin. — Et il ne l'éclaire pas moins pour George : car il est perché sur son cou, jambes emboîtées sous son menton : (chers petits genoux!...) et le regard aigu du guetteur plane au-dessus de la tête de la porteuse : il vise et frappe plus loin que le sien. Plus d'une fois, sans qu'il s'en doute,

il explique à George sa propre pensée. Elle en voit plus clair sur sa route. Ainsi s'établit entre eux une curieuse égalité; et c'est souvent la grande qui questionne le petit :

— « Dis, le Vanneau, qu'est-ce que tu en penses ?... »

Où elle lui fut d'un grand secours, c'était en lui évoquant son père. Il l'avait peu et mal connu. Marc était trop pris par ses passions et par son action, pour donner beaucoup de soi au petit. Et à ces passions, à cette action, le petit n'avait, naturellement, prêté qu'une attention distraite; au temps de la crise entre ses parents, sa mémoire commençait à peine à se dégager de la brume; et les fragments de souvenirs, que son œil de moineau avait becqués, étaient restés non coordonnés. Ensuite, il s'était habitué à mener sa vie à part de ces deux passionnés, qui faisaient de même.

— Mais à présent que les deux avaient été brusquement arrachés de lui, son instinct lui faisait sentir qu'il était un morceau d'eux, ou eux de lui; et il aurait voulu les ressaisir. C'était trop tard!... Jamais trop tard, quand la volonté a la ressource d'un esprit imaginaire, décidé à forger ce qui lui manque. George lui était une aide de forge : elle déclanchait le mirage de la petite enfance : les scènes qu'elle lui contait de ses années échappées sans trace se projetaient sur l'arrière-fond de son tableau, dans cet inachevé des horizons, qui appelle et accueille toutes les visions. George n'avait point fini de raconter, que les oiseaux enfuis de l'Arche, les noirs, les blancs, avaient déjà trouvé où se nicher dans les buissons des souvenirs de Vania. Ils y faisaient même leurs petits. Et lorsque Vania, à son tour, se répétait leur histoire, en toute bonne foi, il y ajoutait. Il eût été capable de dire à George :

— « Ça n'est pas ça! Je le sais mieux que toi, George, j'y étais! »

A deux, ils n'eurent pas de peine à se faire de Marc un portrait exalté. George était d'autant plus disposée à seconder le vœu secret de l'enfant, qu'elle avait elle-même très peu connu Marc; et il avait exercé sur elle un attrait de curiosité romanesque qui, dans leurs brèves relations, n'avait pas eu le temps d'être satisfaite, et que l'éclat tragique de sa mort avait surexcitée. Comme Annette ne disait rien à quiconque de ce fils, qu'elle accaparait, l'imagination avait beau jeu pour peindre la fresque. Elle s'était veloutée, au fond des yeux de George, d'une couleur légendaire; peu s'en fallait que Marc y prît figure de Saint-Georges. Le grave jeune homme d'Or-San-Michele au regard droit, qui offre sa poitrine aux coups du destin... Qu'il fût tombé, cette fois, dans le combat, l'héroïsait davantage.

— « Et je suis son fils. Je le vengerai... »

— « Nous le vengerons... »

Car, puisque Vania était maintenant son garçon, George était la veuve, qui a reçu les cendres du mort et la vengeance...

Mais l'autre femme? L'autre mère?... Elles étaient deux. Et il fallait bien s'avouer que l'autre avait eu de Marc la meilleure part, qui n'était pas la légendaire. (George était trop sincère, pour se leurrer, en ces questions, de la supériorité de la légende sur le réel.) — Mais au moins, pour ce qui était de Vania, le réel, c'est elle qui le possédait. Qui quitte sa place, la perd! Assia l'avait perdue, et elle ne semblait pas, grâce à Dieu! pressée de la revendiquer. Sa nouvelle vie l'absorbait. De loin en loin, un accès de souvenir passionné la reprenait. Elle écrivait à Annette une lettre d'amour et de remords, — une coulée de lave... — Et une fois, la lave franchit la mer: Assia suivit sa lettre, elle tomba à l'improviste, sans crier gare, sur Meudon. C'était

onze mois après le départ. Mais la violence de sa passion s'épuisa en entretiens avec Annette; et elles s'enfermèrent toutes les deux. Au premier choc, Vania se replia, avec une politesse trop polie, qui la coupa net dans son élan; et Assia était intimidée par le regard de son enfant, qui l'étudiait tandis qu'elle parlait. Il était pourtant gentil, affectueux, plein d'égards, — trop d'égards!... Mais ce regard l'observait étrangement. Elle avait envie de se voiler le cœur avec ses mains... Pas seulement le cœur! Elle portait un autre enfant dans son ventre; et bien que sa grossesse, habilement masquée, s'accusât à peine, l'œil de Vania la troublait, quand il se posait sur ses flancs. Que voyait-il? Que pensait-il? Elle était gênée dans sa pudeur, comme elle ne l'avait jamais été devant un homme. Elle n'osait pas lui demander ce qui se passait dans cette tête; et il ne l'eût peut-être pas su lui-même. Mais à l'instant qu'elle s'y attendait le moins, brusquement la bouche de Vania s'ouvrit, et il demanda :

— « Et tu es toujours contente de ton mari ? »

Elle qui n'était pourtant pas timide, elle en perdit le souffle, elle ne sut pas ce qu'elle répondait. Il continua :

— « Est-ce que tu l'aimes mieux que papa ? »

— « Oh! non, » dit-elle, de tout son cœur.

— « Alors, pourquoi l'as-tu épousé ? »

Ce mot acheva de la démonter. Elle dit, confuse :

— « Je ne pouvais pas autrement... »

Il n'insista point. Elle s'inquiétait de son jugement :

— « Tu m'en veux ? Dis, j'ai mal fait?... »

— « Non, je comprends, tu ne peux pas vivre sans un mari. »

Assia se sentit devant son petit chef de famille, qui lui accordait son indulgence : elle en fut à la fois intimidée et mortifiée. Elle alla verser son amertume dans

le sein d'Annette. Mais elle ne pouvait accuser personne. Tout le monde était pour elle plein de gentillesse. Même George s'accordait le luxe de la plaindre. C'était le comble! Pour un peu, elle lui eût dit :

— « Voulez-vous emmener le petit ? »

Elle était si sûre de le garder!...

— « Sûre? Tu es trop sûre... Je l'enlève... »

Assia fut sur le point d'empoigner Vania, et de lui dire :

— « Je te prends. Viens! Et sur-le-champ... »

Mais qu'aurait-elle fait, s'il lui avait dit :

— « J'aime mieux rester... »

Ou même s'il l'avait prise au mot :

— « Très bien! Allons!... »

Qu'est-ce qu'elle aurait fait de lui, là-bas, avec cet autre petit qui venait, et cet autre homme?.. Et qu'est-ce qu'il aurait fait là-bas, avec son regard d'un sérieux prématuré et le pli décidé de sa bouche? Non, il était mieux ici, pour lui, et pour elle..

Mais elle prit sa revanche sur George, en dénonçant les vices de l'éducation du petit. Du premier coup, son œil aigu et sa jalousie les lui avaient fait saisir : cet isolement de petit bourgeois privilégié — (le privilégié est à rebours, qui l'appauvrit de la substance de la vie commune...) — ce manque de contact avec le peuple des autres enfants, surtout de ceux qui ont, dès les premiers pas, à se heurter contre les réalités dures et saines : (saines? malsaines!.. Mais sain est le combat). Elle eût voulu l'y plonger. Ses âpres blâmes furent sensibles à George; ils réveillèrent ceux que Annette, secrètement, s'adressait. Les deux jeunes femmes discutaient devant elle, avec passion; chacune défendait sa thèse, jusqu'à la ruiner par l'outrance; et ce n'était pas pour le seul bien de l'enfant. George sentait qu'au fond Assia avait raison; mais elle ne

voulait pas se dessaisir du petit compagnon. Heureusement, Assia lui fournissait, par sa violence d'exagération, des prétextes plausibles pour se défendre.

• Précisément, à cette époque, Sylvie occupait son fiévreux désœuvrement à des essais problématiques d'une sorte d'école ou de colonie des fortifs, pour les petits vagabonds de la zone. (Nous contons plus loin cette équipée). Assia, qui l'apprit, n'hésita pas : dans l'emportement de la discussion, elle parla d'y envoyer Vania. George s'y opposa, indignée. Annette souriait. Mais Assia tenait mordicus. Ce fut le petit qui trancha. Il dit :

— « Non! »

— « Quoi, non ? » dit la mère. « Je ne te demande pas ton opinion. »

— « Mais moi, je la donne », dit le petit. « Et je dis : « non! »

Il secouait la tête, d'un air décidé.

Assia l'appela, avec mépris :

— « Petit bourgeois! »

Il serra les poings, il cria :

— « Ça n'est pas vrai! »

— « Tu as peur de te salir avec les gosses de la rue ? »

— « Je n'ai pas peur de me salir, — avec personne! Mais je n'irai pas! »

— « Pourquoi ? »

— « Je n'irai pas. »

Il refusait de s'expliquer. Mais Annette, attirant contre ses genoux le garçonnet au front buté, lui chuchota :

— « Tu ne veux pas aller chez elle ? »

Il hocha la tête énergiquement.

— « Qu'est-ce que vous complotez ensemble ? » demanda Assia.

— « C'est notre affaire. Nous nous comprenons. »

Quelques jours avant, Sylvie était venue à la maison. Par bonne chance, Assia était sortie. Mais Sylvie, qui trouva seuls George avec Jean, apprit d'eux l'arrivée inopinée de la mère. Elle était incapable de voiler ses ressentiments. Cette femme, qui se serait fait couper en morceaux pour ceux qu'elle aimait, eût haché en morceaux ceux qu'elle haïssait; — et le diable savait pourquoi parfois elle aimait ou haïssait! (Suffit! Elle, elle savait...) Elle était implacable, jusqu'à la déraison, — jusqu'à risquer d'empoisonner le cœur de ce petit garçon, qu'elle aimait. (Aimer quelqu'un ne signifie pas toujours vouloir son bien, mais vouloir le bien que soi, l'on veut!) N'alla-t-elle pas jusqu'à raconter, devant Vania, à George, qui en fut elle-même si saisie qu'elle ne songea point à préserver l'enfant, les folies du cœur qui avaient failli dévaster la vie conjugale des parents! Et, bien entendu, elle les présentait sous le jour le plus injurieux pour la mère... Annette rentrait, à ce moment : elle happa quelques mots, elle vit la pâleur de l'enfant. Elle aussi changea de visage; son regard flamba; elle empoigna Sylvie par l'épaule, et violemment, la poussa vers la porte :

— « Va-t'en! »

Jamais Vania et George ne lui avaient entendu cette voix. Sylvie ne répliqua point et, le front baissé, elle partit. Annette referma la porte sur son dos, narines gonflées, sourcils froncés : (Vania n'avait pas remarqué comme ils étaient épais : ils formaient une barre au-dessus du nez). Elle se retourna et rencontra le regard de l'enfant. Elle se détendit instantanément, elle sourit, haussa l'épaule, et elle dit :

— « Allons, mes petits, quand je vous dirais de n'y plus penser, cela ne vous empêcherait pas d'y penser. Mais ne jugez pas! Nous n'avons pas le droit de juger. Chacun de nous a ses joies, ses peines, ses déraisons

et ses raisons. Chacun sa charge! C'est affaire à lui, et à nul autre. Défense aux autres d'y fourrer le nez! Si ceux qu'on aime ont souffert, se sont trompés, ils n'en sont que plus à plaindre et à aimer. Demandons pardon si, sans le vouloir, nous avons surpris leurs secrets!»

Mais Vania dit, l'air mauvais :

— « *Qu'elle* demande pardon! »

Mais *elle* aurait pu le demander! Il ne le lui eût pas accordé. Il tint rancune à Sylvie; rien ne l'eût décidé à aller chez l'outrageuse de sa mère.

A force de harceler Annette sur le secret de l'enfant, Assia finit par savoir, sous forme discrète, la cause du refus de Vania. Elle affecta l'indifférence pour le mal que l'on pouvait dire d'elle; et elle continua de bousculer le petit. Mais qu'il eût pris si passionnément l'offense, lui fut un baume au cœur blessé. Le jour du départ, passant près de Vania en coup de vent et n'ayant pas l'air de le remarquer, elle fit demi-tour, se jeta sur lui et l'étreignit avec violence :

— « Mon Marc! mon Marc!... »

Elle passa les dernières heures, enfermée aux pieds d'Annette, agenouillée, avec des larmes et des cris étouffés, se déchargeant dans ce cœur qui était à elle, de tous ses secrets, de ses regrets, de ses passions, de tout ce qui occupait son âme insatiable. La main d'Annette caressait la tête de sa vierge folle, son front brûlant, ses yeux brûlants, son nez brûlant qui se frottait, comme celui d'un chien, sa bouche brûlante qui eût bien léché sa main, si elle eût osé. Et Assia, détendue, lui dit :

— « Vous pouvez encore m'aimer? »

Annette répondit :

— « Je t'ai épousée. »

Assia dit, ironique :

— « Ah! Ce n'est pas une raison! »

Annette rit :

— « Pas pour toi, mauvais garçon! »

Elles s'embrassèrent.

— « Qu'est-ce que tu veux, ma fille? » dit Annette.

« Si tu es folle, je le suis aussi, puisque je t'aime, faut se résigner!... »

Vania et George, après le passage, restèrent, quelques jours, troublés. Sans bien comprendre, ils humaient un orage d'âme qui venait de traverser leur atmosphère; et leur atmosphère en demeura, quelque temps, saturée. George gardait aux joues la cinglure de la dispute avec Assia; mais au départ, Assia lui avait tendu franchement la main, et dit : — « Merci! » — en la regardant droit dans les yeux. George était maintenant partagée entre le regret de ne pas pouvoir reprendre la lutte avec Assia, jusqu'à ce qu'elle lui eût fait mesurer la terre, et le regret fougueux de ne l'avoir pas embrassée. Vania se frottait le museau, que la bouche vorace de sa mère avait mangé de baisers; et il se répétait le cri : — « Mon Marc! » — qui l'avait bouleversé. Comme elle l'aimait, Marc, son père!... Et c'était Marc qu'elle embrassait en lui... Il l'était donc? Il était Marc? — Oui, il l'était. Il le serait...

Et un flot brûlant de gratitude le mariait à cette mère, qui lui confiait la survivance de l'homme qui était son culte secret...

La commotion de la mort de Marc avait eu chez Sylvie des effets beaucoup plus apparents que chez Annette. Le coup acheva sa santé ruinée et modifia entièrement sa façon de vivre. Elle prit en grippe ses enfants adoptifs, et déclara, du jour au lendemain, qu'elle partait de chez eux : elle voulait vivre ailleurs. Bernadette (1) se crut obligée d'insister pour la retenir. Sylvie lui dit.

— « Tu as mon argent. Qu'est-ce que tu veux de plus ? »

Bernadette verdit sous le soufflet. Elle ne parla point de rendre l'argent ; mais elle garda l'offense mortelle ; et elle dit :

— « Pars ! »

Sylvie avait tort de mettre en doute l'affection de Bernadette. L'attachement était réel. Malgré le manque de chaleur, c'était l'unique sentiment de tendresse qui mouillât un peu les racines de cette âme sèche. Mais l'amour-propre était le plus fort. Une fois blessé, il ne pardonnait jamais. Bernadette ferma sa porte et s'interdit de penser désormais à Sylvie.

Et la rancune de Sylvie, d'où venait-elle ? De la

(1) Voir *L'Annonciatrice*, I : *La Mort d'un Monde*.

terrible indifférence qu'elle avait lue dans Bernadette, après la mort de Marc? L'indifférence lui eût paru plus terrible encore, si elle avait su les rapports qui avaient existé entre eux. Mais qui pouvait dire qu'elle ne les eût pas subodorés? Les narines de Sylvie étaient bien fines. Elles en savaient plus, quelquefois, que son intelligence...

Sylvie jeta son dévolu sur un petit appartement de trois pièces, mansardé, au sixième d'une vieille maison, à un coin de rue, dans son ancien quartier, avenue du Maine. La maison était à l'ancienne mode, sans aucun moderne confort. Les amis se récrièrent. Après le bien-être dont elle avait joui, ce n'était pas le moment de renoncer à ses aises, quand sa santé était atteinte aux sources. Mais elle s'entêta. Tout ce qu'on put obtenir, c'est qu'au lieu d'être astreinte à l'obligation de l'escalier de service, aux marches raides, qui menait seul directement au sixième, elle prit l'ascenseur du grand escalier jusqu'au cinquième, et de là, par une porte de service qui rejoignait l'autre escalier, qu'elle n'eût plus qu'un étage à grimper. Encore fut-il plus aisé d'avoir l'acquiescement du propriétaire que celui de cette mule. Sylvie s'obstinait, par bravade, même après l'autorisation, à monter les six étages, « de son pied léger », comme elle disait — (elle dut convenir qu'il ne l'était plus!) Quand on ne la voyait pas, elle s'arrêtait plus d'une fois, appuyée au mur, le sang bruissant aux oreilles; et même elle devait s'asseoir sur les marches, suffoquant. Jusqu'au jour où la gonflure des jambes l'avertit que ce petit jeu ne pourrait continuer longtemps. Alors, elle en passa par la contrainte de l'ascenseur; et les premières fois qu'elle en usa, elle convint *in petto* qu'elle en était bien aise. Mais elle se garda de le dire aux autres; et les autres firent semblant d'ignorer, pour ménager sa susceptibilité.

On ne comprenait pas — (Annette seule) — cette manie subite d'ascétisme. Ce n'en était pas pour Sylvie. Sa vie avait été démolie, par le milieu. De tout le corps du bâtiment, entre vingt-cinq et cinquante ans, il ne restait rien que des ruines. Et tout le fruit de son dur travail, à quoi cela a-t-il servi ? Ses plus chers n'en ont pas profité. Quant à cette Bernadette!... Baste! Rien n'est rien... Elle revenait à son point de départ : le logement de l'avenue du Maine, ouvrant sur le long couloir commun, carrelé, où les pas impatients d'Annette étaient, un soir, venus la chercher (1).

Oui, la sœur aînée avait compris. Mais ce sont des secrets du cœur, que l'autre cœur qui a compris ne cherche pas à élucider : à chacun sa cache aux humbles jouets : — le souvenir et le rêve! S'il la livrait, même au plus proche, il mourrait : c'est son ultime raison de vivre. Annette avait aussi la sienne, bien plus profonde et plus secrète. Autrement, d'où lui serait venu le calme, que rien ne pouvait expliquer dans sa vie veuve de son enfant, — ce calme auquel Sylvie frémissante venait se heurter, et qui l'eût déconcertée et irritée, si la petite cadette n'eût fini par connaître à fond maintenant cette âme à surprises ? Et Sylvie avait, elle aussi, appris (non sans peine) la sagesse de se taire sur les secrets de l'âme d'Annette, comme Annette sur ceux de Sylvie.

Que Annette parût moins atteinte qu'elle par la mort de Marc, Sylvie savait bien qu'il n'en était rien. Mais il ne lui déplaisait pas de s'attribuer cet avantage, en trichant avec ce qu'elle savait. Marc, disparu, tenait en elle une beaucoup plus grande place qu'elle n'eût pensé, quand il vivait. Tout un passé. Et Sylvie, qui le relisait, de la dernière ligne à la première, trouvait

(1) *Annette et Sylvie.*

au livre maintenant achevé un sens bien plus intime que quand ils l'écrivaient ensemble. Elle se donnait l'illusion qu'elle avait été plus proche de Marc qu'aucun autre être — même sa mère : (elle ne parlait point de Assia, qu'elle s'obstinait à écarter avec un dédain irrité : — « Tu n'es pas des nôtres. Je te nie! »...). Elle ne voulait pas se reconnaître d'autre rivale que Annette. A certains égards, elle ne se mentait pas tout à fait. Elle avait été le témoin, la confidente et la complice de toute une part de la vie d'adolescence, que Marc n'avait point livrée à sa mère. Il avait été son demi-fils, son écolier, son apprenti... (De ces *Lehrjahre* nous n'avons pas tout raconté...) Jusqu'à cette folle nuit de l'avenue d'Antin, que des années de malentendu stupide avaient suivie... L'étrangère en avait profité, pour le lui prendre... Un trait de plume, encore, rageur, sur Assia!... L'étrange jalousie des deux femmes avait eu beau se raisonner, s'obliger aux prévenances, aux sourires, surtout depuis le deuil commun : elle les bandait l'une contre l'autre, irréconciliables et dures, — surtout depuis le deuil commun. Heureusement, il y avait entre elles le fossé de l'Atlantique. Quand Assia le passait, elles s'évitaient.

Délestée de son argent, de son métier, de sa vie d'agitation et, par surcroît, du monde, — de tous les « autres » (à part une demi-douzaine, qui n'étaient point des « autres », mais un morceau de soi), — Sylvie ne sentit pas le vide, un seul instant. Elle respira!

Il y a de pauvres êtres — (le plus grand nombre, dans notre société mécanisée) — qui, à l'âge de la retraite, lorsqu'on enlève les étais d'habitudes qui épaulaient leur vie, s'écroulent en plâtras. Mais Sylvie était de bonne pierre de France, bien taillée, appareillée solidement, comme celles de Chartres ou de Laon. Elle en avait le grain serré, dur et fin, — le « moi ». Un « moi » qui était à elle, bien à elle, rien qu'à elle. Il n'avait pas besoin de contreforts. Les échafaudages déblayés, qui avaient encombré vingt-cinq ans et plus de sa vie, Sylvie se trouva dégagée, et elle jouit de l'air nu.

Elle en avait beaucoup, dans son observatoire qui dominait les toits, les terrains vagues, les creux et les collines couverts par le pullulement de l'immense fourmilière, et les longues fumées serpentant sur la ville. Sylvie, rentrée dans sa coque de Catherinette, redevenait une d'elles. Et elle rajeunit.

Ce ne fut que les premiers temps. Été de la Saint-Martin. Mais ces derniers beaux jours ne furent pas perdus.

D'abord, elle s'occupa à bien maçonner son nid. Point de luxe, mais confort. La petite anachorète ne renonçait à satisfaire aucune gourmandise, ni de la bouche et des mains, ni du siège et des reins : un bon lit, moelleux, bien pétri de la croupe et des épaules ; un tapis savoureux à l'œil et au pied nu ; un fauteuil où les fesses délicatement s'emboîtent ; quelques meubles en bon bois, solides, simples, commodes, agréables au toucher ; de gais papiers aux murs, et aux fenêtres point de rideaux. Aucun voisin, rien à cacher. Y eût-il eu des voisins, Sylvie ne s'en souciait guère !

— « Se rince l'œil qui veut ! Moi, je me rince le mien avec ce beau petit jour, qui entre à pleine volée. Je veux le voir tout nu, et qu'il me voie de même ! »

Elle avait des prunelles de tiercelet, claires et dures ; ses yeux ne clignaient jamais. La tête de son lit était tournée en face du clair, — du clair de jour, du clair de lune : elle n'en avait jamais assez.

Quand son petit royaume de trois pièces fut installé, — (son plus grand luxe était les fleurs, dont elle enguirlanda ses frontières : à chaque fenêtre, elles grimpaient par des échelles, dessus le toit), — Sylvie songea, comme les anciens barons, de leurs nids d'autours, aux incursions dans la plaine. Sa fringale d'activité lui revint. Il fallut sans tarder l'employer. Elle se rappela l'idée, jetée dans un entretien par une amie institutrice, d'une école de plein-air à fonder pour les enfants pauvres des faubourgs et de la zone. Elle la fonda avec l'amie, dans les terrains vagues des « fortifs ». Malgré ses vieilles jambes, lourdes à porter, elle battit le rappel dans le quartier. Sa langue dorée, qui enjôlait impérieuse, entortilla les autorités et les parents. La marmaille

ne tarda pas à s'abattre, comme des bandes de moineaux, sur les miettes : — (ce n'étaient pas seulement des miettes pour l'esprit, mais aussi pour l'estomac; une bonne partie des petites économies de Sylvie y passèrent). — Une fois qu'ils connurent le chemin de la becquée, ils ne l'oublièrent plus de si tôt. Ils étaient là, de l'aube à la nuit. Il fallut louer, pour les mauvais temps, des baraques de chiffonniers : on les rafistolait, comme on pouvait, ainsi que de vieux souliers; les enfants s'employaient à les rapiécer. Ils avaient beaucoup à faire de se rapiécer eux-mêmes. On développa parmi eux l'aide mutuelle, sous le contrôle de petites matrones et de petits « matrons » (point de patrons!) que l'on sacrait chefs de famille et qui devaient avoir l'œil sur leur clan, moucher, torcher, raccommoder. S'organisèrent des ébauches d'ateliers. Sylvie parvint à racoler quelques bonnes volontés : jeunes hommes et filles, en mal d'idéalisme social, (cela ne durait pas très longtemps!), vieux petits bourgeois, en retraite d'emploi, — qui devenaient plutôt des embarras : car les nouvelles couvées leur étaient plus étrangères que des indigènes d'autres races, ils ne parlaient plus le même langage; à tout contact, c'était un choc. Ça et là, quelque ouvrier du quartier, un des parents, qui profitait d'une après-midi du samedi, ou d'un congé de maladie, pour venir voir, s'intéressait, et y allait d'un coup de main ou d'une leçon de choses. Mais c'était l'oiseau rare : l'homme de peine fait sa tâche et sa graine; l'une et l'autre faites, il s'en désintéresse, il a besoin d'oublier.

L'argent manquait, les petits becs étaient un gouffre, et la parole de Dieu, ou de Sylvie, ne nourrit pas les ventres creux! Sylvie rognait sur son manger, pour le distribuer à ses oiseaux; mais elle n'était pas un Vincent de Paul : elle ne se fût pas dépouillée de ses vêtements pour habiller ceux qui vont tout nus; même la

moitié du manteau de saint Martin, c'était beaucoup ! — « Je ne le coupe pas plus haut que mon cul ! »... — Le bon sens gaulois n'abdiquait point. Entre le pélican qui nourrit de son sang ses enfants, et l'Ugolin qui les mange afin de leur conserver un père, il y a place pour la bonne Samaritaine de Montparnasse, qui nourrit soi d'abord, ensuite les autres... « Le bel avantage, s'ils m'ont mangée ! Et qui leur donnera à manger demain ? Le Dieu qui prend soin des passereaux ?... » Avec ce Dieu, Sylvie était brouillée, depuis qu'il avait tué ou laissé tuer son passereau. Elle l'avait mis en quarantaine. Il fallait se passer de lui et qu'il se passât d'elle. Elle ne mettait plus les pieds à l'église. Son église était maintenant son école ; et son impiété se targuait insolemment de donner plus de son corps à manger à ses petits que le Dieu de l'hostie. — « Beau repas ! Je nourris mieux... » Mais elle ne s'en faisait pas accroire ; elle savait qu'elle ne nourrissait pas assez ! Elle allait mendier, d'un ton impératif, pour ses pupilles, chez tous ceux qu'elle connaissait et chez beaucoup qu'elle ne connaissait pas. Ses jambes malades n'eurent pas à se louer de toutes les marches d'escalier qu'elle leur fit monter et descendre. Le résultat fut qu'après récolte non médiocre (ils n'étaient pas nombreux, les sollicités qui osassent marchander l'aumône que la redoutable petite sœur mendicante exigeait d'eux !), Sylvie dut se condamner à des semaines d'immobilité, sur son lit.

Pour s'occuper, elle prit chez elle cinq ou six de ses pupilles les mieux douées, et elle leur fit un cours de couture. Les premiers résultats furent satisfaisants ; à Paris, les doigts sont presque toujours intelligents ; et plutôt au ciel que le reste fût de même ! Mais il y eut de sérieux inconvénients. Les gamines entassées dans les trois pièces, et que l'impotente ne pouvait constam-

ment surveiller, grattaient leurs socques contre les meubles, écornaient de leurs ongles les papiers, imprimaient sur les boiseries leurs doigts sales, sournoisement arrachaient les fleurs des fenêtres en saccageant les tiges; et finalement, Sylvie découvrit, un jour, qu'on avait fouillé dans ses tiroirs et chipé une boîte de laque. Indépendamment de la valeur du souvenir, Sylvie ne supportait pas d'être volée. Le vieil instinct de propriété n'admettait point une atteinte. Il était peu probable qu'elle atteignît au stade où l'on dit : — « Prends, si tu veux! Rien n'est à moi. » — Elle disait : — « Je donne, *parce que c'est à moi*. Mais je te défends d'y mettre les pattes sans que je le veuille, sacré voleur! » — Elle les flanqua toutes à la porte.

Là-dessus, pendant qu'elle était au lit, l'école, privée de son aviron, chavira. Elle fit parler d'elle plus qu'on ne l'eût souhaité. Quelques-uns des petits chefs de familles, des matrones et des matrons, prirent leur rôle trop au sérieux, ou, si l'on veut, du côté qui l'était le moins. Il y eut entre garçons et filles appariés quelques jeux qui ne figuraient pas au programme.

— « Pas de quoi fouetter un chat! » fit la Sylvie, haussant l'épaule, quand elle l'apprit... Elle eût été jusqu'à la fessée...

— « Mais qu'on nous fiche la paix, de ces niaiseries! Tas de bedeaux! Est-ce qu'ils se figurent que nous élevons des enfants de chœur? Tâchez un peu de les mettre à la chaîne, mes chiennots de la zone! Moi, je les dresse en liberté. Ça ne peut pas aller sans accrocs. On les raccommoiera. Ne faites pas tant d'embaras! »

Ils savaient bien ce qu'ils faisaient! La presse bourgeoise, qui déjà louchait sur ce nid suspect d'anarchistes, sonna l'alarme de la moralité de Paris menacée. Il y eut enquête, interrogatoires des polissons,

moins intimidés que glorieux de se voir couchés sur les journaux : ils ajoutèrent à leurs exploits. Chœurs indignés des parents et de l'honnête galerie... Sylvie, malade, convoquée à l'instruction, lava la tête au magistrat. Il ne le prit pas bien, comme on pense. Si elle tira de là ses plumes, ce ne fut pas son bon droit qui l'y aida, mais les accrocs qu'elle avait pu faire, elle aussi, en son temps, à « la vertu ». Car dans le nombre de ses amis, il en était au Palais; et ses amis n'étaient jamais des ingrats : (c'est le plus grand art chez une femme : Sylvie y avait été maîtresse). Elle fut laissée hors de cause; mais l'école des fortifs fut fermée. Restèrent aux chiennots les fossés, pour y continuer leurs ébats. Force fut à la moralité.

L'aventure dégoûta Sylvie de sa croisade d'action sociale. Plus jeune, elle eût tenu tête aux opposants, et recommencé. Mais quand on est trahie par ses propres membres, ce n'est plus de jeu! Il faut au moins sa vieille garde, pour former le carré de Waterloo. Il ne lui restait plus que le général. Elle dit son mot, et montra le dos — le bas du dos — à la société.

La sienne lui demeurait. C'était assez...

Que c'est étrange! Elle découvrit que sa vraie vie commençait, à l'heure où elle avait tout rejeté... Et, sans qu'elle se le fussent dit entre elles, sa sœur aînée, de son côté, faisait la même découverte, mais plus saisissante et plus cruelle, après qu'elle avait perdu son fils...

A ce moment, les âmes ordinaires n'ont plus rien qui les retienne à la vie, elles s'en vont. Mais il en est qui se découvrent, à cet instant où plus rien ne les lie, — même les affections les plus sacrées. Elles renaissent alors, elles inaugurent une période d'activité inattendue. D'Annette surgit une puissante vie intérieure, dont le rayonnement allait s'étendre, de proche en proche, avec une douceur invincible. Sylvie, qui n'avait point ce phare sur l'océan, allumait sa chaude lanterne

dans le crépuscule qui tombait. Était-elle donc une âme au-dessus de l'ordinaire, qui se découvre, comme on vient de dire?... « Âme », quel mot prétentieux! Elle vous l'eût rejeté au visage...

— « Moi toute nue... Moi qui m'en vas... Moi qui m'en vas laisser tout cela... Tout cela? Quoi? Moi. Tout ce qu'il y a dedans, et dont je n'ai rien fait... Dire que je ne savais même pas que je l'avais!... Faut-il que j'aie perdu mon temps! Dépêchons-nous de le saisir, pour l'emporter avec nos draps, sous notre griffe recourbée! Ce serait terrible, l'express parti, d'avoir laissé sur le quai son meilleur, d'avoir pris la bourse et oublié la vie... »

Cette vie, la petite « gloute » de Paris pensait pourtant s'en être gorgée. Elle croyait bien en avoir connu les fins morceaux. Elle s'en allait de table, alourdie. L'odeur des plats et la cendre des cigares l'éceuraient... Et voici qu'une fenêtre s'ouvrait, l'air frais, et la jeune faim lui revenaient...

La curieuse aventure!... Elle avait fait installer, pour remplir l'ennui béant de ses soirées — (à vrai dire, la prévoyante en redoutait la venue, plutôt qu'elle n'avait encore vu son bâillement) — un appareil de radio. Les premiers temps, elle avait pataugé au hasard dans la mare aux grenouilles : les coassements de Rome à Toulouse et de la Tour Eiffel à Bratislava lui avaient paru une bonne farce; elle s'amusait à emmêler leurs rots et leurs hoquets, comme une enfant qui tripote l'eau et la crotte. Ce gafouillis satisfaisait son humour et son besoin parisien du vacarme. — « Sans bruit, est-ce qu'on sait si l'on vit?... » Mais quand elle s'était prouvé, par le chahut, son existence, elle était vite fatiguée. D'un doigt nerveux, impatientée, elle avait, sans arrêter l'appareil, tourné le bouton sur un silence. Elle était là, dans son fauteuil,

près de sa fenêtre, seule dans sa chambre, aux premières heures de la nuit. Et la grande nuit, qui avait fui devant le bruit, retrouvant la place libre, redescendait au fond de l'âme. L'âme, assourdie, recommençait à entendre la douleur tapie dans les vieux membres et dans le cœur. Elle était prise désarmée; elle ne pouvait faire un mouvement, et la glace du soir tomba sur les épaules. Elle était pauvre, nue et blessée. Elle attendait le coup de grâce.

Et ce fut la grâce qui lui vint. Du fond de la chambre, de l'angle obscur, derrière elle, une musique merveilleuse commença de sourdre. Elle s'épancha à larges flots, forts et tranquilles, qui lentement baignèrent les pauvres pieds gonflés, qui lentement montèrent autour des jambes, autour des cuisses, autour des reins; et comme un long frisson dans la forêt, la chair frémit et la voix mystérieuse du sexe s'éleva comme un appel au fond des bois. Le chant, la plainte et l'ivresse, de proche en proche, gagnèrent tout le reste du corps, baignant les seins et les épaules; et puis la bouche, sèche et ardente, y but. Et le front fut la dernière cime où affleura la crue. Les grandes nappes de la musique n'atteignirent la pensée que quand tout le corps y fut noyé. Chez d'autres, la tête est la porte du cœur. Mais la Sylvie tirait toute sa science de ses racines — de sa chair.

Et lorsque enfin sur l'étendue inondée, la cime commença de s'éveiller, Sylvie envahie prit conscience, comme Danaé, de la nuée d'or qui l'enlaçait, la pénétrait par tous les pores. Jamais elle n'avait connu un tel embrassement. Et la bouche entr'ouverte, extasiée, elle tendait les bras vers l'Amant.

Bien entendu, elle ne connut jamais le nom de l'œuvre qui l'avait possédée. A peine avait-elle quelques lueurs du genre d'œuvre, de la symphonie et de ses

cent voix d'instruments. Pour elle, n'y avait qu'une seule voix, mais c'était tout l'être qui parlait, non pas en mots usés de la langue, mais en frémissements inexprimés de toutes les branches du grand arbre, qui engaine entre ses murs de silence le torrent de vie. Et qui parlait ? Qui était cet être ? — Moi!...

Sylvie demeura « sidérée » par la double découverte d'une telle source d'émotions inconnue, et que cette source fût en elle. Car elle ne s'embarrassait pas de savoir que cette musique était l'œuvre de musiciens. L'identité de la phrase musicale avec sa propre substance et des battements de ce flot avec ceux de son sang, — ce miracle perçu en toute salle de concert, chez tout auditeur élu par la grâce du cœur, était encore bien plus péremptoire dans la solitude de cette chambre, où des murs nus se répercutait la voix attendue des mondes intérieurs. Si longtemps muette ! Ignorée... Et ce qu'elle dit, comment le traduire en des mots ?

— « Mon Dieu, mon Dieu ! Je ne comprends pas... Mais je sais bien que tu dis vrai, tu entres en moi au plus secret, qu'aucun regard n'a dévoilé — même le mien — et tout mon être vibre sous ton doigt, comme une corde qui s'éveille du sommeil de toute une vie. Encore ! encore !... »

Elle chercha à la faire de nouveau parler, les soirs suivants. Mais elle eut des déconvenues. L'instrument, encore imparfait, et les ondes capricieuses répondaient irrégulièrement à l'appel ; et la réponse était fantasque. Sylvie, que rien ne guidait, s'évertuait, d'un doigt rageur, à démêler du fouillis sans nom où, cul sur tête, le Nord et le Midi braillaient, l'oiseau magique dont l'appel l'avait éveillée. Mais elle butait plus souvent contre les réclames que clamait l'homme de Toulouse, ou contre les jazz sans nerf et sans saveur

de quelque dancing. Quand d'aventure elle rattrapait l'oiseau, il lui laissait deux ou trois plumes dans la main, et s'évadait dans la forêt, où quelque monstre surgissait, qui l'écrabouillait sous ses pieds. Sylvie sacrait comme un troupier et renfonçait l'animal braillant dans l'abîme. Mais la satisfaction (c'en était une!) de broyer la gueule à ces veaux, ne compensait pas la perte de l'oiseau. Après des semaines de poursuite, la petite Argonaute s'avisa que le plus sûr moyen de mettre la main sur sa Colchide n'était pas d'attendre qu'elle vînt, mais d'y entrer *manu militari*, — par sa main souple et impérieuse.

A cinquante ans passés, elle apprit le piano. Sa nature n'était point, en quoi que ce fût, et même et surtout dans la jouissance, de rester passive. La musique, si elle l'adoptait, devait être active. Elle y apporta son énergie coutumière.

Elle n'en dit rien à personne. Mais un jour, Annette, montant les six étages, écarquilla les yeux en découvrant dans un angle de la chambre un piano. Elle était trop avisée, pour plaisanter sa Sylvie. Mais elle n'avait pu déguiser sa surprise, et Sylvie prit les devants :

— « Oui, je me suis mise à cet outil-là. C'est une toquade. Tu dois bien rire! Mais à mon âge, on ne compte plus avec le ridicule. On fait ce qui plaît. »

— « A tout âge, tu l'as fait, ma belle », dit Annette. « Et ce n'est pas à celui d'aujourd'hui que je te chicanerai là-dessus. Je ris, mais de plaisir que tu trouves le tien à ce jouet. »

Le front de Sylvie s'éclaircit :

— « Entre folles, on se comprend. »

— « A force de vivre, on a déteint l'une sur l'autre. »

— « Je n'avais pas assez de mes folies, j'ai pris les tiennes. »

— « Sois tranquille ! » dit Annette. « Il m'en reste ! »

Elle s'offrit discrètement pour lui apprendre le piano. Mais Sylvie n'accepta d'elle que quelques indications élémentaires et lui refusa accès sur son terrain. Sa susceptibilité toujours en éveil était consciente de son ignorance, et voulait pouvoir y trébucher à son aise, sans que l'épiât un regard — même (surtout) le plus intime. Elle préférait, pour les conseils indispensables, s'adresser à une aide anonyme et payée.

Elle n'avait eu de la musique que des notions de solfège, par quelques cours populaires, en sa jeunesse, d'après la méthode Galin-Paris-Chevé. Les cours avaient été intermittents ; la petite chatte de gouttière avait, en ces temps, d'autre musique pour occuper ses nuits. Et quant aux chansons de la rue et de l'atelier, une fille de Paris n'a pas besoin, pour les apprendre, du papier. Elle avait l'oreille et la voix justes et pointues : faune par en haut, faune par en bas. Jusqu'à la lèvres inférieure, fine, en bec d'anche, qui avance, en mordant son fil, et le timbre aigret de flûtiau. Par là-dessus, une mémoire imperturbable. Pas une musique rencontrée qui n'y demeurât accrochée. Vingt ans après, elle en aurait pu repêcher le poil entortillé au démêloir. Son oreille avait été modelée par Annette, aux jours heureux où la grande sœur, dans la vieille maison de Bourgogne, laissait ses doigts rêver sur le clavier. Ces rêves, dont alors Sylvie se moquait sans les comprendre, étaient entrés dans sa volière : ne pas comprendre ne l'empêchait pas de prendre ; Sylvie ne laissait rien perdre, rêves ou rubans ; elle ramassait et elle rangeait : — « On n'en fera rien. » — « On ne sait jamais ! » Il y a toujours un moment où cela sert. — Plus tard, en ses jours de splendeur, elle avait donné chez elle des concerts. C'étaient, bien entendu, les casse-oreilles du dernier bateau, les atonalismes à

la mode. Elle n'y comprenait rien du tout, et dans le fond du cœur elle rigolait de toute la peine que ces bons garçons se donnaient pour vous écorcher le tympan. Mais, par un curieux instinct, jamais ces bruits organisés ne l'ennuyaient ni ne la noyaient : elle y nageait, comme un poisson aveugle, qui se laisse porter, bien à l'aise et, dans la nuit, qui bat l'onde de sa queue; le monde des sons lui était un élément naturel. Quand l'occasion s'en présentait, elle s'y mouvait sans heurt, les yeux fermés.

Qu'on ne croie point qu'elle écoutât! C'était elle-même qu'elle entendait. La musique la faisait vive et dispose; elle stimulait ses activités. D'autres marchent au pas et vont se faire tuer, au rythme sans réplique des trompettes et des tambours. Chez la Sylvie, c'était le cerveau qui trottait. Jamais sa pensée n'était plus « allante », précise, pratique, prompte et claire que quand elle écoutait (n'écoutait pas) la musique. Elle avait même fait dans sa tête ses comptes de fin du mois, pendant une symphonie de Beethoven!... Bonnes gens, je vous vois avancer la lippe. Ne plaignez point trop, de votre haut, l'infirmité musicale de Sylvie! Elle usait mieux de la musique que beaucoup des vôtres qui la connaissent théoriquement et qui l'écoutent impassibles, comme une froide mathématique. Sans qu'elle y pensât, la musique s'infiltrait en elle, comme un ferment, et elle s'incorporait à son sang; elle se transmuait en énergie. Ce n'est point la moins merveilleuse alchimie. Beaucoup la pratiquent, sans le savoir, de ces ignorants que les gens du métier méprisent; et certains de ces gens du métier seraient bien en peine de la réaliser.

Mais la Sylvie n'avait jamais eu le temps, jusqu'à présent, de réfléchir sur les courants de son action : elle agissait, elle courait. Maintenant qu'il lui fallait s'as-

soir — s'asseoir au bord de son ruisseau — elle l'entendit qui chantait. Et elle s'appliqua à distinguer le sens de ce qu'il lui disait, depuis son enfance, et qu'elle n'avait jamais pu entendre : car elle parlait en même temps que lui.

Elle se tut... Se taire, c'était une science, un art (comme on voudra!) qui étaient demeurés toujours inconnus à Sylvie. Elle les apprit. Quelle découverte! Le silence... La plus peuplée des harmonies... La matrice mûre et gonflée de tous les enfants de nos désirs... Sylvie couva les troupeaux de ses rêves... Puis, elle apprit, d'un doigt aveugle sur le clavier, à faire sortir à la lumière les frémissements ordonnés de ces ébauches d'êtres. Ils déroulaient le long de l'échelle leur silhouette grave ou légère, enrobée d'une traîne d'harmonies. Et de l'un à l'autre s'établissaient des attractions ou des conflits. Mais celles-là, comme ceux-ci, ne se jouaient point sur une scène extérieure aux regards. Ils s'inscrivaient au revers de l'écran, comme s'ils y étaient projetés par l'esprit. C'était soi-même qu'on jouait. On y errait...

Il s'agissait d'y trouver sa route.

Patiemment, l'impatiente se soumit à des leçons élémentaires, dans des arrière-boutiques de marchands de pianos, où le grondement des autobus dans la rue étroite faisait vibrer les caisses des instruments. Elle étudia, dans sa mansarde, pendant des heures, de vieilles méthodes, achetées d'occasion à un bouquiniste du quartier. Avec une ténacité froide et acharnée, elle attela ses dix doigts à la roue des gammes qu'on roule et qu'on déroule; et le passage du pouce fut, pour elle, quelques semaines, le « *to be or not to be* ». Pour une Sylvie, la réponse ne faisait point doute. Il eût fait beau voir que ses pattes n'obéissent point à sa volonté! Ses pattes souples, patientes, rusées, de

filles de Paris dégourdie dans tous les jeux de la vie, de la toilette, du métier, et de l'amour... L'âge n'avait point de prise sur elles. Et la difficulté même était pour elles un attrait. Mais il est permis de douter que l'attrait fût partagé par les locataires d'à côté. C'était le cadet de ses soucis!

Elle apprit aussi le chemin des concerts. Elle y allait aux places bon marché. Par raison, d'abord : faute de pécune. Mais également par goût, car elle ne se trouvait à l'aise que parmi cette jeunesse et ceux pour qui l'art et ses jouissances exigent des sacrifices : ce sont les seuls qui savent en jouir; ils n'y trempent pas le bout de la langue ou d'un doigt dégoûté, comme ces blasés qui sont aux loges; ils y piquent la tête et ils y plongent, narines ouvertes, jusqu'à crever; quand ils en ressortent, c'est avec des yeux exorbités. Sylvie avait ces yeux-là, à certains morceaux de *la Damnation* et à des finales de Beethoven. Au dernier accord, elle trépigait. Et les voisins amusés se désignaient cette petite femme impérieuse, au visage bouleversé par l'émotion, qui piaffait en soufflant des naseaux. Elle paraissait ne rien voir. L'orchestre et les chœurs ne jouaient que pour elle. Le reste de la salle n'existait pas. Elle eût trouvé naturel de crier au chef : — « Recommence! » — C'était à elle, elle avait bien le droit d'en disposer... Ce flot de colère, ces transports, ou cette langueur, cette volupté... A moi, à moi!...

— « Recommence!... »

Elle le cria, une fois, d'une voix, d'un geste sans réplique. On rit autour d'elle. On l'applaudit. Elle les toisa. Puis, s'éveillant de son rêve, elle échangea avec ses voisins un clignement d'yeux et un sourire d'intelligence. Au fond, ils sentaient tous comme elle. On était tous de la famille. De qui? De celui-là qui parlait pour eux : qu'il se nommât Berlioz, Beetho-

ven, ou Wagner, le nom importait peu à la chose. Ce qui comptait, c'était la famille, c'était eux. Quand ils criaient : — « Bravo ! » c'était à eux. Et Sylvie était leur coryphée.

Maintenant, on la connaissait, aux galeries; et sa légende avait circulé. Quand elle descendait en hésitant les marches trop espacées, quelques petites jeunes filles s'empressaient, ou un adolescent très courtois, guindé, troublé, qui la soutenait respectueusement par le bras. Son heure de célébrité, effacée dans le monde des éphémères — ce Tout-Paris des places d'en bas — gardait encore une phosphorescence dans l'ombre du petit peuple de dessous la voûte. Elle restait dans l'imagination de ces jeunes gens la vieille reine de Saba — l'impératrice de la couture, la magicienne des fêtes galantes — Sylvie... le nom évocateur de féeries à la Watteau... Ils lui formaient une petite cour, en redescendant l'escalier, mais prudemment, et à distance du privilégié, qu'elle admettait à l'honneur de lui tenir non la traîne, mais le poignet : car elle avait des façons brusques et déconcertantes de les fixer ou de répondre à leurs amabilités; et arrivée au bas de l'escalier, elle les congédiait tous, d'un geste bref et péremptoire. La Sylvie n'avait pas besoin de béquilles pour marcher. Et elle ne supportait pas, au sortir du concert, d'être dérangée dans ses pensées. — Toutefois, après qu'elle s'était secouée de sa suite, elle avait un rire goguenard et bienveillant pour ce petit peuple, ces petits jeunes gens qu'elle venait de rudoyer.

Elle rentrait seule. Et dans la chambre froide, avant de s'être décoiffée, elle allait tâtonner sur le clavier, cherchant la trace sur la mousse des beaux pieds nus de la mélodie, qui tout à l'heure lui avait marché sur le cœur. Elle y réussissait souvent, — à sa façon, qui

déformait la ligne exacte et le vrai sens, pour les adapter à son besoin. Après tout, n'est-ce pas ainsi que le jeune prince des artistes, Raphaël, copiait, en les déformant, les antiques? Ce qu'on aime bien, on le fait sien, on le mange. Gare au respect! Il aime trop. Ce n'est pas assez!

Son train de vie était maintenant aussi réduit que possible. Elle se passait de domestique. Et ses dépenses étaient comprimées. A part quelques infractions à la plus stricte loi d'économie, pour satisfaire de loin en loin un accès de gourmandise (on n'abdique jamais tout à fait son fin bec de Française), ou l'autre friandise du linge fin sur la peau (ce fut la dernière volupté à laquelle Sylvie renonça), elle vivait comme une nonnette. On pouvait dire qu'elle s'était fait de nécessité vertu. Car le peu de capital qui lui restait, après s'être dépouillée, pour ses enfants adoptifs et pour ses œuvres, du meilleur de ses revenus, suffisait exactement à lui assurer une indépendance d'anachorète. Mais c'était tout ce qu'il lui fallait maintenant. Et, par un travail intérieur inaperçu, la libre fille, qui s'était gorgée sans retenue de tous les fruits de son verger de désirs, trouvait sa jouissance aujourd'hui dans sa pauvreté commandée. « Vertu » lui était devenue « nécessité ». C'était comme le plaisir de la nudité. Il y avait encore, au fond de ce dépouillement, une sensualité. Rien pouvait-il, chez Sylvie, ne pas être sensuel? Jusqu'au renoncement absolu! (En cela, différait-elle de bien des ascètes?)

Mais elle évitait d'introduire un spectateur dans son

modeste logement, qui, de semestre en semestre, s'appauvriissait : — car elle vendait l'un après l'autre, quelque meuble, pour satisfaire aux caprices de son dernier maître et amant : la musique. Elle n'avait pas abdicqué l'orgueil. Elle se trouvait bien de son dénuement, mais comme d'une affaire strictement personnelle. Il ne lui plaisait pas que le nez des autres s'y fourrât, qu'il se retroussât, qu'il remuât, d'un air de commisération indiscreète. La commisération était un article que Sylvie tenait peu dans sa boutique, et qu'elle n'acceptait absolument point des autres. — « Garde ta pitié, mon ami ! »

Cette fierté ombrageuse n'était encore que le moindre motif de sa réclusion volontaire. Le vrai motif était qu'elle s'y trouvait bien. Jamais Sylvie n'eût pratiqué un sacrifice qui ne lui plût. Le plaisir était, restait, sa loi. Elle était chatte. Et, comme les chattes, après avoir couru la nuit sur les toits, elle cherchait un meuble dans un coin pour s'assoupir. Ces sommeils de chatte, — profonds, moelleux, interminables, impénétrables... On les envie!... Ils réalisent le paradis, plus sûrement que celui que nous promettent les Écritures... Dormir, dormir... « *Rêver, peut-être...* » Sûrement, elle rêvait, Sylvie la chatte! Elle qui n'avait jamais, avant, beaucoup rêvé — (elle n'avait pas eu le temps, elle enjambait du désir à l'acte) — elle s'en donnait, à présent, du rêve! Pour tout l'arriéré de sa vie et pour toutes les vies à venir... Elle eût été fort en peine de dire ses rêves : (Qui donc le peut? On n'en attrape que quelques miettes, qu'on pétrit entre ses doigts...) Mais elle en bourdonnait, comme un clocher. Et, par moments, elle en sentait le tremblement jusque dans ses pieds.

Toute une riche vie intérieure, dont elle n'avait rien fait dans la vie, — une vie du cœur, une vie des sens

— (de l'intelligence, peu, quoi qu'elle en eût à revendre, mais jamais abstraite, toujours précise, pratique, et « appliquée ») — toute une vie se révélait. Elle n'était point nouvelle. Elle avait été amassée par les jours. Mais c'était comme si, jusqu'à ce jour, elle eût été enfouie dans ses tiroirs ou dans ses cartons au fond de l'armoire. Sylvie avait ouvert l'armoire. Et maintenant, elle passait des jours, des jours, à les ranger... A les ranger?... Les déranger!... Elle se surprenait assoupie avec ses rêves sur les genoux, et tout autour sur le plancher, des rêves, des rêves... Elle prenait l'un, le laissait tomber, elle prenait l'autre, elle reprenait le premier, sans bien se souvenir qu'elle l'avait déjà pris et laissé... Quand elle s'en apercevait, elle s'objurquait en gaies injures...

— « Petite vache, au pré, qui rumine ce qu'elle a dix fois déjà remâché... »

Cela ne servait pas à grand'chose; elle retombait, l'instant d'après, dans sa torpeur de digestion et d'ivresse... C'était un état très heureux.

C'était un état dangereux. La tête se congestionnait. Le sang lui montait aux joues, au front, et aux yeux. Elle s'en apercevait, à des douleurs dans le crâne. Son doigt palpitait à son cou de petites boules qui battaient, dans l'artère. Elle savait bien que son immobilité, toute la journée, près d'un poêle surchauffé, avec cet autre poêle dans le cerveau, n'était point bonne pour une qui, comme elle, avait mené toujours une vie active. Mais...

— « Je m'en bats l'œil!... »

Il arriverait ce qui arriverait! Elle ferait selon son bon plaisir, ainsi qu'elle avait toujours fait. Ceux qui venaient — George ou Annette — la semonçaient. C'était comme s'il pleuvait! Nul n'avait pu jamais exercer sur elle une influence.

Après quelques légers étourdissements — un plus sérieux, où elle heurta du front la tôle rougie du poêle — (elle n'en parla à quiconque) — elle consentit à quelques soins : elle se purgea, elle se mit aux pieds des sinapismes. Mais elle ne changea rien à sa vie.

Et comme, après des jours de quasi-jeûne, (par lassitude, indifférence, paresse, ennui de descendre et remonter l'escalier), il lui venait des fringales, où l'estomac et le palais exigeaient leur revanche, elle se décara — réma avec une platée d'huitres, du foie gras, un camembert, et du Vouvray. — Elle eut de la chance, ce jour-là, que sa porte sur l'escalier, par négligence, fût ouverte, et que la concierge, ayant à lui monter une lettre, entrât. Elle la trouva écroulée dans un fauteuil, la tête pendante sur l'épaule, le corps glissé sur le parquet. Sylvie venait d'avoir un coup de sang. Un médecin habitait dans la maison. Les premiers soins ne se firent pas attendre ; et déjà Sylvie avait repris connaissance (elle prétendit qu'elle ne l'avait jamais perdue), quand accourut Annette alertée. Mais ce fut le dernier exploit de son indépendance.

Annette déclara qu'elle ne tolérerait pas plus longtemps, puisque Sylvie était incapable de se conduire, qu'elle vécût seule, à l'écart. Elle l'empoignait, elle l'emportait, elle allait la boucler chez elle. Annette avait repris, pour la circonstance, son visage de « Madame j'ordonne », des anciens jours. Sylvie sourit, essaya de protester pour la forme ; mais sa langue avait peine à remuer ; elle esquissa la mine de l'Innocence asservie par la Force, qui s'abandonne sans résistance, mais en appelle aux dieux. Elle était, *in petto*, bien contente. L'indignation, non jouée, d'Annette, et son air d'autorité, avec l'étreinte de ses mains affectueuses, venaient de lui évoquer les vieux beaux jours, où déjà la sœur aînée était venue, en tourbillon,

chercher la petite modiste malade dans sa mansarde, et l'avait enlevée. Et dans le même moment, Annette, penchée sur Sylvie, vit dans ses yeux l'image de l'ancien enlèvement. Leurs yeux se rirent.

— « Ma petite vieille », dit Annette, « on recommence donc ses vingt ans ? »

— « Tu peux le dire ! » fit Sylvie, en montrant dans le miroir sa face rouge et son corps épaissi. « *Quand j'étais page du duc de Norfolk...* »

— « Caille! caillette! » dit Annette, l'embrassant. « Plus elle est grasse, plus elle est bonne à manger. »

— « Emporte-la donc, et qu'on la rôtisse! Je ne suis plus bonne, qu'au cul la broche du bon Dieu! »

Mais elle se refusa obstinément à quitter son Paris...

— « J'y ai été plantée. Si on me dépote, je sèche sur pied. Ne me parle pas de m'expatrier! Même la banlieue, même ton Meudon, quand je m'y promène, je cherche de l'œil la tour Eiffel. Dès que la ceinture est passée, je me sens déjà à l'étranger. Le premier train de retour qu'on croise me fait envie. Il n'y a qu'à Paris qu'on peut respirer. J'y crèverai, la bouche ouverte; — et qu'entrent dedans jusqu'au goulot, sa bonne odeur et son bon bruit!... »

Comme Annette ne voulait pas la violenter, ni la quitter dans cet état, elle s'arrangea pour rester à Paris, dans l'appartement des Davy, que George mettait à sa disposition, en l'absence de Julien. Elles s'y installèrent toutes les deux. George et Vania demeuraient dans la maison de Meudon, d'où ils venaient leur faire visite, une ou deux fois par semaine; les autres jours, c'était Annette qui y allait; et le téléphone portait le bonjour et le bonsoir, de la maison des rues à celle des bois. Une telle installation, qui n'était pas sans gêne, ni pour Annette sans fatigue, ne pouvait être que provisoire. Mais la vie de Sylvie

l'était aussi. Les deux sœurs ne se faisaient aucune illusion là-dessus; mais elles y pensaient le moins possible. Au jour le jour! Sylvie était, naturellement, la plus insouciante. Elle était aussi la plus gourmande de chaque journée. Autant de gagné! Le soir, sur le point de s'endormir, elle disait, récapitulant les heures qui venaient de passer :

— « Encore une, que les Prussiens n'auront pas!... »

Et le lendemain, en s'éveillant, tâtant le terrain, elle disait, surprise et satisfaite :

— « Ça recommence... »

Elle était couchée dans une chambre d'angle, qui donnait au carrefour de deux rues. Elle n'avait point voulu de la meilleure chambre, celle de George, sur un jardin. Il lui fallait sous ses pieds son Paris. La chambre de sa sœur était en face, de l'autre côté du corridor. Elles laissaient leurs portes ouvertes. D'un lit à l'autre, par-dessus le canal, elles dévidaient leurs vies passées. D'elle-même, Annette n'eût sans doute pas commencé, elle eût gardé tout l'écheveau. C'était Sylvie qui, faute de pouvoir occuper ses doigts agiles, tournait le fuseau, surtout vers l'aube, quand elle émergeait des gouffres de sommeil congestionné; elle commençait par pépier, d'une langue incertaine d'enfant encore mal réveillée. Annette riait dans son lit, en l'entendant qui chantonait, ou se racontait une histoire qui n'avait ni queue ni tête. Elle dialoguait avec elle-même, s'administrant quelquefois des répliques inattendues, vertes et cocasses : elle en était la première éberluée; certaines lui coupaient le fil. Annette alors lui criait :

— « Bravo! tu es mouchée! »

Ou bien, si elle continuait de garder le silence, Sylvie n'y tenait plus, soupirait :

— « Annette, tu dors?... »

d'une voix tendre, enjôleuse, suppliante, impatiente, qui chuchotait moins bas, plus du tout bas, qui finissait par exploser :

— « Bonjour, bonjour, dis-moi bonjour!... Annette, tu dors? Tu ne dors pas. Tu te fiches de moi... Nom d'un chien! Je vais te tirer les oreilles... »

Annette grondait :

— « Allez coucher! Veux-tu rester tranquille!... »

— « Ouf! » disait Sylvie rassurée, « ça fait du bien! Mon Annette meugle. On est encore dessus le pré des vivants... »

Mais quelquefois, son inquiétude du silence se manifestait, d'une façon plus angoissée. Au sortir de ces trous de sommeils qui l'engloutissaient, comme une petite mort, elle n'était pas bien sûre de vivre encore. Mais de plus en plus, à mesure que ses énergies s'y diluaient, elle réapparaissait au réveil, comme une citerne de chaude affection, qui avait besoin de se répandre, qui avait besoin de boire l'affection, en retour. Annette ne résistait pas à certains accents. Elle sortait du lit et allait passer ses bras autour du cou, sous la nuque grasse de la cadette. Une torpeur écrasait ce corps appesanti de Bethsabée. Et ces seins lourds étaient en sueur. La respiration était un peu rauque. Mais Sylvie gardait toujours la finesse de ses poignets et son beau visage, plus beau, qu'un chaud sourire illuminait.

Elle n'avait presque jamais de mélancolie du passé. Elle se mouvait, avec une étonnante tranquillité, parmi les catastrophes de leurs deux vies. Elle rappela à sa sœur la mort de sa petite fille; mais son récit n'avait rien d'amer : elle caressait la main d'Annette, pendant tout le temps qu'elle le conta, avec une étrange douceur. Cet apaisement était d'un grand bien pour Annette. Sylvie, alors, lui en imposait.

Annette la regardait avec respect ; mais son cœur se serrait. Quand on en est arrivée à ce point de détachement, les derniers liens n'en ont plus pour longtemps...

Ils tenaient pourtant. Sylvie demeurait attachée à sa terre. A aucun moment, elle ne pouvait perdre contact avec elle. Elle n'était point, comme Annette depuis la mort de Marc, désenchantée de l'illusion, et capable, comme elle ensuite, de marcher sur cette mer sans y enfoncer. Un avant-goût de la mort, que lui donna un nouvel avertissement de la maladie — une fièvre à grandes oscillations, une stupeur où la conscience qui persistait, paralysée, comme l'insecte que décrit Fabre, se voit ronger vivante et disparaître par morceaux, sans pouvoir faire un mouvement — lui causa un brusque effarement. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Elle perdait pied. Un monde dépouillé des formes qui avaient rempli son petit univers, n'avait pour elle aucun sens. Il lui fallait sa Sylvie, son Annette, son Marc... S'ils lui échappaient!...

— « Mais qu'est-ce qu'il y a ? Mais qu'est-ce qu'il y a?... »

Elle en était désorientée. Il lui en restait un tremblement, qu'elle écartait de sa pensée.

Une seule fois, lui échappa un cri de désarroi et d'amour :

— « Ah ! » fit-elle, un soir soudain, — et tout ce qu'elle tenait dans ses mains tomba — « ah ! qu'il puisse y avoir, quelque part, là-bas, dans ce Rien, un lieu où l'on se retrouve avec ceux qu'on a aimés, et qu'on puisse se dire enfin tout l'amour qu'on ne s'est pas dit!... »

Annette fut émue. Pour une fois, une fois unique, s'était trahi dans cette nature sèche, ironique et pratique, le fond de tendresse éperdue, qu'elle avait refou-

lée toute sa vie. Après un long silence, Annette dit (elle rêvait) :

— « N'as-tu pas l'impression quelquefois que, parmi ceux qu'on voudrait retrouver, il y en a d'autres encore que ceux qu'on a rencontrés dans cette vie ? »

Cette question inattendue saisit Sylvie. Elle dit :

— « Comment as-tu fait pour penser cela ? Avant que tu me l'aies dit, il me semble que je n'y avais jamais pensé. Mais depuis que tu l'as dit, il me semble que j'y pensais. Mais qu'est-ce ? Que crois-tu ? »

Annette se passa la main au-dessus des sourcils.

— « Je ne me souviens plus. »

— « Que c'est étrange ! Qui sait ? On a vécu plus d'une vie. »

Sylvie rêva, et reprit, implorante :

— « Ma petite, ma grande, on se retrouvera dans la prochaine ? »

— « Tu tiens beaucoup à la prochaine ? »

— « Je tiens à nous retrouver... »

Elle ajouta, très lasse :

— « Mais après un bon somme. Car on a bien trimé!... »

Elle était, elle, l'infatigable, non pas découragée, mais lasse et abandonnée à la nature dévastatrice, comme une plante, aux derniers jours ensoleillés, dans la brume de l'arrière-saison. Elle dit à Annette, songeant à Marc, après qu'elles venaient de parler de la tempête suspendue sur l'Europe, et des dangers du lendemain :

— « C'est mieux que nous ne laissons personne après nous... »

Annette ne le pensait point ; mais elle jugea inutile d'exprimer sa pensée ; elle posa tendrement sa main sur la tête de sa sœur :

— « Et le petit ? » demanda-t-elle.

C'est vrai, Sylvie l'avait oublié ! Mais il se passait si bien d'elles ! Elle se rendait compte qu'il eût dit :

— « Vous pouvez partir ! Ne vous inquiétez pas ! Moi, je reste... »

Elle n'était pourtant pas sans regrets de le laisser. Elle eût voulu emmener tout son monde avec elle. Non certes par pusillanimité. C'était qu'elle ne serait plus là pour les défendre. Tant qu'elle était là, si lasse qu'elle fût, la peine et le danger trouveraient à qui parler !

Elle ne voulait pas rester couchée, le jour. Même dans ses lassitudes le plus accablantes, elle ne consentit jamais qu'au fauteuil. Et malgré les interdictions, elle traînait la patte, descendait, montait vingt fois les escaliers, pour un rien, pour un jouet, auquel le petit prêtait à peine attention. Toute la cour que lui faisait Sylvie était perdue.

— « Petit chenapan ! Nous ne comptons plus », grognait Sylvie, entre ses dents. « Tu ne sais donc pas que j'aurais pu te pondre ? »

— « Qu'est-ce que tu marmonnes ? » demandait Annette.

— « Une malice de l'ancien temps. »

— « Vendanges sont faites. »

— « Mais dans la cuve le vin se fait. Nous le tirons, au paradis. »

— « Tu comptes emporter ton cuveau, là-haut ? »

— « Bien certainement. Et ma piquette. Nous la boirons avec le Vieux. »

— « Qui ? »

— « Le bon Dieu. »

— « Tu n'as pas honte ? »

Sylvie n'avait point honte. Elle plaisantait avec le Vieux. Elle pensait qu'il en était bien aise. A la vérité,

elle n'était pas du tout sûre qu'il existât. Cela ne la tourmentait pas. Elle ne s'était pas donné la peine de faire le jour dans son incertitude de gamine de Paris, où un voltairianisme populaire se mariait à la foi du charbonnier. Elle se trouvait bien de cet état. Annette se gardait de la troubler. Seule à seule, les deux sœurs se comprenaient si bien! Et c'était l'essentiel, pour toutes deux. Le reste, au fond, avait si peu d'importance!... Non pas : — « Que sais-je ? » Mais : — « Que savons-nous ? »

— « Crois, si tu veux, si ça te fait du bien! Et doute aussi, ça ne fait pas de mal!... Même s'il y avait quelqu'un là-haut, quel tort est-ce que ça pourrait lui faire? Il est assez malin pour comprendre. Il rira bonnement avec nous... (comme tu fais, Nanette!...) *Credo*... « Je crois... » S'il y tient!... Je n'ai rien à lui refuser... Seigneur, entrez! Je laisse la clef sur la porte, et j'ai confiance, je m'endors... Si, dans ma nuit, n'entre personne, eh bien, Nanon, je dormirai... Fait bon dormir, fait bon aimer... Et tout m'est bon... Non moi, mais vous, Seigneur, choisissez!.. »

Ce fut le soir de ce jour qui fut choisi.

Sylvie, quoi qu'on eût dit, n'avait fait que remuer, toute l'après-midi. Encore à cette heure, au lieu d'aller s'étendre, elle restait sur ses jambes, appuyée à la rampe de la fenêtre. Elle aspirait, penchée, l'odeur de son Paris, la poussière et le bruit, le goudron entre les pavés de bois, les derniers rayons de soleil qui chauffaient son visage, et, du jardin voisin, des grappes d'acacias. Elle bourdonnait un chant. Elle fit un : — « Ha!... » très doux qui semblait une note dans son chant. Annette, levant les yeux, vit sa sœur s'affaïsser. Elle s'élança, juste à temps pour la recevoir dans ses bras. Elle-même, affaiblie, mal d'aplomb, chancela

sous le poids. La petite caille était lourde, et elle tombait, d'une masse, comme si le plomb du chasseur l'eût fauchée. Annette, à genoux, l'étendit sur le parquet. Sylvie la regardait, mais déjà de loin. Annette, penchée sur ses lèvres qui remuaient, y but, des yeux, plus que de l'oreille, un murmure d'adieu :

— « Annette, mon amour... »

Les yeux chavirent. Une hirondelle passe, crissant, près de la fenêtre. Par-dessus les trompes d'autos, au loin, comme l'autre soir, jouait le flûtiau du chevrier... Dernières images qui dansent, tournent, et s'embrouillent dans le miroir... Une chèvre grimpe une ruelle du vieux Montmartre... Et qu'est-ce qu'il y avait en haut ? Elle n'eut plus le temps de le savoir. Elle mourut, en grim pant... sans savoir qu'elle mourait.

Avec Sylvie, ce fut Marc, une fois de plus, qui mourut. Ce fut bien plus : ce fut Annette — quarante ans de vie. Le dernier témoin de tous nos jours est parti. Lui disparu, sommes-nous bien sûrs qu'ils ont été?...

Oui, il y a l'enfant — l'enfant de l'enfant — chair de ma chair — le fruit de la mer, que la mer, en se retirant, a laissé sur le rivage... Mais où est la mer? Où suis-je, moi?... Le grondement lointain de l'océan... La plage est vide. Le sable est lisse. Le vent salé passe, maître de l'espace... Il est porteur d'une terrible ivresse, qu'il est séant de dissimuler...

Un ami japonais m'a conté qu'à Tokio, rencontrant, au lendemain du tremblement de terre, un ami qui y avait, ainsi que le comte Chiarenza, perdu corps et biens, tout ce qu'il avait, tous les siens, il lui en exprima sa pitié. L'autre eut un sourire étrange, et dit : — « Oh! on se sent si allégé!... »

Tout le manteau de la vie est tombé. On reste nu. Mais qui, ce : « *On* »?... Bruno dirait le mot mystique de l'Inde : « *Om* »... Le Tout, le Rien, qui sont peut-être les deux faces de l'Un...

Mais quel qu'il soit, ou rien, ou tout, il est le maître de l'espace, il est le vent salé qui passe. Et plus on est

seul, plus on est nu — (et sous ses pieds, on sent le froid du sable de la plage) — plus le vent souffle, il souffle en vous. Il vous emporte, en dispersant les haillons de votre robe du passé. Il vous possède, il brise la porte, il brise les murs de la maison, il entre au fond, vous êtes à lui, vous êtes lui, la vie du monde coule en vos flancs.

Mais que peut-on faire, quand la maladie, d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre, vous enferme dans un cercle plus étroit, dans votre jardin, dans votre maison, dans votre chambre, — quand elle vous retranche de l'action ? Quelle dérision ! Quand cette grande vie du dehors vous inonde, quand on en est submergé, au point de ne pouvoir plus respirer, où déverser ce flot de la terre ? Ecrire ? Le flot ne parvenait pas à s'égoutter par le bec étroit de la plume. Annette n'avait jamais été grande écrivaine, — sauf à son fils et à ceux qu'elle aimait : il lui fallait voir le visage, dont les yeux liraient ses lettres. Elle ne pouvait écrire à l'Anonyme ; il lui fallait le contact direct avec la foule ; et ce contact lui était maintenant refusé.

Immobilisée, — le flot intérieur battait dessous ses seins et dans la pulpe de ses doigts. La musique, longtemps négligée et sommeillant au fond de sa chair, reprit un temps la première place. Elle était la trouée faite par le fleuve au barrage de l'esprit, — les grands rapides. Annette passa des heures au piano, s'enchantant les doigts et la pensée aux mystérieuses associations des accords, qui déroulent, du fond de l'être inaccessible au regard des mots, les vagues de la vie

intérieure. Plus rarement, elle étudiait avec George, bonne violoniste, quelque sonate ; mais toutes les deux étaient trop indépendantes pour savoir bien sentir ensemble, se mettre au pas. Chacune avait tendance à improviser sur l'œuvre écrite, à la récrire avec son rythme. Un connaisseur eût été sévère. Mais les « connaisseurs » le sont rarement, au sens de la Bible. Ils ne prennent pas l'œuvre dans leur lit. La vraie musique est une étrointe.

L'étreinte fut encore trop pour Annette, et cette dernière activité musculaire lui fut à peu près interdite : elle s'y donnait, comme elle faisait pour tout, sans compter ; et la douleur l'avertissait trop tard. Elle dut fermer son piano. Dure au mal par habitude, plus que par nature, — (elle n'était pas de ceux qui le cultivent ou qui le bravent, par plaisir, ou par orgueil, ou par vertu), — elle savait composer avec lui ; elle l'acceptait, quand il fallait ; mais elle acceptait ses avertissements. Le clavier d'ivoire se tut ; mais sur celui de la pensée, les doigts d'Annette n'en coururent que mieux. Dès lors, ses jours et ses nuits baignèrent dans une musique continue. Le cours des heures, le flux du temps, coulait en nappes liquides d'une symphonie, où se déroulaient, en contrepoint, les événements menus et grands, les émotions de la journée : aussi bien le rire de l'enfant que l'écho sauvage des combats de peuples, le réveil printanier de la nature et les révoltes des opprimés. Elle se voyait tissant une tapisserie. Ce n'était point elle qui l'avait conçue, elle n'en avait point dessiné le carton, elle n'en avait point rassemblé les soies variées. Elle était comme la navette et la main qui tissait l'œuvre enchantée. La main est aveugle, et pourtant voit ; elle palpe l'ensemble caché de l'harmonie, qui se réalise sous ses doigts, en chaque touche nouvelle qu'ils

ajoutent, chaude et vibrante, au tableau préexistant dans son esprit. Et sous ses doigts, qui obéissent, l'œuvre préconçue naît et s'étend, de maille en maille, à tout instant. Tout ce qui est, en fait partie. Les tragédies et les tempêtes de l'histoire en sont les rouges, les noirs et les ors.

Mais quelle était là dedans sa part, son œuvre personnelle ? N'était-elle rien de plus qu'un instrument ? Elle n'était pas arrivée à ce degré de détachement. Tant que l'on vit et qu'on est femme, on a besoin de couvrir et d'enfanter, corps ou esprit : sentir couler dans une autre bouche son lait, et dans d'autres veines son sang, transmettre sa vie, rayonner le rêve de son action...

Brûle seulement ! Pas un feu n'est perdu, dans la nuit... Elle contemplait, en ce moment, par sa fenêtre largement ouverte sur la nuit d'été, Cassiopée. Et elle redisait religieusement la parole de l'antique Égypte :

— « *Fais que je devienne semblable aux constellations !* »

Mais son vœu était plus humble. Les constellations, c'est trop loin, c'est trop haut ! Il lui suffisait d'être enclavée dans la plus modeste constellation d'ici-bas.

Elle ne se doutait pas qu'elle était elle-même une constellation.

Elle n'était pas seule. Côte à côte, dans la toile même qu'elle tissait, l'enfant Vania tissait son rêve. Sain, tout du long, sans une tare, joyeux, actif, équilibré, il avait, malgré sa vie du jour pleine comme un œuf, ses champs, ses bois et ses vallons de rêve intérieur. Et ses citernes, dont on ne connaîtra jamais le fond. Il y piquait une tête, brusquement, sans que nul remarquât le plongeon. Ce n'était pas George qui, en dépit de ses prix de natation, aurait pu le repêcher. A peine s'était-elle aperçue de son absence. Elle lui parlait. Il était loin... Quand il revenait, elle ne s'apercevait pas plus qu'il rentrait, qu'elle ne s'était aperçue qu'il était sorti. Et lui, il la retrouvait, toujours parlant, au milieu d'une phrase ou bien d'une autre : ça n'avait pas d'importance! il s'y retrouvait, riant et distrait : elle était sa boîte à musique...

A quels instants se produisaient ces fuites? La principale était dans la nuit. Le jour, il avait tant couru, des jambes et de l'esprit, qu'il tombait de sommeil, en se déshabillant; on le dépiautait de sa culotte, comme un lapin; il dormait déjà, les mains crochées aux boutons, croulé en travers de son lit. On l'allongeait, on lui entrait dans le sac aux draps ses pattes

nues et son petit râble ferme et dodu : il ne sentait rien, il était parti, il avait l'air d'un bienheureux. On l'était, en le regardant. Jusqu'au matin, on ne l'entendait plus remuer... Il s'éveillait pourtant, à la pointe de l'aube, avec les oiseaux du jardin; et presque toutes les nuits, l'espace de quelques minutes, (peut-être cinq, peut-être moins, mais il eût pu croire une heure ou deux...), il avait alors un vol plané, où sa pensée vibrait dans une illumination exaltée, très différente de celle de la journée. Cette illumination était faite, en partie, de la phosphorescence des rêves qu'il venait de secréter, et dont, en émergeant du sommeil, il tâchait de ruminer la saveur et le sens. Et elle était faite aussi, à cet instant privilégié, de mystérieux souvenirs oubliés, qui remontaient, comme une fumée, de sa vie d'enfant où ils avaient été enregistrés, sans qu'il les eût remarqués. Une sagesse étrange, pour une seconde éveillée, lui faisait reconnaître en eux la clef des êtres auxquels sa vie était liée : son père, sa mère, Annette, George, — ses satellites. Il les scrutait; et parfois, il avait un « toc! » dans la poitrine, quand il faisait ou croyait faire une découverte défendue... Voir sans être vu... Voir ce qui ne doit pas être vu... Il avait l'anneau des Mille et une Nuits... Puis, il se rendormait, d'un coup, à poings fermés, jusqu'à ce que George le réveillât. Et il ne se souvenait plus de rien de ce qui s'était passé, pendant la révélation nocturne. Rien cependant n'était perdu. Tout s'inscrivait sur le livre intérieur, dont la rédaction, de nuit en nuit, se poursuivait. Et de brusques lueurs en affleuraient, le long du jour, à des moments imprévus. Très rarement aux minutes de repos, qui étaient de repos plein — (« Je ne pense à rien! ») — ou aux heures d'études — (le regard fixe, il suit la piste d'une idée : « Je ne vois rien d'autre »...), — mais en pleine action, dans la

seconde où, muscles tendus, il lance le ballon, ou dans la course... le souffle lui manque, sa poitrine est près d'éclater... et tout s'illumine... Ou bien — (ça ne se dit pas! mais puisque ça se fait!...) quand son petit cul est en fonction sur les latrines, — l'heure saugrenue où la voix de la sagesse, à l'improviste, se laisse entendre à certains hommes de Dieu, — et dont notre sans-dieu-ni-maître D'Alembert disait, cynique, à Lés spinasse que c'est la satisfaction la plus pure dispensée aux mortels. De si grands exemples autorisent Vania à ouvrir cette porte de l'illumination... « *Spiritus flat ubi vult...* » Il ritait bien, s'il y pensait! Il est du pays de Rabelais... Mais il a autre chose à penser! Il rêve... Si bien qu'une fois rentré dans la société de ceux qui vont debout sur leurs jambes, il ressaute, honteux, en entendant George qui lui dit :

— « Vanneau, boutonne ton pantalon! »

Il revient de la lune. Aucun ne sait ce qu'il y a vu. Mais Annette soupçonne qu'il y a fait des rencontres singulières; elle n'a qu'à se remémorer les siennes propres. Elle en étudie les reflets dans les pupilles de l'enfant.

Ils s'observent mutuellement. Ils ne savent pas grand'chose l'un de l'autre. Ils sont si éloignés, par le temps! Mais ils se flairent tendrement, comme deux bêtes de même race; leur nez renifle sur leur peau la même odeur, la bonne odeur du rêve de même sang... Quand il a bien couru, joué, jouté, crié avec sa George, Vania vient s'asseoir aux pieds d'Annette, il appuie sa joue contre la cuisse de la mère-grand, et il regarde sans parler, tandis que s'apaise le tumulte de son sang. La main d'Annette caresse le visage du petit animal familier.

Puis, brusquement, le petit animal pense tout haut :

— « Mannie », — (il a combiné, pour son usage, maman avec Annette) — « c'est loin déjà que tu vis! »

Il ne questionne pas, il affirme. Annette, pourtant, répond :

— « Je ne sais plus. Loin ou près, — d'où je suis maintenant, — c'est le même. Quand tu seras là, tu le verras. »

Mais il n'écoute pas, il suit son idée :

— « Mannie, comment est-ce que tu as fait pour ne pas être morte depuis longtemps? »

— « Tu trouves que je dure trop? »

— « Oh! non... Mais papa est mort... »

— « Il était fait pour durer après moi. On l'a tué. »

— « Eh bien, et toi? »

— « Cela n'est pas donné à tout le monde. Il y en a beaucoup qui vivent tranquillement. »

— « Oui... d'autres!... Mais pas nous! »

— « Qui, nous? »

— « Nous. »

(Il a son menton sur les genoux d'Annette, et il l'y enfonce, comme dans un tronc un petit merle.)

— « Tu veux dire : toi? Est-ce que tu sais ce qu'il en sera de toi? »

— « Oh! moi », dit-il, tranquille, « je serai tué, comme papa. »

— « Mais quelle idée! Il n'y a pas de raison... »

— « Si. Car j'irai faire la Révolution. »

— « Où ça? En France? »

— « Non, pas en France. Ils sont trop vieux. En Amérique. »

— « Pas possible? De mon temps, nous y allions chasser les chevelures. C'est une autre chasse à quoi tu penses. Et où ça, mon petit? Quelle Amérique? C'est grand. Le nord? Le sud? »

— « Ça m'est égal. La Révolution, n'est-ce pas ? il faudra la faire dans tout le monde. »

— « Et on finira par la France, bonne dernière ? La pauvre vieille !... En voilà un fou !... C'est ta maman qui t'a peint en rouge ? »

— « Oh ! toi aussi ! »

— « Moi ? Moi, je suis rouge ? »

— « Tu l'es, dedans. »

— « Tu en as un regard de furet ! Qu'est-ce qui te permet de regarder dedans ? »

— « Moi, je me permets. C'est amusant. »

— « Ah ! je t'amuse ? Nous t'amusons ? Tu trouves que la vie est amusante ? »

— « Oh ! c'est tordant ! »

— « Alors, pourquoi diable parles-tu de mourir ? »

— « Non, pas mourir. Me faire tuer. »

— « C'est la même chose. »

— « Non. Tu sais bien ! »

— « Je ne sais rien. »

— « Tu sais. Mourir, c'est quand on attend, c'est assommant. Mais se faire tuer, c'est intéressant. »

— « Le jeu est sérieux. »

— « Plus c'est sérieux, plus c'est amusant. »

— « Le carpillon en remonte à la carpe. Tu dis juste. »

— « Tu n'es pas la carpe. Tu es la truite. »

— « Pourquoi ? »

— « C'est vrai qu'elle remonte les ruisseaux ? »

— « C'est vrai. »

— « Et quand il y a un barrage, qu'elle saute par dessus ? »

— « On le dit. »

— « Tu en as sauté ? »

— « Ah ! diable, oui ! »

— « Quand tu sautais, j'étais dans ton ventre. »

(Les mystères de la naissance n'existent pas pour lui.)

— « Tu y étais. »

— « Alors, le chemin que tu as fait, je n'ai pas besoin de le refaire. »

— « Ça, c'est encore vrai. Je t'ai épargné, feignant, un bon morceau de la route. »

— « Oui, mais quand tu meurs, moi, je continue. »

— « Tu continues. Pour moi. Saute, truiteau! Chacun son tour! »

Elle riait; mais, au fond du cœur, elle était émue, fière et troublée. Elle ne mourrait pas. Son Marc, non plus. Ils continuaient...

Elle reconnaissait ce goût du sel, cette odeur des algues de la mer ; toute sa vie en avait été imprégnée par le vent de l'éternel. C'était le meilleur qu'elle avait reçu, elle le restituait. Elle en avait imprégné sa race.

Sa race... Qui ? Ce petit garçon ?... — Toute sa constellation.

Elle avait d'autres enfants. Les plus proches ne sont pas toujours ceux du même sang.

Elle n'oubliait pas sa fille américaine. Et Assia non plus n'oubliait pas, bien que ses lettres s'espacassent ; et elles renseignaient peu sur sa vie : ou elles étaient brèves et pressées, ou elles n'étaient qu'un bouillonnement de passions : très peu de faits. Elle était prise par l'action et par la fièvre américaine, — cette fièvre sèche et calculée, cette haute tension des nerfs et de la volonté, qui, par rafales, gagne les sens et se soulage violemment. Julien Davy, qui l'avait rencontrée, au cours de ses tournées de conférences aux États-Unis, fut frappé de l'ascendant qu'elle avait su prendre, dans certains cercles dirigeants de la politique et de l'argent. A peine l'avait-il reconnue d'abord. Elle avait engraisé. Elle lui fit l'effet, dans

les salons, d'une chatte belle et lustrée, aux pas feutrés, qui s'engourdit, indifférente. Mais, dès qu'ils se trouvèrent seule à seul, le nonchaloir tomba instantanément; et l'on eût dit que fondait l'embonpoint : les joues se creusent, les lèvres s'aiguisent, et les prunelles caressantes jettent des lueurs d'acier. Elle paraît rongée de la passion du combat. Elle mène dans l'Ouest américain de dangereuses campagnes pour l'Internationale socialiste ouvrière et la défense du communisme traqué. Elle y jette son mari et les amis de son mari, sans s'occuper des risques. Elle a groupé autour d'elle une élite de jeunes hommes américains : universitaires, ingénieurs, écrivains, propriétaires indépendants de vastes domaines qu'ils exploitent, au profit d'œuvres sociales, — riches ou pauvres, pour la plupart de cette espèce de New-England, pure, droite et intrépide, un peu naïve, dont nous connaissons de beaux types. Cette fraîcheur d'âme, un peu démodée, mais que renouvelle une joie d'agir et une bravoure sans compromis, fait sourire Assia ; mais elle en sait le prix, et elle les aime. Ses relations avec eux sont, en général, d'une sœur choyée et admirée. Ils ne peuvent entre eux se jalouser : elle est également à eux tous; et son mari n'est que l'un d'eux, l'ainé. Elle fait ce qu'elle peut pour ne pas éveiller en eux des sentiments troubles. Et s'il lui est difficile parfois de se défendre de ces violentes et soudaines poussées qui font irruption du fond de sa nature, elle ne leur laisse jour qu'en dehors de ce cercle fraternel; elle fuit du cercle, pendant quelques jours ou quelques semaines; et aucun du groupe ne cherche à savoir où elle est; son mari admet qu'elle ait besoin de se retirer seule, et qu'elle ait droit à disposer de soi : il lui a reconnu ce droit, une fois pour toutes, dans un sérieux entretien, un pacte scellé entre les deux; et avec cette loyauté des meilleurs

Anglo-Saxons, que les Latins, à tort, jugent à base de froideur — (ils n'y voient point la chaleur de la confiance, une fois pour toutes accordée), — il n'essaie jamais de revenir sur le pacte, il se refuse à contrôler la vie cachée de sa compagne. Elle, donne raison à cette confiance; elle emploie ses fuites, ses éclipses, à se reconcentrer, à se reprendre, — soit dans des plongées d'oubli en un lieu solitaire, comme dans une cure de sanatorium, — soit en usant ses vieux démons dans des fatigues musculaires, des randonnées par les montagnes et les forêts. Que çà et là, à l'improviste, et par le hasard d'une rencontre, le diable y trouve son compte, comme la malveillance le prétend, je ne le sais pas; dans tous les cas, elle ne le veut pas, elle en évite la tentation. Mais si cela était, elle n'en traînerait pas, après, le remords ou le regret : cela compte si peu, auprès des grands, des seuls sentiments sacrés!... Elle en efface le souvenir. Elle revient à ses amis et à son mari, comme un cahier neuf; la feuille d'avant est arrachée; elle reprend le livre de comptes, au point exact où elle l'a laissé, plus attachée que jamais à la maison — (c'est tout le groupe) — et à la cause commune qui les lie. Que l'opinion les diffame, elle et eux ne daignent s'en soucier.

Ils sont de tous les grands mouvements de protestation contre les iniquités de la loi et du pouvoir américains. Ils se sont dépensés furieusement pour sauver Sacco et Vanzetti et pour arracher Tom Mooney de sa prison. D'un bout à l'autre des États-Unis, ils sont de veille, et ils dénoncent à l'opinion du monde les abus de pouvoir et les crimes. Ils ont affaire à de féroces inimitiés, aux matraqueurs, aux étripeurs patentés et masqués du banditisme capitaliste et du bestial obscurantisme 100 %. Plusieurs d'entre ces généreux jeunes gens ont été assaillis sauvagement, bâtonnés,

roulés dans le goudron et dans la plume, foulés aux pieds. L'un ou l'autre périra, assassiné et mutilé, au poteau de torture. — La « Russe » ne court pas les moindres dangers. Elle est dénoncée par les prêcheurs du Ku-klux-klan comme un Satan femelle, qu'on a le devoir de rendre au feu. Mais ses amis lui forment une garde aux yeux toujours ouverts. Et elle bénéficie de certaines hautes protections qui ne s'affichent pas, qui ne tiennent pas à se laisser connaître, mais qu'elle connaît et qui agissent en secret pour la défendre. Même parmi les officiels, il est des hommes éclairés qui apprécient l'œuvre désintéressée de cette petite Ligue de la meilleure Amérique et comptent parmi ses membres des amis.

Après des péripéties variées, dont Annette n'apprendra rien, Assia se voit pourtant forcée de quitter les États-Unis. Son mari, dont elle a ruiné deux ou trois fois la situation, et qui ne s'en plaint pas, qui l'admire, doit, deux ou trois fois, chercher d'autres champs d'activité, comme ingénieur, au Mexique, puis en Bolivie et au Pérou. Elle le suit et, où qu'elle passe, ne tarde pas à s'allumer sous ses pas un nouveau foyer d'agitation. La cause Indienne d'Amérique à présent la passionne; Assia cherche à la rattacher aux grands mouvements d'émancipation asiatique, que fomentent la Ligue antiimpérialiste. Elle court les Andes. De temps en temps, on la revoit, éreintée, qui refait son lustre et son embonpoint, dans les salons de San-Francisco, ou dans les grands hôtels de Shanghai. On prétend même qu'on l'a rencontrée dans le Transsibérien; elle a repris contact avec Moscou. — Dans cette vie de mouvement perpétuel, elle a trouvé moyen de fabriquer à son mari deux enfants : un garçonnet, qu'il lui prendra brusquement fantaisie d'amener à Annette — (il est alors âgé de cinq à six ans) — et une fillette,

trop petite encore pour ce voyage : elle sera du voyage suivant...

L'éloignement de quelques années, pour Assia, n'a point compté. Quand elle remonte le chemin qui mène à la maison sur la lisière des bois de Meudon, il lui semble que c'est hier qu'elle est venue. Elle n'oublie rien. Elle a trois ou quatre compartiments de mémoire superposés, qu'elle ouvre ou ferme, à volonté. Le plus profond, le plus secret, est celui où elle conserve Marc et Annette. Elle ne l'ouvre que de loin en loin, — plutôt dans ces périodes d'évasion, où elle disparaît du cercle de ses amis américains. Car l'odeur qui se dégage du coffret est trop forte : Assia suffoque... — « Marc!... » Seule, dans une maison perdue près de Cuzko, ou dans une chambre d'hôtel chinois, vautreée sur le lit ou sur une natte, pendant des heures, elle redévore ses souvenirs, elle les remâche jusqu'à ce qu'elle en défaille, d'amère volupté et de douleur. Elle y macère, des jours, des jours, dans le vinaigre et dans les herbes parfumées... Non, elle ne peut s'offrir le luxe de ce trouble, au milieu de l'action. Que le coffret demeure fermé!...

Quand elle le rapporte à Meudon, pour que les doigts d'Annette le rouvrent, le trouble s'apaise et s'épure, l'amertume se mue en douceur : ce sont les jours anciens qui revivent, sans blessures... Ils n'entrent pas en conflit avec les jours nouveaux, la vie refaite et qui essaime. Annette sourit au petit bonhomme américain, roux et joufflu, qui lui dit : — « Madame », — en la fixant, d'un air sérieux et intimidé; et elle lui pince le menton :

— « On dit : « Mère-grand », mon petit loup rouge, Tu ne sais donc pas que cette grande fille est ma fille ? »

Mais quand Waldo, le petit loup rouge, se trouve avec Vania, nez à nez, les deux garçons se dévisagent

sévèrement. Waldo fronce les sourcils et examine, de la tête aux pieds, avec méfiance, ce demi-frère, qui serait plutôt un frère et demi, car il a le double d'âge : son front se plisse ; il fait effort, mais sans succès, pour comprendre. Vania a compris ; il sait à quoi s'en tenir sur les enfants de sa mère ; il a son sourire un peu protecteur, gentil tout de même, qui a plus d'une fois mortifié sa mère, et qui mortifie le garçonnet. Il croit de son devoir d'être aimable et de faire les honneurs de la maison ; peu s'en faudrait qu'il ne fit à Waldo les honneurs de sa propre mère : car cette mère est à lui, s'il voulait bien la réclamer ; il est le fils aîné. Mais il consent à la prêter. Et même, il affecte de s'en désintéresser...

— « Je m'en suis passé... »

(Ce n'est pas vrai. Elle n'a cessé de l'occuper. Mais personne n'en saura rien.)

Waldo conçoit pour lui une forte animosité. Les poings lui brûlent dans ses poches. Ils finissent par en sortir impétueusement. Au détour d'une allée dans les bois, quand nul regard ne peut plus suivre les deux gamins, le petit rouquin, sans aucun prétexte, se rue sur le grand et le martèle de ses poings durs et rageurs... Pan pan pan pan!... Les pectoraux de Vanneau, qui encaisse, sont juste à hauteur de son nez. Vanneau, qui se tenait sur un pied, manque de tomber. Il se rattrape, et il maintient, ébahi, le petit béliet, qui à présent fonce à coups de tête contre son ventre ; comme il se baisse pour l'interpeller et que le petit crâne roux se relève, comme un maillet, il a le nez renfoncé. Il se fâche, cette fois, et il l'empoigne : Waldo a beau gigoter des quatre membres, en trois mouvements Vania l'étale sur le chemin, tout de son long ; et lui rivant ses pinces autour des deux poignets écartés, il lui immobilise les genoux, en s'asseyant des-

sus. Il examine le scarabée cloué sur le dos. Il est furieux : il a été attaqué contre les règles, déloyalement. Mais dès qu'il voit la face penaude du vaincu, criblée de taches de rousseur, qui cligne des yeux piteusement, pour ne pas avouer sa honte, il éclate de rire et lui tend la langue. Son rire achève l'écrasement ; les larmes ruissellent. Vania se jette au cou du petit ; et les voilà tous deux roulés, dessus dessous, au travers de la route. A pleine bouche ils s'embrassent, et Waldo, toujours pleurant, y apporte la même fureur qu'il mettait à défoncer le coffre de Vania. Vania le mouche paternellement : — (la dernière injure pour ce petit homme, qui se croit déjà déshonoré d'avoir pleuré!... Mais il a toute honte bue, et cette injure, de ces mains, — explique qui voudra! — lui est douce.) Vania, qui le voit frotter ses joues mouillées avec ses doigts sales de poussière, lui dit :

— « Attention! tu vas effacer tes beaux petits points peints en rouge sur ton nez. »

Ils rient aux éclats tous les deux. Le nez de Vania saigne. Mais quand ils rentrent à la maison, Vania dit, magnanime, qu'en courant il s'est heurté. — Waldo, la nuit, met longtemps à s'endormir ; il pense à Vania avec passion.

Les deux enfants, après que l'océan de nouveau les sépare, échangent des lettres ; mais la plume de Waldo est, comme sa langue, gauche à exprimer ce qui lui chauffe le cœur. Et la plume de Vania, qui est déliée comme sa langue, sent la partie trop inégale pour jouter. Ainsi que quand il narguait le scarabée cloué sous ses poings, le petit aîné tend la langue au cadet. Pas de conversation possible. Mais des cris de guerre :

— « Hallo! Waldo! Hoyotoyo! Frères de combats! Et Allala! La prochaine fois qu'on se reverra, je boirai ton sang, tu boiras mon sang, et on ira à la bataille!... »

L'engagement, pour Waldo, n'est pas un jeu. Il ne sait quelle sera la bataille. Mais il sait que celle de Vania sera la sienne. Et Assia dit, la nuit, à Marc :

— « Tu vois bien, ne m'en veux donc pas ! Je t'ai fait un louveteau de plus... »

Elle revient de ses visites à Meudon, clarifiée. Si peu que Annette ait parlé — (tout le temps a été pris par le flux de paroles de Assia ; après, elle se le reproche amèrement) — Assia voit mieux en soi, après que Annette l'a vue. Ses randonnées haletantes, les fiévreuses révoltes de sa course en zigzag, retrouvent la direction et le sens de la piste. La Révolution prend, dans les yeux d'Annette, le regard même d'Annette, ces prunelles dilatées, qui s'ouvrent sereinement à l'inéluctable marche du Destin, cette calme certitude, qui dépasse la clôture d'horizon aux lignes désordonnées des combats d'aujourd'hui. On perçoit, au travers, l'au-delà de la trajectoire qui ne retombera jamais, l'éternel bruissement de la marée cosmique, qui jamais ne reflue, la loi des mondes en marche où s'apaise le vertige des tourbillons qui passent.

Mais Annette fut la dernière à connaître ce que recélaient ses yeux. On voit les autres, et ils vous voient ; on ne se connaît que par réverbération. Annette ne prit conscience de son foyer que par les feux qu'il avait allumés. La femme âgée, veuve de son fils, et solitaire, découvrit sa fécondité.

Une autre lignée, mais plus trouble, lui fut révélée, en ces jours. Elle reçut la visite de Bernadette.

Les relations des deux femmes avaient toujours été froides et distantes. Elles ne s'étaient fréquentées, pendant un temps, qu'à cause de Sylvie. Et depuis la brouille de Sylvie avec sa fille adoptive, elles n'avaient plus cherché à se voir. Si de la brouille Bernadette avait ressenti chagrin ou dépit, elle n'en avait rien fait connaître; elle poussa l'impénétrabilité, jusqu'à ne pas écrire, après la mort de Sylvie, un mot de condoléances à Annette. Annette ne l'avait pas oublié. Sans avoir su ce qui s'était passé entre son fils et cette femme, elle concevait pour Bernadette une secrète antipathie.

De son côté, Bernadette n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour Annette. Même dans ses rapports avec Marc, Annette était demeurée en dehors de son chemin; Annette ne pouvait lui être utile. La fille froide et calculée, jusque dans ses folies du ventre ou du cerveau, comptait pour rien ce dont elle n'avait rien à faire... Pourquoi donc vient-elle aujourd'hui?

Les deux femmes sont en présence. Annette, de velours, mais un peu rêche — (l'œil s'y tromperait,

mais non les doigts d'une femme) — s'efforce à l'obligatoire courtoisie de qui reçoit dans sa maison. Mais en disant des politesses, ses narines hostiles flairent l'intruse. Elles ne restent pas longtemps crispées. Bernadette n'est pas venue seule. Le regard d'Annette, qui l'a parcourue, sans en avoir l'air, du haut en bas, a rencontré la petite fille qui accompagne la visiteuse; et il y reste rivé. Bernadette, dont les yeux vifs, aigus, fuyants, de belette maigre et allongée, ne quittent pas les moindres mouvements de l'hôtesse, tout en débitant des mots aimables et vides de sens, guette le regard pris au piège; et ses paupières ont un bref battement :

— « C'est fait! Le coup a porté... »

La petite fille, de huit à neuf ans, est le portrait retouché d'un autre enfant, à qui nul au monde ne pense plus, — hors la vieille femme qui regarde : car elle est la seule à l'avoir vu. La petite a ses prunelles mobiles et fiévreuses, l'ovale maigre et fin du visage, le front osseux, et la pâleur et l'air résolu. Il y a plus : jusqu'au costume qui l'évoque : le grand col marin, la veste bleue à larges boutons, et les cheveux longs et plats de petit Bonaparte. Comment a-t-on pu le reconstituer ? Comment cette femme a-t-elle eu l'audace de mettre la main sur cette relique, — une photographie d'enfant, jaune et usée, dont Sylvie était la seule, avec Annette, à posséder un exemplaire ?... — Mais la pire audace, ce n'est pas le cadre du visage, les cheveux, le col, le vêtement, — c'est cet être-là, qui est dedans... « Quand et comment me l'a-t-elle volé ?... »

Les deux femmes n'échangent pas un mot du dialogue violent qui se livre entre leurs pensées :

— « Où l'as-tu pris ? »

— « Tu le reconnais ? »

— « Non, non, c'est faux ! »

— « C'est vrai. »

Mais Annette, d'une voix tranquille, qui tremble un peu, attire vers ses genoux la petite Marcelle — (car l'effrontée l'a signée); — elle lui caresse, tout en causant, la chevelure; et lui tirant la nuque en arrière, elle plonge son regard avide dans ce miroir du fils passé. Elle est sur le point de l'étreindre. Mais, se contraignant, elle écarte rudement la fillette, et dit à la mère :

— « Emmenez-la ! »

Et elle se lève, prétextant la fatigue. Bernadette prend congé. Elle sait bien que Annette la rappellera.

Dès le lendemain, Annette lui écrit. Mais elle attend trois semaines avant d'envoyer la lettre. Et la lettre, qui a été refaite plusieurs fois, n'est plus qu'une invitation de politesse à lui ramener, quelque beau jour d'été, l'enfant.

Vania et Marcelle font connaissance. Ils se parlent peu. Vania, en présence de la fillette, perd sa loquace assurance. Ils ne cessent pas de s'observer, l'un devant l'autre, ou de côté. Vite, elle se rend compte qu'elle l'intéresse. Il s'en irrite quelquefois et la rudoie. Mais ce n'est pas pour la troubler. Le plus rude des deux n'est pas celui qui en fait montre. Elle attend, avec une froideur voulue, l'amende honorable qui viendra, sous forme de petits cadeaux et d'attentions, quelquefois charmantes, quelquefois saugrenues, qu'elle reçoit, comme s'ils lui étaient dus. Au reste, elle ne laisse voir ni coquetterie, ni vanité; et son parler n'a rien d'affecté, comme celui de sa mère en société; elle parle peu et net et cru : il y a en elle une âpreté. Ce goût de groseille verte irrite les dents de Vania et les attire. C'est un élément qui faisait défaut à son alimentation. — Annette, qui les observe et les compare, s'étonne que le sang de Marc coule davantage dans les veines bleues

de la fillette. Mais dans celles de Vania, son sang, à elle.

Pas une fois, Bernadette ne livre son secret, ni Annette ne le lui demande. Elles continuent de se parler, comme en visite. Annette n'entr'ouvre point la porte d'intimité : elle tient cette femme à distance. Et Bernadette ne fait pas effort pour entrer.

Mais pourquoi donc est-elle venue ? Quels mobiles l'ont poussée ? Dans une nature aussi compliquée, il n'est pas facile de dire ce qui domine, du mal ou du bien. Ils sont mêlés, mais de sa main experte de femme de Paris, qui sait toujours ordonner le désordre, à son profit. — Dans sa vie de mariage et d'affaires, elle tient ses comptes exactement. Le mariage aussi est une affaire ; et l'affaire n'a été mauvaise pour aucun des deux participants. Maison bien tenue, revenus croissants, et des dépenses modérées, de grosses commandes d'industries — (l'usine fabrique des moteurs pour automobiles et pour avions), — quatre enfants sains, et le ruban à la boutonnière. Pour décrocher le chiffon et en fleurir le mari, la femme n'a pas été inutile ; et quant aux enfants, il ne peut pas se plaindre : il y en a au moins un de plus que son dû. Soyons juste : depuis que, la nuit de Marc, elle est rentrée dans son lit, la rivière ne paraît plus avoir eu envie d'en sortir. Elle a ce qu'il lui faut, au logis. Peu de distractions : ni son mari ni elle ne s'en soucient ; ce qui les occupe et les remplit, c'est de voir le chiffre des affaires s'arrondir, non pour thésauriser ou pour en jouir, mais pour qu'aujourd'hui dépasse hier, et que demain dépasse aujourd'hui : c'est le plaisir, comme dans les courses en auto : la passion de l'*accelerando*...

Mais il y a les pannes, en rase campagne. On ne s'en vante pas ! Dans une des siennes, Bernadette, occupée à réparer son moteur, dans la poussière grasse, sous

l'auto, a retrouvé, dans l'ombre chaude du souvenir, l'étreinte d'une nuit, où son obsession d'adolescente, sèche et flévreuse, s'est détendue... Et tout compte fait, ce fut et c'est l'unique joie complète de sa vie; l'esprit et le corps ont atteint le but : vaillent que vaillent, l'esprit, le corps et le but, pour une fois, les trois ensemble se sont rejoints : c'est ce qu'on appelle la victoire. Et la victoire n'est pas morte : Marcelle vit. — Vient un jour, où pour mieux jouir de la victoire, pour la défendre, peut-être, contre le doute — (« Ai-je vaincu ? Ai-je vécu ?... ») — Bernadette a besoin de la mirer dans les seuls yeux qui en puissent être la pierre de touche. Les yeux d'Annette ont vu et parlé. Le cœur de Bernadette, impénétrable, a jubilé. C'est comme si elle prenait Marc, une fois de plus. Elle le prend à la mère, à la femme, au fils...

— « Je l'ai eu. Je l'ai... »

Elle exhibe Marcelle avec une satisfaction provocante. La petite fille bénéficie de ce contentement refoulé. Mais elle est parfois aussi l'émissaire qu'on charge des vieilles rancunes contre l'autre, et dont l'amertume remâchée remonte à la bouche. Elle n'est pas fille à s'en émouvoir : soit qu'on la secoue, soit qu'on la flatte, elle fait ses réflexions et elle les garde; elle a le cuir d'âme, comme sa mère, imperméable. Ce qui est dedans, il faut être Annette pour le lire, car Annette en connaît l'alphabet : c'est celui de l'ombrageux petit tambour d'Arcole, Marc enfant, l'âme opiniâtre et orgueilleuse, qui cache ses troubles et sa tendresse, qui n'en veut rendre compte à personne, avant de les avoir éclaircis, qui se méfie de ce qu'elle aime, plus que de ce qu'elle méprise ou qu'elle hait : car ce qu'elle hait ou méprise, elle l'a jugé. Et donc, elle se méfie d'Annette; et sa méfiance est ce qui la ramène, comme un aimant, auprès de la vieille dame.

Parfois, elle plante là son compagnon de jeux; et tandis que Vania la cherche, au jardin, elle rentre s'asseoir sans bruit, dans la chambre où Annette lit. Perchée des fesses sur une chaise, à quelques pas, raide et muette, elle observe. Si Annette lui parle, elle ne répond que par monosyllabes. Annette comprend : elle a connu ces silences butés, ces soliloques muets à deux, et ce regard de petit Olivier Twist chez les voleurs, qui se glisse entre les barreaux, pour lui cambrioler le cœur. Elle laisse faire, elle sourit : et ce sourire avertit la pie voleuse qu'elle est prise. La pie se replie, les plumes effarouchées, le bec en garde, l'œil mauvais. Alors, Annette rit tout à fait, et elle va l'embrasser. C'est un petit bloc de glace qu'elle tient. Mais la glace fond; et lorsque Annette lui souffle à l'oreille :

— « Petite fourbe, je te vois... *Je te tiens et tu me tiens par la barbe... Qui des deux aura la tapette ?* »

Annette sent sous ses doigts le petit corps raide qui s'abandonne, et elle entend un rire étouffé. Elle lui mordille le bout de l'oreille, et elle lui dit :

— « On est amies ? »

Marcelle se jette à son cou et, sans la regarder, dans le petit coin sous l'oreille, elle souffle à coups précipités :

— « Oui oui oui oui... »

Elle ne joue pas, elle scelle un pacte. Qu'est-ce qui se passe dans cette tête ? Cette dure petite, qui se sent, dans sa maison, Dieu sait pourquoi ? une étrangère, elle s'agrippe, comme l'hirondelle aux vieilles solives de la maison de l'an passé qu'elle reconnaît, au cou d'Annette; et dans le vieux cœur elle retrouve son nid — celui du père. C'est son odeur...

Annette, la nuit, rêve éveillée : elle se voit l'aïeule d'une triple famille — une quadruple, en comptant George; — et elle abrite, dans le chaud de ses plumes,

la quadruple couvée, une et diverse. Elle ne se préoccupe pas de distinguer, entre les oiseaux, ceux que la loi ou la vertu autorise. Ils sont tous sortis d'elle. Et la même force qui la mène les lancera tous, en losange, dans le grand ciel, vers le même but lointain, que sa propre flèche n'atteindra point.

Elle pourrait aussi nombrer dans sa bande un fils adoptif : Silvio Moroni, celui pour qui son fils a été tué. Le père n'a gagné, au sacrifice de Marc, que quelques mois de vie; l'acharnement de ses ennemis l'a « eu » : on l'a trouvé assassiné dans son lit. Mais Silvio, déporté aux îles, a réussi à s'évader dans une barque, que la tempête a jetée contre la Corse. Il est venu à Paris, où il a retrouvé les bannis, les irréconciliables, de l'antifascisme, mais sans pouvoir se mêler à leurs partis : il est une âme de poète, nourrie des grands songes de la Grèce et de l'idéalisme romantique; la politique lui répugne; il n'a point peur du combat; son jeune cœur brûle de s'y sacrifier; mais celui auquel il aspire est un combat dans les nuées, comme les dieux d'Homère, — mieux : au-dessus, dans la lumière, comme les Icare. Son idéologie, trop littéraire, fait sourire les jeunes hommes d'après-guerre, les « réalistes »; mais aucun d'eux n'est disposé à mettre au service des « réalités » dangereuses un dévouement plus entier qu'au service de sa « littérature » l'intransigeance passionnée du jeune Shelley italien. Il ne s'accommode point de l'atmosphère de discussions et de soupçons, de divisions âpres et fielleuses, ou de poisseux compromis, dans les

partis que la malchance de l'exil exaspère. Il s'en écarte, et il vit seul, avec ses rêves de poésie et d'action, qui couvent sous la cendre grise des jours de peine, gagnant sa vie difficilement. Dès qu'il a une après-midi de congé, il accourt à Meudon; il y a porté, dès le premier jour, sa gratitude et ses remords : car il n'oublie pas qu'à Mme Rivière il a coûté son fils. Annette ne l'oublie pas non plus; et elle accepte Silvio — (elle le lui a dit) — pour prix du sang :

— « Tu m'appartiens. »

Silvio a pris le mot au sérieux. Il est l'homme-lige. Il aime à le dire. Il y apporte un sentiment d'honneur chevaleresque.

Il triche un peu avec lui-même. Il ne serait peut-être pas aussi assidu, à Meudon, s'il n'y était attiré par d'autres yeux. George le fascine, et il est incapable de le lui cacher. Ses sentiments s'étalent avec une fougueuse naïveté. George lui rit au nez. Il y a entre eux six ans de distance : Silvio a franchi de peu les vingt ans; et George en est à mi-chemin de la cote 26 à la 27. Mais Silvio ne s'arrête pas à ces bagatelles. Tous deux, de beaux chiens de race, grands et solides, bien découplés. En approchant de la trentaine, George prend le type d'une Manon Roland, forte et fine, blonde et rose, la gorge ferme et abondante. Elle lève et traîne autour d'elle, impatientée, les désirs des hommes qui passent dans son sillage; et elle les trouve assommants. Annette lui dit :

— « Ferme ta lanterne! Amortis le feu! »

— « De quoi? » dit-elle. « Est-ce que je les regarde? »

— « Tu as trop de vie. Tu les affames. »

— « Il faudra peut-être que je la serre dans mon placard? »

— « J'ai bien peur que, même sous clef, ils ne l'éventent. Ça sent trop fort! »

— « Merci, merci du compliment!... Alors, toutes voiles dehors!... En tout cas, je ne sens pas, comme ces pauvres types de Paris, comme ces suiveurs, le renfermé, le rat mort!... »

Le rat d'Italie était bien vivant! George elle-même ne pouvait pas en disconvenir. Elle lui consentait sa sympathie. Elle accordait qu'il était joli garçon et pas trop bête, quand il ne parlait pas d'amour. Bon compagnon, agile, adroit, et débrouillard, il ne vous assommait pas d'intellectualité, il était fin du regard, les doigts habiles à dessiner, modeler, tailler le bois, et bien d'aplomb sur le terrain commun des sports. S'il ne s'était agi que de faire assaut à quelque match, ou d'une partie de *footing* et de *camping* ensemble, elle l'eût accepté avec plaisir. Ajoutons qu'il savait manger — ce que George savait très bien aussi; — et même, il avait des recettes de cuisine. C'était parfait; et George l'admettait volontiers partout, à table, à l'atelier ou au fourneau, en marche, en course, ou au repos, — tout, sauf au lit, comme elle le lui disait, quand il commençait à lui faire la cour. Il était peiné, scandalisé qu'elle lui coupât ses effusions lyriques par ce rappel cru aux réalités; il protestait que son amour était pur comme le feu, et qu'il était désintéressé. George riait plus fort, et elle disait qu'elle ne le croyait pas si serin! Mais s'il en était un, et s'il lui fallait, à toute force, chanter pour chanter, qu'il voulût bien varier ses sujets ou l'objet de ses chants! C'était rasant, de s'entendre jouer la *Dulcinée*. Puisqu'il était désintéressé, qu'importait l'objet? Qu'il aille donc chanter dans la rue!... Silvio boudait, froissé. Mais le lendemain, il recommençait.

Vania s'amusait avec George de ses grands mots et de ses yeux blancs aux noires prunelles : il les singeait. Annette grondait les deux gamins, et elle plaignait le

pauvre garçon. George disait qu'il n'était pas si pauvre! Puisqu'il avait du plaisir à la voir, elle lui en donnait plein les yeux. Quant aux soupirs, c'était une infirmité de croissance, comme le hoquet : il grandirait!

Somme toute, ce régime ne leur allait pas mal à tous deux. Ils étaient attachés l'un à l'autre. Mais George restait une énigme pour Silvio. Elle était femme, tellement femme, et si peu! Cette chaude vie, ce grand beau corps florissant, cette bouche gourmande, ces riches seins qui pointaient... Mais cette chair en fleur et fruit, comme un bosquet de citronniers, ni son cœur ni ses sens ne la gênaient. Elle réalisait, à peu de frais émotifs, cette indépendance morale de la femme, que Annette avait cherchée toute sa vie, mais que sa nature passionnée ne lui avait permise — (et encore! pas si sûr!) — que dans ses dernières années. George n'était pas, en principe, hostile à l'amour et à l'union, libre ou patentée; mais elle n'était pas pressée d'y goûter; elle disait :

— « Zut! parlons de sujets moins embêtants! »

Silvio la menaçait qu'un jour la nature se vengerait. George disait :

— « Ça sera drôle! »

Elle était bien trop avisée pour affirmer :

— « Fontaine, je ne boirai point de ton eau! »

Mais elle disait :

— « Je n'ai pas soif. »

Elle ajoutait que les médecins recommandaient de ne boire qu'après souper. Si donc il lui arrivait de se marier — (tous les malheurs peuvent arriver!) — elle ne se marierait qu'après avoir mangé sa tranche — (et pas petite! sa bouche est grande) — de sa bonne vie personnelle. Le mariage est une maison de retraite...

Et Vania ? Et l'enfant ?... Sacrés enfants!... Elle entendait bien ne pas s'en passer... Un ou plusieurs... Une demi-douzaine... Et non pas du tout des adoptés, des anonymes, comme ceux que lèchent les fourmis neutres, pour la Cité... « Non, fichtre non ! La Cité, la société anonyme, je m'en fiche!... Je dis : à moi, un enfant à moi, que j'aie fabriqué... »

— « Eh bien, alors ? » disait Silvio.

— « Mais à moi seule. Pas d'encombrant masculin dans l'affaire!... Pourquoi ne peut-on en fabriquer seule ?... »

Annette, amusée, disait :

— « Ça viendra. A la science rien d'impossible ! »

Silvio faisait une mine horrifiée. Il prenait tout au sérieux ; et les commères en abusaient. Il discutait leurs malices avec passion. Don Quichotte, lance en avant, contre les moulins... Les moulins se le repassaient, d'aile en aile. Il se retrouvait plaqué sur le gazon ; et il les voyait qui riaient à belles dents... Les diablasses!... Mais si susceptible qu'il fût, leur rire n'avait pour lui rien d'offensant. Il les aimait, et il savait bien qu'elles l'aimaient. Pas de la façon qu'il aurait voulu. Mais quelle que fût la façon, il n'était pas assez sot pour refuser...

Il déplorait seulement chez George cet effronté positivisme, qu'elle était. Et que Annette parût l'accepter ! George fanfaronnait une absence de tout préjugé moral ; par une obscure et lointaine réaction contre ce qui avait pesé sur la jeunesse de son père, elle s'était, disait-elle, amputée de tout sentiment religieux, même dans l'acception du mot la plus laïque, de toutes les coquecigrues « *catégoriques* » ; elle passait la main sous son menton, à l'évocation des vénérables « *impératifs* ».

Et Silvio, qui y croyait sans discussion, avec une

candeur Mazzinienne, souffrait de cet athéisme moral.

Mais Annette savait ce qu'il en fallait penser : elle connaissait George, mieux que George ne se connaissait : — cette absolue pureté de nature, où George ne voulait voir qu'un instinct de propreté, — ce grand amour pour Vania, cette fraternité passionnée que George n'aurait su expliquer, mais à laquelle elle se fût sacrifiée sans discuter, — bien d'autres sentiments profonds et sans raison, qui participaient, sans qu'elle s'en doutât, à une foi... Et le plus curieux : cette fille claire, dont toute la vie semblait se dérouler sans un coin d'ombre, dans une lumière de gai bon sens et de santé, — tout étalé, rien de caché, — perdait le contrôle sur soi-même, dès qu'elle empoignait son violon. Elle en jouait, d'une façon incorrecte ; mais au premier tranchant de l'archet, on sentait la présence du démon. Elle tirait des quatre cordes des cris d'âme, qui prenaient le cœur et le bouleversaient. Elle-même, ses yeux, ses traits, se transformaient. Elle pâlisait. Sa bouche, fermée, se durcissait. L'ossature du front tendu s'accusait. Elle était marquée d'un sérieux tragique. Une paix cruelle. Et brusquement, des coups de vent sur la plaine, des galops de joie et de colère, des cinglements d'archet à la tzigane... Toute la maison faisait silence pour l'entendre. Mais chacun restait dans sa chambre, elle dans la sienne ; et l'on se gardait de se montrer : elle eût immédiatement jeté l'archet. Vania était le seul qu'elle tolérât, — à condition qu'elle l'oublât : il était couché par terre, vautré sur la descente de lit : il y enfonçait ses doigts crispés et son nez ; dans son émotion, il arrachait avec ses ongles les poils de la peau de chèvre du Thibet. Quand George revenait à elle et à lui, elle le calottait...

Silvio, debout dans le jardin, adossé contre le mur,

près de la fenêtre, fumait, et sûr de n'être pas vu dans la nuit, laissait sans bruit couler sur ses joues de gros pleurs...

Annette, assise dans sa chambre sans lumière, le cœur illuminé, écoutait le dieu inconnu qui passait dans le cœur de sa fille.

Frappons l'accord sur le clavier! La dissonance — la souffrance — est, dans l'accord, un élément de l'harmonie; et la douleur, comme la mort, a émoussé son aiguillon...

Annette a connu le temps, où l'aiguillon lui labourait le cœur; elle le retournait dans ses flancs, avec une passion désespérée. Maintenant, voici venue la nuit de la Saint-Jean, où l'âme danse, avec la flamme, qui monte droite et longue, sur le bûcher!...

« Comme l'océan où affluent les eaux, — s'en emplissant, garde immuable l'équilibre, — Ainsi de l'être en qui affluent tous les désirs, — sans que le désir le domine : — Celui-là est le maître du calme... » (1).

Annette vivait maintenant une double vision : — l'une, sur le plan des jours qui passent et dont elle faisait encore partie, comme de l'équipage d'un bateau l'homme à la proue, qui fend les flots, — l'autre, au sein du gouffre intérieur, où elle descendait en planant,

(1) *Gita*, II, 70.

comme la feuille d'un noyer dont le corps se penche au flanc d'une pente. Et elle ne savait si c'était elle qui descendait, ou si c'était l'abîme qui montait. Mais il n'avait rien d'effrayant. Il l'enveloppait de sa nuit sereine; et, à la longue, elle avait acquis le pouvoir d'y lire. Ses yeux bombés avaient pris le regard ouaté de la chouette. Silvio et George en avaient, chacun de son côté, fait la remarque; et quand, un jour, ils échangèrent leur impression, George, pédante, — (sa science ne formait pas un gros bagage : elle était fière de l'éta-ler) — évoqua Pallas Athéna. Silvio fixa le front et les yeux, sans visage, entre des ailes éployées, dans un étrange médaillon qu'il sculpta sur un morceau de poirier; il le cloua au linteau de la porte d'entrée, comme une chouette crucifiée. Annette fut la seule à ne pas s'y reconnaître. Elle les laissait disposer de la maison, ne s'y réservant, pour sa part, que sa chambre, puis, dans sa chambre, un rond magique qui se rétrécissait de jour en jour, mais à l'intérieur duquel tenait un monde. Elle regarda distraitement les larges yeux du médaillon, ouverts au seuil, sourit, et dit, sans se douter que c'étaient les siens :

— « L'oiseau veille. »

— « Oui », disait Silvio à George, « je ne puis l'imaginer que les yeux ouverts. Les avez-vous vus jamais fermés ? »

— « Je les ai vus », répondit George, « mais je ne m'y fie pas. Sous les paupières, elle regarde. »

Elle regardait toujours, — dehors, dedans, — les deux plans finissaient par ne plus en faire qu'un. L'œil avait pris possession de la demeure : il l'occupait toute. Annette, qui avait souffert, toute sa vie, de son excès de lucidité, en était venue à ne plus savoir perdre conscience. Elle vivait dans un état d'insomnies claires et calmes, où la conscience perpétuelle brûlait sans

bruit et sans fumée, comme une veilleuse, mais consumait l'huile de la lampe.

Tout état qui se prolonge tend au *nihil*. Son intensité ne l'en défend point. Dans le continu, le tout et le rien sont frères jumeaux. Le plus poignant contact charnel, s'il ne s'interrompt et ne se renouvelle, se fond dans le gouffre de l'être. La conscience perpétuelle se résout en une lumière sans ombres, donc sans contours délimités. L'œil, solitaire, remplit tout; et, rien ne le bornant, il se perd. La chouette aux prunelles élargies ne distingue plus entre le jour aveuglant du dehors et la nuit claire du dedans. Et, dans le même temps que Annette s'identifie avec les autres êtres — l'un après l'autre, ou tous ensemble, — elle se dépouille du sien, qui les possède. Alors, que possède-t-elle? Rien? L'intelligence et l'amour sont ses organes de préhension de l'univers. Mais si cet être, si son moi, dont ces organes font partie, échappe à son appartenance, c'est l'univers qui les entraîne, comme un requin au bout de la corde du harpon. Et la barque est vide, sur la mer.

Annette se hâte de plonger, pour échapper à l'angoisse de cette terrible solitude sous le soleil. Mais elle sait qu'un jour, une heure qui sont proches, il lui faudra y arriver. Il lui faudra mourir, *seule*. Et d'y penser, une sueur glacée lui mouille déjà les tempes. Mourir n'est rien, pour une Annette. Et ce n'est rien, de rejeter les vêtements inutiles, la chemise du corps, ses fièvres et ses mortels enchantements... Mais les plus chères affections, faudra-t-il qu'à la fin, elles tombent aussi?... Elle se crispe, elle dit : — « Non! » — Mais « non », ou « oui », lui appartiennent-ils? Sera-t-elle appelée à en disposer, quand les forces inconnues disposeront d'elle?... (Elle les sent déjà qui travaillent au fond, elles ont commencé de dispo-

ser...) Elle est trop sincère pour se boucher les oreilles au noir grondement de ce qui vient... — Elle étend les mains à plat sur son lit, bien résolues, et elle dit :

— « A chaque jour sa bataille!... On se battra, jusqu'à la fin. »

Les deux amis, ses compagnons d'âge et de combat, — Julien Davy, le comte Chiarenza — sont loin. Leur voix se fait rare et semble venir d'autres planètes.

Bruno a repris ses pèlerinages en Asie centrale. Il y participe à des fouilles de villes mortes, ensevelies dans le sable. Il semble s'y enliser aussi. Pendant des mois, il disparaît. De loin en loin, une note de presse signale, en défigurant son nom, une découverte qu'il a faite d'inscriptions summériennes. Sa voix fidèle manque rarement à l'appel d'une date anniversaire : le jour de Marc. Si elle n'est là, elle est en route. Elle vient parfois de lieux fort éloignés de ceux où les journaux, toujours en retard, ont éventé sa présence; et de ce qu'il fait, de ce qui l'occupe, il ne dit presque rien. Il reprend, sous quelque variante ingénieuse, l'entretien de Narada : c'est comme le thème de ses pensées. Là-dessus, il n'a plus grand'chose à apprendre à Annette; sur ce thème, elle peut broder aussi des variations. — Mais ni l'un ni l'autre n'est pressé de rapporter le verre d'eau!... L'âme d'Occident ne se rend point. Agir, agir, agir éternellement... Gœthe, près de la mort, disait que *« la conviction de la survie procédait, chez lui, de la notion de l'activité »*. Nous

sommes beaucoup, en Occident, qui ne nous soucions pas de la survie. Mais aucun de nous — des vrais vivants — n'abdiquerait, en échange des éternités, un jour, une heure d'activité.

Dans le même temps que Bruno se berce du grondement océanique de l'Infini sans formes et sans rivages, il est tenacement occupé à déchiffrer, à conquérir, pouce par pouce, un peu plus du champ de l'homme, du fini. Il livre là-bas (il ne le dit pas), dans les déserts, un combat contre les sables, contre la soif, contre la faim, contre le soleil, contre le froid, contre les hommes et la nature, et contre son corps, sa vieille monture qui bronche et demande grâce... « Marche toujours!... » Et (ce qu'encore moins il raconte), il est mêlé clandestinement aux mouvements sociaux qui travaillent ces peuples d'Asie; son activité archéologique lui est, quoique réelle, un paravent; il est en relations avec les associations paysannes et ouvrières de l'Inde, dont les chefs sont emprisonnés à Meerut; il a périlleusement forcé le blocus qui pèse sur la province de Peshavar en état de siège, et servi, plus d'une fois, d'intermédiaire entre les membres dispersés du Congrès national Indien; il s'est fait le missionnaire du *Satyagraha* Gandhiste, que les oppresseurs britanniques croient étouffer dans la geôle de Poona, et il propage, au dehors de l'Inde, le message de l'homme qui seul encore maintient l'écluse contre la masse des eaux grondantes de la violence, prêtes à crouler. Non-violence ou violence, par les deux voies, sur ses deux pieds, d'un pas égal, marche et s'approche la Révolution. Ce sont les deux rameaux du même arbre... « *Uno avulso, non deficit aliter...* » Bruno est un des pionniers de l'armée. Bien que son esprit ait devancé le but de son action, quand celle-ci le prend, il ne s'y donne jamais à moitié.

Et sa commère d'Occident, Annette, qui a déjà fait ses malles et se tient prête à déloger, sans pensée de retour, n'a jamais cultivé son jardin avec plus d'amour. Elle a beau être immobilisée : tout le dehors vient à l'esprit qui l'aspire. Tout le dehors est à l'esprit. L'esprit prend. Annette, qui sincèrement croit avoir renoncé, n'a renoncé qu'à soi, — nullement à prendre. Elle ne s'en doute pas, elle est de bonne foi. Mais si, de bonne foi, elle s'oublie, c'est qu'elle a trop à faire pour se rappeler qu'elle existe : ce qui existe pour elle, c'est tout cela qui est au dehors, qui est au delà ; elle est avide de connaître et d'embrasser plus, un peu plus, un petit peu plus encore, de tout cela qu'elle va quitter. Elle s'efforce d'épouser la vie d'esprit de ses deux amis. Elle suit de près les publications orientalistes et les revues de sciences. Tant bien que mal, elle a rejoint l'équipe de la pensée occidentale. Julien Davy l'y aide encore, comme il faisait, au temps des entretiens de jeunesse, à la Bibliothèque Sainte-Genève.

Jamais ils ne se sont rien dit de la pensée que Marc a dérobée aux yeux de sa mère, ce jour d'été sur la montagne, où Annette a, en rêvant, trahi son secret. Peut-être Julien avait-il aussi lu (cru lire) le secret ; mais il était trop humble et trop craintif en amour, pour n'en pas douter. Et il avait très bien senti que la mort de Marc avait mis fin à tout projet de vie commune : le mort régnait seul, au foyer. Julien le comprenait et s'effaçait. Et cependant, jamais leurs cœurs n'avaient été plus proches. S'était tissée entre le vieux homme et la vieille femme une secrète entente, grave et tendre. Nul besoin de mots pour l'exprimer...

De loin en loin, Julien venait revoir Annette, entre les longs voyages de conférences et d'études qu'il

faisait en Amérique, où le fonds Carnegie lui avait attribué un poste. Ils se consacraient alors quelques journées. Et même il arrive, certains soirs, quand la conversation s'est prolongée, ou que le temps est trop mauvais, que George prête son lit à son père; et elle va camper chez Vania. Celle qui est toujours éveillée, Annette, pense ces nuits-là qu'elle tient sous ses ailes sa couvée — et le vieux mari. Julien ne dort pas beaucoup non plus, et il ose à peine se retourner dans le lit, tant il sent contre son dos le souffle de la compagne; et, il a peur qu'un mouvement dissipe l'illusion. Il aurait sans doute peur, tout autant, si l'illusion se réalisait. Car son sentiment pour Annette est à la fois trop fort, trop pieux, trop anciennement refoulé et meurtri, pour qu'il lui soit possible de l'exprimer. Quand elle sera morte, il pensera peut-être avec souffrance, comme le vieux tailleur de pierres de Florence, qu'il n'a pas baisé cette bouche vivante. Il est de ceux qui ne sauraient jamais se déshabituer du goût du regret.

Ceux qui le savent, comme Bruno, lui paraissent (quelque estime qu'il ait pour eux), secrètement, monstrueux. Cette force d'oubli, est-ce faiblesse? Est-ce égoïsme? Ou légèreté? Il se peut faire: ni l'une ni l'autre ne manquent, chez Bruno; elles sont mêlées à son héroïsme et à sa bonté; il a été doté de cette « heureuse » nature italienne, au fond de laquelle — et des passions, et des douleurs, et des joies, — est déposée une bonne dose d'indifférence. Ceux qu'il aime bien, il les aime bien, mais il les oublie... oh! complètement!... pendant des mois. Annette le sait, et elle en sourit. — Julien ne peut comprendre ce sourire; il ne le discute pas, il s'incline, puisque ce sourire est d'Annette; mais ce sourire aussi l'inquiète: elle pactise donc avec l'oubli? Dieu sait pourtant qu'il ne voudrait pas lui voir au front le pli du deuil ineffacé! Il l'aime

trop, pour ne pas se réjouir qu'elle ait laissé sur sa route la charge meurtrissante du passé. Mais cette « réjouissance » est triste, comme toutes les joies de Julien. Il ne s'en explique pas avec Annette. Elle s'en rend compte, et elle lui pose sa main sur le front :

— « Mon pauvre Julien! » lui dit-elle. « Comme vous auriez besoin d'un flot de Léthé!... »

Il ouvre des yeux étonnés. Elle rit et répète, en allemand, le mot de Goëthe :

— « *...un flot éthéré de Léthé...* »

Il se renfrogne, et il dit :

— « Je n'en veux pas. »

— « Un petit verre à la source, chaque matin! »

— « Non, non, pas de cure! »

— « Eh bien », dit-elle, « gardons votre mal! A deux, ne peut-il devenir un bien? »

— « Je ne voudrais pour rien m'en décharger sur vous. Ce serait un triste cadeau. Trop de néant. Il y a des moments où j'ose à peine faire un mouvement, tant j'ai peur de porter atteinte à la foi de ceux que j'aime plus que ma vie. »

— « Écoutez », dit-elle, « la parole que Bruno m'a envoyée, en cadeau de la nouvelle année : — « *Lorsqu'on ne croit plus à aucune chose, le moment est venu de faire des dons.* »

Il fut frappé. Au fond de son être, la parole éveilla un écho. Mais son intelligence se méfiait de ce qui se passait hors du contrôle de sa raison. Il demanda :

— « Quand on n'a rien, quels dons reste-t-il à faire? »

Annette lui récita, de sa voix chantante, le cantique, sur son lit de mort, de Milarepa :

— « *La pensée du Néant est mère de la pitié.* »

*La pitié abolit la frontière entre toi et ton prochain.
L'identité de toi et de ton prochain réalise en toi ton
[prochain.*

*Qui réalise en soi son prochain, me rejoint.
Qui me rejoint, sera Bouddha. »*

Julien se tut, après qu'elle eut parlé. Puis, il dit :

— « C'est beau... Trop beau pour moi... Je ne serai jamais Bouddha... Mais vous, mais vous, Annette? Au nom du ciel, dites-moi que vous ne l'êtes pas! »

Annette rit, et dit :

— « Egoïste!... Hélas! je crois bien que je resterai Annette, jusqu'à la fin. »

Il respira :

— « Ah! quelle chance! »

— « Jusqu'à la fin », répéta-t-elle, le menaçant.
« Mais après, après!... Accapareurs qui me tenez!... Ah! quelle chance de m'évader! »

— « *Après, après!...* » fit-il, sceptique. « Que j'aie : *avant!* »

Il s'attrista :

— « Je ne l'ai pas eu. »

Elle approcha de lui ses jeunes yeux de vieille femme :

— « Cher maladroit!... Même pas capable d'avoir ce qu'il n'a pas eu!... Et moi, je l'ai. »

Il dit :

— « Le passé? »

Elle lui fit signe d'écouter. On entendait la voix joyeuse de George, dans le jardin.

— « Ton passé... Il est à moi. »

Il s'inclina sur ses mains, et les baisa :

— « Il est de toi. »

Passé, présent et même déjà ce qui sera, — vient un

moment, où tout paraît sur le même plan. On communique avec tous les vivants.

Cette communion est perpétuelle. C'est inquiétant. Elle est sous-jacente, elle se réalise, sans qu'on y pense, à tous les instants de la journée. On se sent glisser... Annette s'en aperçoit, au pincement de cœur que lui produit une nouvelle lue dans un journal, ou racontée : inondations, massacres en Chine, persécutions ici ou là, souffrances du monde, — ou bien ses joies (elles sont rares!)... Elles se propagent dans son sang, par tous ses membres. Avant l'esprit, le corps y participe. Le ventre — la voûte qui recouvre le champ sacré de labour — est comme une conque où se répercutent les palpitations de la terre. Le cordon n'est pas coupé, qui le rattache à l'enfant Monde. Qui touche l'enfant, touche la mère. Et les mêmes ondes les parcourent, chaudes ou glacées... Annette, la nuit, s'engloutit dans la délectation meurtrie de cette étrange maternité. Et elle murmure, les yeux fermés :

— « Petit enfant, petit enfant Monde, n'étais-tu pas mieux en moi ? Pourquoi en es-tu sorti ?... »

Les âmes du monde sont des cloches, les unes lointaines, les autres proches. Il est des jours où Annette se croit revenue à cette heure sur la montagne, où étendue près de son fils sur l'herbe rude, la menthe sauvage et la gentiane aux yeux bleus, elle écoutait monter l'angélus, de toutes les touffes de la vallée. Toutes les cloches ne vont pas du même pas. Les unes commencent, les autres finissent. Certains clochers sont éteints. L'oreille, tendue, continue de suivre dans l'espace halluciné les vibrations, après qu'elles ont cessé. La cloche de Bruno est engloutie. Annette est la seule à la percevoir encore. Et peut-être, c'est son souvenir qui en prolonge les ondes. Depuis déjà plus d'une année, Bruno n'a donné aucune nouvelle. Mort ou vivant ? Disparu dans une de ses dangereuses missions ? La dernière lettre reçue de lui parlait vaguement de son prochain retour. Depuis, de l'Inde virtuellement en état de siège, les rares amis avec qui l'on correspond semblent avoir perdu sa trace. Dans quelque *ashram* a-t-il fini par oublier le temps ? Ou bien, est-il sorti du temps ? Un inexplicable sentiment le ferait croire à Annette. A dater d'un jour, d'une heure précis — (mais sur le moment, elle n'a pas songé

à les noter), — Bruno a cessé d'être pour elle un ami lointain, qu'on imagine marchant, peinant, sur un morceau de la rude écorce de notre terre, et dont notre cœur, qui s'inquiète, cherche à suivre les pas. Il est dans le clair-obscur de la chambre, dans l'ombre et le jour qui enveloppent chaque mouvement. On n'a même plus besoin d'évoquer son visage et sa parole. Il est mêlé à notre souffle...

Une autre cloche va s'envoler du clocher; mais nul ne le pressent. Annette ne se doute pas que les jours de Silvio sont comptés — comptés par lui. Et cependant, elle est pour beaucoup dans la décision du jeune homme. C'est un phénomène singulier que cette femme, plus qu'à mi-corps sortie de la vie, et que l'usure du corps, la maladie, le détachement intérieur, ont éloignée de l'action, rayonne l'action, sans le chercher, sur ceux qui l'approchent. De la même façon que le sacrifice de Marc est sorti d'elle, elle qui souhaitait (quelle mère ne souhaite?) pour son fils une longue vie paisible et pleine, — bien d'autres flammes de sacrifice s'allumeront à son feu calme, sans qu'elle le veuille. C'est justement ce détachement qui fascine et nourrit les jeunes énergies, qui s'ignorent et qui ont faim de se dévouer. Son apparente immobilité est un cratère où brûle un lac de matière en fusion. Le lac paraît sans plis, et dort. Mais on ne peut s'en approcher, sans qu'on ressente sa chaleur à la face, et elle pénètre dans les moelles. Le feu n'a pas besoin de parler. Qui le touche, il lui dit : — « Brûle!... » — La calme femme n'avait qu'à vous regarder. Si elle l'eût cru, (Qui sait?) elle eût fermé les yeux.

Quand, seule à seul, elle écoutait Silvio, quand il lui confiait l'âpre amertume de l'exilé et sa honte du

peuple qu'il avait laissé, muré dans le silence de la tombe, il lui suffisait de poser sa main sur la tête du jeune homme, assis près d'elle, le front penché, le dos courbé sous la peine : il entendait :

— « Eveille le mort de la tombe! Ne sais-tu pas à quel prix son *Risorgimento* a été acheté? Va payer! »

La bouche d'Annette restait fermée. Mais sa paume avait transmis au front l'ordre muet de l'esprit. C'était assez qu'une seule fois, le regardant, elle lui eût dit :

— « N'es-tu pas le fils de Mazzini? »

Pas un mot de plus. Il avait relevé la tête, comme sous le baptême, qui lave l'âme obscure et qui lui rend la certitude. Il n'était plus accablé par le destin. Il voyait le sien, et il brûlait de l'accomplir.

Il prit congé de la villa de Meudon. On ne reçut plus de lui que de brèves nouvelles espacées. Indirectement, on sut que Silvio gagnait sa vie, comme interprète, dans un hôtel de Londres. Ce n'était pas pour étonner. Les exilés sans ressources acceptaient, quêtaien'tous les emplois. Annette chercha, par l'entremise de Julien, à lui obtenir une aide modeste qui lui permît de continuer ses études universitaires à Paris. Silvio refusa, sans s'expliquer. Il paraissait vouloir amasser un peu d'argent. On ignorait pour quel emploi. Et ses amis insistant, il cessa de leur écrire. Il était écœuré par le piétinement bavard et sans agir de l'émigration antifasciste, par leurs éternelles discussions, leurs dissensions, leurs suspicions, par leur pauvreté d'idéalisme actif, leur verbalisme, leur vieux parlementarisme pourrissant, qui ne pouvait plus suivre la marche du monde nouveau, — et, dans toute la jeune génération d'Occident, par le scepticisme, l'esprit de jouissance, l'esprit de prudence et de compromis, la peur snobique d'être ou de paraître idéaliste, l'absence totale de sacrifice... Il était poussé, par réaction de

jeune et saine vitalité, à la brûlante conception d'un acte d'héroïsme désespéré, qui souffletât la lâcheté du monde. Son romantisme poétique de jeune Shelley attardé se mariait en lui à la foi stoïque de son père spirituel : Mazzini... — Pendant un an, on perdit sa trace. Annette, seule, la cherchant, la nuit, en écoutant de son lit bruire les arbres de la forêt, avait le pressentiment, non défini, qu'un jour le fugitif ressurgirait de la forêt, pour une action inattendue.

Il y eut encore, cette année, une brève réapparition de Assia.

Elle était veuve, de nouveau. Son mari américain l'avait laissée en route. Elle usait ses compagnons sur les dures pierres des chemins, que foulaient ses talons invulnérables. Howard Drake était mort à la peine, au sortir des prisons infectes où il avait été jeté et torturé, au Pérou. On l'avait relâché, mourant du typhus. Il était seul : Assia, prévenue trop tard, avait traversé toute l'Amérique, pour arriver après qu'il était déjà sous la terre. Mais il lui avait conservé, jusqu'au dernier instant, sa pleine confiance. Il ne regrettait rien. Il lui faisait dire, en s'en allant :

— « Merci pour tout ! Assia, chérie, ne t'arrête pas, va de l'avant ! Et bonne chance à tes bonnes jambes ! »

Les jambes avaient repris leur course. Assia était rentrée, avec sa rousse portée de petits yankees, en U. R. S. S., où sa connaissance des milieux indo-américains était appréciée. Elle y avait été chargée de missions diverses. C'était au cours de l'une d'elles qu'elle avait fait escale une fois de plus, à Meudon. On l'avait revue, bronzée, brunie, durcie, la paume des mains rudes, comme devait l'être la plante de ses pieds, mais le visage sans un pli, — que, par moments, le dur froncement entre les sourcils, — la peau des joues et du

front lisse et serrée, imperméable à toute épreuve du ciel et de la terre. Elle avait apporté à Vania d'étranges reliques de ses randonnées : des peaux de reptiles d'un blanc d'argent, des fétiches grotesques et terribles, un poignard à manche de corne sculptée : chaque cadeau était accompagné d'un bref récit des circonstances où elle l'avait récolté. La brièveté ajoutait encore à l'étrangeté. Mais à Annette elle offrit une boîte en laque peinte de Palekh, où les paysans artisans de Russie avaient déroulé, sur une prairie qui rappelait Byzance et Ravenne, une ronde sauvage et ordonnée.

Elle fut frappée de l'altération des traits d'Annette, que ceux qui la voyaient chaque jour ne remarquaient point. Elle prit George à l'écart, et lui intima de la prévenir télégraphiquement, à la première alerte : où qu'elle fût, elle reviendrait. George ne songea pas à s'offusquer du ton impératif : elle était, ainsi que Vania, secrètement impressionnée par le risque-tout de cette vie; et cette femme, qu'elle n'aimait pas, lui en imposait, moins encore par ce qu'elle disait, que par ce qu'elle ne disait pas et que l'on imaginait. Non que Assia s'inquiétât de rien cacher; elle n'avait aucunement amendé son indiscretion de confidences, (sauf en ce qui concernait son service); mais elle était pressée, elle coupait le récit, d'un tranchant de mot et d'un rire brusque, au milieu d'une phrase; et c'était juste aux moments les plus saignants. Elle laissait l'imagination surexcitée. Elle le voyait, elle voyait les yeux de Vania qui quétaient la suite. Ses durs yeux riaient. Elle lui disait :

— « Plus tard! Je n'ai pas le temps. Tu verras, par toi-même, plus tard. »

Elle repartit. George et Vania la suivaient encore des yeux dans l'espace, après que son sillage avait disparu. Ils s'entretenaient plus souvent de ce qui se

passait dans la rouge forge de Russie. L'attention et l'amour-propre de Vania étaient éperonnés par les missives qu'il recevait, rares, brèves, torchonnées, de son demi-frère le renardeau, Waldo. Le petit bonhomme de dix ans était gonflé de sa nouvelle importance moscovite. Il parlait de « notre » Plan Quinquennal, comme s'il faisait marcher le coche. Il était « *Octobrien* » : (c'était le titre des bambins de son âge) ; mais il annonçait avec fierté qu'il allait passer au rang de « *pionnier* » : cela impliquait des devoirs austères, dont il s'exaltait comme de droits. Il avait hâte de devenir « *ouvrier de choc* ». Il demandait, d'un ton de pitié protectrice, quand Vania et les arriérés d'Occident se décideraient à emboîter le pas et à faire enfin leur Révolution. — Vania riait aux éclats de cette suffisance. Il voyait le nez retroussé de Waldo, criblé de grains de son, qui claironnait en reniflant, tandis que le petit Hercule, les bras tendus, portait les « *quinquennaux* », les Plans-kilos. Mais secrètement, il était vexé de ne pouvoir lui en servir autant. Il l'était plus encore de l'enseignement polytechnique de travail, que Waldo recevait, à son école moyenne de Moscou. Le lycée de Vanves lui paraissait vieux jeu. Bien qu'il eût obtenu de prendre, en dehors, des leçons de menuiserie, ce n'étaient pas les conditions de travail vivantes (concrètes, comme ils disaient là-bas), et le compagnonnage de ces ateliers, où Waldo et ses camarades apprenaient la technique du bois, du cuir ou du métal, en produisant des objets utiles à la communauté. Là-bas, on ne jouait pas à l'ouvrier, on naissait ouvrier, et on coopérait, depuis l'enfance, à la grande œuvre. C'est que là-bas on était, tous ensemble, un même corps. Et Vania les enviait, lui le petit individualiste, fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'individualistes ! Son sain instinct — et peut-être bien, sa secrète confiance en

sa force — lui soufflaient que, dans ce grand corps d'une vigoureuse communauté, son individualisme ne s'en trouverait que plus au large, et qu'il saurait bien le remplir tout.

Il demanda à George, qui les ignorait, de l'éclairer sur les théories Marxistes et sur leur application en Soviétie. George se mit sérieusement à les étudier, et elle y prit de l'intérêt. Elle avait trop de jovial bon sens et de scepticisme français, pour s'enrôler dans une cause politique aussi extrême; mais d'autre part, elle était complètement détachée de tous les risques que n'importe quel bouleversement social pouvait faire courir à elle et aux siens, — surtout au « sien », à son avoir. Les risques font la moitié du plaisir qu'on goûte à vivre. Elle commença tranquillement à traduire de l'allemand, et puis du russe qu'elle apprit, pour son plaisir et celui de Vania, une série de brochures subversives, qu'on lui proposa d'éditer et qui firent sursauter ses parents et amis bourgeois. Elle se fit une réputation de propagandiste de Moscou. Elle n'en rit que mieux. A ceux qui l'excommuniaient, à ceux qui l'annexaient, elle faisait la nique, également. Elle restait libre et au repos dans le sans-repos, dans l'incertain, dans l'« *Adviennne que pourra!* » — et sans l'étai du : « *Fais ce que dois!* » de monsieur son père... « Pauvre papa!... » Lui qui risquait, délibérément, pour ses opinions, beaucoup plus que sa fille, il avait toujours besoin de se cramponner à un « devoir », à une ombre d'absolu, une survivance de sa foi religieuse défunte. Il ne pouvait comprendre que sa fille circulât, fraîche et allègre, dans le changement perpétuel, dans le fluide et le relatif de ces temps, comme un poisson dans une rivière...

— « Au jour le jour! Je m'accommode à tous les jours. Et s'ils m'apportent le : « Patatras! », je saurai

bien me retrouver sur mes pieds. Je connais le ski, je sais sauter. Saute, société!... »

L'humanité des siècles d'ordre s'épouvante, à la seule idée des catastrophes qui guettent l'espèce, au carrefour. Elle ne pense pas que l'espèce mue et s'adapte aux catastrophes, comme à l'ordre. Ainsi que sa peau apprend à se contenter de la morsure du gel polaire et du gril au soleil de l'équateur, il s'établit une harmonie entre les circonstances catastrophiques et la faune humaine qui y prend vie. Où les vieux meurent, faute de poumons assez flexibles pour respirer, les jeunes s'ébattent gaillardement. Et peut-être que l'ordre respirable de leurs pères serait, pour eux, l'asphyxie. Vingt dieux! George et Vania n'eussent pas échangé, contre le plus élyséen des climats, celui de leur temps chargé d'orages, et leurs coups de vents!

Ils ne font pas la tempête, les oiseaux qui volent dans la tempête. Mais elle les fait. Elle leur est le climat ordinaire. Là où le thermomètre, pour ceux d'hier, marquait la fièvre, ils réalisent leur température normale. La raison, apprise de ceux d'hier, est entraînée aussi par la tempête; elle a franchi le seuil d'hier, et d'un bond elle atteint à d'autres conclusions. L'esprit aurait beau vouloir demeurer indépendant de la bataille, le tempérament a pris parti, avant que la conscience l'ait compris. Quelque absurde que paraisse à George l'idée de lutte de classes, elle se trouve de l'autre côté de la barricade, sous le drapeau « *prolétarien* », quand elle continue encore à railler ce nom de « *prolétaire* ».

Et vint un soir où, Annette faisant un court voyage à l'étranger, pour consulter un spécialiste du cœur, George et Vania, qui l'accompagnaient, l'avaient laissée à l'hôtel, pour flâner dans les rues. Annette les vit

rentrer, surexcités, les yeux flambants, George riant d'un rire provocant; Vania, le poing levé, montrait une balle de mitrailleuse qu'il avait ramassée sur une place, où brusquement, sans sommations, la force armée avait tiré sur une foule, sans armes, de manifestants. Et George dit :

— « Elle servira, la prochaine fois, contre l'ennemi ».

« L'ennemi ? » Il en est donc un, pour George ? Elle a choisi ?... — Elle, non. C'est lui, l'ennemi, qui a choisi ! Quand on voudrait nier le concept de classe, il vous est brutalement imposé par une classe dominante, dont on faisait peut-être partie par la naissance ; mais on s'en expatrie et on la secoue comme la boue de ses souliers, lorsqu'on la voit qui, pour assurer ses profits et ses fraudes, ne pouvant plus se suffire des lois sur lesquelles reposait sa démocratie, viole les lois, renverse elle-même sa démocratie, et fait appel à la mitraille et aux tribunaux d'exception, — ou aux *Duci*, aux renégats du socialisme, qui, sortis du peuple, en ont la rude mâchoire et l'encolure, qu'ils vendent au service des maîtres affaiblis : — (après que le peuple sera maté, ils régleront ensemble leurs comptes!) — La démocratie s'est trahie. Elle a déchiré, d'elle-même, le mensonge d'un régime qui se targuait de « libéralisme », tant que ses abus pouvaient librement s'exercer. A présent qu'il faut la force pour les assurer, le « libéralisme » se fait fascisme. La déclaration de guerre est jetée. Et c'est le parti de l'« ordre », qui la lance. Ordre contre ordre, force contre force!...

Annette envisageait nettement les dangers et les souffrances qui attendaient ceux qu'elle aimait, — ses enfants, ses amis, les siens. On n'était pas sans le lui rappeler. Le D^r Villard, Julien Davy. Ils étaient surpris de sa tranquillité. Elle ne trouvait pas que ses enfants fussent tellement à plaindre!...

Philippe Villard, irrité, ne lui cachait pas que son parti ne ferait pas grâce à Annette et à son parti. Elle l'entendait bien ainsi! Mais ils savaient qu'ils seraient morts tous les deux, avant le combat. Et ils se défiaient, avec un sourire de guerre et d'amitié.

Le pessimisme habituel de Julien Davy était renforcé. A son dernier retour d'Amérique — (c'était au lendemain du cyclone hitlérien; le socialisme s'était écroulé en Allemagne, comme un château de cartes; les chefs s'étaient rendus sans combat : la défaite des défaites!...) — Julien exprimait son anxiété de l'écrasement qui menaçait les libertés d'Occident... Annette se montrait calme et souriante. Elle ne jugeait pas comme un malheur irrémédiable que ce que l'on défend subit une défaite. Le malheur irrémédiable serait que cette défaite fût acceptée...

— « Elle ne le sera point par moi et par ceux que j'aime, par mes enfants, par mes amis, mes compagnons, — par vous, Julien. Alors, pourquoi nous troubler ? Nous ne sommes plus des gamins qui ont besoin que ce qu'ils souhaitent, ils le tiennent dans leur main. Dix ans, vingt ans, cent ans ne comptent point pour notre volonté. Si nous savons ce qui est juste et qui doit être, nous savons aussi que cela sera. Ce qui est inscrit dans notre esprit, c'est un destin. Par notre vie, par notre mort, il s'accomplit. Et plutôt au ciel que je pusse vivre encore assez pour lui donner ma vie en sacrifice ! Je sais du moins que les miens sauront donner la leur, avec la même joie que j'y mettrais. Morte ou vivante, j'y participerai... *« Quos non accendam!... »* Il n'est que de nourrir, en ceux qu'on aime, l'énergie et la foi. Les disgraciés sont ceux-là seuls dont l'énergie n'est pas égale à la foi (la foi est faible, en ce cas!) — ceux qui n'ont rien à quoi se sacrifier. L'époque est dure, elle est cruelle, mais elle est belle pour les forts. Et peut être fort le plus débile physiquement. Il faut être à la taille de son temps. »

— « Alors », dit Philippe, « pourquoi avez-vous joué la pacifiste ? Pourquoi avez-vous, pendant les années de guerre, manifesté l'horreur pour la guerre ? »

— « Parce que j'ai horreur de la déraison. Parce que cette guerre des nations était fondée sur le mensonge et la stupidité. Parce qu'elle était une régression vers le passé. Je plains les millions de victimes, avec douleur, avec révolte. Mais ce ne sont pas tant leurs sacrifices qui m'indignent que le non-sens de ces sacrifices. Là où il s'agit de sauver vraiment la communauté humaine et son avenir, il ne s'agit plus de sacrifices... *« Non, ce n'est point un sacrifice ! »*, comme

chante Alceste. On sait, on croit, on aime, — et on se donne. »

— « On donne les autres! »

— « Non. Je mets les autres en état de discerner ce qui vaut qu'on se donne. Mais qu'ils soient libres de décider! »

— « Ils ne le sont plus, dès l'instant que vous jetez dans la balance vos passions... »

— « Ma raison... »

— « Votre raison, soit! C'est la plus aveugle des passions. »

— « Qu'on le veuille ou non, tout est combat. La pensée claire et la plus ferme exerce forcément son action. Elle pèse sur les décisions des âmes faibles et incertaines. On n'y peut rien! Et il est bien qu'il en soit ainsi. Vous ne voudriez point que le plus lourd n'eût pas le plus de poids? C'est la loi de gravitation. »

— « Vous êtes, au fond, plus inhumaine que moi. Vous êtes une pierre. »

— « Puissé-je être une de celles sur qui sera bâtie la Cité de Dieu! »

Elle s'interrompit, avec un sourire de mélancolie.

— « Et n'oubliez pas que cette construction, je l'ai cimentée du sang de mon petit! La pierre saigne. Elle est vivante. »

Vania écoutait, songeait. Après que le docteur Villard et Julien Davy furent partis, il demanda :

— « La *Cité de Dieu*... Pourquoi dis-tu?... Mais Mannie, Dieu, ça n'existe pas! »

(Ni George, ni Assia ne s'en souciaient.)

C'est vrai, pourquoi avait-elle dit ce mot-là? Elle ne croyait pas ce que d'autres entendent par là. Mais

comment dire ce qui vous emplit le cœur, ce qui dure lorsque tout passe, ce qui est tous ceux qu'on aime, morts ou vivants, et tout l'amour qu'on a pour eux, la communion de tous les êtres et l'au-delà?... Elle sourit :

— « Je dis ce que j'aime. Le reste est, ou n'est pas, s'il lui plaît. »

— « On ne peut aimer que ce qui est. »

— « Alors, *c'est*, puisque j'aime. »

Vania essayait de comprendre. Annette lui dit :

— « Ne te fatigue pas!... L'un croit ceci, l'autre croit cela... Ce n'a pas grande importance. Les mots sont des poteaux indicateurs sur la route. Le vent les abat, la pluie les efface. Mais cela qui compte, c'est la route; et nous avons notre boussole... Marchons ensemble! L'un regarde à droite, l'autre regarde à gauche. Mais on suit bravement le même chemin... « *Promenons-nous dans les bois!* » Le loup y est... Droit au loup! »

Cela, Vania le comprenait! Et il était prêt. — Mais la grand'mère lui demeurerait, ainsi qu'à George, pleine de mystère, comme les bois. Ils avaient tous les deux pour Annette le même attrait non dénué de crainte. Elle était là, toute proche — (nul être au monde n'était plus proche) — et très loin. A des moments, cœur à cœur. Mais ils ne savaient pas bien ce qu'elle pensait. Et ce qu'ils pensaient, elle ne le savait pas toujours. Ce n'était point la familiarité de tous les instants et de plain-pied, qui existait entre le petit Jean et George. C'était bien moins et beaucoup plus. Deux âges du monde, deux mondes différents. Je suppose que des croyants de nos campagnes causent ainsi avec la Bonne Dame; ils lui confient mentalement leurs affaires; ils la savent bonne, ils ont foi, ils l'aiment. Mais ils ne sont jamais sûrs de ce

qu'il y a en elle. Il y a tant en elle, qui a été avant eux! Ils ne déchiffrent pas tout à fait son sourire et ses yeux. Et ils ne se doutent pas que leurs yeux ont pour elle aussi des mystères. Il y a tant en eux, qui sera après elle!...

Annette, rêvant, sa fenêtre ouverte, la nuit, le jour, hiver, été, voyait se succéder les saisons. Et elles lui semblaient la même Année.

C'est en ces jours que je la revis, pour la dernière fois, seule à Meudon, dans la maison au seuil des bois. Ses enfants s'étaient envolés. Ils couraient Paris et la campagne. Ils restaient, des journées, absents. George avait d'abord quelques scrupules; mais Annette les leva : (ils ne demandaient qu'à l'être!) Elle engageait les *Geschwister* (1) à profiter des beaux jours du printemps pour excursionner dans l'Ile-de-France sur leurs bicycles, ou sur leurs pattes, coucher en route dans quelque village, ou, si le temps et le lieu le permettaient, à la belle étoile, et revenir le lendemain. Elle restait seule, dans la maisonnette, écoutant, la nuit, les aboiements lointains des chiens. Elle ne se sentait pas abandonnée. Elle suivait par la pensée ses vagabonds. Leurs jambes, leurs bras, leurs yeux, jouissaient pour elle de la vie qui s'en allait, la renouvelaient...

Je la trouvai très fatiguée, trop fatiguée pour sortir même dans son jardin; elle était à demi étendue, au petit balcon de sa chambre. Bien que ses yeux très myopes, où déclinait la vue, comme un long soir, ne

(1) Frère et sœur.

pussent pas distinguer les passants sur la route, elle me reconnut, avant que j'eusse franchi le seuil du jardin. Elle dit mon nom, et, me saluant de la main, elle dit :

— « Montez ! »

Il n'y avait personne, au logis : la petite bonne était sortie, sans avertir ; et je fis reproche de cette imprudence. Mais elle me pria de ne pas gronder la fillette : on entendait, je ne sais pas où, ronfler au loin les orgues mécaniques de carrousels, les bruits d'une foire ; et naturellement, autour des chevaux de bois, comme des mouches, bourdonnaient garçons et filles ; la petite avait filé les rejoindre...

— « J'en aurais, à son âge », dit Annette, « bien fait autant ! »

— « Mais si vous aviez besoin de quelque service ? »

(Je ne voulais pas dire : « de quelque secours » ; mais elle comprit) :

— « Qu'est-ce qu'une vieille femme peut avoir à craindre ? Je n'ai plus rien, rien que mes rêves. C'est l'avantage sur la jeunesse. On était chargé d'un tas de biens, qu'on a beau faire, on perd en route, et qui vous tenaient pliée en deux, sous le fagot. Aujourd'hui, on peut tout me prendre, même ma coque : j'en suis sortie, je n'y tiens plus que des orteils, comme de ces socques... » (Et elle en sortit un pied nu). « On est tellement mieux, au dehors ! »

— « Restez dedans, encore un peu ! Ne rejetez pas vos amis ! C'est nous qui sommes aussi vos socques. »

— « Vous êtes les miennes, et je suis les vôtres. Oui, l'on se vêt et l'on se chausse, toute sa vie, de ceux qu'on aime : de ses parents, de ses enfants, et de ses amis, et de ses amants, et de cette bonne vieille terre — regardez-la ! — qui vous souffle sa chaude haleine de prin-

temps, — de tout cela qui vous tient au corps : bêtes et gens, — et c'est quelquefois bien encombrant!... Mais je m'en vas. Il n'y en a plus pour longtemps. »

— « Ne soyez pas si insolente de nous en étaler votre contentement! »

Elle rit, et dit :

— « Je vous demande pardon. Mais, mon ami, je vous laisse votre part de contentement. Je ne prends pas tout. Vous vous en irez aussi. Vous vous en allez. Et tout s'en va, de ce que nous aimons, — cette bonne vieille terre, également. Non, nous ne sommes pas des égoïstes! Pas de traitement de faveur! Ce qui vaut pour l'un vaut pour tous. Égalité! »

— « Démocrate! »

— « Non! Communiste — jusque dans la mort! »

— « L'un avec tous. »

— « Oui, l'un dans tous. »

— « Mais où trouverez-vous alors la délivrance, le dévêtement de tout ce monde qui vous engaine? »

— « Dans ma rivière... Comme c'est curieux! »

(En me parlant, elle avait fermé les yeux, et nous restâmes quelques secondes, pas plus de quinze, dans le silence...)

— « ...Je viens de sombrer dans le passé. J'ai revu, je revois (Dieu! que c'est loin!) un étang rouge, au milieu des bois (1). Je m'y baignais, j'ai retrouvé, dans son eau d'or, la vase qui colle sous mes talons et les lianes grasses autour de mes cuisses... (Non, vous ne pouvez pas comprendre!...) J'ai bien failli m'y enfoncer, il m'en a fallu de la peine, jusqu'à ce que l'écluse fût ouverte!... Comment? Je ne sais... Sûrement pas par mes seules forces. Seule, je n'aurais pu... Mais elle s'est ouverte, et le flot de l'eau morte s'est

(1) *Annette et Sylvie* : la vision du début.

écoulé, le flot de l'eau d'or, de l'eau qui dort, — et moi, dedans, — s'est écoulé dans l'eau vivante, dans la rivière. Et la rivière s'écoule vers la mer. Je suis sauvée... »

— « Oui, c'est le bonheur, de trouver sa pente. La vie n'a pas d'autre objet. Et quant au reste, quant au but, la rivière se chargera de nous y porter. Il n'est que de se fondre avec elle. S'unir avec le flot des vivants. Rien qui stagne! La vie qui marche... L'en avant! Même dans la mort, le flot nous porte. »

Elle me prit la main :

— « Même dans la mort, nous serons devant... »

Je la quittai, sur cette promesse. En me levant, — (elle s'excusait de rester étendue sur la chaise longue) — je lui remis au pied une de ses socques qui était tombée, et je lui dis :

— « En souvenir de notre entretien, vous me les léguerez, si la première vous partez ? »

Elle me dit :

— « Emportez-les ! »

Sur le chemin de la forêt, je rencontrai, m'en retournant, George et Vania, qui rentraient. Ils étaient rouges et dorés par le soleil. Ils me reconnurent, et je vis bien qu'ils avaient honte que j'eusse trouvé Annette abandonnée à la maison. George s'excusait maladroitement, avec un gros rire gêné. Mais je ne voulus pas gâter leur bonheur. Je dis :

— « Nous nous sommes très bien passés de vous!... »

Elle vient, l'heure, quand la vie s'achemine vers sa fin, où, par éclairs, les extrêmes s'identifient : le mouvement vertigineux et l'immobilité sont le même. Le cercle de l'être s'achève. Les deux bouts disjoints se réintègrent. Et le serpent de l'éternité se mord la queue. On ne sait plus ce qui est l'avenir et ce qui est le passé, puisqu'il n'est plus commencement ni fin. Ce qu'on vivra, on l'a vécu.

Quand cette heure vient, il est grand temps de faire son paquet. Le paquet d'Annette était fait, lorsque passa le jeune fourrier, qui lui frayait le chemin.

Une matinée du 26 juillet, le facteur lui apporta une enveloppe, sur laquelle s'envolait la grande écriture de Silvio. Il y avait dedans ces mots :

— « *Louange à Sainte-Anne, afin qu'elle loue le Seigneur!* »

Et au dessous :

— « *Benedica suo figliuol', o gran Madre!* »

(« O grande Mère, bénis ton fils! »)

avec une boucle de ses cheveux.

C'était en effet le jour de la Sainte-Anne. Nul n'y songeait dans la maison, déshabituée des panthéons; mais la cloche italienne réveilla dans la mémoire

d'Annette le tintement lointain de celles qui sonnaient, dans sa petite enfance, son anniversaire, — et les images de fresques florentines, qu'elle regardait, au bras de Marc. Le ciel d'été avait, autour des bois de Meudon, la clarté mate de ces « *tondi* » (1) de Pérugin, où se détachent sur fond d'argent les silhouettes fines et fières des jeunes arbres, comme des jeunes gens. George et Vania étaient encore partis en course, pour tout le jour. Annette resta seule jusqu'au soir. Elle caressait entre ses doigts la boucle de cheveux châtain. L'étrange offrande! On eût dit de la bête offerte au temple. Elle bénit le front d'où la boucle avait été prélevée.

Elle éprouvait dans le bras gauche et la poitrine une pesanteur, qui lui causait une angoisse vague. Elle n'en ignorait pas la cause. Mais elle voulut profiter de ce que ses enfants étaient absents, pour faire dans la maison quelques rangements. Quand ils étaient là, ils s'instituaient ses mentors sévères; George, avertie par le docteur Villard, lui défendait de se fatiguer. Annette, en général, était docile. Il y a une douceur, quand on est vieux, à se laisser morigéner par des jeunes qui vous aiment. Mais à leur désobéir, quand on le peut, on a toujours, quel que soit l'âge, un plaisir malicieux d'écolier...

Annette s'en donna, de n'être pas surveillée! Après avoir bien remué tous ses tiroirs et ses armoires, après avoir monté et descendu son escalier, cinq ou six fois, de la cave au grenier, — quand elle était déjà bien lasse, elle voulut faire le tour de son jardin, inspectant tout, se baissant pour nettoyer et caresser ses plantes préférées, tâter le sol, et, quand elle le trouvait sec, faisant voyage entre la pompe et les petites assoiffées.

(1) Tableaux ronds.

Elle en fit tant qu'une douleur la prit au cœur; elle dut lâcher l'arrosoir, et elle s'assit sur le gravier, serrant ses bras contre sa poitrine; elle ne pouvait plus respirer, la douleur l'envahissait; elle eut la sensation de mourir; elle regardait sa main pâle, d'où le sang s'était retiré, et il lui semblait qu'elle allait aussi s'en arracher. Elle avait mal, mais non regret de ce qu'elle avait fait. Elle pensait :

— « Si c'est la fin, c'est mieux ici... »

Elle entendait, autour de sa tête, les abeilles, — et, dans le ciel, le bourdonnement d'un avion... Et, dans tout son corps, son cœur immense... Il était près de se briser. La bouche ouverte, vers le ciel, les yeux fermés, dans ses oreilles s'amplifiait le grondement de l'avion. Il devait passer au-dessus de sa tête... Quand elle rouvrit les yeux, il avait disparu derrière la masse des forêts; le grondement et la douleur s'atténuèrent; des gouttes de sueur lui coulaient aux tempes. A grand effort, elle se releva et elle rentra. Elle ne voulait pas que ses enfants, à leur retour, eussent connaissance de son incartade. Au seuil de la maison, elle se retourna. Ses pieds, ses mains prirent congé de sa bonne terre :

— « Bonsoir, ma terre! Non pas adieu... Je te retrouverai... »

Elle se coucha. Peu après, George et Vania rentrèrent. Mais dès avant de les avoir vus, l'oreille d'Annette s'étonnait. Elle n'avait pas de loin, comme de coutume, happé l'approche des voix joyeuses.

Ils vinrent droit à sa chambre, ils ne virent point sur sa face les traces du combat qui s'était livré, ils ne lui demandèrent pas comment elle allait, ils étaient en proie à une exaltation muette. George tenait à la main des journaux ouverts. Elle dit, d'une voix rude qui refoulait un étranglement :

— « Il est tombé sur Rome, du haut du ciel! »

Annette demanda .

— « Qui ? »

(Avant d'avoir compris, elle savait.)

Jean, essoufflé, cria :

— « Silvio! »

Annette prit les journaux ; mais dans le crépuscule de la chambre, qu'elle ne voulait pas dissiper, de peur qu'en allumant ils ne remarquassent ses traits tirés, ses yeux fatigués lisaient mal : — assez pour deviner, dans les grandes lignes, la folle épopée du jeune Icare, qui, pénétrant au cœur de l'Italie, avait osé affronter, jusque dans son repaire, le tyran qu'il haïssait. Malgré la flotte aérienne de l'ennemi, il avait survolé Rome en avion, jetant à poignées sur le « *Senatus Populusque...* » enchaînés les proclamations qui les appelaient à la révolte et souffletaient le dictateur terré dans son palais fortifié. Annette rendit à George les journaux, et lui dit :

— « Lis! »

George les passa à Vania. Vania lut, de sa voix de gamin qui mue, — une voix qui se hâte et qui bute, à la fin des lignes, avalant sa salive de travers. Il avait des intonations emphatiques et puérides ; la joie perçait sous l'émotion. George se taisait, le front baissé, comme stupéfiée. Annette fermait les yeux pour mieux entendre... Elle entendait gronder l'avion...

Le journal antifasciste italien de Paris publiait le testament de Silvio, que celui-ci avait jeté à la poste de Nice, quelques minutes avant de s'envoler pour « l'autre rive ». Il la prévoyait, il l'annonçait, c'était la mort qu'il cherchait. Il voulait, par ce sacrifice, racheter la honte et rallumer la flamme « *du peuple de Mazzini* ». Il redisait les mots — (Annette tressaillait) — qu'elle lui avait dits. Et il disait ce qu'elle

n'avait pas dit, — elle le reconnut pourtant, car elle savait qu'il l'avait lu dans sa pensée...

— « Pourquoi si pauvre en héroïsme, la terre qui fut celle du *Risorgimento* ? Parce qu'elle attend l'exemple du don de soi, de l'immolation volontaire, la rosée de sang qui annonce l'aube rouge. O *Gioventù*, affamée de vivre, jeunesse, à toi, de renoncer ta vie, de te dépouiller de tes espoirs, des joies, des peines de ton avenir, de les offrir en holocauste expiatoire ! Ce n'est pas le meurtre qui délivre, c'est le sacrifice. Je tue le tyran plus sûrement, en lui jetant le défi de ma mort à la face, qu'en tuant le chien qui tremble dans son chenil... Lève-toi, peuple ! Tu ne connais pas ta puissance. Même sans combat, les bras croisés, si tu dis : « Non ! » le tyran tombe... »

L'avion avait semé la parole sur le Forum, où Cicéron flétrit Antoine, qui le tua ; et dans la nuit, il disparut, pourchassé par la meute aux ailes d'acier. Depuis, on ne l'avait plus revu...

Vania avait fini sa lecture. Il brûlait de continuer à parler. Mais le silence des deux femmes l'intimidait. Il essaya. Nulle ne répondit. Elles songeaient, chacune immobile, dans la nuit. Il se tut aussi. Après quelques minutes, de son lit, Annette dit :

— « Allez dormir, mes enfants ! »

George se leva. Ils la quittèrent, sans avoir allumé la lampe.

Jean se coucha. George s'était enfermée dans sa chambre. Le chaud silence emplissait la maison. Les bois se taisaient. Dans la nuit d'été phosphorescente, monta le chant du violon. Annette et Jean retenaient leur souffle pour écouter. Il cheminait, d'un pas d'abord incertain, qui s'arrêtait sur une question, attendait, reprenait, attendait ; puis, il s'assura peu à peu,

et il parut reconnaître sa route; il reprit sa phrase du début et la déroula tout entière. Elle était grave, mais sans tristesse; et bientôt sa ligne nue, qui ondulait comme une branche, fleurit de jeunes variations, claires et riantes, ainsi qu'un cerisier au printemps. Le vent passait dans les rameaux; ils s'égrenaient en pluie d'arpèges. Revint le thème, nu. Sa silhouette pure et fière semblait un *largo* de Haendel...

Le violon se tut. Vania dormait, la joue appuyée sur son bras. George se déshabilla dans la nuit, le corps tout chaud et l'âme fraîche, détendue; elle ne cherchait pas à raisonner ce qui se passait en sa pensée; le violon s'en était chargé : c'était une affaire réglée, tout était bien... Elle s'endormit, de son grand souffle régulier.

Annette veilla, une fois de plus. Mais cette fois, elle ne veilla pas en vain. Le Visiteur allait passer...

Elle pensait à ses fils égorgés — Marc, Silvio — agneaux de Dieu. Ils s'étaient offerts au sacrifice. Elle les avait offerts. Elle avait beau s'en défendre, chercher les preuves dans sa mémoire qu'elle n'avait rien dit pour les pousser, qu'ils avaient agi sans elle. Elle savait bien que c'était d'elle qu'était issu l'élan de leur sacrifice. Sous son regard, qui voyait leur chemin bien avant eux, ces deux enfants, ces violents, presque malgré eux, s'étaient offerts au couteau. C'était comme si, de ses propres mains, elle les avait portés sur l'autel.

— « Dieu d'Isaac, qui l'as sauvé, tu n'as pas sauvé mes enfants! Il te fallait ces victimes. Es-tu content? »

Mais le dieu n'était pas rassasié. Elle le savait. Elle savait qu'il en attendait d'autres... Qui, encore?

— « Tout ce que tu as. Tous les tiens. »

Elle faisait vainement effort pour ignorer que ce garçonnet qui dormait là, derrière le mur, tout à ses jeux et à ses rêves de la journée, — que cette grande fille, saine et joyeuse, qui narguait les passions du

monde et les idées hallucinées, — iraient tout droit aux coups de feu, à la bataille de demain, — ainsi que son autre fille de Russie, qui s'était enrôlée dans la grande Armée. Ils étaient tous voués à la mort exaltée dans la flamme. Et cette flamme, elle avait, aveugle, jour après jour, travaillé à l'allumer. Elle qui voulait en réchauffer le cœur de ceux qu'elle aimait et les grouper autour, comme d'un foyer, elle avait mis le feu à son logis. La flamme, que dans son sein elle nourrissait et qui, en elle, montait droite, l'illuminant sans la consumer, avait fait fondre, autour, les murs, et propagé en d'autres âmes l'incendie. Sa mission avait été, à son insu, de porter dans ses mains calmes, pour éclairer sa pensée, la torche de l'action, que d'autres mains avaient saisie, et que le vent rabattait sur sa propre maison... L'Âme Enchantée et sa couvée, comme le phénix, étaient destinées au bûcher. Gloire au bûcher, si de leurs cendres, comme du phénix, renaît une plus haute humanité!...

— « Brûle-moi donc, avec les miens! L'heure est venue. Bourreau, je tends mon cou à ton couteau... »

Et elle sentit qui s'enfonçait dans sa poitrine, le couteau. Une douleur atroce et fulgurante la transperça, du cœur au cou. Elle serra ses poings sur sa blessure, pour ne pas crier. Il y avait dans la férocité de la douleur une joie exaltée à prendre sa part de l'holocauste de ses fils. Elle appuyait, avec ses poings, sur le manche du couteau...

— « Enfonce!... »

Jusqu'à ce que, les dents serrées, dans un spasme, elle s'évanouît...

Ce fut l'enfant qui, avec l'aube, s'éveillant, entendit l'étrange murmure qui s'exhalait de la chambre à côté. Il fut quelque temps avant de comprendre. Il lui semblait, dans la demi-torpeur, qu'une bête blessée rôdait autour de la maison. Puis, il prit peur, il sursauta, il appela George. George dormait solidement, la tête au mur, contre lequel s'appuyait le lit d'Annette. Vania la secoua. Elle résistait : quand George était au pâturage de sommeil, il lui fallait être rassasiée. Mais aussitôt que s'entre-bâilla la porte de ses sens, fermée à clef, toute la conscience rentra, d'un coup. Elle se jeta du lit, avant d'avoir encore soulevé ses lourdes paupières, et elle courut, tâtant les murs, comme un aveugle, auprès du lit d'où montait la plainte.

Annette était dans l'inconscience, elle ne savait point qu'elle gémissait. George s'épouvanta de l'altération de ses traits. Du premier regard, elle évalua l'issue fatale de la bataille. Elle ne perdit pas de temps. Philippe Villard fut mandé; et Vania courut porter au télégraphe une dépêche pour Assia. Quand le docteur arriva, il n'eut guère de prescriptions à ajouter à celles que George, experte, avait d'elle-même exécutées : réactions brûlantes ou glacées. Son froid

regard de vieux athlète, habitué du ring, qui lit d'avance les péripéties du combat, jugea qu'il était inutile de tourmenter celle qui luttait dans sa nuit : la partie était perdue. Il lui eût plutôt raccourci le chemin, comme il le ferait pour lui, quand il se verrait ainsi vaincu. Mais Annette avait refusé son offre, quand, par avance, il la lui avait faite : elle interdisait qu'on disposât de sa volonté, tant qu'il lui resterait une goutte de vie, — cette goutte fût-elle une mer brûlante de souffrance...

— « Je ne permets point qu'on interrompe le combat. Mien est le combat. Laissez-moi seule!... »

Il la laissa. Sa grande main, aux doigts de fer, qui savaient être de velours, prit, sous les draps, les pieds d'Annette, déjà froids, et les serra avec tendresse...

— « Reposez-vous!... Adieu, Annette... »

La nuit suivante, un avion s'abattit près de Meudon. Un oiseau fiévreux frappa aux vitres. George ouvrit... Assia... Elle arrivait à tire-d'aile. Le télégramme l'avait atteinte dans la ville scandinave, où elle était en mission. Elle était partie sur-le-champ. Peu lui importait ce qu'elle risquait, — et des deux parts : elle était, en France, à peu près sûre d'être arrêtée et expulsée; et le Parti ne lui pardonnerait pas de compromettre, pour un caprice ou une passion, son caractère officiel ou officieux. Mais l'individualisme a beau se mettre sincèrement en service commandé : rien ne brise ses brusques élans, et nul ne peut — même lui — les prévoir. L'acte avait, chez Assia, devancé les réflexions. Elle ne les retrouva qu'une fois installée au chevet de la mourante. Advienne que pourra! Elle avait tenu parole...

— « Mère, je suis là. Je t'accompagne jusqu'au tournant... »

Elle promettait ce qu'il n'est au pouvoir d'aucun de tenir. La dernière heure n'a point de compagnon.

Annette cheminait seule la fin de sa route. Elle était enveloppée, comme les dieux dans les combats de l'Iliade, d'une brûlante muraille de fumées. Ceux qui se penchaient sur son corps couché, ne la voyaient pas, ils ne voyaient que la muraille, derrière laquelle elle cheminait. De loin en loin, l'épaisseur d'ouate s'amincissait; il se faisait une trouée; Annette apercevait, par la fente, les objets... Tout, autour d'elle, était objet... La voix de ce garçonnet, qu'elle ne voyait pas, (mais il était ici, tout près de sa tête, elle n'aurait eu qu'à la tourner, elle n'essayait pas...) n'éveillait plus en elle une émotion... Il est, il est. C'est un objet... La trouée de fumée se referme. On entend encore la voix, au travers... Comme il est loin! Comme tout ce qui vit est déjà loin!...

Elle projetait le brasier du dedans de son corps dans le dehors. Les préoccupations de son esprit, aux jours d'avant, s'objectivaient, avec les phénomènes de la fièvre qui, sur-le-champ, interprétés dans le sens du rêve que l'imagination composait, prenaient leur place sur la scène... Elle se croyait revenue dans son

appartement de Paris. Paris brûlait... Les bruissements, les grondements des artères étaient des décharges d'artillerie et les crépitements du feu. On se battait dans la rue. Et sa gorge qui suffoquait reconnaissait le goût âpre des fumées. Par la fenêtre ouverte, elles se rabattaient devant ses yeux. L'incendie gagnait, rampait, léchait le mur de la maison... Annette ne s'étonnait pas que le visage de Assia fût penché sur elle. Elle rattachait sa présence à celle de la Révolution. Que Assia fût ici lui paraissait naturel. De la distance d'où elle regardait, celle d'Oslo à Paris ne comptait guère plus que de l'une à l'autre chambre. Toute la terre était sur le même plan.

Mais la distance aussi était tombée entre le masque de la vie : — ces yeux, ces bouches, ces mains, ces gestes, ces mots, — et le spectacle interdit des pensées que les vivants cachent aux autres et à soi. Une extraordinaire lucidité lui faisait lire, par éclairs, au fond des êtres, séparés d'elle par un rideau. Dans cette fille bien-aimée, qui veillait auprès de son lit, elle palpait, dans la nuit, une âme hostile, qui, malgré Assia, l'envahissait. Mais elle réintérait, en les transposant dans son rêve, tout ce fond des âmes, qu'elle touchait. Elle imaginait que le feu montait dans la maison, et que ses enfants l'abandonnaient. Elle voyait George et Jean, qui s'échappaient par la fenêtre et par les toits : George apostrophait les assaillants, elle semblait une Liberté de Delacroix sur la barricade, une Révolution aux jeunes seins, qui chante et gronde ; et auprès d'elle, le gamin armé, qui rit... Assia, seule, s'obstinait à ne point la laisser ; mais elle était impatiente que ce fût fini, et dans son cœur, elle répétait :

— « Dépêche-toi donc!... »

Et la mourante, tâchant de remuer les lèvres, pensait dire (mais aucun son articulé ne sortait) :

— « Je me dépêche. Mais mes vieilles jambes ne vont pas vite. Ne m'attends pas! Va-t'en, ma fille!... »

Assia écartait, d'une main lassée, les hideuses pensées. — Elle avait voulu, malgré sa fatigue, veiller Annette; elle avait forcé George et Vania à se reposer; elle était seule avec la mourante; et Dieu sait quel attachement passionné elle avait pour Annette! C'était la seule femme au monde qu'elle eût aimée. Elle aimait en Annette, Marc. Elle aimait en Annette, la mère, — plus sa vraie mère que celle de son sang. Elle aimait l'amie, elle aimait celle qui lui avait fait confiance, qui avait remis aux mains de l'étrangère, de l'errante, de la rejetée, son plus précieux, son fils et le trésor de son intimité, celle qui avait eu foi en elle, plus qu'elle-même ne l'eut jamais, — qui l'avait deux fois remise sur ses pieds, en essuyant la boue de ses pieds, — celle qui l'avait sauvée. Il n'était pas sûr que, finalement, elle n'aimât pas Annette plus que Marc, et que dans Marc, ce ne fût Annette qu'elle aimât le mieux. Les deux, du moins, à l'heure actuelle, faisaient si étroitement corps ensemble qu'elle ne distinguait plus : c'est tous les deux qu'elle venait d'êtreindre, avec fureur, en se jetant sur le corps en sueur de l'agonisante... Mais dans le même instant, l'âme hostile était entrée. Assia sentait la pénétrer une glaciale indifférence. Desserrant l'étreinte, elle retomba, assise à quelques pas. Elle était lasse et surmenée, de toute l'énergie dépensée durant des jours et des nuits sans repos. Elle était vidée d'amour et d'intérêt. Elle était reprise par d'autres préoccupations de la rive des vivants, dont cette mourante l'avait distraite trop longtemps; elle pensait aux risques de son envolée, que grossissait chaque heure de plus en cette maison; elle évaluait, d'un dur regard, sur cette face enflée, qui reposait — (qui combattait) — sur l'oreiller, le

nombre d'heures qui restaient inscrites ; et elle pensait :

— « De toute façon, elle est perdue. Qu'elle se dépêche! »

Par une férocité de rancune subconsciente, elle prit pour lire un livre brutal, qui brisait toute communion avec la femme qui haletait. Elle ne put d'ailleurs qu'en feuilleter quelques pages, les phrases lues lui restaient dans la gorge, elle les recracha. Elle ferma le livre, écœurée. Et quand elle vit de nouveau la face d'agonie, elle prit soudain l'horreur de soi et l'épouvante de son crime de pensée. Elle se jeta à genoux, et elle baisa, avec des larmes, la main qui pend, aux veines gonflées... Qu'avait-elle fait! (Pensée est acte, devant la mort.) Au lieu de l'assister dans le dernier assaut, elle assassinait l'être qu'elle avait le plus aimée. Elle gémit :

— « Mère! ce n'est pas moi! Pardonne-moi! Délivre-moi!... »

Mais le visage d'Annette restait impassible et lointain. L'agonisante avait tout perçu; mais elle n'en éprouvait ni peine ni révolte. C'était comme si cela ne la concernait plus. Elle était seule... Autour de sa mort, le gouffre du monde se creusait; les grosses fumées montaient de tous les corps du logis : Europe, Asie, partout les guerres et les Révolutions : l'humanité brûlait, aux quatre coins. Et le ciel même était bloqué par le bouclier des avions qui s'abattaient sur les villes asphyxiées. Hors la fenêtre de la mort, où le refuge ? L'abandon des âmes les plus aimées achevait l'étouffement dans la solitude... Mais il s'en faut que cette solitude de l'agonie consiste seulement, comme on le croit, dans l'éloignement infranchissable de ceux qui vivent et de celui qui meurt. Cette solitude a son noyau de vide essentiel dans l'éloignement de soi qui s'opère,

au sein même de celui qui meurt. Annette n'était plus dans Annette. Celle qui s'éteint sur l'oreiller est seule. Son Autre, son Double a pris congé. Il était en train de déloger. Et délogeaient avec lui toutes ces fumées, ce bruit, ces cris, cette agitation, tout ce tumulte des foules et des passions, toute la bataille... Sur les ruines de la maison, les pieds de la Paix se posaient. Le corps se tendit, pour recevoir sur sa fièvre le toucher frais...

Mais dans le spasme pour briser les derniers liens, le frêle cordon qui résistait, elle fut ramenée brutalement, comme un hanneton au bout d'un fil, à cette argile de douleur, d'où elle voulait s'échapper. Avant de rompre cette forme d'une âme, ce lac du cœur où l'univers s'est reflété, et de l'absorber, la Force-Mère de toute vie rappelle en celle qui va mourir, une dernière fois, la conscience aiguë de tout ce qu'elle fut : par la contraction de la souffrance et de l'effort que réclame le suprême arrachement, elle lui fait heurter cruellement les fers de lance, les tessons coupants aux murs de son enveloppe qui la meurtrit, — en long, en large, ses limites, le lit mortuaire de son corps, les parois entre lesquelles, comme une abeille, elle a bâti sa chambre de vie — soixante ans de vie, — pour qu'elle mesure enfin, à la seconde du « *salto mortale* », dans un éclair, l'empan de sa vie, sa raison d'être et de mourir. Le rideau s'ouvre. Hâte-toi, regarde!...

Elle regarde avidement, de ses grands yeux qui vont se figer. Ceux qui sont là, autour du lit, la croient sombrée dans la syncope. Ils ne voient pas qu'elle voit et qu'elle entend. Ils ne voient pas qu'elle est en marche, et qu'elle gravit la dernière côte. Avec elle, la souffrance montait, montait... D'un coup de lance, elle transperça le cerveau, de cette pensée fulgurante :

— « *Souffrir, c'est apprendre...* »

L'éclair de ce mot aveugla la souffrance même. La chair pantelante s'insensibilisa. Rien ne resta plus que les yeux — les yeux tournés vers l'en dedans — et la conque marine de l'oreille...

Elle perçoit, comme du dehors, son propre souffle qui halète. L'ouïe exaltée guette ce souffle qui s'enfle; et il lui semble le grondement d'un train en marche... Qui est en marche? Elle, ou un autre? Elle ne distingue plus entre le « sien » et « l'autre ». Les poteaux-frontières viennent d'être abattus par un coup de vent. Non-moi est moi. Moi est Non-moi. Tout est une masse obscure qui s'amasse, au gouffre de la Nuit, comme un naphte compact en une citerne. Le niveau monte. La masse atteint au bord de l'orifice, elle se gonfle en

bourrelet; une seconde, elle hésite, puis déborde; et elle croule... Le fleuve de lave croule *en haut!* Les lois terrestres sont retournées. La gravitation « *zieh uns hinan...* »

— « Rivière suis — (c'était mon nom; dès l'origine, mon destin était inscrit, mais il ne s'éclaire qu'aujourd'hui) — Rivière de l'Être, Rivière des êtres, Rivière des âges, qui gravit, en serpentant, les flancs escarpés du mont. Au-dessous de moi, en me penchant, je vois les anneaux indéfinis qui se déroulent et qui s'enroulent. Et au-dessus, la tête allongée du serpent, qui s'érige, frayant son chemin, tâtant les aspérités des rocs qui surp ombent, et s'y hissant. Et tout au haut, et tout au fond, au delà des cimes, l'abîme du ciel océan... »

A chaque élan, dont le frisson parcourt, d'un bout à l'autre, la coulée, Annette se bande : la flèche de l'arc va jaillir...

Et ceux qui, autour d'elle, ont des yeux pour ne pas voir, voient ses mains maigres qui se crispent sur ses draps. Sous le doigt qui tâte, son pouls s'éteint; mais elle, encore, écoute battre son cœur. Elle ne distingue plus même l'ombre de la tête de Assia, dont elle sent le souffle sur sa face; mais elle entend distinctement les voix, qui ne se méfient plus. Son corps, lardé de piqûres d'huile camphrée et de caféine, est extérieurement insensible; mais l'ouïe persiste; et, dans l'envahissement de la nuit, toute la lumière s'y concentre. Derniers murmures de la terre... Le torrent passe, comme un express, d'où l'on a vu, par la portière, les fenêtres éclairées des maisons, qu'on laisse derrière soi. Annette voudrait leur tendre les bras : ses bras sont de pierre. Elle sourit : à peine une lueur s'est dessinée aux lèvres; mais Assia, la face collée contre la sienne, l'agrippe... La lueur est rentrée dans l'ombre. Le train est loin. La voyageuse est emportée...

Soudain, le torrent se cabre, la peau se hérissé, des rides courent sur la nappe d'eau — la nappe de sang... Et, d'un seul coup, le fleuve se fige, entier, du talon au front; il est de fer, et il se tend, comme une échelle gigantesque, appliquée au mur du mont, une crémaillère en fonte rouge, dont chaque vivant forme un cran; elle escalade une de ces Alpes, que les pieds d'Annette connaissent bien, qu'ils ont aimée, où ses jarrets jadis ont grimpé, avec les bataillons de sapins à l'assaut, — au delà de la frontière des forêts, — une pyramide de basalte, avec une chevelure de glaciers et une écume de nuages durs accrochés à sa crête de neige qui se recourbe, comme le bec d'un Matterhorn... Et sur l'échelle métallique, du fond du gouffre, monte un lourd pas qui fait trembler, du bas en haut, tout le métal érigé, javelot qui vibre, lancé contre le ciel. L'échelle en feu dur et congelé, geint sous le fardeau. Chaque échelon frémit du frémissement de tous les autres, qui s'amplifie à mesure que le pas se rapproche; et tous sont, de la base à la cime, reliés par le même frémissement. Mais, pareils aux tiges d'herbes hautes d'un champ, que ploie le vent dans le même sens, tous ploient penchés vers ce qui monte, vers l'en-bas. A chaque fois que la griffe invisible mord sur un cran de l'échelle et le broie, le monde entier est incliné vers le point d'agonie, qui supporte en succombant la masse entière du Destin; l'échelon vivant qui craque, combat et meurt pour tous; et dans son spasme se ramassent tous les souffles des vivants. Mais aussitôt que le combat est livré et que le Broyeur invisible a passé, ne laissant derrière lui que des cendres, l'herbe, rebrous-sée par le vent de feu, se replie toute dans son sillage, vers l'en-haut; l'échelon de vie calciné vibre maintenant des combats qui se livrent au-dessus, dans l'avenir. Le courant d'être tout entier coule, de celui

que la vie vient de quitter, vers ceux où s'engouffrera le courant, vers l'embouchure...

Celle qui fut, parmi les vivants, Annette, — qui ne l'est plus, pour un instant, qu'afin d'assister à son écrasement dans la cuve, voit, au travers d'une buée, monter d'en-bas le pas du Fouleur de raisins... A chaque pas de son approche, s'épaissit la buée rouge et noire... La grande Ténèbre, dans un froissement de plis, rabat sur l'âme qui sombre les deux pans de son manteau. Et l'Innommable sort du fond, avec un grondement de tonnerre. La serre s'enfonce : tout est broyé, tout est fouillé par les myriades de ses vrilles : les flancs, les yeux, la bouche, le sexe; tout est pompé; et c'est, dans la douleur sans-nom, la sans-nom délectation de l'accouplement mortel. L'âme écrasée, distendue, se dilate, elle fait chair avec l'Être souverain. En l'évidant, il l'incorpore :

— « Tu es mienne, et je suis tien... »

O plénitude! Identité!... A cette seconde, elle comprend tout, l'au-delà du bien, l'au-delà de l'être... L'« *Erleben* » total s'achève. S'achève le cycle de l'Âme Enchantée... Elle était une maille de l'échelle, jetée par-dessus le vide, à un tournant. Et quand le pas qui monte s'appuie sur elle, en la broyant, l'échelon tient bon, en tournant; et le Maître franchit, sur l'arc tendu de son corps, l'abîme. Toute la douleur de sa vie a été l'angle d'infléchissement de la marche en avant du Destin...

— « Destin! avance! Merci de m'avoir prise pour marchepied!... Et je te suis. Destin je suis. »

Le jus de la grappe, que le pied du Fouleur a broyée, suit le sillage; la coulée de vie qui s'échappe est aspirée, dans un vertige passionné, comme par une bouche, vers l'en-haut. Une dernière fois, monte de l'en-bas, un cri d'oiseau. Vania appelle :

— « Maman!... »

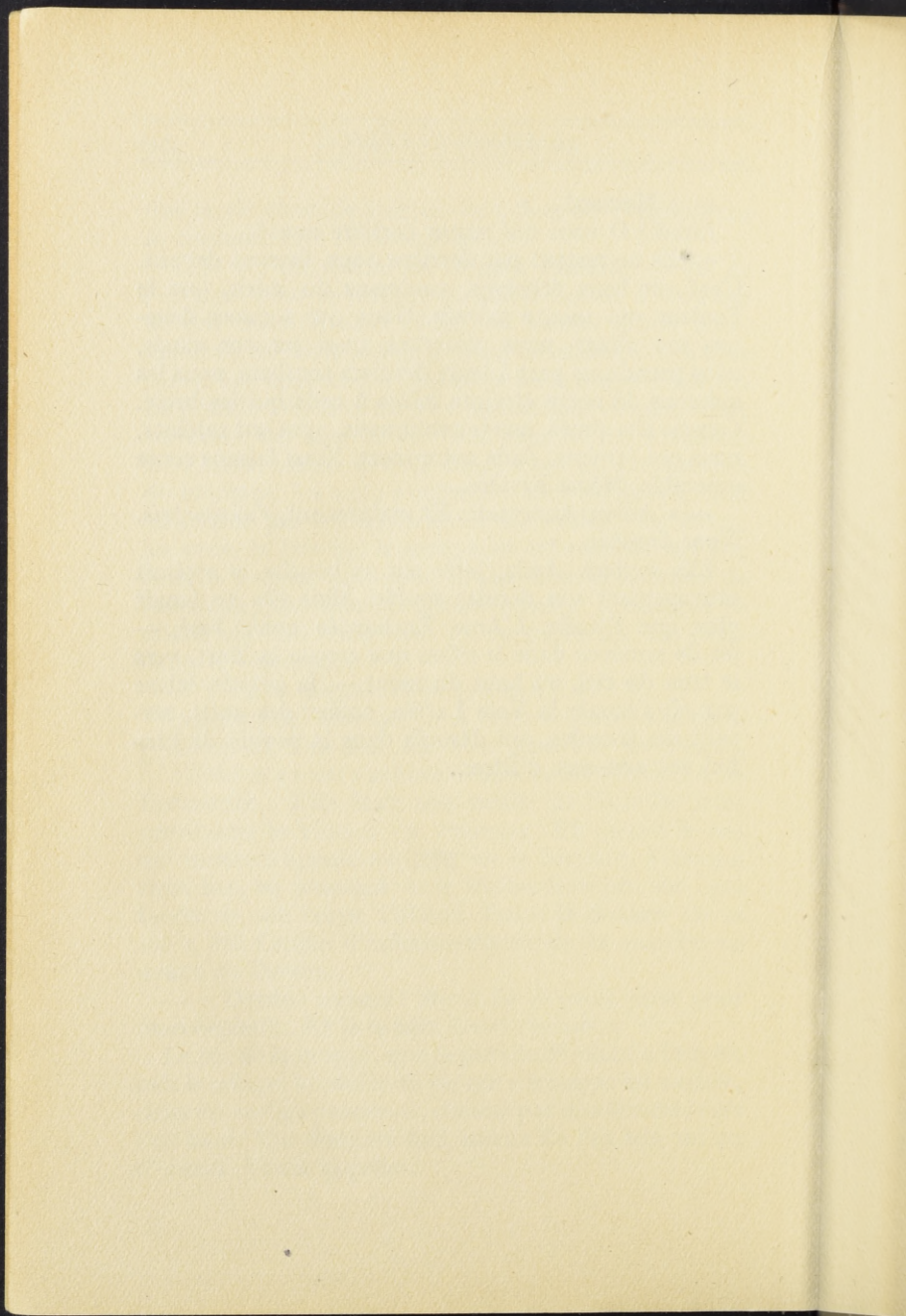
Aimés! O vous qui restez derrière nous!...

— Ils ne restent pas derrière nous, ils sont devant. C'est sur leurs échelons, au-dessus du mien, que le Fouleur qui monte passera. Nous qui sommes devenus son sillage, nous passerons aussi sur nos aimés, nous prendrons part à leurs derniers combats, nous les aiderons de notre étreinte mêlée à celle qui les broie. Comme nos aimés, morts avant nous, nous ont rejoints, nous ont étreints, dans notre mort. Nous faisons route ensemble. Même Rivière...

— « Adieu, Annette!... Et maintenant, *j'ai compris. Nunc dimittis...* »

Elle soupira. Assia, jetée sur sa bouche, y aspirait sauvagement son dernier souffle. Mais elle ne tenait plus que l'étoffe. L'Ame Enchantée avait fusé, — jet de semence dans le sillon que creuse la Mort, vers le trou du ciel, au haut du mont — la grande écluse par où s'écoule la Voie Lactée, collier des nuits, serpent des mondes, qui déroule dans la prairie de l'Infini ses anneaux d'Être...

FIN



A Marie

Dix ans de combat contre soi-même.
Il faut se combattre, pour se surmonter.
Dix ans d'une paix, fille de la guerre, mère de la guerre.
Ne te plains point ! La paix est au bout.

Marchons au-devant d'elle !
Mon amie, ma femme, je t'offre mes blessures.
Elles sont le meilleur que la vie m'ait donné.
Car chacune est la marque d'un pas en avant.

R. R.

septembre 1933

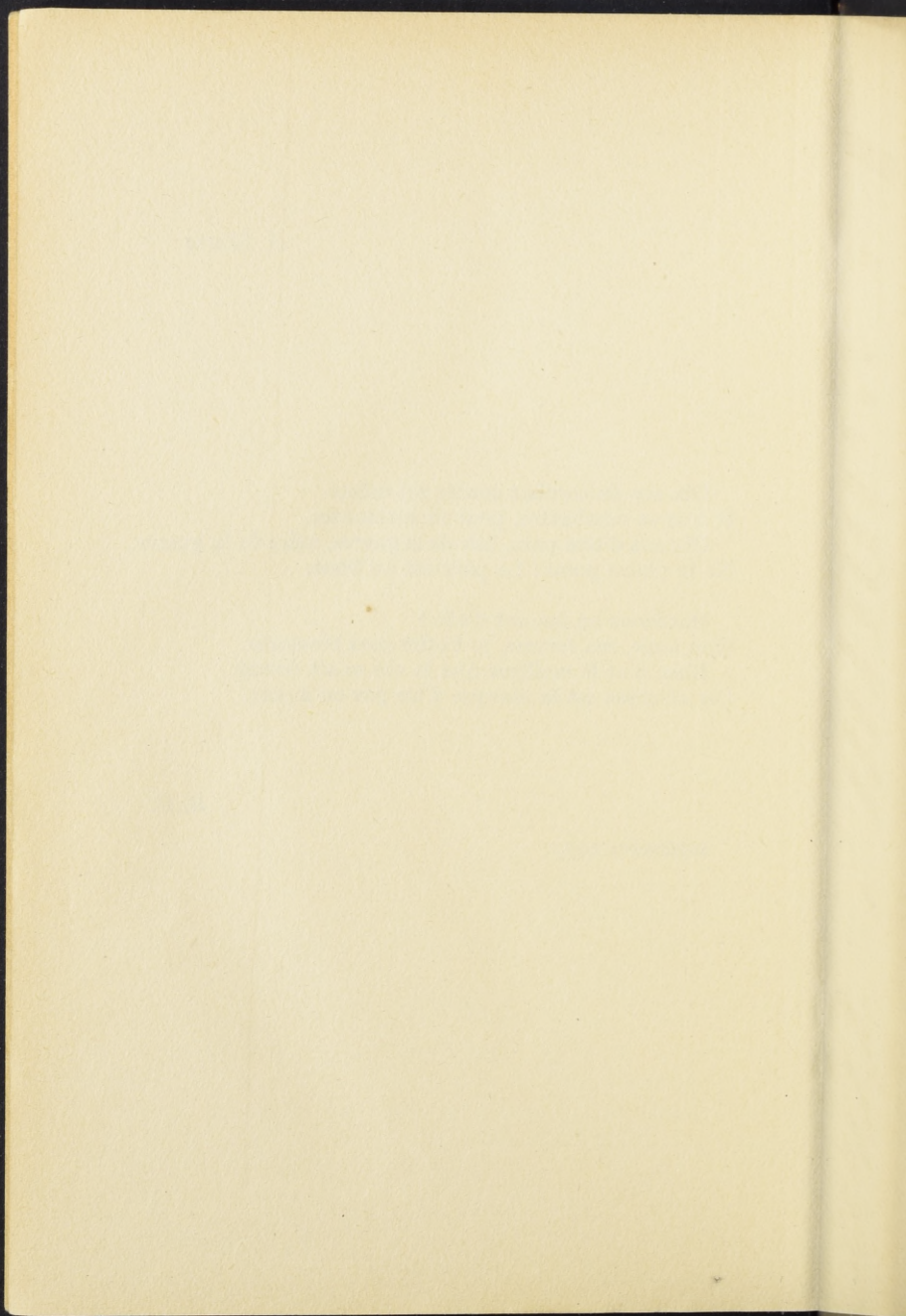


TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

L'AME ENCHANTÉE

IV

L'Annonciatrice
(*Anna Nuncia*)

PREMIER TOME :

LA MORT D'UN MONDE

Première partie : *Les Sept contre Thèbes.*

Deuxième partie : *Annette dans la jungle.*

Troisième partie : *Le Vent du crime.....*

DEUXIÈME TOME : L'ENFANTEMENT (I et II).

Première partie : *Le Combat.....*

Deuxième partie : *Mai Florentin.....*

Troisième partie : *Via Sacra.....*

L'AME ENCHANTÉE a été écrite, de 1921 à 1933.

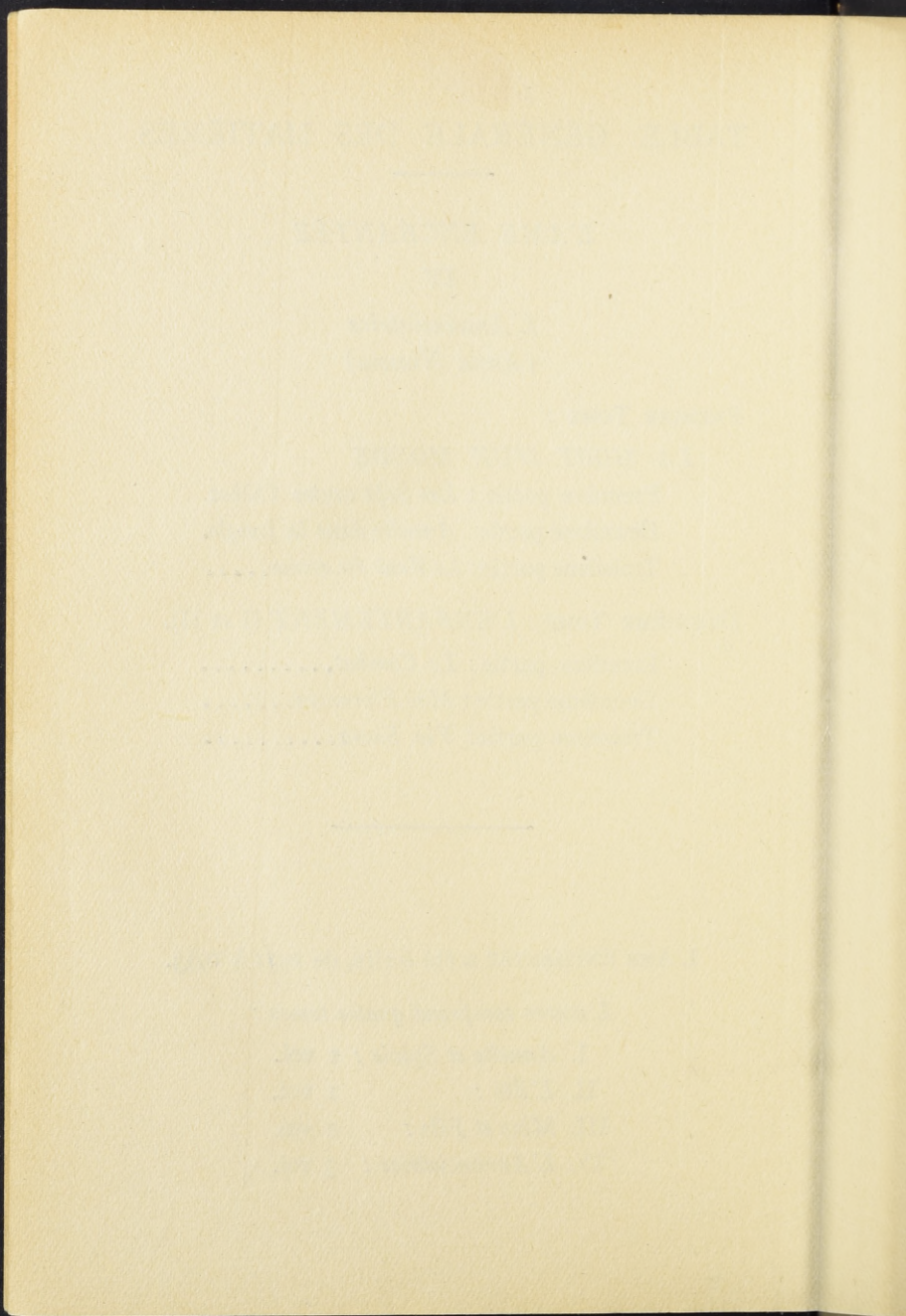
L'œuvre comprend quatre tomes :

I. *Annette et Sylvie* : 1 vol.

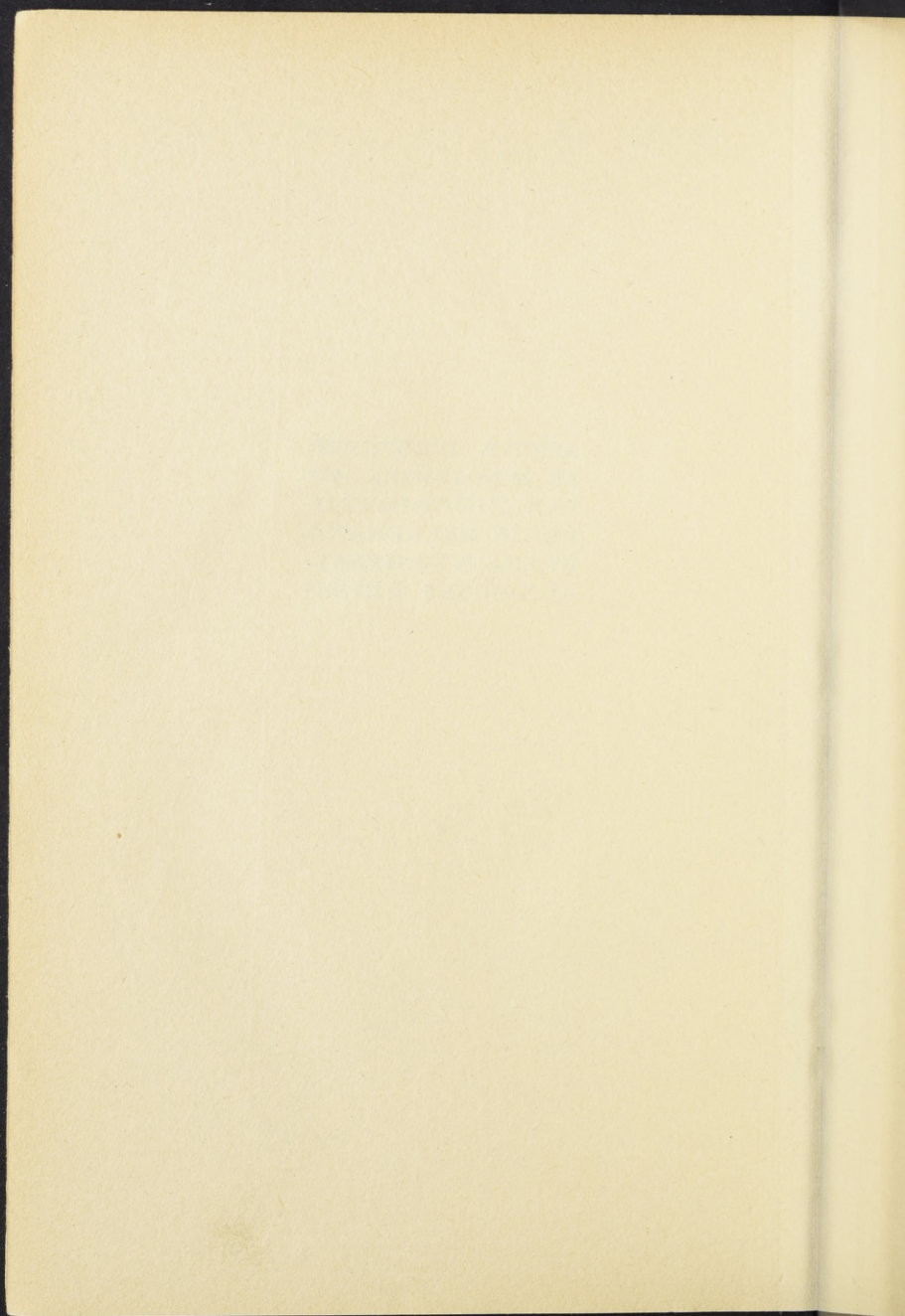
II. *L'Été* : 1 vol.

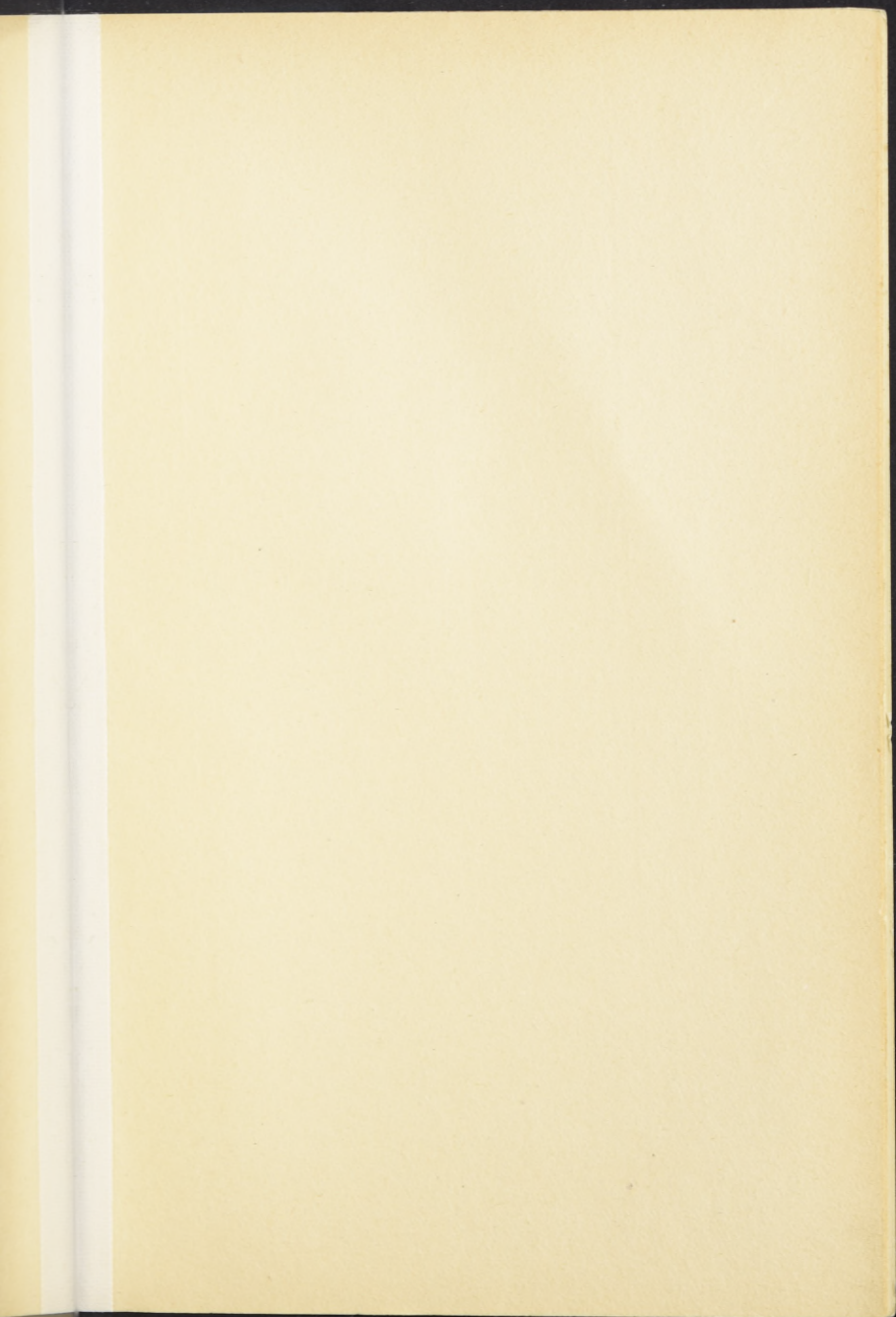
III. *Mère et Fils* : 2 vol.

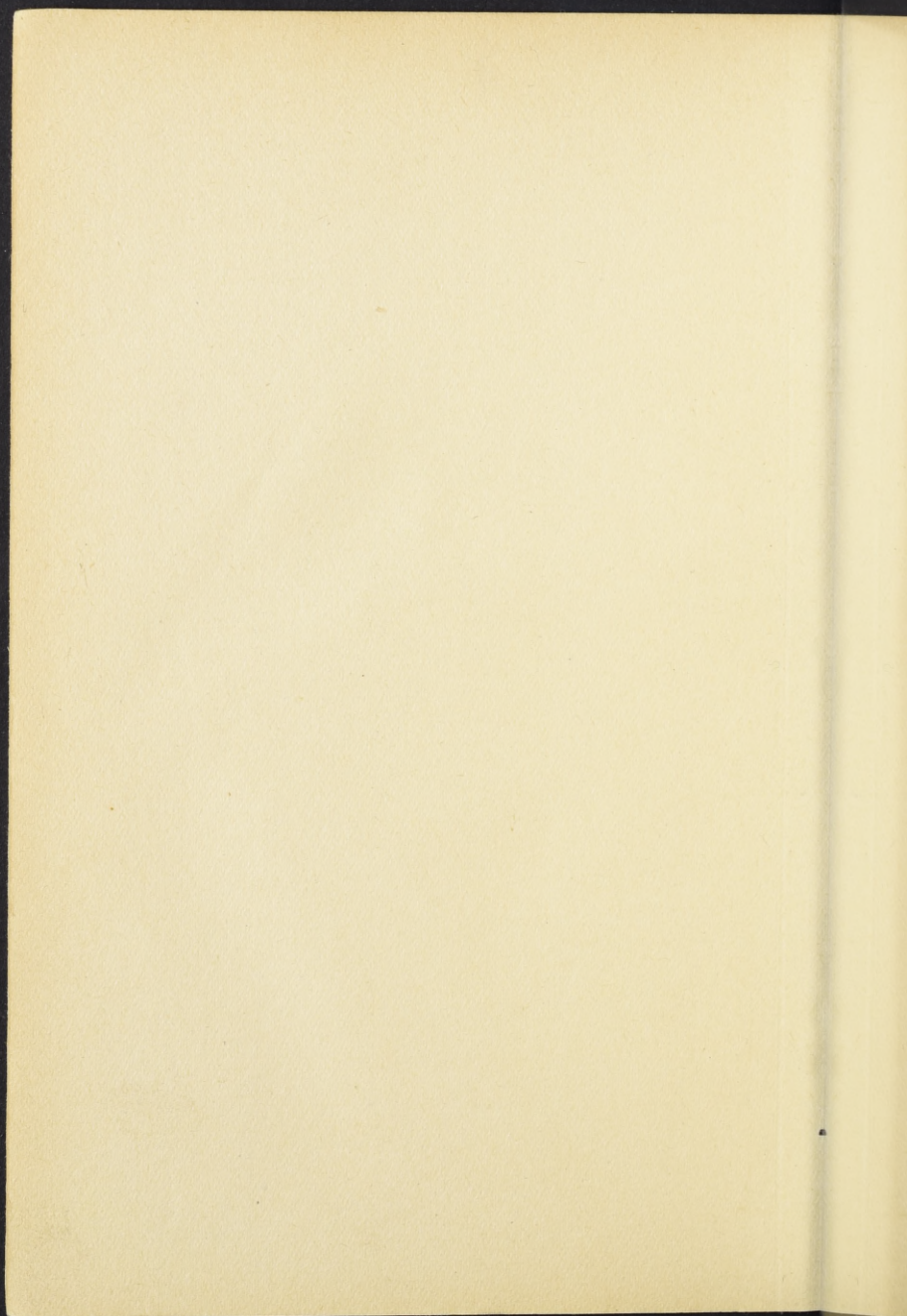
IV. *L'Annonciatrice* : 3 vol.

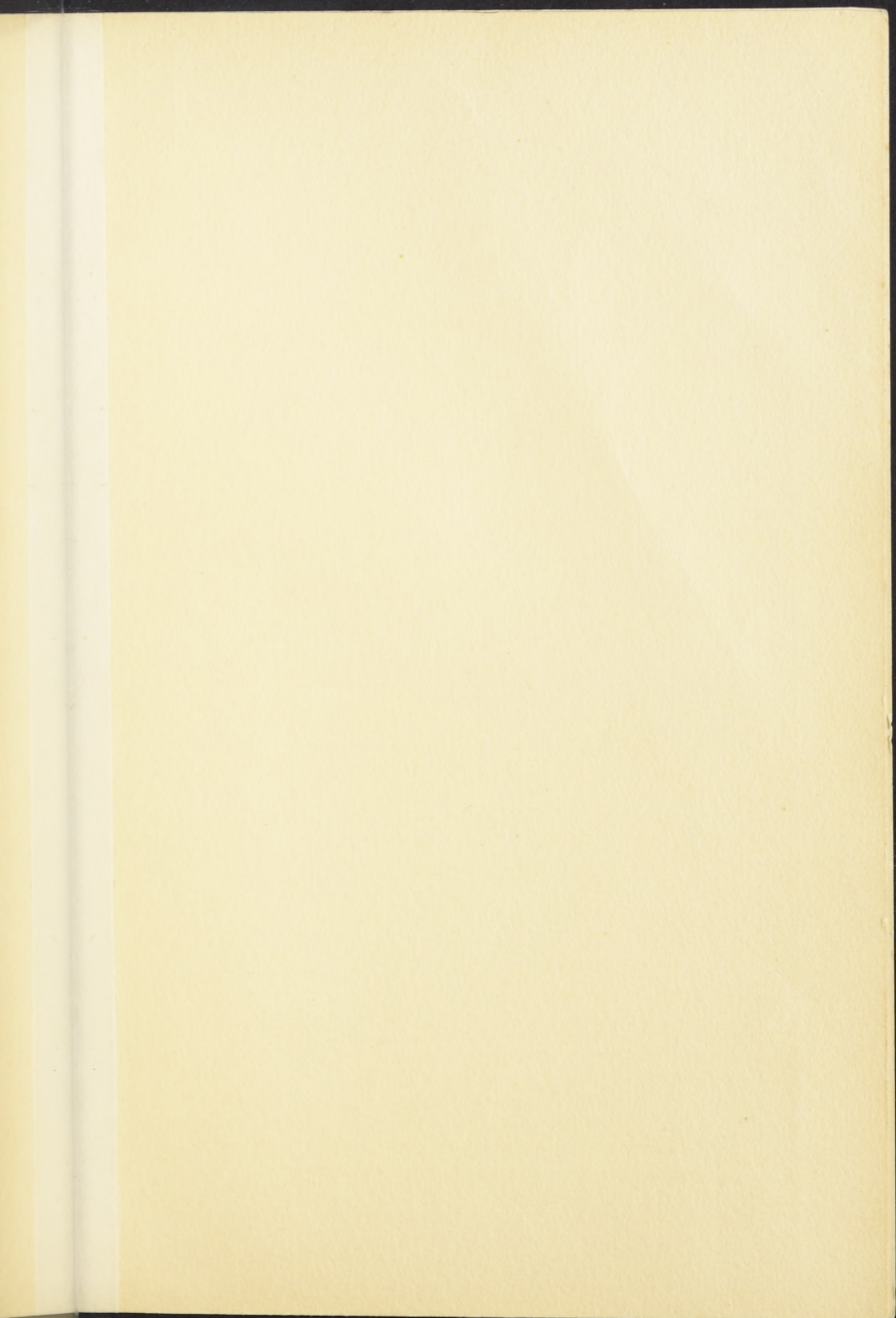


ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 NOVEMBRE 1933
PAR L'IMPRIMERIE
LOUIS BELLENAND
ET FILS, A FONTENAY-
AUX-ROSES (SEINE)









OUVRAGES DE ROMAIN ROLLAND

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte.
— V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la
Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. —
X. La Nouvelle Journée.

COLAS BREUGNON, 1 volume in-16.

L'ÂME ENCHANTÉE. — I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'été, 1 vol.
— III. Mère et Fils, 2 vol. — IV. L'Annonciatrice (Anna Nuncia),
3 volumes in-16.

PIERRE et LUCE, 1 volume in-16, bois gravés de Gabriel BELOT.

CLERAMBAULT, 1 volume in-16.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 volume in-16.

LES PRÉCURSEURS, 1 volume in-16.

THÉÂTRE

THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION (le 14 Juillet, Danton, les Loups), 1 vol.
LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la
Raison), 1 volume in-16.

LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 volume in-16.

LILULI, 1 volume in-16, bois gravés de Frans MASEREEL.

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 volume in-16.

PAQUES FLEURIES, 1 volume in-16.

LES LÉONIDES, 1 volume in-16.

LE THÉÂTRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau),
1 volume in-16.

ÉDITIONS DE LUXE

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).

Édition définitive sur beau papier Vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).

*Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélia,
impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.*

ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-8° (14×20)

sur alfa Monfourat. — Tomes I, II, III, IV, parus.

COLAS BREUGNON, 1 volume in-8° (14×20)

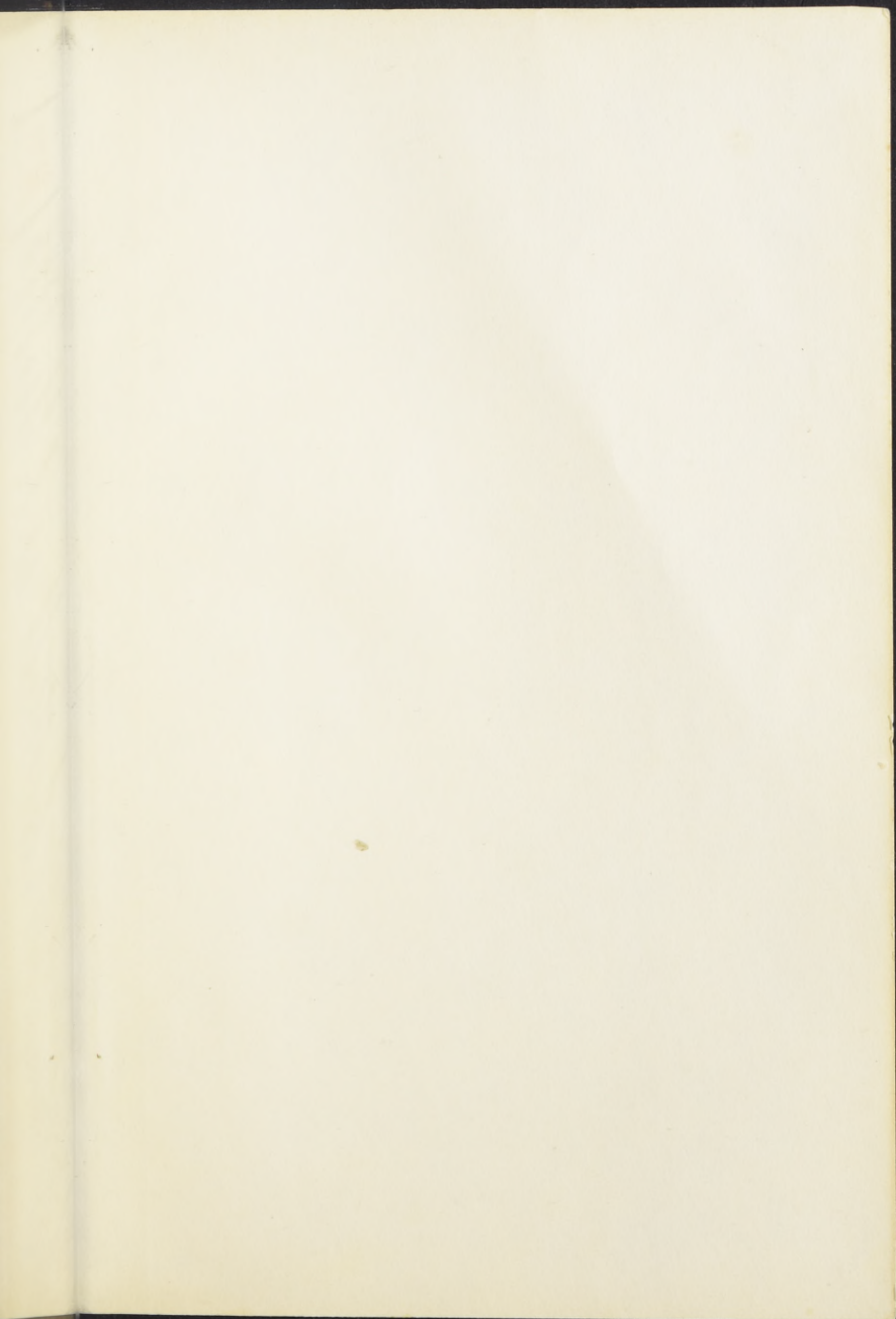
sur alfa Monfourat

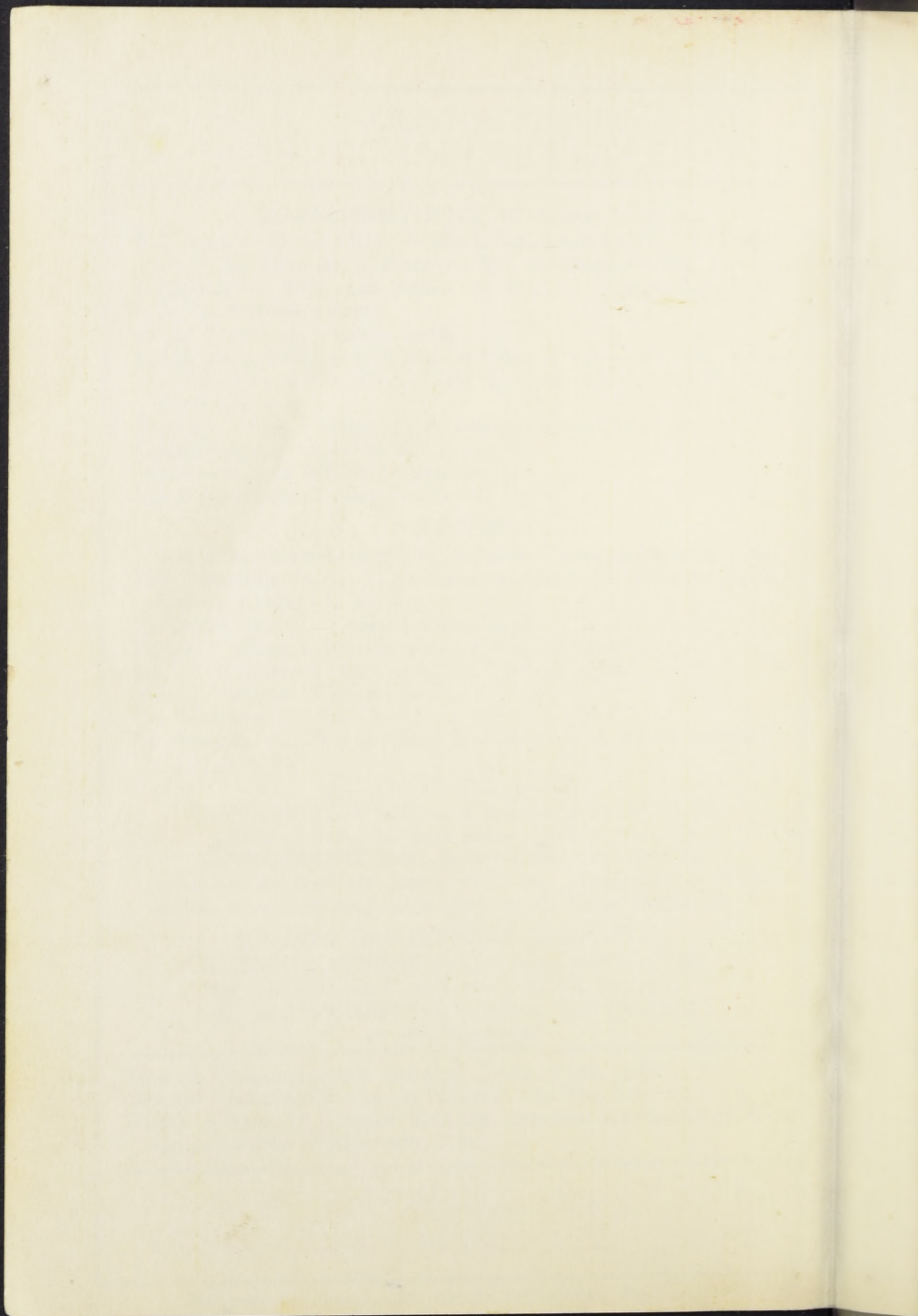
ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8°.

ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIFFEL, 1 vol.

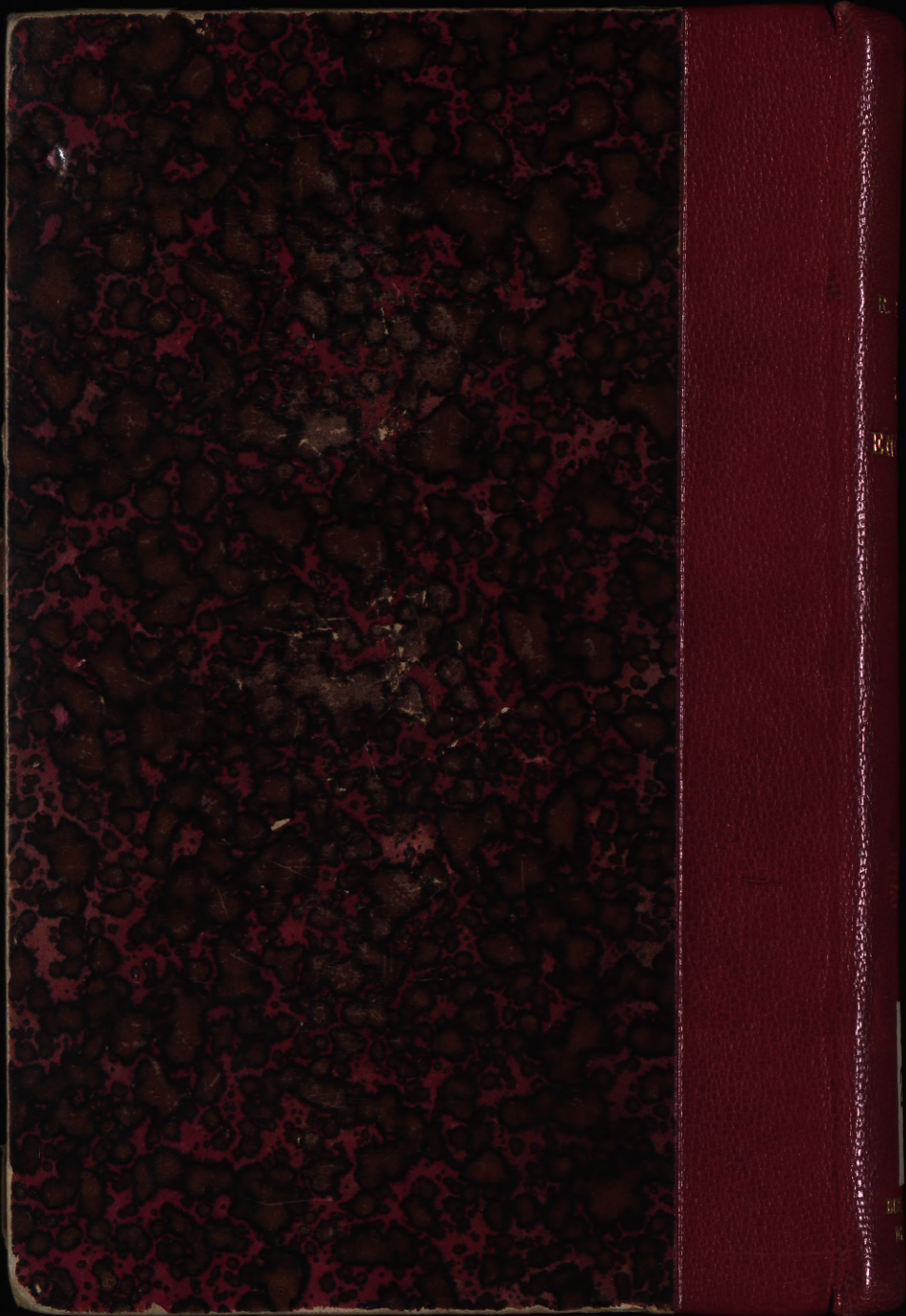
PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des
notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS -- 22, RUE HUYGHENS, 22 -- PARIS





£s 27 $\frac{3}{4}$



R. ROLLAND

—
L'AME

ENCHANTÉE

—
IV

Zs

273

4

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE

